A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

V 16/6

LÉGENDES

DE

LA SAINTE VIERGE

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60500 CHANTILLY

Digitized by Google

Ouvrage approuvé par Monseigneur l'Archevêque de Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

La St. Jean.

Digitized by Google

LÉGENDES

DE

LA SAINTE VIERGE

PAR

J. COLLIN DE PLANCY

SECONDE ÉDITION

BIBLIOTHEQUE S.J.
Les Fontaines
60500 CHANTILLY
ECOLE SAINTE GENEVIEVE
B.D.J

PLANCY
Société de Saint-Victor, pour la propagation des bons livres.

ARRAS
Rue Ernestale, n° 289.

PARIS
SAGNIER ET BRAY, libraires, rue des Saints-Pères, n° 64.

AMIENS
Rue de Noyon, 47

1853

Digitized by Google

PROPRIÉTÉ

Plancy, Typ. de la Société de Saint-Victor. — J. Collin, imp.

Digitized by Google

Depuis le dernier siècle surtout, on recule volontiers en France devant les faits extraordinaires. Tout en reconnaissant, au grand dépit de notre pauvre orgueil, qu'il se passe devant nos yeux des choses inexplicables et que des phénomènes se succèdent sans que la science humaine puisse les analyser, assez souvent les cœurs les plus droits n'osent pas trop se permettre de croire tout haut aux miracles; et les meilleurs esprits tremblent devant la critique. Fénelon prévoyait ce qui nous arrive, lorsqu'il disait, de ces savants honnêtes encore mais déjà secs, qui se prenaient de son temps, d'abord seulement aux légendes douteuses : — Plaise à Dieu que leur intention ne soit pas dépassée! C'est que la critique trop hardie est souvent une mèche de poudre qui fait éclater une mine et démolit au delà de ce qu'elle attaque. L'intention des savants du dix-septième siècle a été dépassée au point que, de nos jours, les bons chrétiens eux-mêmes s'empressent de dire à tout

Digitized by Google

narrateur : — Prenez garde, soyez prudent, faites attention, ménagez les prodiges, songez qu'il y a peu de foi.

Mais, par cet excès de concessions, ne risque-t-on pas ainsi d'intimider la foi et de contribuer à l'amoindrir? Pense-t-on que l'histoire des saints, par exemple, soit une histoire tout humaine? Veut-on que la foi, qui monte au ciel, soit en tout subordonnée à la raison? et l'homme, trop enchaîné aux choses d'ici-bas, ne vit-il plus que de pain matériel?

En admettant, ce que l'Église admet toujours, qu'il y a, dans les miracles des légendaires, beaucoup de petits faits hasardés, nous ferons remarquer que jamais ces faits n'ont été imposés comme dogmes, et qu'il est libre au lecteur chrétien de douter ou de croire, dans tous les récits que la sagesse de l'Église ne sanctionne pas, mais qu'elle n'a pas repoussés, car, — réalités, allégories ou paraboles, — ils renferment une morale utile et douce.

Disons-le encore : ceux qui rejettent tout ce qu'ils ne peuvent disséquer mathématiquement, ceux qui ne croiraient pas un miracle attesté par l'Académie des sciences et accompli en présence d'un régiment de dragons, comme le demandait un philosophe à quolibets du dernier siècle,

Digitized by Google

ceux-là, qui pourtant subissent tous les jours des miracles sans les voir et vivent au sein des faits mystérieux sans pouvoir les comprendre, ceux-là sont des lecteurs auxquels ne s'adressent pas les légendes. S'ils les rencontrent, ils les combattront par la négation, qui est un argument très-facile.

Non pas que nous prétendions soutenir comme incontestables toutes ces narrations. Il y en a probablement quelques-unes qui ne se sont pas transmises sans s'altérer ou s'embellir. Mais après cet avertissement, nous croyons pouvoir en sûreté de conscience les offrir aux lecteurs que n'effarouche pas trop l'apparence du merveilleux. Sans donner à celles de ces légendes qui reposent sur de trop frêles autorités plus de créance qu'elles n'en comportent, les cœurs chrétiens y trouveront quelque charme et aussi quelque instruction. Nous prions donc la Vierge sainte d'accueillir et de protéger des récits, qui doivent naissance dans tous les cas au pieux dévouement de ses fidèles serviteurs.

Digitized by Google

Digitized by Google

LÉGENDES

DE

LA SAINTE VIERGE.

LÉGENDE DU SIRE DE CHAMPFLEURY.

Mater admirabilis.
Litanies.

Il y avait au douzième siècle, à Champfleury, dans la comté de Champagne, un chevalier, plus libéral dit-on que ne le conseillait la prudence et que ne l'eût permis sa fortune. Trop adonné peut-être à ses plaisirs, il dissipa en fêtes toutes ses richesses et tomba assez vite dans une détresse profonde. Ses amis, si dévoués lorsqu'ils n'étaient que les convives de ses festins, ne le connurent plus dès qu'il devint pauvre.

Il avait uni son sort à celui d'une jeune damoiselle dont l'aimable bonté, la modestie, la candeur et les grâces naïves le rendaient au moins heureux époux. Mais la dot de la pieuse Marie s'était évanouie avec le reste; il ne demeurait à ce couple ruiné qu'un manoir délabré et la solitude. Soumise et résignée, la jeune épouse ne faisait entendre ni plaintes, ni questions, ni reproches.

Digitized by Google

Pour achever de désoler le seigneur de Champfleury, on lui annonça que le comte de Champagne, son suzerain, devait passer sous peu de jours en sa terre, et qu'il comptait faire halte chez lui pour le dîner. Le chevalier, qui aimait la vanité et la magnificence, tomba dans un noir chagrin ; il s'éloigna de son manoir et chercha un lieu écarté, où il pût pleurer sans honte.

Après avoir marché une heure, il s'arrêta au milieu d'une plaine déserte, et se reposa sur l'herbe desséchée d'un carrefour entouré de sept noyers rabougris. Comme il exhalait violemment sa douleur, sans trouver dans son esprit aucun moyen de répondre honorablement à la brillante visite qu'il allait recevoir, et sans remarquer que le jour finissait (on était au mois de mai), il entendit tout à coup les pas rapides d'un cavalier qui venait à lui. Il se hâta d'essuyer ses larmes, se leva et se trouva en présence d'un homme de haute taille et de figure imposante mais sombre, monté sur un cheval arabe, noir comme l'ébène. Il le considéra attentivement; il ne l'avait vu nulle part. L'inconnu descendit de cheval.

— Vous êtes sous la main des vives douleurs ! sire de Champfleury, dit-il d'un air d'intérêt. Ne me sachez pas mauvais gré d'en chercher la cause. Je la connais peut-être. Si donc vous consentez à me rendre hommage, je puis vous relever avec éclat. Je puis vous rendre plus de richesses que vous n'en avez perdu.

Digitized by Google

Avant de répondre, le chevalier surpris examina de nouveau l'étranger. Ses offres n'avaient rien de tout à fait extraordinaire dans un siècle où la féodalité s'appuyait encore sur la chevalerie errante et se plaisait aux aventures. Mais, simplement vêtu de noir, l'inconnu ne portait, ni sur son manteau, ni sur les harnais de son cheval, aucune armoirie qui indiquât un souverain puissant. Il n'avait ni écuyers ni serviteurs. Le seigneur de Champfleury dit enfin :

— J'ai pour suzerain le comte de Champagne. Tout ce qui ne pourra fausser le serment de foi et hommage que j'ai juré en ses mains, je le ferai pour vous, — quand je serai convaincu que vos promesses sont sérieuses. Avant toutes choses pourtant, je dois savoir qui vous êtes.

— Si nous faisons notre accord, dit l'inconnu, vous le saurez. L'hommage auquel je prétends ne porte pas atteinte à ce que vous devez au comte de Champagne, votre suzerain, qui dans deux jours, avec sa suite brillante, s'arrêtera pour dîner à votre manoir.

Ces derniers mots rappelèrent cruellement au chevalier sa situation désespérée.

— Qui que vous soyez, dit-il après un moment de silence, et dussé-je me perdre, hormis l'honneur, je me livre à vous ; car j'allais mourir. Mais, ajouta-t-il avec angoisse, il faut d'abord que je vous connaisse....

— Eh bien ! dit lentement le cavalier noir, — ne

Digitized by Google

vous effarouchez pas. — Les termes peut-être sonneront singulièrement à votre oreille chrétienne. — Vos préventions vont s'éveiller.... Je suis celui qui, de rebelle imprudent devenu un chef réprouvé.... Vous ne me comprenez pas?... Vous voyez en moi l'objet des terreurs de vos frères, cet ange déchu, qui osa lutter dans le ciel....

— Satan! — s'écria en reculant le sire de Champfleury; — et dans son épouvante, il levait la main droite pour se préserver par le signe de la croix.

L'étranger lui saisit le bras à la hâte.

— Arrêtez, dit-il d'une voix agitée. Ce que vous alliez faire m'est dur; et je viens à vous pour vous sauver. Sachez donc que je ne suis pas votre plus grand ennemi..... Vous êtes abandonné à vous-même. Vous êtes sans moi sur le seuil de l'opprobre. Je puis vous rendre les biens et les honneurs.

— Je n'en doute plus, dit le chevalier avec amertume. Mais je ne veux pas de vos largesses.

— A votre aise;... et dans deux jours, quand le comte de Champagne viendra.... Adieu donc!

Le chevalier tressaillit. Puis, — fasciné par un regard de l'homme noir, — il reprit, dans une tranquillité apparente :

— Mais... en quoi consiste l'hommage... auquel vous voulez me soumettre?

— En choses faciles, répondit le diable, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre bienveillant et amical.

Il parut se recueillir; et il poursuivit :

Digitized by Google

— Je n'exigerai que trois points. Le premier pourra vous sembler étrange. Mais j'ai besoin de garanties. Le reste vous sera plus aisé. Il faut que vous me vendiez le salut éternel de votre femme. Vous l'amènerez ici, dans un an, à pareil jour.

Le chevalier, quoiqu'il dût s'attendre à des propositions révoltantes, s'indigna de celle-ci. Son cœur se souleva de colère. Mais il était sous une influence dont il ne tarda pas à ressentir les effets; son indignation se calma; son courroux s'adoucit; il pensa que l'ange rebelle eût pu exiger pis encore; qu'une année lui restait pour aviser à modifier le marché abominable; et il balbutia en hésitant qu'il n'était pas le maître de faire ce qui était proposé.

— Je prétends seulement, dit le cavalier noir, que dans un an, à pareil jour, vous ameniez ici votre femme, seule avec vous, sans l'avoir prévenue de notre accord. Le reste me regarde.

Le seigneur de Champfleury accepta cette première condition; il signa de son sang, sur un triangle de parchemin vierge, la promesse de la remplir.

Les yeux de l'hôte des enfers brillèrent alors plus éclatants. Il énonça la seconde clause, en l'entourant de précautions oratoires; c'était que le chevalier reniât son Dieu... Ses cheveux se dressèrent sur son front, à cette parole infernale. Il se récria, sans que l'étranger dît un mot, comme s'il eût reconnu qu'il fallait laisser cours aux premiers mouvements, dans de si dures exigences. Et lorsque le chevalier eut

Digitized by Google

de lui-même épuisé sa résistance, il se résigna encore à cet autre crime, en songeant derechef qu'il avait devant lui une année et la ressource du repentir. Sans oser donc regarder le ciel, il répéta, en frémissant de sa lâcheté, les blasphèmes que lui dictait le démon et trouva assez de force pour prononcer des paroles odieuses où il renonçait à sa part de paradis.

Ainsi, il marchait sous la griffe de Satan. Le front baigné de sueur, il demanda, dans un malaise affreux, quelle était la troisième condition de son pacte. Le diable, protestant qu'après celle-là — il n'exigerait plus rien — déclara qu'il fallait renier la sainte Vierge.

Le sire de Champfleury bondit à ces mots et retrouva quelque énergie. Quoiqu'il sût bien qu'en reniant Dieu il s'était chargé d'un crime plus noir encore, ce troisième acte était pour lui la goutte d'eau qui devait faire déborder le vase de l'horreur.

— Renier la sainte Vierge! dit-il; après deux forfaits qui perdent mon âme, renier la mère de Dieu, la patronne et la protectrice de Marie!...

Le diable tressaillit à ce nom.

— Si je la renie, pensa le chevalier, quel appui, quel recours me restera-t-il pour me réconcilier avec Dieu? Non, reprit-il tout haut, je ne souscrirai point à cette dernière abjection; vous m'avez mené trop loin, vous m'avez perdu. Rompons et laissez-moi.

Il se montra si ferme que le diable, voyant l'inutilité de ses instances, se contenta de ce qu'il avait ob-

Digitized by Google

tenu. Il fit valoir sa condescendance. Puis il indiqua au chevalier dans quel endroit de sa maison il découvrirait d'immenses sommes d'or et des monceaux de pierreries. Après quoi il remonta à cheval et disparut.

Le chevalier regagna très-agité son manoir. Les trésors indiqués se trouvèrent exactement. Il les recueillit, sans confier à personne le pacte qui les lui avait procurés; et il se prépara à la visite qu'il attendait.

Il reçut le comte de Champagne avec une magnificence telle, que ceux qui le croyaient devenu pauvre ne savaient plus que penser. Il acheva de les confondre lorsque, l'un des barons de la suite du Comte son suzerain lui rappelant que saint Bernard prêchait alors la seconde croisade, et lui demandant s'il ne suivrait pas sous sa bannière le seigneur roi Louis-le-Jeune, le chevalier répondit que des engagements particuliers le retiendraient toute l'année en sa terre, mais qu'il offrait au comte de Champagne, de qui il relevait, deux cents marcs d'or pour l'aider dans l'équipement de la troupe de preux qu'il se proposait de croiser. Le comte de Champagne reçut avec gratitude cette somme importante; et toute sa cour complimenta le sire de Champfleury, qui bientôt agrandit ses domaines, rendit à son château le plus somptueux aspect, et se distingua plus que jamais par l'éclat de ses fêtes.

On remarquait seulement qu'il avait perdu toute sa gaîté d'autrefois. Son front paraissait constam-

Digitized by Google

ment chargé d'ennuis. La joie de se retrouver riche, les festins qui se succédaient dans sa vie nouvelle, les occupations qu'il cherchait à se créer sans cesse pour se distraire, ne l'étourdissaient pas contre les douleurs où le jetait le souvenir effrayant de sa promesse signée de son sang; son cœur se rongeait lentement; ses nuits étaient sans sommeil; son bonheur n'était qu'un éclat sans réalité. Il ne pouvai plus ressentir aucun de ces mouvements qui portent à la prière. Dès qu'il entrait dans une église, il y éprouvait un tremblement et des angoisses qui l'obligeaient à en sortir, sans pouvoir jamais assister aux saints offices. Il avait compté sur l'année pour se réconcilier avec Dieu; mais une barrière de fer semblait se dresser dans son cœur entre le remords et le repentir. — Sa femme venait, depuis quatre mois, de lui donner un fils, quand l'anniversaire du pacte arriva.

Le chevalier, dont l'orgueil se révoltait devant la pensée de révéler la source de ses richesses, ne s'était jamais décidé à découvrir son fatal secret à personne. Ce ne fut qu'au terrible moment de remplir ses engagements, qu'il regretta de n'avoir pas consulté quelque savant religieux; et il n'en avait plus le temps. Un seul espoir le rassurait. Sa jeune épouse, si pieuse et si pure, serait-elle donc abandonnée du ciel?...

Il l'appela et lui dit :

— Nous avons aujourd'hui une course à faire.

Digitized by Google

Préparez-vous. Dans un instant, il nous faut monter à cheval.

La jeune dame remit son fils dans les bras de sa servante, fit sa prière et suivit son mari.

— Reviendrons-nous bientôt? dit-elle.

— Oh! nous n'allons pas loin, répondit vaguement le chevalier.

Et il se hâta de presser le départ.

Après avoir cheminé un quart d'heure, les deux époux rencontrèrent une petite chapelle qui était consacrée à la sainte Vierge. La dame de Champfleury, dont le chevalier savait la tendre dévotion pour sa miséricordieuse patronne, demanda la permission d'entrer un moment dans cet oratoire; car elle ne passait jamais devant un lieu dédié à la sainte Vierge sans y faire une petite prière. Le chevalier donna la main à sa femme et resta à la porte, gardant les deux palefrois. La dame demeura peu de temps en oraison. La voyant bientôt reparaître, le sire de Champfleury l'aida à remonter en selle et reprit son chemin, frissonnant et frémissant davantage, à mesure qu'il approchait du terme.

Jamais sa jeune épouse, dont il sentait avec terreur qu'il n'était plus digne, au moment peut-être où il allait s'en séparer, car il ne savait pas quelle était la puissance de son pacte, jamais sa douce Marie ne lui avait été si chère. Sa beauté pleine de pudeur, la sérénité de ses regards, son sourire plus suave que jamais lui imposaient à la fois le respect,

Digitized by Google

et la tendresse. Mais il n'osait que soupirer. Il était esclave de la foi jurée ; et il redoutait trop celui avec qui il s'était lié, pour oser reculer devant son serment, — quoiqu'il lui semblât que lui ravir sa jeune et vertueuse compagne, ce serait lui arracher le cœur. — De chaudes larmes roulaient par intervalles de ses paupières. Sa poitrine se gonfla, lorsqu'il aperçut les sept noyers desséchés où son entrevue avec l'homme noir avait eu lieu. Il se rapprocha vivement de Marie. Il voulait lui prendre la main ; il ne l'osa plus.

— Ma chère Marie ! dit-il.

Et il ne put rien ajouter.

— Vous pleurez ! répondit-elle. Vous tremblez ; vous avez des peines !

Elle s'arrêtait...

— Oh ! marchons, cria-t-il ; je ne puis tarder.

Un sentiment, dont il ne pouvait se rendre compte, ne lui laissait alors pour sa compagne que cette vénération dévouée qu'on accorde aux saints du ciel. Il n'osait même plus la regarder ; il piqua son cheval avec désespoir.

Dès qu'ils arrivèrent au lieu où le pacte avait été signé, le cavalier sombre, à qui la jeune dame était vendue, accourut au grand galop, suivi cette fois de nombreux écuyers, comme lui vêtus de noir. Mais il n'eut pas plutôt levé les yeux sur la Dame que le seigneur de Champfleury lui amenait, qu'il pâlit, trembla, baissa sur la terre ses regards con-

Digitized by Google

sternés et parut n'avoir plus la hardiesse d'avancer.

— Homme déloyal! s'écria-t-il, en s'adressant au chevalier, est-ce là ton serment?

— Quoi! répliqua le sire de Champfleury, ne suis-je pas à l'heure fixée? Je vous amène plus que ma vie. Mais vous m'avez fasciné...

— Le pacte est signé de ton sang, homme lâche et sans honneur, interrompit le démon. Tu en as recueilli les fruits. Ne devais-tu pas amener ta femme — en ce lieu — où tu viens avec ma constante ennemie?

Le chevalier, ne comprenant rien à ces paroles, soutint vivement sa bonne foi. Il se retourna vers sa compagne. Une auréole de lumière entourait le front de la jeune dame; et l'homme noir, à mesure que cette auréole grandissait, n'osait plus élever la voix. —

Car il faut que vous sachiez que la dame de Champfleury, étant entrée dans la chapelle de la sainte Vierge, et s'étant agenouillée avec amour devant l'image révérée de la reine des miséricordes, s'était merveilleusement endormie après son premier *Ave;* — et la mère de Dieu, océan de bonté, avait pris sa figure pour accompagner elle-même le pauvre chevalier à l'affreux rendez-vous. —

Le seigneur de Champfleury, stupéfait d'admiration, sentait ses esprits ébranlés et ne reconnaissait plus les élancements de son cœur. Il s'était jeté précipitamment à bas de son cheval, pour se mettre à

Digitized by Google

genoux devant sa chère Marie et lui demander pardon. Il croyait encore n'avoir amené que sa femme, et l'auréole qui l'entourait n'était à ses yeux, encore fermés, que le signe consolateur de l'appui de la sainte Vierge. Mais aussitôt, la dame ouvrit la bouche; et, de cette voix pleine de saintes harmonies qui calme tous les tumultes de la terre, elle dit à Satan :

— Méchant esprit! osais-tu bien regarder comme ta proie une femme qui se repose en moi? Ton malheureux orgueil ne décroîtra-t-il jamais? Je ne viens ni te châtier, ni aggraver tes peines. Mais je viens relever ce faible pécheur de son apostasie et retirer de tes mains la coupable promesse que tu lui as fait signer.

L'esprit de ténèbres pencha la tête. Il grommela comme un dogue maîtrisé. Il rendit lentement le pacte et s'éloigna dans un morne silence.

Le chevalier, confondu, s'était prosterné et fondait en larmes. La Vierge bénie le toucha; et au même instant il retrouva ce qu'il avait perdu depuis une année, le bonheur de pouvoir prier. Il confessait avec d'amers sanglots l'énormité de sa chute, et il se frappait la poitrine.

— Relevez-vous, mon fils, lui dit Marie, et sachez que le pardon est plus facile à Dieu qu'à vous l'offense. Mais devant l'aspect de vos misères, abjurez enfin votre présomption et votre orgueil.

Après ces seuls reproches, elle le reconduisit à sa

Digitized by Google

femme, qui n'était pas éveillée encore. En sortant de ce sommeil miraculeux, la jeune dame vit son mari agenouillé auprès d'elle. La vierge Marie était remontée dans les cieux. Il ne restait que la pieuse image, calme et placide dans son petit tabernacle champêtre. Le chevalier rentra avec sa femme chérie dans son manoir; il lui fit l'aveu de sa faute immense et lui raconta l'appui inespéré qui l'avait tiré de l'abîme.

Depuis ce jour, on ne cita plus le sire de Champfleury comme un chevalier brillant et fier. Mais on le cita comme un modèle de piété et de charité (1).

LE PÈLERIN DE NOTRE-DAME DE HAL.

Virgo fidelis.

Lorsque l'illustre sainte Élisabeth de Hongrie apprit la mort de son époux Louis de Thuringe, au

(1) Cette aventure, dont nous ne défendons pas l'authenticité, est sommairement rapportée par Jacques de Voragine, homme d'esprit et de cœur, quoi qu'en ait dit un savant fort aride (Melchior Cano). Sa *légende d'or* eut chez nos pères un succès si universel et si soutenu, qu'il faut bien qu'elle ait quelque mérite; et elle en a certainement. Plusieurs écrivains ont reproduit, avec des détails divers, le pacte déplorable du sire de Champfleury. Ce drame a été si populaire, que le théâtre s'en est emparé au seizième siècle; on l'a représenté et imprimé sous ce titre : *le Mystère du Chevalier qui vendit sa femme au diable*, par personnages.

Digitized by Google

moment où il s'embarquait à Otrante pour la Palestine, ceux qui lui apportèrent cette nouvelle triste lui remirent en même temps quatre images précieuses de la sainte Vierge. La bonne princesse partagea ce trésor avec sa fille chérie Sophie de Thuringe, épouse du duc de Brabant Henri-le-Magnanime; et l'une de ces saintes images fut portée au village de Hal (1). C'était une figure haute de deux pieds, en bois sculpté, noirci par le temps, mais demeuré intact et incorruptible. La Vierge auguste, dans cette image antique, tient son divin fils sur le bras droit; un lis est dans sa main gauche. On la plaça, en 1267, dans une gracieuse chapelle, devenue l'église brillante qui ne cesse d'attirer les pèlerins; et les miracles que Marie se plut à opérer là firent bientôt du modeste village de Hal une ville animée, entourée de murs et fermée de portes.

Parmi les peines si diverses dont cette vie est semée, les cœurs souffrants, quand le doute ne les a pas desséchés, se tournent volontiers vers tout sanctuaire où descendent d'en haut les secours divins. Tant de grâces tombaient des mains de Notre-Dame-de-Hal, que la reconnaissance fut prompte à répandre au loin son nom béni. Elle faisait, un soir de mai de l'année 1405, le sujet des doux entretiens d'une réunion de bonnes gens, dans la petite ville d'Épernay, en Champagne. L'Europe alors n'était ni

(1) A quatre lieues de Bruxelles. Les trois autres furent données à Vilvorde, à Harlem et à S'Gravesande.

Digitized by Google

heureuse, ni splendide. La France, que la démence funeste de Charles VI livrait aux factions, exploitée encore par les Anglais, penchait vers sa ruine. Un pèlerin qui venait de Hal, et qui avait dû dans sa route traverser le Hainaut, racontait comment ce beau pays, noble héritage de l'infortunée Jacqueline de Bavière, était aussi le champ de bataille de deux partis qui se faisaient durement la guerre (1). Mais pourtant les choses politiques, en ce temps-là, n'occupaient le peuple que dans leurs résultats matériels, il n'en parlait que pour s'en réjouir ou s'en plaindre. Il préférait aux nouvelles de la diplomatie les récits des pèlerinages et les attestations naïves de ces faits consolants qui relevaient ses espérances. Aussi, l'honnête voyageur fut-il plus attentivement écouté, lorsqu'il se mit à exposer tout ce qu'il savait de Notre-Dame-de-Hal. Il raconta de beaux miracles, qui étaient tous actes de bienfaisance, comme on en peut attendre de la mère admirable. Il termina ses récits par l'aventure du fauconnier, sculptée récemment dans l'église de Hal ; car alors les masses ne sachant pas lire, il fallait écrire l'histoire pour les yeux.

Nous rapporterons ce petit fait, conservé dans son intégrité par Juste-Lipse.

La chasse aux oiseaux était autrefois en grande estime chez les seigneurs du Hainaut; et c'était un

(1) Voyez la *Nappe tranchée* dans les légendes des Sept péchés capitaux.

Digitized by Google

objet de prix qu'un faucon bien dressé. Or, il arriva par malheur, non loin de Hal, que le faucon d'un gentilhomme prit l'essor et s'envola. Le fauconnier, négligent ou maladroit, trembla avec raison quand son maître, qui ne savait pas l'événement, demanda à voir son oiseau. Il lui fallut avouer que le faucon était perdu. Alors tout seigneur ayant château fermé jouissait du droit de justice souveraine et presque toujours despotique. Le gentilhomme, dans sa colère, déclara au serviteur malheureux que si, dans cinq semaines, il n'avait pas retrouvé le faucon, il le payerait de sa vie. C'était rude. Les cinq semaines passèrent, pleines d'angoisses; et du faucon nulle nouvelle. Le pauvre homme, qui avait cherché et recherché, traqué les bois et les plaines, fait retentir partout ses sifflets de rappel, mis en voie tous les cœurs pitoyables, ne put obtenir qu'un sursis d'un mois. Ce nouveau délai ne produisit rien de plus. Point de faucon. La sentence fut donc prononcée; le bonhomme, condamné à être pendu, fut remis au bourreau, qui s'avança muni d'un linge et se mit à lui bander les yeux, pour lui cacher en compassion l'affreux morceau de corde dont il allait lui serrer le cou.

Le fauconnier, dans cette grande détresse, vit bien que tout était fini, à moins d'un secours que les hommes ne lui pouvaient donner. Il pleurait très-amèrement. Les larmes éclaircirent sans doute le trouble de sa tête; car il se frappa le front, se re-

Digitized by Google

prochant de n'avoir point songé dans sa peine à implorer l'appui d'une puissante dame, qu'il avait toujours trouvée bienveillante en d'autres misères. C'était Notre-Dame-de-Hal. Il glissa des mains du bourreau; il tomba à genoux et pria de cette prière ardente qui s'exhale du cœur lorsqu'on va mourir.

Il priait avec foi. Aussi il n'avait prié que bien peu, lorsqu'il entendit tout à coup les sonnettes qu'on attache aux pieds des faucons; et deux secondes après, le faucon perdu s'abattait sur son épaule.....

Voilà l'histoire, dit le pèlerin. Le fauconnier eut sa grâce; et secondé de ses voisins il a fait sculpter, dans l'église de Notre-Dame-de-Hal, sa figure en pied, avec le faucon sur l'épaule et le bandeau sur les yeux (1).

Le voyageur raconta encore d'autres belles choses; et pour achever d'exalter Notre-Dame-de-Hal, il remarqua que l'illustre duc de Bourgogne Philippe-le-Hardi mourant s'était fait porter en pèlerinage devant elle. Ce prince en effet était mort à Hal, le 27 avril de l'année précédente.

Dans le nombre de ceux que remuèrent ces récits, se trouvait un enfant d'Épernay, Jean Sampenoy, honnête jeune homme de bonne mine, âgé de vingt-huit ans, très-dévot à la sainte Vierge et chéri de tous ses concitoyens.

— Je me marie dans deux mois, dit-il; mais aupa-

(1) C'est aussi en mémoire de ce miracle que Charles-le-Téméraire donna à Notre-Dame-de-Hal un faucon d'argent massif.

Digitized by Google

ravant je ferai le pèlerinage de Notre-Dame-de-Hal.

Le lendemain donc, approuvé par sa fiancée, il partit après la messe, muni des instructions d'un bon moine, qui lui recommanda d'éviter en chemin les mauvaises rencontres. Il se l'était bien promis. Mais entre Reims et Laon, comme il cheminait à pas ménagés, en homme qui sait qu'il va loin, il fut rejoint vers le soir par deux gaillards plus pressés, qui, le jugeant à sa mine, lui demandèrent à quel pèlerinage il se rendait?

— A Notre-Dame-de-Hal, répondit-il.

— Vous êtes dans le droit chemin, dirent les deux survenants; et comme nous y allons aussi, nous pourrons faire agréablement route ensemble.

Le pèlerin n'imagina point que ce fût là dangereuse rencontre. Les deux gaillards ralentirent le pas; et tout alla bien jusqu'à Avesnes, excepté que Jean Sampenoy trouvait ses deux compagnons un peu dissipés, un peu buveurs, un peu suspects pour de pieux pèlerins. Il fut donc médiocrement surpris lorsqu'à la porte d'Avesnes des hommes d'armes, qui semblaient postés là pour les attendre, les arrêtèrent. Mais il fut très-consterné de se voir arrêté avec eux. Il frémit, quand le sergent qui les retenait prononça leurs noms; c'étaient Nicolas Barrois et Pierre Normand, deux voleurs de grand chemin signalés dans tout le pays. Il se hâta de dire comment il se trouvait en leur compagnie, déclinant son nom de Jean Sampenoy, son lieu de naissance

Digitized by Google

et la sincérité de son pèlerinage. Mais sa consternation grandit encore, quand les deux voleurs, qui sans doute n'étaient pas las de mal faire, comme dit la relation, et qui se faisaient joie d'entraîner dans leur chance le pauvre jeune homme, déclarèrent au contraire qu'il était des leurs, ajoutant malicieusement de faux détails; sur quoi Jean Sampenoy fut jeté avec les deux bandits dans un cachot.

On est mal aujourd'hui dans de tels gîtes. C'était bien pis autrefois. Les deux voleurs, se raillant sans pitié de leur dolent camarade, s'endormirent enfin, comme gens habitués à toutes demeures. Lui ne put fermer l'œil. Et le lendemain, il vit toute la profondeur de l'abîme où il était tombé. On le mena avec ses deux compères au gibet, qui était dressé hors de la ville.

A tout ce qu'il disait de son innocence, les juges ne répliquaient d'autre refrain, sinon qu'il était plus criminel que les deux premiers, puisqu'il n'avouait rien, quand les bandits persistaient à le charger. Cependant le bon moine qu'on avait appelé pour l'assister déclara que, devant Dieu, il le croyait innocent.

— Père, dit le prévôt, c'est un fier scélérat, il vous a séduit vous même. Comme le pire des trois, il sera pendu le dernier.

Jean Sampenoy sanglotait à fendre le cœur. Les deux autres, en brigands qui savaient bien n'avoir grâce ni pardon à espérer, demandaient à boire, ricanaient devant le religieux qui voulait sauver leur

Digitized by Google

âme, s'obstinaient à perdre le bon pèlerin ; et finalement ces deux coquins moururent de la triste mort des amis de Satan, qui, les voyant ainsi, dut largement s'applaudir.

Après qu'ils furent pendus, on hissa Jean à l'échelle. Il conjura l'assistance de croire à sa déclaration, qu'il était un pèlerin innocent de Notre-Dame de Hal, et de prier pour lui cette bonne dame, attendu qu'il n'avait plus d'espoir qu'en elle.

Le moine s'étant mis à genoux, toute l'assistance apitoyée s'agenouilla pareillement, chanta avec lenteur le *Salve Regina*, et se dispersa ensuite en disant pour Jean un *de Profundis*.

Il y avait une heure que les trois quarts des spectateurs avaient disparu, et que le pèlerin ne donnait plus signe de vie. Toutefois, il restait encore au pied du gibet une notable réunion de gens qui attendaient, sans se rendre compte de ce qui se passait dans leur cœur. C'est qu'il leur semblait que Notre-Dame de Hal ne pouvait pourtant pas abandonner son pèlerin, s'il était honnête, comme il en avait l'air. C'est aussi que le pendu, sans mouvement dans son affreuse position, n'avait pas fait encore les contorsions de mort des deux autres, et qu'il semblait soutenu dans les airs par quelque chose de surnaturel.

Alors, enfin, on vit arriver à cheval un gentilhomme du pays, connu de tous, estimé pour sa vertu, ses grands biens et son influence : c'était le

Digitized by Google

seigneur Jean de Selles. Il s'adressa au prévôt, qui n'était pas éloigné encore :

— Je viens vous supplier, messire, dit-il, de me donner la vie de cet innocent, dont je me fais caution.

Il montrait de la main le pèlerin pendu.

— S'il est innocent, répondit le juge, vous auriez dû venir deux heures plus tôt; car je ne peux plus vous donner sa vie. Mais très-volontiers je vous donne son corps.

Le seigneur Jean de Selles, ne répliquant rien, aida le bourreau à descendre le pauvre homme qui, dès qu'il fut à terre, se mit à genoux pour remercier son libérateur, aux grandes clameurs de surprise et de joie de la foule.

— Ce n'est pas à moi, dit Jean de Selles, que vous devez rendre grâces, mon enfant, mais à une dame qui m'a tout à l'heure envoyé ici et que vous saluerez à Hal. Je vous prie de lui dire pour moi un *ave Maria*...

Non-seulement dans le Hainaut, mais dans la Champagne, où Jean Sampenoy revint faire ses noces, cette histoire s'est conservée avec un tel cachet de vérité dans tous ses détails, que Juste-Lipse, cette grande puissance intellectuelle du seizième siècle, l'a écrite en homme qui n'admet pas la possibilité du doute (1).

(1) A ceux que surprendrait cette merveilleuse intervention de la Sainte-Vierge, nous pourrions citer bien d'autres faits. Contentons-nous

Digitized by Google

Beaucoup d'autres merveilles ont rendu célèbre à jamais le pèlerinage de Hal. On en a fait un volume

de rapporter ce qui eut lieu en faveur de saint Pierre Armengol; et de peur qu'on ne nous accuse d'être trop faciles, empruntons le récit, non pas même aux Bollandistes, mais à Godescard, dont la critique est assez sévère. Saint Pierre Armengol, de la famille des comtes d'Urgel, après quelques années d'une vie coupable, fut touché de repentir et se fit religieux dans l'ordre de la Merci. Là, par d'austères expiations et par une immense charité, il réparait ses fautes passées. Il fit plusieurs fois le voyage de l'Algérie, et il eut le bonheur de racheter beaucoup d'esclaves chrétiens. Un jour il en délivra trois cent quarante-six; un autre jour cent dix-neuf. C'était à la fin du treizième siècle. Un soir qu'il s'embarquait avec des esclaves délivrés pour retourner en Europe, on lui apprit qu'il restait dans le territoire de Bougie dix-huit enfants chrétiens, exposés à perdre la vie ou la foi, si on les abandonnait plus longtemps. Le cœur du saint religieux s'émeut de compassion; il court chez les patrons des dix-huit enfants, traite de leur rançon moyennant mille ducats; et comme il n'avait plus d'argent, il offre de rester en otage et même d'être traité comme esclave, jusqu'au moment où le religieux, son compagnon, qui emmenait les autres chrétiens, reviendrait apporter la somme convenue. La proposition est acceptée; les dix-huit enfants sont mis en liberté et s'embarquent avec les autres, pendant que le saint reste à Bougie, esclave à leur place. Dans cette nouvelle position, non-seulement il maintint le courage des autres esclaves chrétiens qu'il put rencontrer, mais il instruisit et baptisa plusieurs Maures. La chose n'ayant pu demeurer secrète, on le jeta dans une noire prison, et au bout de quelques mois, comme les mille ducats dont il était garant n'arrivaient pas, à la requête des patrons qui avaient lâché les enfants, on le condamna à être pendu. Cette sentence reçut aussitôt son exécution. Le saint s'était recommandé à Notre-Dame-de-la-Merci, sa fidèle protectrice, et il avait subi son martyre en bénissant Dieu. Les patrons, dont il était le débiteur, demandèrent qu'il restât au gibet jusqu'à ce qu'ils fussent payés; ce qu'on leur accorda. Il y était depuis six jours, lorsque le frère Guillaume, son compagnon, arriva enfin à Bougie, apportant les mille ducats. Sa douleur fut grande d'apprendre que Pierre avait été condamné à mort et exécuté. Il se rendit en pleurs au lieu du supplice, voulant au moins emporter le corps du martyr. Mais quelle

Digitized by Google

qui se grossit d'âge en âge. Juste-Lipse, qui, le premier, écrivit l'histoire de Notre-Dame de Hal, suspendit une plume d'argent devant la sainte image, en reconnaissance des grâces qu'il en avait reçues (1).

Qu'on nous permette quelques détails encore et quelques petites anecdotes.

Pendant les troubles religieux, quand les gueux pillaient les églises, violaient les tombeaux, brûlaient les images, ennemis des arts et de la foi, Olivier Van der Tympel, qui commandait pour eux à Bruxelles, résolut un jour de faire une tentative sur Hal. Il s'approcha de nuit, le 10 juillet 1580, avec un détachement de gueux, qui posèrent sans bruit leurs échelles contre les murailles et se flattaient déjà de posséder la ville. Mais Notre-Dame ne sommeillait pas, dit la légende; les bourgeois de Hal

fut sa surprise, quand Pierre, que tout le monde croyait mort depuis longtemps, lui adressa ces paroles : — Ne pleurez point, mon frère; soutenu par Notre-Dame-de-la-Merci, qui ne m'a point délaissé, je suis vivant. — Toute l'assistance poussa des cris d'admiration; le frère Guillaume se hâta de détacher du gibet le bienheureux. Le divan, frappé d'un tel prodige, au lieu de laisser remettre les mille ducats aux patrons qui avaient exigé la mort du saint, en racheta vingt-six autres esclaves chrétiens qui furent donnés à Pierre, et qui s'embarquèrent avec lui pour l'Espagne; et depuis ce temps, le serviteur de Dieu eut le cou tors et le visage très-pâle, portant ainsi sur lui-même l'attestation du miracle. Plein de reconnaissance envers la Sainte-Vierge, il se retira dans un couvent solitaire qui lui était dédié (Notre-Dame-des-Prés); il y mourut dix ans après, le 27 avril 1304.

(1) Justi Lipsii *Diva Virgo Hallensis*, cap. 35, au tome III de ses œuvres.

Digitized by Google

éveillés coururent aux remparts. Un certain Zuick montait à l'échelle en disant que dans un quart d'heure il couperait le nez à la petite femmelette de Hal. — Moi, répliquait Risselman, son camarade, je l'emporterai à Bruxelles, où je la brûlerai sur la Grand'place. Comme il achevait ce mot, un petit boulet vint qui le tua, pendant qu'une balle sifflant enleva le nez de Zuick.

Et quand les gueux eurent été repoussés, ses camarades le raillèrent encore, lui disant s'il n'avait pas envie d'aller chercher son nez à Hal?

C'est en mémoire de cette délivrance qu'on faisait encore, il n'y a pas longtemps, le 10 juillet de chaque année, une procession qui parcourait tous les remparts. Le soir, les habitants construisaient devant leurs maisons de petites cabanes en verdure, qu'ils illuminaient, et qui la plupart étaient surmontées d'une figure grotesque qu'on baptisait du nom de Myn heer Olivier Van der Tympel. On appelait cette fête l'escalade de Bruxelles (1).

(1) A cet événement se rattache aussi le conte populaire des boulets. Dans ce siége, dit la tradition du peuple, les boulets pleuvaient sur la ville. Mais, chose étonnante! personne n'en vit un seul. C'est que Notre-Dame de Hal, ayant quitté pour un moment son petit sanctuaire, parcourait les remparts, recevant dans sa robe tous les projectiles meurtriers qu'elle emportait dans son église. Ce qui a pu donner lieu à cette version, c'est que les boulets de l'assaut sont restés déposés devant Notre-Dame-de-Hal, qui avait, dans tous les cas, sauvé la ville. Les bonnes gens vous feront remarquer encore qu'on ne peut les compter; et en effet, il serait difficile de réduire en entiers des fractions très-variées de sphères et d'hémisphères.

Digitized by Google

Les petits faits particuliers sont très-nombreux. Citons d'abord le trait d'un huissier, presque aussi impertinent que Zuick. Cet huissier, en 1624, vint à Hal le jour de la grande procession, non pas par dévotion mais par curiosité. Il se mit à la fenêtre d'un bourgeois, à qui il prêta son arquebuse; car au passage du cortége beaucoup de bourgeois le saluaient par des décharges de mousqueterie. En voyant arriver l'image miraculeuse, l'huissier, faisant le goguenard, se mit à dire : « Ah! la voilà, la petite » femme de Hal qui ne peut marcher; il faut qu'on la » porte! » Comme il disait ces mots de raillerie, le bourgeois tirant son coup d'arquebuse, l'arme creva sans blesser personne, excepté qu'un éclat jaillit à la bouche de l'huissier, et lui coupa si bien la langue qu'il en demeura muet.

Un bourgeois de Bruges, prisonnier chez les Turcs à la suite des expéditions de Charles-Quint, fut traité cruellement et chargé d'une chaîne de soixante livres. Un soir que, dans sa prison, il invoquait Notre-Dame de Hal, il remarqua que les portes étaient ouvertes; il mit sa chaîne sur son épaule, sortit, trouva moyen de s'embarquer et revint dans son pays, d'où il allait tous les ans porter ses chaînes à la grande procession de Hal.

Une bonne femme de Binche, allant à l'église le jour de Pâques de l'année 1419, laissa son enfant dans un berceau, après l'avoir emmaillotté et serré de plusieurs bandes, selon l'ancienne coutume des

Digitized by Google

paysans. Une heure après la voisine entra ; elle venait chercher du feu, et, quoiqu'il n'y eût personne, la porte n'était pas fermée, parce que la femme qui était à l'église était si pauvre qu'il n'y avait rien chez elle à voler. La voisine n'eut pas plutôt mis le pied dans la chambre, qu'elle aperçut avec horreur le petit enfant pendu à son berceau. Il s'était débattu pour en sortir, et la bande dont il était lié s'étant accrochée à une cheville l'avait étranglé. La voisine avait grande dévotion à Notre-Dame de Hal ; elle lui voua l'enfant mort ; en même temps elle coupa la sangle, et le petit infortuné se ranima. Les cœurs secs pourront contester ce miracle ; mais tous les cœurs ne sont pas encore à l'état de fossiles.

La bienheureuse image rendit la vie à plusieurs autres enfants qui étaient déjà enterrés. Nous parlerons du plus célèbre, que Juste-Lipse raconte avec assez d'étendue. Étienne Morel, du bourg de Saint-Hilaire, près de Cambrai, eut un fils qui mourut en naissant et ne put recevoir le baptême ; on l'enterra dans un champ. Firmiane, sa mère, désolée de voir son fils privé de la sépulture et des espérances du chrétien, fit le pèlerinage de Hal, et s'en revint avec la ferme persuasion que son enfant n'était pas mort. Elle fait fouiller le champ et retrouve son fils, qui lui semble vivant, il était frais et vermeil, quoique déjà en terre depuis plusieurs jours. On fit venir un médecin, on porta l'enfant au curé : l'enfant s'agita et donna des signes de vie incontestables. Le bon curé

Digitized by Google

le baptisa et le voua à la Vierge. Mais il ne vécut pas plus d'une heure, et sembla n'avoir été ranimé que pour recevoir le baptême. Il fut donc mis en terre sainte ; et, dans sa douleur, la pauvre mère reçut au moins une grande consolation (1).

(1) Voici textuellement un des récits de Juste-Lipse (*Diva Virgo Hal.*, cap. 20) : « Dans le bourg de Cantimpré, qui possède une abbaye de religieux, près de Cambrai, vivait Jean Bidau, à qui le ciel avait donné un fils, alors âgé de deux ans, que ses parents nommaient Martin. Un jour de dimanche, Bidau et sa femme vont à leur ordinaire entendre la messe. Au sortir de l'église, ils acceptent l'invitation d'un ami qui les prie de dîner chez lui; et ils ne rentrent au logis qu'à deux heures après midi. Aussitôt ils cherchent des yeux, avec l'empressement de l'amour paternel, leur enfant, qu'ils ne voient pas. Ils demandent de ses nouvelles dans le voisinage; on leur répond qu'on ne l'a point vu. Le père commence à craindre; il prie ses voisins de l'aider à découvrir l'enfant qui, si jeune encore, ne peut guère s'être éloigné. On se met donc en mouvement, on cherche toute la soirée, toute la nuit, et tout le jour suivant. Les voisins — n'espérant plus alors retrouver le petit Martin, — et persuadés qu'il avait été, loin de la maison paternelle, victime de quelque accident, — prennent congé de Bidau et lui conseillent de faire à Dieu le sacrifice de son fils. Bidau retourne vers sa femme. Ils s'affligent l'un et l'autre d'autant plus qu'il soufflait alors (c'était le 7 mars) un vent très-froid dont leur faible enfant, s'il était dans la campagne, ne pourrait soutenir la rigueur. Le père dans sa détresse tourne alors son cœur et ses espérances vers Notre-Dame-de-Hal, et fait vœu d'aller en pèlerinage à son sanctuaire. Il s'endort enfin et dans un songe, qui lui semble venir du ciel, il reçoit l'avis de chercher encore son fils, qu'il retrouvera. Au point du jour, il conjure de nouveau ses voisins de poursuivre leurs perquisitions. Ils s'y refusent d'abord, objectant leurs vaines démarches pendant deux jours. L'enfant serait retrouvé, lui disent-ils, s'il pouvait l'être. Mais le pauvre père insiste; ils le suivent derechef, parcourent de nouveau les campagnes voisines, fouillant les fossés et les broussailles. Ils parviennent enfin à une fondrière remplie de boue. — Cherchons ici! dit le père, que poussait un instinct secret. — L'enfant, disent les voisins,

Digitized by Google

Il est possible encore que des philosophes algébristes rient de ces récits ; mais il y a quelqu'un qui rit bien d'eux.

On fête Notre-Dame de Hal le premier dimanche de septembre, par une procession où se rendent les confréries, dont les douze plus anciennes apportent chacune tous les ans une robe à l'image vénérée. Ces douze confréries sont celles de Tournay, d'Ath, de Bruxelles, de Valenciennes, de Condé, de Namur, de Lembeek, de Quiévrain, de Crespin, de Braine-le-Château, de Bausignies et de Saintes. Il y en a d'autres à Liége (1), à Huy, à Dinant, à Thuin, à Audenarde, à Gand, à Lille, à Nivelles, à Mons, à Lockeren, à Zotteghem, etc. La sainte image est vêtue al-

n'est certainement pas allé en de tels lieux, où nous pouvons à peine mettre le pied. Ils avancent cependant, et voilà qu'ils trouvent le petit Martin étendu, enseveli dans la boue. Quel spectacle! Ils n'osent dégager l'enfant; car il n'est pas permis, sans y être autorisé par le magistrat, de toucher celui qui s'est tué lui-même ou qui a péri par accident. On appelle donc le magistrat; il vient et donne la permission nécessaire. On porte ensuite l'enfant à l'église, sans prévoir autre chose sinon que de là on le transférera bientôt au cimetière. Mais le père n'est pas sans espoir. La pensée de la Vierge compatissante, qui elle-même aussi pendant trois jours avait cherché son fils, l'excite et l'encourage intérieurement. Il place son pauvre enfant sur l'autel, aux pieds de l'image de Marie; il tombe à genoux ; il réclame assistance par des larmes ardentes et des prières enflammées. L'église était pleine de chrétiens; Nicolas, abbé de Cantimpré, s'y trouvait lui-même. L'enfant, ô prodige! recouvre tout à coup la vie; il parle ; il se lève; il prend la main de son père et s'en retourne avec lui, pour aller bientôt sous sa conduite remercier Notre-Dame-de-Hal dans son heureuse église. »

(1) La confrérie de Liége va tous les ans à Hal le jour de la Pentecôte.

Digitized by Google

ternativement de l'une des robes que lui apportent tous les ans les députés des douze confréries principales. Le jour où ils lui offrent les robes, ils ont l'honneur de la porter en procession : et cet honneur est d'autant plus recherché qu'on sait qu'il porte bonheur.

LES TROIS CHEVALIERS DE SAINT-JEAN.

Causa nostræ lætitiæ.

Foulques d'Anjou, le quatrième roi chrétien de Jérusalem, tenait d'une main peu assurée le sceptre pesant de Godefroy de Bouillon. Cependant il avait fortifié Bersabée, cette vieille limite de son royaume; et il venait d'en confier la garde aux plus braves des soldats de la croix, à ces hommes dévoués qu'une pensée de charité avait faits les hospitaliers de la ville sainte, et qui étaient devenus en 1104 — des moines armés — pour la défense du saint-sépulcre et de ses pieux pèlerins. — Religieux militaires, ils portaient la croix à la garde de leur épée; ils cachaient le cilice sous la cuirasse; et leurs grandes figures sont profondément sculptées dans nos chroniques. On les appelait les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Digitized by Google

A quatre lieues de Bersabée se dressait la première place forte des musulmans, Ascalon, cité des Philistins, occupée alors par une armée nombreuse, avec laquelle il fallait subir tous les jours des escarmouches sanglantes, des combats périlleux, des surprises et des embuscades.

En l'année 1131, époque où s'ouvrirent les faits dont nous entreprenons le récit, on remarquait surtout, parmi les croisés qui protégeaient Bersabée, trois chevaliers de grand renom, trois frères de la maison d'Eppe, qui avaient ensemble, à l'appel du saint-siége, quitté leurs riants manoirs à deux lieues de Laon, pour venir en aide aux chrétiens de l'Orient, et qui s'étaient illustrés par de hauts faits d'armes. Leur courage éprouvé, leur foi ferme, leur ardeur et leur bonne mine attiraient fréquemment sur eux ces distinctions que recherchent les hommes de cœur, le poste le plus chaud dans une bataille, la faveur d'une mission redoutable, l'honneur de commander une sortie pleine de dangers.

Un jour, les sentinelles avancées de la garnison chrétienne semèrent tout à coup l'alarme dans Bersabée. De nombreux bataillons en armes venaient de sortir d'Ascalon et s'avançaient à la hâte. Les trois chevaliers eurent ordre de marcher avec leurs bannières à la rencontre de l'ennemi, de l'arrêter, de lui livrer bataille et de l'empêcher de former un siége. C'était ce que redoutaient le plus les croisés, dans un pays où ils n'étaient encore pour ainsi dire

Digitized by Google

que des pèlerins campés. La rencontre fut prompte; l'attaque, de la part des Orientaux, fut ardente, selon leur usage, quand ils sont en nombre. Mais comme toujours, ceux que l'Asie appelait les Francs montrèrent qu'ils ne s'ébranlaient pas devant les cimeterres, et qu'ils n'avaient encore appris ni à tourner le dos ni à reculer. Après qu'ils eurent, comme des rocs, fait rebrousser sur lui-même le torrent des Sarrasins bondissants, ils se ruèrent sur leurs bandes en désordre; ils en firent un grand carnage; et, sans se désunir, d'attaqués qu'ils étaient, devenus assaillants, ils poursuivirent avec vigueur les guerriers d'Ascalon. Avec ces hommes que l'islamisme contient dans l'état sauvage, la guerre (nous le voyons encore aujourd'hui) n'a d'autre tactique que la perfidie et la ruse. Les enfants de la croix, emportés par leur courage, traversaient un ravin qui cachait une embûche; un corps frais de Sarrasins les prit par derrière. La force humaine est bornée, malgré l'étendue des cœurs vaillants. A la suite d'une lutte inégale, les trois chevaliers, restés seuls debout sur les corps massacrés de tous leurs compagnons, exténués d'efforts et de blessures, ne sortirent de l'exaltation qui les avait soutenus les derniers, que pour reconnaître qu'ils étaient prisonniers, désarmés, liés avec des cordes qu'on avait jetées autour d'eux et qui avaient arrêté leurs mouvements. Ils furent conduits à Ascalon, non pas en triomphe : car les infidèles, furieux

Digitized by Google

d'avoir acheté si cher leur capture, les accablaient de mauvais traitements; et leurs têtes seules eussent entré dans la place, si l'un des chefs sarrasins n'eût calculé que de si vaillants seigneurs payeraient certainement une grande rançon.

Mais personne n'étant resté du petit bataillon chrétien pour porter à Bersabée des nouvelles de la bataille, on crut que les chevaliers d'Eppe étaient morts; et nul ne s'occupa de les racheter.

Les escarmouches se renouvelant tous les jours, on songea que les prisonniers n'étaient pas en lieu sûr à Ascalon. Un officier qui allait au Caire, d'où l'on attendait un renfort, crut qu'il ferait sa cour au Soudan, s'il les lui offrait. Admirant leur bonne mine, leur taille imposante, leur force peu commune et surtout le récit de leurs courageux faits d'armes, le Soudan fut flatté en effet de recevoir les trois héros. Il leur fit un accueil affable; et son drogman leur annonça immédiatement qu'il dépendrait d'eux de ne pas regretter ce qu'ils avaient perdu.

Les chevaliers comprirent. Ils ne répondirent ce premier jour que par un salut silencieux.

On leur donna une semaine de repos, pendant lequel temps ils ne furent que surveillés. Après quoi, le prince, s'expliquant sans détour, leur déclara qu'il était porté à les admettre parmi ses chefs favoris; que s'ils voulaient renoncer à la foi chrétienne pour embrasser le mahométisme, il leur donnerait dans ses armées les premiers commande-

Digitized by Google

ments. Là, commençait une guerre plus redoutable pour de simples guerriers que celle qui se fait avec la lance, la hache d'armes et l'épée à deux mains; une guerre de l'intelligence désarmée contre la force brutale toute-puissante. Les chevaliers reculèrent en se signant tous les trois. Ils n'étaient ni théologiens, ni disputeurs; mais ils avaient la foi solide; et l'honneur coulait dans leurs veines. Ils répondirent que, comme chrétiens et comme chevaliers, leurs cœurs aussi bien que leurs bras étaient à Jésus-Christ; que vainqueurs ou vaincus, triomphants ou martyrs, ils espéraient ne forfaire jamais à Dieu et à l'honneur.

Cette réponse étonna le Soudan, qui ordonna d'emmener les chevaliers, contre lesquels il se promettait de dresser des batteries plus réglées. Durant plusieurs jours, il renouvela ses offres, ses promesses, ses instances. Il ne s'arrêta que lorsqu'il vit les trois frères inébranlables.

Il les fit alors enfermer plus étroitement et les mit aux prises avec les plus habiles docteurs qu'il y eût au Caire. Les docteurs consumèrent leur éloquence et leur dialectique matérielle à préconiser une religion de sensualisme et de mort, ils échouèrent contre la droiture des chevaliers. Plus furieux que le Soudan, car ils étaient humiliés dans leur orgueil, les docteurs prétendirent qu'on abattrait ces cœurs de fer par des rigueurs. Ils obtinrent aisément pour les trois frères une prison plus dure, une nourriture

Digitized by Google

plus grossière, des chaînes plus pesantes; et de jour en jour la triste captivité des chevaliers de Saint-Jean devint plus affreuse. A peine nourris de quelques poignées d'orge, enchaînés dans un cachot, lâchement outragés, ils endurèrent un lent martyre qui dura plus de deux ans. Ces longues souffrances de toutes heures demandent un autre courage qu'un supplice violent, mais subit, devant lequel on aperçoit dans une mort prompte la joie de la délivrance; et les forces humaines ne les supporteraient pas, si elles n'étaient soutenues des consolations immenses que Dieu répand dans les cœurs qui sont à lui. Ces consolations, que le monde ne peut comprendre et au prix desquelles ses plaisirs sont bien frêles, Dieu les prodiguait aux chevaliers. Lorsqu'on les croyait abattus, brisés, domptés, ils chantaient dans leur prison obscure. Si on les menait au Soudan, ils lui portaient un front plein de sérénité, un cœur libre et joyeux, un regard pur et calme.

Le Sarrasin se perdait dans cette énigme; la merveilleuse persévérance de ces enfants du Christ lui semblait un héroïsme inconnu; et à mesure que les chevaliers lui résistaient, il s'obstinait davantage à gagner à lui des cœurs si fidèles. Il ne savait pas que, contre lui et ses efforts, contre Satan et ses piéges, s'élevait la prière, si puissante quand la foi est son armure. Les chevaliers priaient; ils ne demandaient à Dieu que ce qu'il accorde toujours, la grâce de rester ses enfants. Ils le demandaient par ce nom qui fait trem-

Digitized by Google

bler l'enfer. Ils imploraient l'intercession de notre Mère commune, qui n'a jamais abandonné personne. Protégés de Notre-Dame, croisés de Jésus-Christ, captifs pour sa cause, vivant sous le regard de Dieu, ils souffraient avec patience, quand le Soudan tenta sa dernière lutte.

Il avait une fille, qui s'appelait Ismérie. Elle était jeune, grandement belle; et on la citait comme une merveille d'esprit et de science. Plusieurs fois avec elle il s'était entretenu des chevaliers; il s'était plaint de leur résistance. — Mon père, lui disait la princesse, vos docteurs sont sans doute des malhabiles; ils s'expliquent mal avec leurs interprètes. Je crois que, si vous le vouliez, je les persuaderais davantage. — C'est que la belle Ismérie, admirant les prisonniers sans les connaître, désirait voir des hommes d'un tel caractère.

— Eh bien! ma fille, dit un soir le Soudan, vous parlerez demain aux chevaliers; je vous les livre. Vous irez à leur prison. Vous tenterez ce que les docteurs n'ont pu obtenir. Plus sensée peut-être que les savants ou plus heureuse, si votre esprit et vos grâces les amènent sous l'étendard du prophète, ce sera une conquête illustre. Et je ne m'effraie point de la chance qui peut survenir que l'un d'eux s'éprenne de vous; ce serait un appui pour moi d'avoir un tel gendre.

La belle princesse, le lendemain, entourée de son éclat, pénétra dans la prison des chevaliers. Elle

Digitized by Google

savait un peu de la langue des Francs, qu'une esclave européenne lui avait apprise. Trop adroite pour leur annoncer la mission de son père, elle colora son apparition de l'ardent désir qu'elle avait de connaître des preux si renommés et de les sauver, s'il se pouvait; — car, puisqu'on ne les rachetait pas et qu'ils demeuraient dans leur foi, le peuple demandait leur mort....

Ils répondirent que les émissaires chargés par eux d'annoncer leur captivité en France n'avaient pu sans doute remplir ce message; que leur famille à coup sûr ne les croyait plus vivants, et qu'ils n'avaient moyen de payer leur rançon que si l'on consentait à renvoyer l'un d'eux en Europe.

Ce n'était pas ce que voulait le Soudan.

Ils ajoutèrent que, quant au malheur de renier leur foi, ils comptaient bien que la bonté de Dieu ne le permettrait pas. Ils remercièrent ensuite la princesse de la pitié qu'elle leur témoignait et du plaisir qu'ils éprouvaient de l'entendre parler leur idiome.

Ismérie, touchée de compassion pour de si nobles hommes, entreprit alors avec bonne foi de les amener, comme voie de salut pour eux, à la religion de son père, et de dissiper les préventions qu'ils avaient contre l'islamisme, dont elle exposa les enseignements. Elle parlait avec une candeur si naïve, que les chevaliers à leur tour prirent intérêt à cette pauvre jeune fille, élevée dans de fatales erreurs. Après lui avoir demandé si personne de sa suite

Digitized by Google

n'entendait la langue des Francs, rassurés par sa réponse, ils lui dirent que, si elle le permettait, ils lui développeraient à leur tour leur foi et leurs espérances.

Non-seulement la princesse y consentit; mais sans prévoir les suites de ce qu'elle éprouvait, elle manifesta une vive curiosité de connaître réellement le christianisme et d'entendre sur ce sujet des bouches sincères. Un tel désir sans doute était déjà une première grâce. L'aîné des chevaliers raconta alors ce que l'Église lui avait appris de la création de l'homme, de sa chute funeste et des conséquences qu'elle eut, du Rédempteur promis, du Sauveur fait homme, de sa passion et de sa mort, de la réconciliation de l'humanité avec Dieu, de la réhabilitation de la femme par la bienheureuse intervention de Marie dans le plus généreux de nos mystères. Il expliqua la Trinité auguste qui n'est qu'un seul Dieu, la providence du Père, l'amour sans mesure du Fils, les lumières de l'Esprit consolateur. Il parla des récompenses éternelles. La lucidité et la précision de ses paroles étonnèrent ses frères, qui n'étaient comme lui ni clercs, ni prédicateurs. Ils ne songeaient pas, dans leur humilité, qu'il est écrit : « Quand vous rendrez témoignage de moi, ne préméditez pas ce que vous aurez à dire. Je vous donnerai des paroles et une sagesse à laquelle vos adversaires ne résisteront point (1). »

(1) Évang. de saint Luc, chap. XXI, versets 13 à 15.

Digitized by Google

La princesse fut émue, et dans le trouble qui agitait son esprit et son cœur, elle promit aux chevaliers de revenir le lendemain. Elle charma son père, en lui annonçant qu'elle espérait un résultat de ses conférences, mais qu'elle devait les suivre. Et dans la nuit, un songe qu'elle eut, où elle crut voir la sainte Vierge inclinée sur elle, acheva de gagner son cœur à la foi chrétienne. Les entretiens du second jour ne roulèrent que sur Marie, la mère des grâces. Les chevaliers se répandirent en si douces louanges et contèrent de si consolantes merveilles, que la princesse, envieuse d'honorer la Mère de Dieu d'un culte pareil à celui des chrétiens, les pria de lui faire une image de Notre-Dame. Les trois frères n'étaient pas plus artistes que docteurs. Cependant, pour ne se refuser à rien de ce qui pouvait entrer dans les desseins de Dieu, ils promirent d'essayer la pieuse image, si on leur donnait du bois et des outils.

Au bout d'une heure ils avaient tout ce qu'il fallait. L'un d'eux, ayant récité l'*Ave Maria*, se mit à l'œuvre et dégrossit le bois de son mieux. Ses frères l'aidaient avec zèle. Tous les trois priaient Dieu de guider leurs mains et Marie de bénir leurs efforts.

Ils travaillèrent plusieurs jours, uniquement préoccupés, dans leurs veilles et dans leurs rêves, de leur pieuse entreprise. Un matin, quel fut leur ravissement, lorsqu'à leur réveil ils virent devant eux la

Digitized by Google

statue qu'ils n'avaient qu'ébauchée, terminée entièrement et radieuse d'élégance et de beauté!

Cette ravissante image, qui leur semblait lumineuse, leur était-elle envoyée d'en haut? Ou bien, les mains des anges l'avaient-elles terminée? Des protestants ont dit que sans doute l'un des chevaliers était somnambule et qu'il avait fait de l'art en dormant. Ce ne serait dans le miracle qu'une forme différente.

Les bons chevaliers attendaient impatiemment la princesse. A l'aspect de la Mère de Dieu, elle tomba à genoux dans un grand ravissement, et d'autant plus étonnée que l'effigie qui était devant elle ressemblait complétement à l'apparition céleste qui l'avait favorisée dans son sommeil. Elle baisa tendrement les pieds de la sainte image. Les captifs la nommèrent *Notre-Dame-de-Liesse*, à cause de la joie et du bonheur qu'elle apportait dans leur prison.

Pendant la nuit qui suivit une journée si heureuse, la princesse eut une seconde vision. Il lui sembla que la sainte Vierge lui apparaissait de nouveau, sous la même forme. Était-ce là un miracle? était-ce l'effet des entretiens où les chevaliers avaient sans doute vivement dépeint la reine des anges? Le lecteur est libre d'aviser. Ismérie crut entendre que Marie l'engageait à délivrer les chevaliers, à passer en France avec eux, lui offrant son appui et lui promettant qu'à la suite d'une vie chaste et sainte elle recevrait dans le ciel une couronne de gloire impérissable et

Digitized by Google

d'éternel bonheur. Elle n'hésita plus. Dès que le jour parut, elle courut à la prison des chrétiens; elle leur proposa de rompre leurs chaînes et de tout entreprendre pour leur évasion, s'ils promettaient de l'emmener avec eux dans un pays où elle pût embrasser leur foi. Elle leur avoua qu'elle tentait cette démarche, sur l'ordre qu'elle avait reçu de Notre-Dame. Les seigneurs d'Eppe, muets de joie et d'admiration, se jetèrent à genoux, rendant grâces à Dieu et à la sainte Vierge, jurant à la princesse de la conduire en France au péril de leur vie et de mourir plutôt que de l'abandonner.

Le départ fut résolu pour la nuit prochaine.

Dès qu'elle eut fait retirer ses filles, Ismérie, se chargeant de ses pierreries les plus précieuses, se rendit sans obstacle à la prison des chevaliers. Elle y trouva les gardes endormis, ouvrit les portes, fit tomber les chaînes; et sous l'escorte des trois frères, qui emportaient l'image sainte, Notre-Dame-de-Liesse, leur plus cher trésor et leur plus sûr espoir, elle gagna les portes de la ville, qui aussi, par un miracle ou par un hasard singulier, se trouvèrent ouvertes. Arrivée au bord du Nil, la petite troupe ne put se refuser à reconnaître que Marie évidemment les conduisait. A travers le peu de clarté que donnaient les étoiles, les chevaliers aperçurent une barque qui venait à eux, dirigée par un seul rameur. Il leur offrit de les passer à l'autre rive; et quand le fleuve fut traversé, Ismérie et ses compa-

Digitized by Google

gnons se retournant ne virent plus ni le rameur, ni la barque, et ne purent remercier que leur divine protectrice.

Ici peut-être nous devons sacrifier aux scrupules de notre époque, en faisant halte devant un miracle plus extraordinaire encore. Mais si le récit n'en est pas exact, comment en expliquer les monuments nombreux? On a démontré qu'Homère n'a jamais vécu, parce qu'il n'a laissé de traces que ses œuvres. Mais l'histoire du fait que nous allons aborder a été écrite avec la pierre et le marbre : tout un siècle l'a accueillie; de longues suites de générations l'ont saluée (1). Cependant, nous le répétons encore,

(1) Indépendamment de l'église de Notre-Dame de Liesse, bâtie immédiatement après le fait dont on lit ici les détails, il y a d'autres témoignages, dans l'unanimité des traditions du temps et dans l'accord des anciens historiens. Bandini, Bosio, Curione, Boissat, Baudouin, dans leurs annales des chevaliers de Saint-Jean, rapportent tous le miracle qui a été l'occasion de l'église de Liesse. Cette histoire est aussi dans le martyrologe des chevaliers de Malte. Elle était peinte en neuf tableaux dans une des salles du palais de Malte, représentée sur de vieilles chapes de l'église, reproduite sur d'antiques vitraux, sculptée et figurée en couleurs dans l'abbaye de Saint-Vincent de Laon. Une foule d'écrivains des siècles passés l'ont admise comme incontestée : Spinelli, Charles du Saussaye, Angelin Leriche, Antoine des Lions, Georges Colvener, Laurent dans son *Histoire de Laon*, Poiré, Courcier, Jean de Lancy, Simon Calvarin avec quelques erreurs, René de Cerisiers et cinquante autres ont écrit cette histoire. Nau et Morison, dans leurs *Voyages en Terre-Sainte*, assurent que cette tradition s'est conservée à Ascalon jusqu'à leur temps (le dix-septième siècle). On peut citer encore une bulle de Clément VII, du 28 mai 1384, deux autres de 1389 et de 1391, plusieurs actes et titres du même siècle, les tombes des chevaliers d'Eppe, leurs épitaphes et diverses inscriptions anciennes. Le chanoine Villette, qui nous fournit ces détails, a publié lui-même une histoire de la miraculeuse

Digitized by Google

le doute est libre ici; et la prudence humaine, si elle se croit douée de suffisantes lumières, peut nier, dans de telles choses où la foi qui oblige n'est pas en question. C'est le chemin le plus court et celui qui va le mieux à nos esprits inquiets. Nous poursuivrons donc, à la merci du lecteur.

La princesse et les trois chevaliers marchèrent jusqu'au jour. Alors la fatigue, la crainte d'une poursuite, la peur de quelque rencontre les engagèrent à entrer dans un bois de palmiers, pour prendre un peu de repos. Malgré ses inquiétudes et la pensée de son père qu'elle aimait, Ismérie, accablée, s'endormit bientôt à côté de la sainte image. Les chevaliers se proposaient vainement de veiller sur elle, au moins tour à tour; ils s'assoupirent pareillement et cédèrent au sommeil. Jamais ils ne surent, non plus qu'Ismérie, se rendre compte du temps que ce sommeil avait pu durer. Ce qui les étonna grandement à leur réveil, ce fut de voir sur leurs têtes d'autres arbres que des palmiers, des arbres du nord de la France; d'apercevoir, à travers les clairières, un clocher et des tourelles comme on n'en trouve pas en Égypte, de respirer un autre

image de Notre-Dame de Liesse, in-8°, Laon, 1755, honorée de nombreuses approbations, parmi lesquelles on remarquéra celle de Mgr. Louis de Clermont, évêque de Laon, qui s'exprime ainsi : « Nous avons lu ce » manuscrit avec attention. Non-seulement nous n'y avons rien trouvé » qui soit contraire à la foi, mais nous déclarons que l'histoire qui y est » rapportée est conforme à la tradition dont nos prédécesseurs ont per- » mis le cours et la créance dans notre diocèse. »

Digitized by Google

air que l'air de l'Afrique. Ils se frottaient les yeux, se croyant encore sous l'empire d'un rêve; car souvent ils avaient songé à leur chère patrie. Mais la princesse acheva de les troubler, par la surprise qu'elle montrait devant une fraîche nature qu'elle voyait pour la première fois, devant un ciel accidenté de nuages que l'Égypte ne soupçonne pas. L'image qui les accompagnait se trouvait placée à quelques pas d'eux, auprès d'une fontaine qu'ils n'avaient pas vue en s'endormant et qu'ils croyaient reconnaître comme un souvenir.

Au milieu de ces émotions, un berger passa conduisant son troupeau. Il était vêtu à l'européenne. Les chevaliers l'appelèrent; il vint; il parlait leur langue. Sa figure ne leur était pas étrangère...

Ils lui demandèrent dans quel pays ils se trouvaient?

— Vous êtes, dit le berger, dans le pays de Laon, près des marches de la Champagne. — Car alors le nom de Picardie n'était pas encore en usage. — Ce bois et cette fontaine, reprit le berger, font partie des domaines des trois seigneurs d'Eppe, lesquels sont allés en Terre-Sainte, sous la bannière de Notre Seigneur.

Le berger fit le signe de la croix. Il reprit encore :

— On assure que depuis trois ans les bons chevaliers sont devant Dieu. Mais, poursuivit-il, vous semblez, messires, à la croix qui se remarque sur

Digitized by Google

vos vêtements en désarroi, revenir vous-mêmes de la croisade. Peut-être nous apportez-vous nouvelles certaines de nos pauvres seigneurs; et quoique cette dame qui est avec vous soit étrangère, je vois à de bonnes marques que vous êtes dignes chrétiens.

Le berger venait d'apercevoir la gracieuse image de Notre-Dame-de-Liesse, devant laquelle il s'alla mettre à genoux. Les chevaliers, qui le laissaient dire et faire, tant ils avaient perdu la parole, l'imitèrent alors; et versant les plus douces larmes de la reconnaissance et de la joie ils ne savaient comment remercier Notre-Dame, qui devenait pour eux de plus en plus à chaque pas Notre-Dame-de-Liesse. Leur barbe inculte et leurs souffrances les avaient changés assez pour qu'on ne pût facilement les reconnaître d'abord. Mais dès qu'ils se furent nommés, le berger courut répandre dans la contrée la nouvelle d'un retour si prodigieux. Tous les villageois accoururent. Les chevaliers et la princesse furent conduits au château de Marchais, qui était un de leurs manoirs. Leur mère, qui vivait encore, faillit mourir de joie en revoyant ses fils qu'elle avait tant pleurés. Elle combla de caresses la princesse égyptienne, qui avait été l'instrument de leur liberté; elle se chargea de la préparer elle-même au saint Baptême; et sur une prédilection que l'on crut manifestée par la merveilleuse image pour le lieu où elle s'était arrêtée dans le bois, on résolut de

Digitized by Google

bâtir là son église. Ismérie consacra à cette œuvre d'actions de grâces la plus grande part des pierreries qu'elle avait emportées.

Dès qu'elle se crut en sûreté, elle envoya un message à son père, pour lui annoncer les prodiges que Marie avait faits pour elle, le rassurer sur sa vie et le prier de se faire chrétien. Nous ignorons ce que produisit cette lettre.

L'église de Notre-Dame-de-Liesse fut sur-le-champ fondée. Pour satisfaire à l'empressement des masses qui venaient de toutes parts honorer la miraculeuse image dont on disait les bienfaits, on la déposa provisoirement sur un petit trône, dans une chapelle rustique, faite à la hâte auprès de la fontaine, en attendant que l'église fût consacrée. L'évêque de Laon, Barthélemi de Vir, prélat vénérable (1), baptisa la princesse égyptienne; l'aîné des chevaliers d'Eppe fut son parrain; elle reçut le nom de Marie, et sa piété persévéra si vive, que peu de temps après elle se voua entièrement à Dieu, parmi les vierges saintes.

L'église destinée à la sainte image s'acheva en peu de temps; le bourg de Liesse se bâtit alentour; et ce lieu devint un pèlerinage très-célèbre. Nous ne pourrions énumérer tous les actes de bienfaisance qui ont signalé, dans ce sanctuaire, la bonté compatissante de la sainte Vierge. Elle a guéri bien des plaies,

(1) Mort en odeur de sainteté dans l'abbaye de Foigny, et honoré le 6 juin dans l'ordre de Cîteaux.

Digitized by Google

calmé bien des peines, relevé bien des cœurs, soutenu bien des âmes faibles. La fontaine même que sa douce image a bénie a soulagé de grandes douleurs. Les plaisants qui rient de ces récits seront peut-être heureux un jour de recourir aux divins remèdes. Que Marie leur pardonne et les accueille!

Avant les excès et les rapines qui se firent en 1793, au nom de la liberté, de la tolérance, du respect des propriétés, l'église de Liesse était fort riche de dons et d'offrandes. On l'a dépouillée de son trésor matériel. Mais il lui reste la puissance de Marie, qui n'est pas soumise aux révolutions.

LA VISION DE L'ÉCOLIER.

Sedes sapientiæ.

L'université de Padoue, orgueilleuse de trente années d'éclat, s'égayait pourtant, en 1220, avec quelque trivialité, d'un petit écolier allemand qui était, cette année-là, le jouet de ses camarades et victime de ses maîtres, le souffre-douleur commun. Il venait du Danube et se nommait Albert de Groot. Né à Lawingen, petite ville de la Souabe, déchue aujourd'hui, il était fils de gentilhomme. Mais il

Digitized by Google

n'avait ni morgue, ni vanité; et comment eût-il été vain le pauvre enfant, lourd, timide, encroûté, arriéré, sans parole et sans défense? Il paraissait si stupide, que ses impitoyables compagnons l'appelaient l'*âne*. Les Padouans italianisaient son nom, en y joignant la désignation de son pays; de *Groto Tedesco* (1), ils faisaient *Grotesco, groteschino*, et d'autres jeux de mots peu flatteurs. Pour achever le ridicule, son nom de Groot signifiait *le grand;* et le jeune garçon, parvenu à l'âge de quinze ans, était encore affligé d'une taille qui permettait à peine d'en supposer dix. Toutes ces circonstances rendaient la vie de l'écolier pleine d'épines.

Il était sensible aux railleries plus qu'il ne semblait; et plus d'une fois il eût écouté les tristes insinuations du désespoir, s'il n'eût eu dans le cœur, profondément implantées par une mère chrétienne, une piété ardente, une humilité résignée, une tendre et vive dévotion à la sainte Vierge.

S'il lui était dur d'être appelé l'*âne*, en considérant qu'il n'avait ni facilité, ni mémoire, ni ouverture d'esprit, ni intelligence, il se disait donc, d'un cœur attristé, qu'il méritait sans doute la rude épithète dont on prenait plaisir à le blesser, et que les sciences, qu'il eût voulu si sincèrement embrasser, ne lui offraient peut-être point d'avenir. Ayant suivi les sermons du bienheureux Jourdain de Saxe, qui

(1) *Tedesco*, Allemand.

Digitized by Google

venait d'être élu général des frères prêcheurs, il fut si touché, si ému, si ravi, il comprit si bien le saint orateur, qu'il s'imagina que Dieu le voulait retirer du monde et l'appeler dans l'ordre de saint Dominique, sinon pour y briller parmi les hommes éclatants qui en étaient la lumière, — il n'osait ambitionner un tel honneur, — du moins pour y faire son salut. Il alla donc solliciter, à seize ans, l'habit de dominicain. Le nouveau général, qui était de son pays et qui parlait sa langue maternelle, l'ayant accueilli avec bonté, il fut reçu dans l'ordre pour y achever ses études.

Hélas! il retrouva dans le couvent les mêmes chagrins qu'il avait cru éviter. Son esprit lent ne saisissait rien ou du moins ne manifestait rien; et quoiqu'il y eût parmi les novices, ses jeunes frères, plus de charité que dans les turbulents élèves de l'Université, il voyait bien que tout le monde le jugeait comme le dernier de la maison. Sa piété, toujours humble, le soutint long-temps; le courage ne lui manqua pas vite; il espérait toujours qu'il surmonterait les obstacles et romprait les entraves de son esprit. Il prononça ses vœux; et devenu moine, il resta écolier tardif.

Après deux ans de patience, il s'affaiblit en lui-même; il s'imagina qu'il s'était trompé; que peut-être il avait cédé à une impulsion de l'orgueil, en se présentant dans un ordre qui avait mission de prêcher les peuples, de porter la foi dans le monde,

Digitized by Google

qui, par conséquent, devait briller par la science et le génie en même temps que par la vertu. Il se représenta qu'il n'aurait jamais ni la puissance de la logique, ni l'empire de la parole; et il se dit. Me voici voué à Dieu; je sais qu'il est bon, il ne me demandera pas, quand je paraîtrai devant lui, si j'ai bien parlé, mais si j'ai bien vécu; si j'ai été savant, mais si j'ai été innocent; si j'ai laissé de beaux écrits, mais si j'ai fait de saintes actions. Je suis cependant le plus inutile de ses serviteurs. Mais que sa volonté sainte soit bénie! Il n'a pas besoin de mon aide. Je voulais témérairement plaider la cause auguste de la sainte Église, propager la foi catholique, lutter contre l'hérésie. J'oubliais que Dieu suscite qui il veut; que la vanité ne doit pas tenter sa sagesse, qu'il a pris, pour fonder l'édifice impérissable, douze pauvres pêcheurs ignorants. Que sa volonté sainte soit bénie! Je m'en irai donc de cette douce maison, où je ne suis qu'un fardeau; et comme les solitaires, me retirant à l'écart, je ne m'occuperai que de mon salut. Dieu me repousse de l'arène de la science; mais quand je serai seul avec lui, je sais qu'il ne me repoussera jamais de sa présence adorée.

Dans cet élan qu'il venait d'éprouver, le petit moine crut sentir que sa conception s'ouvrait un peu et qu'il commençait à raisonner. Il repoussa cette pensée comme une nouvelle tentation; et il s'arrêta dans sa résolution de fuir le couvent.

Sa timidité ne lui permettait pas de communiquer

Digitized by Google

ce projet à personne; il comprenait qu'on l'accueillerait, comme tout ce qui sortait de sa bouche, par la moquerie; et il voulait l'éviter. Il n'eut pour confidente de sa détermination que la sainte Vierge. Pendant neuf jours, il pria assidument et tendrement devant son autel. Il implorait son appui et lui demandait surtout de lui faire connaître la volonté de Dieu, qu'il recherchait et à laquelle, avant toutes choses, il était soumis sans réserve.

La nuit fixée pour son départ, il pria plus longuement. Il attendit que tout le couvent fût endormi; puis, se plaçant sous la garde de Marie, il sortit de sa cellule, gagna sans bruit les murs du jardin, planta l'échelle qui devait lui servir de chemin, et, avant de poser le pied sur le premier échelon, il se mit à genoux encore, priant Dieu de ne pas condamner la démarche qu'il faisait en quittant une maison qui lui était consacrée; car il ne voulait jamais cesser d'être à lui seul.

Comme il s'apprêtait à se relever, il fut frappé tout à coup d'un spectacle inattendu. Était-ce un songe qu'il faisait éveillé? Était-ce une miraculeuse faveur qui lui était accordée? C'est du moins le sentiment des légendaires contemporains qui ont rapporté le fait. Il vit paraître devant lui, à quelques pas et venant à sa rencontre, quatre dames majestueuses. Un doux éclat les environnait; leur dignité gracieuse et pleine d'aménité imprimait à la fois le respect et la confiance. Les deux premières se pla-

Digitized by Google

cèrent devant l'échelle, comme si elles eussent voulu empêcher le fugitif d'y monter. Mais elles n'avaient pas besoin d'efforts. Albert, prosterné, jugeait bien que ces radieuses figures n'étaient pas de ce monde; et il était dans l'attente.

La troisième dame, s'approchant, lui demanda avec bonté pourquoi il désespérait ainsi, dans la dure épreuve qu'il subissait, et comment il avait pu se résoudre à une fuite honteuse, pour se jeter sans guide dans le monde, où les dangers sont si grands. L'écolier ouvrit la bouche sans se lever; il exposa humblement son incapacité obstinée qui résistait à tous les efforts de sa persévérance.

— C'est que vous cherchez, lui dit la dame, dans les forces humaines de votre faible esprit les lumières qui ne viennent que de Dieu. Vous avez, dans la reine du monde, une protectrice qui vous aime; elle sait que vous êtes son fidèle serviteur. Jamais vos prières ne lui ont demandé la science, comme si vous ignoriez que tous les trésors lui sont ouverts et que la sagesse est avec elle. La voici qui vient à vous dans sa mansuétude; implorez-la sans peur. Notre intercession vous secondera.

L'écolier saisi, reconnaissant dans la quatrième dame la Vierge sainte dont le sourire calme toutes les peines, s'enhardit à lui offrir la supplication qui lui tenait au cœur. Jusque-là, il n'avait sollicité que les grâces qui mènent au salut. Il considéra subitement que s'il ambitionnait la science, ce n'était que

pour l'employer à la gloire de Dieu; que sa requête ainsi était chrétienne. Encouragé, plein d'espoir et de confiance, et se sentant fort en quelque sorte comme un fils que trois sœurs appuient devant une mère chérie, il s'adressa donc à Marie, reine du monde; il lui demanda de pouvoir atteindre le but de tous ses ardents désirs, la science.

— La science est grande et variée, mon fils, lui répondit la quatrième dame. Voudriez-vous donc tout savoir; et ne vous souvenez-vous plus de notre premier père, à qui l'esprit tombé offrait ainsi la science sans limites?

— Oh! non, Vierge sainte, s'écria Albert alarmé, je ne demande à savoir que ce qu'il plaît à Dieu que je sache. Je repousse la périlleuse faveur de sonder les secrets du ciel. Je désire, dans les bornes de la foi, la philosophie ou la science de la nature.

— La science humaine! reprit la dame bienveillante; elle est vaine et pleine d'écueils; et peut-être eussiez-vous dû préférer, mon fils, la théologie, qui eût dévoilé à votre esprit ce que l'homme peut découvrir des saints mystères de Dieu. Mais votre prière ne sera pas rejetée. Seulement, dans la philosophie qui vous plaît, gardez-vous de l'orgueil qu'elle fait germer. Vous la posséderez long-temps; vous l'expierez par les travaux qu'elle vous donnera et par les jugements durs qu'on portera de vous. Soyez fidèle; que votre cœur ne se gonfle pas; et je vous promets que cette science, qui a

Digitized by Google

perdu tant d'esprits, vous sera retirée le jour où elle vous deviendra dangereuse.....

L'apparition s'évanouit.

Albert, se trouvant tout autre et comprenant jusqu'à la petitesse de ses douleurs passées, resta une heure à genoux, bénissant Dieu, remerciant avec effusion la sainte Vierge, se troublant de l'imprudence de son choix, des périls de la science humaine, s'humiliant et demandant à Dieu l'humilité, son ancre et sa force désormais.

Il remporta son échelle et rentra dans sa cellule, où il ne put dormir.

Le lendemain, dans les classes, ce fut une stupéfaction générale. Albert n'était plus ce qu'on l'avait vu; l'intelligence la plus prompte et la plus subtile avait remplacé sa lourdeur. Rien ne l'arrêtait; il saisissait tout. Les problèmes les plus abstraits se développaient à lui, lucides comme le jour. Tout ce qu'il entendait, tout ce qu'il lisait se classait avec ordre dans sa mémoire et y demeurait à sa place. En une année, il dépassa tous ses jeunes frères; il éclipsa tous ses maîtres. On s'étonna grandement d'une telle métamorphose. On disait qu'un miracle inconnu avait fait d'un âne un philosophe. On ne se trompait pas. Mais on ignorait la vision, que l'humble écolier tenait secrète (1). En peu d'années, il

(1) Cette miraculeuse intervention de la sainte Vierge est loin d'être un fait rare. Nous pourrions citer plusieurs merveilles du même genre, accordées par la mère incomparable à ses fidèles enfants. Bornons-nous

Digitized by Google

devint maître en philosophie et il fut chargé de l'enseigner ; ce qu'il fit avec une supériorité si grande, qu'on ne l'appelait plus autrement que le philosophe, comme s'il eût été seul digne de ce nom.

Il se maintenait philosophe chrétien, toujours plein de charité, toujours ami de sa cellule, inaccessible aux séductions du monde et de sa gloire, partageant sa chère solitude entre le recueillement qui élevait son âme à Dieu, et l'étude acharnée qui reculait à pas de géant le cercle de ses connaissances et l'étendue de son esprit. Il ne sortait de son couvent que pour aller aux sermons. Ceux de saint Antoine de Padoue, qui florissait alors, le charmaient surtout et nourrissaient son cœur. Il étudiait les sciences naturelles et trouvait dans chaque objet de la création une élévation au Créateur. Il s'écartait peu de la carrière qu'il s'était tracée, et ne recherchait guère l'érudition. Cependant, il visitait parfois l'édifice que les Padouans appellent encore

à rappeler saint Bernardin de Sienne qui, se destinant à prêcher la parole de Dieu, se trouvait arrêté à l'entrée de cette sainte carrière par un enrouement chronique et une faiblesse de voix accompagnée d'extinctions très-fréquentes. La médecine ayant échoué contre une infirmité qui paralysait totalement son zèle apostolique, le saint recourut à celle qui sera toujours le secours universel des chrétiens (*auxilium christianorum*). En une nuit de prières, il fut délivré pour jamais des obstacles qui l'arrêtaient; sa voix était devenue éclatante et sûre, et sa poitrine infatigable. Ce fut dès lors l'un des plus grands prédicateurs et des plus féconds missionnaires du quinzième siècle. Voyez sa Vie.

Digitized by Google

la maison de Tite-Live ; son esprit curieux en déchiffrait les inscriptions.

Lorsqu'il eut trente ans, il était si universellement instruit dans tout ce qui se rattachait à la philosophie et aux connaissances des choses de la nature, qu'il pouvait, comme le fit plus tard Pic de la Mirandole, raisonner et discuter, selon l'état de la science à cette époque, de tout ce qu'on pouvait savoir, — *de omni re scibili* (1). — L'ordre de Saint-Dominique crut devoir montrer au monde cette merveille, formée dans son sein. On l'envoya à Cologne, pour y professer la philosophie et la théologie ; car il avait aussi étudié cette science avec ardeur, mais avec moins de succès. A Cologne, à Hildesheim, à Fribourg, à Ratisbonne, à Strasbourg, il éblouit l'Allemagne, se faisant plus admirer encore par son humilité et sa modestie que par la profondeur de sa doctrine et l'immensité de son esprit. Il n'habitait jamais que les couvents de son ordre, ne voulait que la dernière cellule, et vivait comme le plus obscur des frères.

Jourdain de Saxe étant mort en 1236, Albert fut

(1) Le désir de tout savoir croissant dans Albert à proportion des progrès inouïs qu'il faisait dans la science, il composa une si grande quantité d'ouvrages sur toutes les parties de la philosophie, qu'ils forment vingt et un vol. in-fol. On les a recueillis et imprimés au milieu du dix-septième siècle. Ses recherches sur l'histoire naturelle et sur la physique sont immenses ; mais à force de les multiplier, il y a fait entrer des choses si extraordinaires et si peu vraisemblables, que c'est ce qui l'a fait passer, auprès de quelques-uns, pour magicien. (Le marquis de Paulmy, *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, tome XV, p. 43.)

Digitized by Google

nommé vicaire-général de l'ordre de Saint-Dominique. Il l'administra pendant deux ans que dura la vacance du généralat, et il gouverna d'une main évidemment bénie. Aussi le chapitre général, assemblé à Bologne en 1238 pour l'élection d'un nouveau général, lui conféra cette dignité. — Mais il s'en défendit avec tant de force, qu'on dut céder à son humble insistance. Les choix étant tombés alors sur saint Raymond de Pennafort, qui était absent, il alla à Barcelonne lui remettre les sceaux de l'ordre, et se hâta de rentrer à Cologne dans sa chère petite cellule. Il y reprit ses études et ses leçons; et tant d'hommes remarquables brillèrent parmi ses élèves, qu'on voulut l'envoyer à Paris.

L'Université de Paris, que l'on disait fondée par Charlemagne, avait été constituée grandement par Louis-le-Jeune (1), et favorisée par Philippe-Auguste de beaux priviléges. Tous les hommes de mérite recherchaient l'honneur d'y professer. Les écoliers de l'Université de Paris (2) se comptaient par milliers et formaient dans la ville une population indisciplinée et compacte qui souvent troublait la paix publique. Mais les rois se faisaient un devoir de protéger les sciences, et saint Louis, qui régnait à l'arrivée d'Albert, aimait à voir son peuple s'éclairer et s'instruire, sachant bien que l'igno-

(1) Voyez le président Hénault, sous les années 1215-1223.

(2) Elle ne s'appela *université* que sous saint Louis. Avant lui, c'était simplement l'*école de Paris*.

Digitized by Google

rance, et les demi-lumières qui n'égarent pas moins qu'elle, sont les plus tristes ennemies de la religion, de la morale, et nécessairement aussi du bonheur des hommes.

Dès que le petit moine de Cologne, dont la frêle stature et le modeste maintien contrastaient vivement avec un si vaste génie, se fut fait entendre aux Parisiens, il ne fut bruit que de lui dans la cité mobile. Les beaux esprits, à cause de sa taille, l'appelaient le petit Albert; les enthousiastes, à cause de son mérite, le nommaient Albert-le-Grand, sans songer qu'ils ne faisaient là que traduire son nom (1). Le peuple, qui chez nous n'aime pas trop à prononcer de suite deux consonnes, ce peuple qui d'Albéric a fait Aubry et Aubin d'Albi-

(1) C'est par suite de ces manières d'arranger le nom d'Albert qu'on a appelé *Secrets du petit Albert* et *Secrets du grand Albert* deux recueils absurdes dus, à ce qu'on croit, à un certain Pierre de Prusse, l'un des élèves obscurs d'Albert-le-Grand. Tout ce qui est stupide, dans ces fatras recherchés des imbéciles, n'est pas du savant professeur, qui combattit toujours les recherches magiques, loin de les enseigner. Mais il devait expier la science, par les jugements qu'on porterait de lui. Ainsi, on a dit qu'il possédait le secret de la pierre philosophale. On l'a présenté comme un astrologue et comme un faiseur de tours. On le prétendit sorcier, à une époque où l'on ne connaissait pas les serres chaudes à Cologne, parce qu'on lui vit offrir des fleurs en hiver à Guillaume II, de Hollande, élu roi des Romains; et encore parce qu'il avait fait un automate dont la tête n'imitait pas seulement les mouvements de l'homme, mais rendait certains sons. Quant à ce qu'on rapporte dans les vieux ana, que saint Thomas d'Aquin, voyant cet automate, qu'il prenait pour un voleur, lui allongea un coup de bâton qui le brisa, et qu'Albert lui dit doucement : — Vous avez détruit en un clin-d'œil, Thomas, ce qui m'a coûté bien des années de travail; — c'est un petit conte.

Digitized by Google

nus, Cloud de Clodoald, et de Théobald Thibaut, ne respecta pas plus le gracieux nom d'Albert ; et maître Aubert fut le nom qu'on donna dans la foule au professeur en vogue.

Nous employons ce mot de vogue sans exagération, puisque le docte moine fut si chaudement goûté à Paris, que, les plus grandes salles se trouvant trop petites pour contenir la foule des auditeurs avides de ses leçons, il fut obligé de les donner dans une place publique, laquelle depuis a toujours retenu son nom. C'est la place Maubert (1).

Ce concours prodigieux d'admirateurs avait lieu en 1245. Thomas d'Aquin, devenu le plus illustre élève d'Albert, était alors avec lui ; et déjà il laissait percer dans la théologie ce génie saint et complet que son maître avait prévu, et qui a fait de lui l'un des plus sûrs flambeaux de l'Église (2).

Revenu ensuite à Cologne, Albert fut nommé pro-

(1) Abréviation de : *place maître Aubert*. La rue voisine, où demeurait le savant professeur, à Paris, vient de reprendre son nom de *rue Maître Albert*.

(2) Saint Thomas d'Aquin, dans ses études, eut ce trait de ressemblance avec son illustre maître, qu'il fut long-temps aussi le point de mire des quolibets de ses camarades ; non pas qu'il eût, comme Albert, l'esprit tardif et la conception dure ; mais son humilité lui faisait cacher les progrès qu'il faisait, et sa timidité le maintenait dans un silence si habituel, qu'il en résulta pour lui une certaine difficulté à s'exprimer. Les écoliers l'appelaient le *grand bœuf* et le *bœuf muet*. Albert l'interrogea un jour sur des questions obscures où les autres élèves ne pouvaient trouver d'issue. Il les résolut avec tant de netteté et de justesse, à la grande surprise de tous, que le maître s'écria : — Vous l'appelez le bœuf muet ; mais il mugira si haut par sa doctrine que tout l'univers en retentira.

Digitized by Google

vincial de l'Allemagne, fonction qu'il remplit trois ans et qui ne l'empêcha jamais de continuer ses leçons publi ues.

Il reçut, vers le même temps, une mission qui ressemble un peu à l'œuvre de la Sainte-Enfance, établie de nos jours par un vénérable prélat. Les Polonais, encore barbares, avaient l'affreuse coutume de tuer ceux de leurs enfants qui naissaient mal constitués; ils tuaient pareillement ceux qu'ils ne pouvaient nourrir sans quelque gêne; ils tuaient enfin les vieillards qui leur semblaient inutiles (1). Le Saint-Siége, dont la charité s'est toujours étendue sur toute la terre, chargea Albert d'aller combattre ces mœurs sauvages; devoir périlleux qu'il remplit avec grand succès. Le pape voulut l'en récompenser en le nommant évêque; mais on ne put vaincre son humilité. Ce ne fut qu'en 1260 qu'il fut contraint, par ses supérieurs, d'accepter l'évêché de Ratisbonne. Il l'administra dignement quatre années, au bout desquelles il obtint d'Urbain IV la liberté de retourner dans sa pauvre cellule de Cologne, où il ne souffrit pas plus qu'autrefois qu'on eût pour lui d'autres égards que pour les moindres des frères. Là, il se remit à étudier, à poursuivre ses leçons, à expliquer l'Évangile.

Malgré son amour pour la retraite, sa soumission au chef de l'Église lui fit faire encore beaucoup de longs voyages. C'est ainsi qu'il dut prêcher la croi-

(1) Adrien Baillet, au 15 novembre.

Digitized by Google

sade dans toute l'Allemagne, parler au concile de Lyon en 1274, et se voir mêlé à toutes les grandes affaires du Saint-Siége.

Sa parole faisait partout des merveilles; et jamais, jusqu'à l'âge de soixante-quinze ans, il n'avait encore cédé au plus léger mouvement de vanité, lorsqu'un jour, dans sa chaire, à Cologne, voyant son immense auditoire électrisé par son discours, il releva la tête avec un peu plus de fierté que de coutume; il allait entrer, peut-être, dans une première pensée d'admiration de lui-même. — Celle qui l'avait protégé vint à son aide; — il crut la voir; — il s'arrêta tout à coup au milieu d'une savante période; — il descendit de la chaire sans la terminer. Il avait perdu la mémoire. L'esprit de science qui était son atmosphère venait de disparaître en lui, au moment où le danger s'était montré. Il se voyait retombé dans l'état de pesanteur qu'il avait tant déploré à Padoue. Il comprit l'avertissement. Il ne s'occupa plus que de se préparer à une sainte mort; elle eut lieu deux ans après, le 15 novembre 1282. — Saint Thomas d'Aquin, son élève chéri, l'avait précédé de huit ans, huit mois et huit jours (1).

(1) Albert-le-Grand a été béatifié par Grégoire XV en 1622. — Saint Thomas d'Aquin était mort chez les religieux de Fossa-Nuova, au diocèse de Terracine, le 7 mars 1274, comme il se rendait au concile de Lyon, convoqué par Grégoire X, pour éteindre le schisme des Grecs et procurer des secours à la Terre-Sainte. Albert-le-Grand s'apprêtait à se rendre au même concile, où il devait représenter le pieux empereur Rodolphe de Hapsbourg; il faisait, dans son couvent de Cologne, son dîner

Digitized by Google

Digitized by Google

La Nuit de S.t Marc.

Digitized by Google

LA NUIT DE SAINT-MARC

ET

LE TOURNOI DE NOTRE-DAME.

Mater intemerata.

Quoiqu'il n'y eût plus de croisades réglées depuis saint Louis, comme on en sentait partout encore le besoin sérieux et la nécessité politique autant que religieuse, comme on pouvait tout craindre à tout instant des hordes infidèles qui s'avançaient chaque jour, qui bientôt allaient prendre Constantinople, et qui peut-être seraient venues jusque chez nous étouffer la civilisation renaissante, si la bataille de Lépante, immense fait d'armes, dirigé par l'Église romaine, n'eût relevé les étendards chrétiens; comme on prêchait dans toute l'Europe la défense de la foi, il y avait constamment encore, dans la première moitié du quinzième siècle, des cœurs de chevaliers qui, aux grandes solennités, faisaient publiquement vœu d'aller combattre et arrêter les enfants de Mahomet. L'ordre de la Toison d'Or, fondé le 10 janvier 1430 par Philippe-le-Bon, n'était composé à son origine

de départ; il s'arrêta subitement, dit la vieille légende de saint Thomas, à l'instant même où le saint rendait son ame à Dieu; il se mit à verser des larmes et dit à ses religieux : — Le frère Thomas d'Aquin, mon fils en Jésus-Christ, lui qui fut la lumière de l'Église, est en ce moment retiré du monde.

Digitized by Google

que d'un petit nombre d'hommes d'élite presque tous engagés par serment à se croiser. Parmi ces chevaliers, on distinguait, à sa mine ferme et à sa valeur connue, messire Philippe Pot, gentilhomme bourguignon et seigneur puissant en vassaux. Il avait laissé passer quelques années sans lever sa bannière pour l'accomplissement de son vœu, lorsqu'il apprit, en 1438, qu'Albert d'Autriche, parvenu à l'empire, s'apprêtait à marcher contre les Turcs. Il se hâta de le joindre avec ses hommes, et il ne tarda pas à s'illustrer par les grands coups d'épée.

Mais, dès les premiers jours de l'an 1440, le bruit se répandit que l'empereur Albert avait été tué, dans une chaude rencontre où ses plus braves chevaliers étaient restés sur le champ de bataille, morts ou mourants. Ce bruit s'étant vite confirmé, ce fut grand deuil dans bien des familles. Toutefois, les amis de Philippe Pot conservaient la pensée qu'ils pourraient le revoir un jour; car, avant de partir de Dijon, il avait fait bénir ses armes à l'autel de Notre-Dame-de-Bon-Espoir, et il avait prié long-temps devant la sainte image.

De plus, on racontait que, le 25 avril dernier, il avait été favorisé d'une vision miraculeuse. On croyait alors assez généralement, en Bourgogne et dans les Pays-Bas, — et cette singulière croyance n'est pas éteinte dans les campagnes de la Flandre (1), — que la nuit de Saint-Marc était une nuit

(1) Voyez les comptes rendus de la commission royale d'histoire de

Digitized by Google

de merveilles. Les Flamands, croisés avec leur célèbre comte Baudouin, avaient pris cette tradition à Venise et l'avaient rapportée au retour de la conquête de Constantinople. — On disait donc que celui qui, — dans la nuit de Saint-Marc, — s'allait asseoir, à demi vêtu, sous le porche d'une église, voyait passer, à minuit, les personnes de sa connaissance qui devaient mourir dans l'année. Quelques moments après, il voyait encore ce qui, dans un prochain avenir, devait arriver à lui-même, heureux ou funeste.

Le seigneur Philippe Pot avait recueilli ces dires populaires à Bruges, où le duc de Bourgogne tenait quelquefois sa cour; et tout solide chrétien qu'il était, il trouvait encore dans sa foi assez de force pour croire que les hôtes du ciel peuvent communiquer avec les enfants de la terre. Il s'était donc assis, à demi vêtu, au porche gothique de l'église de son manoir. Là, à minuit, — était-ce un rêve? était-ce une hallucination? — à la suite de trois ombres incertaines, il avait vu passer, dans le vague de l'air, une grande figure, qui semblait un guerrier à cheval, plein de majesté. Quelques minutes après, — était-ce un jeu des nuages? — il s'était vu lui-même combattant, dans un circuit, un monstre informe, et le domptant avec éclat.

D'abord il ne discernait dans ces circonstances

Belgique, tome 7, premier bulletin, rapport de M. le docteur Coremans, page 87.

Digitized by Google

rien de précis; mais lorsqu'il apprit la mort de l'empereur Albert, il s'écria : — C'est mon fantôme ! — et, persuadé que la croisade ne lui donnerait que de la gloire, il était parti.

Du moins les bonnes gens racontaient ainsi les choses; mais il est certain que son plus ferme appui était Notre-Dame-de-Bon-Espoir.

Or Notre-Dame-de-Bon-Espoir était honorée à Dijon depuis un temps immémorial. Son image, noircie par les années, datait, selon la croyance populaire, des premiers temps du christianisme. Elle était le canal de beaucoup de grâces et de merveilleuses faveurs, comme l'avaient reconnu fréquemment d'illustres personnages, au nombre desquels on citait le roi Philippe-Auguste. Jamais, disait-on, Notre-Dame-de-Bon-Espoir n'avait délaissé personne; elle n'abandonnerait pas le chevalier de la Toison d'Or qui s'était mis sous son appui.

Un prisonnier chrétien, parvenu à s'échapper, revint alors du camp des Turcs dans les états de Bourgogne, porteur de tristes nouvelles qui firent succéder les alarmes aux flatteuses espérances. Il racontait qu'en effet tous les chevaliers compagnons d'Albert d'Autriche n'avaient pas trouvé la mort dans le combat; que plusieurs, *navrés de blessures*, avaient été pris et retenus par l'ennemi, que de ceux-là était Philippe Pot. Mais il ajoutait que tous les captifs qui n'avaient pu immédiatement payer leur rançon avaient été livrés sans pitié à divers

Digitized by Google

genres de mort, les uns décapités, les autres noyés; ceux-ci pendus, ceux-là condamnés à l'affreux supplice du pal. Il avait ouï dire que Philippe Pot, le bon chevalier, à cause de sa mine fière, était, en manière d'honneur particulier, livré aux lions. Ses parents et ses amis ne devaient donc plus songer qu'à le pleurer, à prier pour le repos de son âme, et peut-être à le regarder comme un martyr; car il avait subi la mort violente et donné son sang pour la cause de la foi.

Mais six mois après, il y eut une autre nouvelle. Philippe Pot n'était pas mort. Il était revenu par mer. Il avait débarqué en un port de Flandre. Il était à Bruges, où le duc de Bourgogne tenait alors sa cour; et il faisait exécuter là, par d'habiles peintres, un tableau votif destiné à Notre-Dame-de-Bon-Espoir.

Il y avait pourtant du vrai dans le récit du prisonnier échappé. Le chevalier bourguignon n'avait pas été précisément livré aux bêtes; il avait été condamné, ne pouvant se racheter, à combattre dans l'arène un lion redoutable; genre de mort dont les guerriers turcs s'étaient promis un spectacle héroïque et une vive joie.

Philippe Pot avait donc été amené sans cuirasse et sans armure, car ses juges voulaient qu'il fût mangé; mais, souhaitant qu'il pût agacer par une certaine résistance la fureur du lion, et rendre ainsi la scène plus animée, ils lui avaient donné une dague pour sa défense. Or le chevalier, élevant sa

Digitized by Google

confiance ailleurs que dans sa petite épée, avait au moment suprême invoqué d'un cœur ardent Notre-Dame-de-Bon-Espoir. La prière l'avait tellement affermi, que les bondissements du lion qui s'élançait sur lui ne l'avaient pas troublé. Il avait marché à sa rencontre d'un pas ferme et sûr, lui avait du premier coup plongé son épée dans le cœur, et l'avait tué, sans être atteint de la plus légère blessure. Ce fait inouï avait paru aux Turcs si extraordinaire et si prodigieux, que, par une acclamation spontanée, ils avaient donné à leur captif la vie et la liberté.

Sachant bien à qui il était redevable de son salut, Philippe Pot était revenu en Europe; et il faisait peindre en Flandre son combat avec le lion, tableau qu'il voulait offrir bientôt à l'autel de Notre-Dame.

Quand l'ex-voto arriva à Dijon, en mai 1441, présenté par le chevalier dans la pompe et dans l'éclat de son costume, escorté de ses écuyers, de ses amis et de sa nombreuse famille, il y eut fête et allégresse dans toute la ville, et à travers cette fête un de ces mouvements qu'on ne retrouve qu'au moyen âge.

Un autre chevalier de la Toison d'Or, Pierre de Beaufremont, comte de Charny, grand chambellan du duc de Bourgogne, entendant raconter, sous le portique de l'église, devant une brillante réunion, la protection surnaturelle qui avait couvert son ami et, à cette occasion, les consolants miracles accordés par Notre-Dame-de-Bon-Espoir aux cœurs fidèles, souffrit impatiemment les froides remarques de

Digitized by Google

quelques esprits raisonneurs qui cherchaient des causes humaines à des faits humainement impossibles. Il se leva tout à coup et, jetant son gant au milieu des chevaliers, il annonça qu'il ouvrait un tournoi, qu'il tiendrait une passe d'armes en l'honneur de la sainte Vierge, et qu'il romprait toutes lances contre quiconque oserait l'attaquer.

Ce singulier défi fut accueilli par de vives et bruyantes sympathies. Tous les plus nobles chevaliers se rangèrent avec enthousiasme aux côtés de Pierre de Beaufremont, disant qu'ils étaient ses tenants; le baron de Scey, Guillaume de Vienne, André de Rabutin, deux frères de la maison de Vaudrey, et beaucoup d'autres voulurent soutenir une si belle et si glorieuse cause. Mais personne ne releva le gant, qui resta exposé comme gage de bataille sous le portique de l'église, au lieu même où il était tombé, et demeura là deux ans jusqu'au jour du tournoi.

On avait publié cette passe d'armes singulière dans les deux Bourgognes, en Brabant et en Flandre, dans tous les Pays-Bas, en Portugal, en Espagne, en Angleterre, en Italie, en France; et ce ne fut qu'au mois de mai de l'année 1443 que le champ-clos fut ouvert à Dijon avec toute solennité.

Les quinze chevaliers de la sainte Vierge partirent de l'église où ils avaient entendu la grand'messe, montèrent à cheval et entrèrent dans la lice, que bordait une immense multitude de brillants spectateurs.

Digitized by Google

Ils étaient précédés de leurs écuyers, qui portaient tous la bannière de Notre-Dame. Les tenants avaient pour couleurs le blanc, l'or et l'azur, et des bouquets de roses à leurs lances. Mais ces flamboyants chevaliers eurent beau jeu, disent les chroniques; car pas un seul opposant n'osa se présenter; et qui pourrait se lever contre la Vierge sainte? La vaste assemblée poussa des cris de triomphe unanimes et se rendit spontanément à l'église de Notre-Dame, où les chevaliers armés, que le peuple appelait les *barons de la sainte Vierge*, chantèrent avec transport le *Magnificat*, tenant la lance inclinée jusqu'à terre devant l'image auguste, et généreusement ensuite *firent largesse* aux pauvres gens.

LA MAIN COUPÉE.

Regina confessorum.

En nous inclinant, comme nous faisons, devant l'abondante érudition que nous appelons les sciences de l'Allemagne, ordinairement plus creuses que profondes, nous oublions trop aisément que les tendances germaniques sont presque toujours dangereuses. La Réforme a criblé tant de têtes dans ces parages, qu'il est rare de n'en pas voir découler, lorsqu'elles sont en travail, quelques gouttes de calvinisme plus ou moins avarié et plus ou moins

Digitized by Google

perceptible. Pour ne citer aujourd'hui qu'une seule donnée, ils ont fait, les Allemands, plusieurs histoires de l'art, compilations surchargées d'éléments érudits, mais systématiquement classés et disposés à dessein dans un but évident, celui d'amoindrir par quelque brèche l'Église romaine. Ainsi, dans l'espoir d'insinuer que le culte rendu aux saintes images n'était pas connu aux chrétiens des premiers siècles, que par conséquent il n'est pas de tradition apostolique; que les iconoclastes n'ont pas eu tant de tort de s'y montrer opposants, ce qui pourrait donner raison, s'il était possible, au vandalisme brutal et sacrilége des Huguenots et des Gueux du seizième siècle, les doctes de la vieille Allemagne, dans une histoire de l'art au moyen âge, que nous avons vue traduite par fragments et acceptée chez les catholiques sans défiance, établissent doucement, et sans avoir l'air de toucher en rien à la religion, mais sachant pourtant bien où ils vont, qu'il n'y avait encore ni sculptures ni peintures au commencement du huitième siècle. Il résulterait de là que, quand Léon l'Isaurien, cette tête de dogue qui sert de chef aux iconoclastes, promulgua, en 726, son abominable édit contre les images, il n'attaquait absolument qu'une nouveauté. Ces savants vous diront même, en s'étayant d'une armée confuse de citations sans nombre, mais aussi sans autorité, qu'on n'osait, jusqu'au septième siècle, ni peindre le Christ autrement que par des symboles, ni sculpter les saints,

Digitized by Google

si ce n'était par des allégories. Parce qu'ils ont trouvé, sur des tombes anciennes, des emblèmes seulement, ils ne chercheront pas autre chose et bâtiront là-dessus un système qu'il leur est impossible, à eux-mêmes, dans le fond de leur conscience, de croire vrai et fondé, si sérieusement ils sont savants, comme on nous le déclare.

Après avoir demandé pardon au lecteur des phrases sans fin qu'il vient de subir, et qui sont dues au contact germanique, nous dirons que, si c'était ici le lieu de discuter, nous opposerions à l'insinuation allemande une histoire de l'art un peu plus fidèle dans les premiers siècles du catholicisme. Les emblèmes, fussent-ils ailleurs que sur des tombes, ne prouveraient rien contre nous, sinon que, jusqu'à Constantin les chrétiens, n'étant pas libres, devaient cacher non-seulement leurs saintes reliques et leurs saintes images, mais encore les saintes Écritures.

L'histoire de sainte Marie Égyptienne nous montre, — vers l'an 380, — le culte des images publiquement établi et universellement reçu à Jérusalem (1). On peut voir, dans la vie et dans les ou-

(1) On place entre 420 et 430 la rencontre que fit Zosime de sainte Marie l'Égyptienne; sa conversion, qu'elle lui raconta, avait eu lieu quarante-sept ans auparavant, ainsi de 370 à 385. « Étant allée à Jérusalem pour la fête de la Sainte-Croix, dit la pénitente, je me rendis avec les autres à l'église, où l'on exposait la croix du Sauveur à la vénération des fidèles. Mais il ne me fut pas possible d'y entrer. Une force invisible me repoussait, quand je me présentais à la porte. Cela m'étant

Digitized by Google

vrages de saint Paulin de Nole, de saint Prudence, de saint Grégoire de Nysse, de saint Ephrem, de plusieurs pères des quatre premiers siècles, les images publiquement et universellement honorées, partout où l'Église jouissait de la moindre liberté. Eusèbe, qui écrivait dans le premier quart du quatrième siècle, parle des miracles opérés à Panéas

arrivé trois et quatre fois, je me retirai dans un coin de la place qui était devant l'église, et là je me mis à rechercher la cause d'un événement si extraordinaire. Après de graves réflexions, je ne doutai point que ce ne fût l'abomination de ma vie qui me fermait l'entrée du temple. Cette pensée tira de mes yeux des larmes abondantes, et je me frappais la poitrine en poussant de profonds soupirs. J'aperçus alors au-dessus de moi une image de la mère de Dieu. M'adressant à elle, je la conjurai, par sa pureté incomparable, d'avoir compassion d'une malheureuse pécheresse et de faire agréer à Dieu mes gémissements et mon repentir, promettant de me consacrer désormais au Seigneur par une vie pénitente. Je priai encore la sainte Vierge de se faire caution de la sincérité de ma promesse, et de m'obtenir la grâce d'entrer dans l'église pour y révérer le bois sacré qui fut l'instrument de notre salut. Ma prière finie, je ressentis un grand adoucissement à ma peine; je me présentai à la porte de l'église; j'y entrai facilement; je pénétrai même jusque dans le chœur, et j'eus le bonheur d'adorer le bois sacré de cette croix glorieuse qui a donné la vie aux hommes. Frappée de l'incompréhensible miséricorde de Dieu, et de la promptitude avec laquelle il reçoit les pécheurs qui se repentent, je me prosternai sur le pavé que j'arrosai de mes larmes; après quoi je sortis de l'église; je m'en retournai devant l'image de la mère de Dieu, dont j'avais imploré l'intercession; je me mis à genoux et la suppliai d'être ma protectrice et mon guide. J'entendis aussitôt une voix qui me disait: — Si tu passes le Jourdain, tu trouveras un parfait repos. — Alors, baignée de pleurs et regardant l'image, je priai la Reine du monde de ne jamais m'abandonner, et je partis. » — On voit dans la vie de la sainte, écrite par un contemporain, comment Marie, fidèle à sa promesse, se retira dans le désert où elle vécut seule quarante-sept ans. Mais cette belle et grave histoire n'appartient pas à notre sujet.

Digitized by Google

en Palestine, devant l'image sculptée de l'hémorroïsse guérie par Notre Seigneur (1). Vers le même temps saint Épiphane, archevêque de Salamine, supprima l'image peinte d'un saint honorée par le peuple, pour la remplacer par une autre plus convenable (2).

Le culte des reliques et des saintes images, remontant aux apôtres par la tradition incontestable, était donc partout établi, quand Léon l'Isaurien, soldat brutal et ignorant, parvenu depuis dix ans à l'empire, porta, en l'année 726, son édit contre les images, et planta dans le sang le premier drapeau des iconoclastes. Quoiqu'il eût juré à son avénement qu'il maintiendrait et protégerait l'Église catholique, lié avec les Juifs et les Sarrasins, consultant les devins et les philosophes qui s'occupaient de magie, il voulut, comme d'autres depuis, faire une grande réforme. Dès qu'il eut lancé son édit, il fit détruire et briser par ses soldats, dans toutes les églises, les images et les statues des saints, en commençant par l'image du Sauveur. C'était à Constantinople. Le peuple indigné se souleva; il fit charger le peuple. On massacra les opposants; on fouilla les maisons particulières, et, sous prétexte d'y rechercher les objets proscrits par l'empereur, on les dévasta. Le patriarche Germain, vieillard presque centenaire,

(1) Godescard, *Notice sur les écrits de saint Épiphane.*

(2) Lettre de saint Épiphane à Jean, évêque de Jérusalem; — dans ses Œuvres.

Digitized by Google

éleva sa voix révérée pour la défense du culte chrétien ; il fut déposé et réduit à fuir. Les savants crurent qu'ils devaient protester contre des excès qui ne s'attaquaient pas seulement à la foi, mais qui tuaient encore les arts. Ennemi des arts et en même temps des sciences et des lettres, Léon l'Isaurien porta un autre édit qui supprimait les écoles. Puis, ayant fait renfermer les savants dans la bibliothèque de Constantinople, digne allié des enfants d'Omar, il y mit le feu et brûla les savants avec leurs livres.

L'hérésie affreuse des iconoclastes ne pouvait pas, grâce à Dieu ! s'implanter dans l'Italie, ni dans les Gaules. L'empereur tenta cependant de l'introduire dans ces contrées. Il envoya son édit à Rome. Le pape Grégoire II le rejeta avec indignation. Les Romains le lacérèrent. Dans sa fureur, Léon fit partir pour Rome des assassins, chargés de tuer Grégoire. Mais le peuple romain poursuivit ces bandits, en fit justice, et une entière révolte ne fut arrêtée que par les prières et les actives démarches du saint pontife (1).

Mais, si l'Occident se maintenait orthodoxe, à Constantinople et dans toute l'Asie on brisait partout les images. On réduisait au silence, par l'exil ou par le martyre, toute voix qui osait les défendre. Dieu pourtant n'abandonnait pas sa cause. Il suscita, parmi les soutiens de l'Église, un homme qui vivait

(1) Léon envoya alors contre l'Italie une armée navale, qui fut détruite par les tempêtes.

Digitized by Google

dans le voisinage du tyran, mais qui se trouvait placé hors des atteintes de son sceptre de fer. C'était Jean, gouverneur de Damas, glorieusement connu dans les annales ecclésiastiques sous le nom de Jean Damascène.

Damas, enlevée aux chrétiens depuis un siècle, était au pouvoir des musulmans; et les califes, successeurs d'Ali, faisaient à Damas leur résidence. Ces princes traitaient alors les chrétiens avec douceur. Gezyd Ier, à la fin du septième siècle, avait même, parmi ses ministres, un chrétien, qu'il honorait de toute sa confiance. C'était un homme plein de sagesse, mais aussi plein de charité, qui consacrait surtout sa fortune à racheter les esclaves de sa religion. Le Ciel lui en envoya un, nommé Cosme, qui était un religieux grec très-instruit, et plus éminent encore par sa vertu que par sa science. Le ministre du calife le retint et le chargea de l'éducation de son fils Jean, de qui il voulait faire un chrétien ferme.

Les heureuses dispositions de Jean avaient répondu aux vœux de son père et aux leçons de son maître. Croissant avec les années en science et en sainteté, son mérite l'avait mis en telle estime parmi les Sarrasins mêmes, que le calife Gezyd II l'avait fait gouverneur de Damas, fonctions qu'il remplissait dignement, lorsque l'édit de Léon éclata.

Jean Damascène n'avait plus auprès de lui son saint maître Cosme, qui s'était retiré parmi les solitaires de Saint-Sabas, auprès de Jérusalem. Mais il

Digitized by Google

avait conservé son esprit; et ses leçons lui étaient toujours présentes. Il sentit qu'il devait aux fidèles le tribut de ses lumières, et qu'un catholique qui se tait quand l'Église est assaillie est un indigne enfant, lâche au moins envers sa mère. Il écrivit des lettres sur les images. Il y posait pour principe que, l'Église ne pouvant errer, il n'est pas possible qu'elle tombe jamais dans l'idolâtrie. Il faisait voir que la vénération accordée aux reliques et aux images est bien distincte de l'adoration due à Dieu. Il remarquait ensuite que la défense d'avoir des images, exprimée dans l'Ancien-Testament, est restreinte aux seules idoles. Il montrait aux iconoclastes qu'ils étaient inconséquents, puisqu'ils honoraient eux-mêmes le calvaire, la croix, les livres saints, la pierre du saint sépulcre et les vases sacrés. Il établissait ce fait, que le culte des images remonte aux apôtres, qu'il n'a jamais été interrompu, qu'il s'appuie sur la tradition et sur l'autorité des Pères. Il prouvait enfin qu'on ne devait pas observer l'édit de l'empereur. « Le gouvernement de l'État appartient aux princes, disait-il; mais la doctrine de l'Église est indépendante de leur autorité. »

Jean fit, de sa main, plusieurs copies de ces lettres, et les envoya aux principales églises de l'Asie, pour soutenir les fidèles. La sensation qu'elles produisirent à Constantinople fut telle, que le bruit en parvint aux oreilles de Léon l'Isaurien; il en éprouva un surcroît violent d'irritation. Ne pouvant ni châ-

Digitized by Google

tier, ni étouffer, ni brûler l'auteur, qui était le sujet du calife, son allié, il lui vint à l'esprit une idée infernale. Il trouva moyen de se procurer une des copies faites de la main de Jean Damascène. Puis il exerça pendant un mois les plus habiles de ses secrétaires à contrefaire cette écriture. Ils y parvinrent si complétement, que c'était à s'y méprendre pour l'auteur lui-même. Alors ils fabriquèrent, sous la dictée de l'empereur, une lettre supposée. Elle paraissait écrite par le gouverneur de Damas à l'empereur Léon, pour l'engager à venir reprendre la ville des califes, où sa position le mettait à même de lui ménager des intelligences secrètes....

Quand cette fourberie fut convenablement assurée, Léon l'Isaurien l'envoya au calife, avec une missive de lui-même, où il se donnait le mérite de faire là, — en dévoilant un traître, — un acte de bon voisin et de fidèle allié.

Malgré leurs sentiments habituels d'équité et leur bienveillance pour les chrétiens, les califes n'avaient rien perdu du caractère asiatique, partout et toujours le même. On sait leurs résolutions emportées et leur procédure rapide. Léon y comptait. Dès que Gezyd II eut dans les mains la lettre perfide, il reconnut parfaitement l'écriture de Jean, et de surprise, la lettre lui tomba des mains. Il la relut; c'était bien la main du gouverneur. Une lutte s'établit dans son cœur, entre l'affection qu'il lui portait et l'horreur que lui causait une si noire ingratitude. Il était dans la salle

Digitized by Google

des audiences, occupé à rendre la justice, entouré de soldats, dont il faisait les exécuteurs de tous ses ordres et de toutes ses sentences, selon les mœurs orientales. Il dit froidement :

— Qu'on fasse venir Mansour.

C'était le nom que donnaient les Sarrasins à saint Jean Damascène.

Le calife trouvait la lettre si extraordinaire que, ne sachant que penser, il ne voulait pas condamner le coupable sans l'avoir vu, résolu de se former une conviction dans l'examen de l'effet qu'elle allait produire sur lui.

Un moment après, Gezyd, se tournant vers un de ses officiers, lui dit :

— Quand Mansour sera devant nous, si je le renvoie en lui disant : — Allez, — vous le suivrez dehors ; vous lui couperez la main droite : vous l'exposerez dans la place publique, et vous ferez crier au peuple que c'est la main d'un traître.

L'officier s'inclina en silence ; et Jean entra bientôt.

Il s'avança jusqu'aux pieds du calife, qui, sans dire un mot, lui présenta la lettre et, d'un regard fixe, épia ses mouvements.

Jean, n'étant prévenu de rien, ne soupçonnant rien, n'ayant jamais rien pu supposer de semblable à un tel complot, et ne sachant pas deviner d'où venait cette lettre, où il reconnaissait réellement son écriture, sa propre écriture, dans une vérité ef-

Digitized by Google

frayante, — en fut frappé comme d'un coup de foudre, perdit la voix et rougit tellement de l'infamie qu'on lui prêtait, que le calife, croyant saisir dans ces symptômes la confusion et la honte d'un cœur coupable, ne dit que ces mots :

— Vous vous expliquerez quand vous serez plus calme.... Allez!...

L'officier, qui avait compris, suivit Jean bouleversé. Quand il fut dehors, il lui intima gravement et tristement l'ordre du calife, lui prit la main droite, la posa sur un billot, meuble immobile du vestibule, et, sans éprouver aucune résistance d'un homme dont les esprits consternés semblaient absents, il coupa cette main, et l'alla exposer sur un poteau dans la place, en faisant crier :

— C'est ici la main d'un traître.

Le jour allait finir. Jean Damascène rentra dans sa demeure, offrant à Dieu sa peine et son opprobre, pendant que le peuple, qui l'aimait, ne pouvant le croire coupable du crime dont il était accusé, alla tumultueusement entourer l'émissaire, porteur des dépêches de l'empereur, et tira de cet homme intimidé des paroles d'où l'on pouvait induire que la lettre devait être un nouveau forfait de Léon.

Ces bruits se répandirent promptement. Un ami du gouverneur, sûr de son innocence, se présenta au calife et lui protesta que Jean n'était pas coupable, mais que sa défense du culte des images lui avait attiré ce piége du chef des iconoclastes. Il deman-

Digitized by Google

dait donc que la main coupée fût au moins rendue au martyr, sans subir un plus long affront. Gezyd y consentit, avec le regret d'avoir été trompé peut-être, et la main de Jean lui fut rapportée.

Ce que nous avons exposé jusqu'ici n'est guère contesté; mais le fait qui va suivre a trouvé plus d'opposition. La vie de saint Jean Damascène, qui est parvenue jusqu'à nous et qui a été publiée en grec et en latin par les bollandistes, n'a été écrite, dit-on, que deux cents ans après sa mort. En raison de cette circonstance, des critiques rigides ont regardé le fait qu'on va lire, comme une légende populaire, belle et gracieuse à la vérité, mais trop peu garantie. Néanmoins, — puisqu'il est reconnu que l'auteur de cette vie est le patriarche de Jérusalem, Jean IV, — on peut, ce nous semble, accorder quelque crédit à un si grave narrateur. Et Baillet lui-même, dont la critique est si excessive, ne rejette pas absolument le fait, quoiqu'il ne pense pas qu'on en puisse établir la certitude. Mais si on le repousse, dit-il, il faut nier tout ce qui précède et en arracher l'histoire jusque dans sa racine (1).

Jean Damascène, lorsqu'on lui rapporta sa main sanglante, était en pleurs dans son oratoire, agenouillé devant l'image de la sainte Vierge, son refuge, offrant à Dieu, par l'intercession de Marie, sa douleur ardente. Il reprenait des forces dans la prière, ne se plaignant pas d'avoir été jugé digne de

(1) Baillet, vie de saint Jean de Damas, § IV.

Digitized by Google

souffrir pour la foi, soumis à la volonté du Très-Haut et bénissant sa mystérieuse providence. S'il gémissait d'avoir perdu la main qu'il employait avec tant de zèle à écrire les divines louanges et la défense des saints, c'est qu'il craignait de n'avoir pas assez fait son devoir de confesseur. Quand on lui eut remis sa main déjà glacée, il la posa devant l'auguste image; et, demeuré seul avec elle, il approcha tristement son bras droit mutilé de la main coupée :

— Vous savez, Vierge sainte, dit-il, pourquoi on a coupé cette main. Elle vous était pourtant consacrée; elle eût fait mieux encore, avec votre aide. O Reine, si la volonté de Dieu n'y est pas contraire, votre puissance peut me rendre cette main dont on m'a privé. Plus que jamais elle serait à vous...

Comme il priait ainsi, il sentait ses douleurs se calmer, s'effacer, disparaître, s'éteindre; et en peu d'instants, il tomba doucement, sans l'avoir prévu, dans un sommeil calme et suave. Un songe gracieux lui présenta bientôt, dans des flots de lumière, Marie radieuse, qui lui souriait d'un sourire de mère et lui disait :

— Tenez votre promesse, mon fils; écrivez désormais non plus pour les vaines préoccupations de ce monde, mais pour la seule gloire de Dieu et de son église fidèle; car votre prière est couronnée et vous voilà guéri!

Le saint se réveilla, dit la légende; et il trouva

Digitized by Google

avec bonheur sa main si parfaitement réunie à son bras, qu'il ne paraissait pas qu'elle en eût jamais été séparée, sinon qu'une petite ligne rouge l'entourait en forme de bracelet, comme marque et témoignage perpétuel du miracle...

Le calife, instruit le lendemain matin du prodige qui avait eu lieu, et convaincu de l'entière innocence du saint, voulut le dédommager par de nouveaux honneurs de l'affront qu'il lui avait fait. Mais Jean, qui jusque-là n'avait été dans le monde qu'avec regret et dans les grandeurs qu'avec crainte, se jetant aux pieds de son prince, le supplia au contraire de lui accorder sa retraite :

— Je ne dois plus servir, dit-il, que le Dieu qui m'a secouru et la Vierge divine à qui j'ai voué cette main qu'elle m'a rendue, à qui j'ai promis de n'écrire plus à l'avenir que pour la cause de l'Église attaquée...

Gezyd II se sépara avec peine de Jean Damascène. L'heureux saint se réfugia auprès de Cosme, son bon maître, parmi les religieux de Saint-Sabas. Il y vécut dans une grande austérité. Mais selon sa promesse, et de plus selon l'ordre formel de ses supérieurs, il écrivit sans relâche de nobles ouvrages qui l'ont mis au rang des Pères de l'Église. Il compléta ses premières publications sur le culte des saintes images; elles forment dans ses OEuvres trois discours très-importants. Il fit aussi plusieurs beaux panégyriques de la vierge Marie. Élevé au sacerdoce

Digitized by Google

par le patriarche de Jérusalem, il ne se contenta plus d'écrire contre les iconoclastes; il parcourut la Palestine, pour soutenir aussi de sa parole les fidèles persécutés. Il alla pour ce même motif à Constantinople, sans se laisser effrayer par les fureurs de Constantin Copronyme (1), héritier du sceptre et des sentiments de Léon l'Isaurien. Revenu dans sa solitude, il continua d'écrire en paix pour la défense de la foi, sous la domination des Sarrasins. Il mourut dans son humble cellule, vers l'an 780.

NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANDE.

Virgo clemens.

Le rude hiver à travers lequel on vit naître le dix-huitième siècle s'avançait si triste et si maus-

(1) Ainsi nommé parce qu'il salit les fonts, lorsqu'on le baptisait, digne fils de Léon l'Isaurien, qui était mort de la dyssenterie. —

Quelques-uns croient que la sainte Image devant laquelle priait saint Jean Damascène est la même qui est célèbre dans les légendes sous le nom de Notre-Dame-de-Damas. Les Syriens et les Arabes, juifs et sarrasins, aussi bien que les chrétiens, lui rendaient un culte, fondés sur les grâces extraordinaires qu'ils en avaient obtenues; elle était leur recours pour la guérison de leurs maux. Nous citons Baillet. Quoiqu'elle fût de bois sculpté, il découlait de son front, qui semblait animé, une sueur que l'on recueillait comme très-précieuse. On en possédait une fiole au monastère de Cluny. Cette image, que l'on ne croyait pas faite de la main des hommes, attirait encore au dernier siècle un immense concours de malades; et sans doute elle est toujours honorée dans un monastère grec, que Baillet appelle Seidnaia, à six lieues de Damas.

Digitized by Google

sade, qu'il semblait offrir aux générations d'alors le présage sombre des misères, des convulsions, des tempêtes et des ruines que ce siècle de fanfaronnades apportait dans son sein. Toutes sortes de calamités affligeaient la terre; et les mers, balayées par les ouragans, couvraient leurs plages de débris lugubres.

Mais malgré les vents déchaînés et les flots en pleine révolte, le commerce, qui s'est toujours ceint le cœur d'un triple airain, qui affronte la peste pour gagner un peu d'or, et qui irait roussir ses voiles aux flammes de l'enfer, comme disait un Hollandais, s'il avait l'espoir d'y placer son poivre et sa cannelle, le commerce poursuivait ses courses intrépides; et le 12 février de l'an 1700, un navire marchand du Havre, un peu fatigué par les longues navigations et les coups de mer, lourdement chargé, mais armé de bons canons, s'en revenait de Lisbonne par une mer affreuse, bravant tous les risques et toutefois comptant bien, avec son habile équipage, arriver au port.

Un matelot normand ne pouvait détourner l'œil d'un point de l'horizon, où il suivait un grain qui grossissait vite dans un ciel menaçant.

— Si Notre-Dame de la Délivrande ne nous vient en aide, dit-il enfin à un passager que sa préoccupation inquiétait, nous passerons une nuit dure.

— Qu'est-ce, demanda le passager, que cette Notre-Dame?

Digitized by Google

— Il faut être, comme vous, du Portugal ou des Algarves, c'est-à-dire peu voyageur, répliqua le matelot, pour ne pas connaître un pèlerinage aussi célèbre. Il remonte, dit-on, aux premiers apôtres du pays. Depuis plus de six cents ans, comme disent nos anciens, on honorait là, entre Caen et Bayeux, une miraculeuse image de Notre-Dame, quand les hommes du nord vinrent tout saccager en France. Quoique nous descendions sans doute de ces premiers normands, j'espère que nous ne leur ressemblons pas. L'Église du moins ne prie plus pour être délivrée de nous (1). La chapelle de Notre-Dame fut renversée. La sainte image disparut sous un monceau de décombres. Le pèlerinage ne fut plus qu'un souvenir douloureux pour les matelots, qui l'avaient appelé la Délivrande, parce que souvent Notre-Dame les avait sauvés des plus grands périls. Deux siècles passèrent. — Les bonnes gens du voisinage avaient pris, pierre à pierre, les débris de la chapelle pour se bâtir des huttes, la place était nette; les pâturages s'y étaient étendus, si bien qu'on en oubliait la position. Mais personne n'avait pu découvrir où reposait la sainte image. Alors la vierge Marie eut pitié de la contrée, où les chrétiens, à ce qu'on assure, étaient devenus un peu meilleurs. C'était du temps que le roi Henri Ier régnait en

(1) Allusion à ce fait que les dévastations effroyables des Normands en France firent ajouter aux litanies cette supplication, dans le neuvième et le dixième siècle : *A furore Normannorum, libera nos, Domine.*

Digitized by Google

France, et que notre duc Guillaume s'en allait conquérir l'Angleterre..... On me l'a conté ainsi.....

Mais voyez, dit le narrateur en s'interrompant, comme ce grain a gagné. Le ciel en est couvert partout, comme d'un manteau noir. Il est à peine midi et on ne se voit plus.

— Et cette pluie de février est glaciale, dit le passager. Il me semble en outre que nous sommes dans de mauvais parages.

— Nous courons, vous allez le voir, à travers les rescifs de l'île d'Ouessant.

Le matelot fit le signe de la croix. Le passager se signa pareillement et soupira sans rien ajouter.

— Que Notre-Dame de la Délivrande soit notre pilote, reprit le Normand; nous aurons besoin tout à l'heure de son secours... Je vous disais donc qu'alors elle eut compassion des pauvres marins et voulut bien leur rendre son pèlerinage. Le berger d'un honnête seigneur du voisinage s'aperçut d'une chose singulière. Un de ses moutons s'éloignait tous les jours du troupeau, sans en être empêché par les chiens. Il s'en allait en un petit pré où l'herbe était plus belle et plus fraîche que partout aux alentours; et il y courait, non pour brouter et se repaître, mais pour gratter la terre de ses pieds en un certain lieu. On remarquait même que depuis plusieurs jours ce mouton ne mangeait plus, ce qui ne l'empêchait pas d'être le plus gras de la bergerie. Quand il s'était fatigué à creuser la terre, il se

Digitized by Google

couchait auprès, et demeurait là jusqu'au soir, qu'il s'en revenait tranquillement à l'appel du berger. Le seigneur, qu'on nommait Baudouin, trouva étranges ces détails qui lui furent racontés. Il vint avec ses amis vérifier le fait. On fouilla à l'endroit où le mouton n'avait guère creusé qu'un trou d'un pied ; on retrouva, enfouie là et bien conservée, la chère image si regrettée de Notre-Dame de la Délivrande. Ce fut grande joie parmi tout le peuple des environs. On emporta la précieuse statue en triomphe ; on la plaça honorablement dans la grande église de Bayeux. Mais on raconte, ce qui vous paraîtra sans doute un prodige bien extraordinaire, que pendant la nuit, la sainte image, seule et d'elle-même, disparut de l'église où on l'avait installée, si bien que le lendemain matin elle était revenue à la place où les fouilles de la veille l'avaient découverte. On en conclut que ce lieu devait être l'emplacement de l'ancienne chapelle, que, sur-le-champ, on se mit à rebâtir. Toutes les misères, toutes les douleurs y vinrent chercher secours ; c'est vous dire que depuis lors ce pèlerinage fut grandement suivi...

Un ordre du capitaine intercepta en ce moment de beaux récits qui allaient venir sur les lèvres du conteur. Il lui fallut travailler à la manœuvre. Les passagers eux-mêmes furent mis aux pompes. Le navire faisait eau de plusieurs parts. La nuit, qui devançait son heure, amenait toutes les horreurs d'une de ces tempêtes effroyables que le cap Finis-

Digitized by Google

tère voit si fréquemment dans les mois de l'hiver. Nous ne pourrions la décrire qu'en faisant de l'imagination; et nous ne pensons pas qu'on doive introduire la fantaisie dans la légende. Nous suivrons donc simplement les récits contemporains. Les matelots avaient fait la prière du soir; à genoux et la tête découverte, ils avaient chanté, sur leur rhythme plaintif, l'*Ave maris Stella*. Les vents et les flots leur avaient répondu par des mugissements de fureur. Une longue et horrible nuit s'était ensuite écoulée; le soleil du 13 février ne se montrait point; et quelque chose qu'ils appelaient le jour éclairait d'une lumière blafarde l'équipage égaré. Car, envahi par l'onde amère, le navire voguait entre deux eaux, ayant perdu tous ses agrès, ses voiles, ses canons, son gouvernail, sa boussole. Entraîné au gré des vents, il allait sombrer; les passagers et les marins s'étaient suspendus aux débris des cordages, n'ayant plus pied sur le pont, quand le matelot normand s'écria :

— Nous sommes perdus, si nous n'obtenons pas l'appui de Notre-Dame de la Délivrande!

Tous les marins, ôtant leurs chapeaux goudronnés et s'agenouillant comme ils purent, s'écrièrent qu'ils faisaient vœu d'aller à son sanctuaire.

Le passager de Lisbonne regardait d'un œil irrité le capitaine et ses deux frères, qu'il voyait impassibles au milieu d'un effroi morne; c'est que Charles Féret, le capitaine, et ses deux jeunes frères, qui lui

Digitized by Google

servaient de seconds, étaient, hélas! de la secte desséchée de Calvin. Ces trois infortunés toutefois étaient des hommes religieux, fourvoyés par le malheur d'être nés dans une famille séparée de l'Église, mais doués d'un cœur droit où l'obstination systématique n'avait pas pris pied. Celle qui prodigue tant de grâces, appelée par les ardentes prières de ses fidèles serviteurs, abaissa ses regards de mère sur le pauvre navire à demi englouti. Elle laissa donc tomber dans les cœurs que la nuit de l'erreur couvrait encore quelques rayons de lumière.

— Si la Vierge sainte peut nous entendre, dit Charles Féret se mettant à genoux spontanément, moi aussi je l'invoque!

Son frère puîné l'imita.

Au même instant, le vent se tut; les cœurs palpitèrent; le pont du navire se releva, les vagues se calmèrent, et aussitôt le navire en débris se mit à voguer comme s'il eût eu ses voiles.

— O Dame de la Délivrande, mère de Dieu, reine du monde, s'écria le second frère, je suis à vous pour jamais!

Le troisième ne s'était pas incliné. Comme le capitaine lui reprochait cette dureté :

— Je puis voir dans ce qui se passe, dit-il, la bonté de Dieu qui vient à notre aide; mais je n'abjure pas ainsi ma religion.

— Un protestant qui rentre dans l'Église n'abjure rien, que de tristes erreurs, dit le Portugais

Digitized by Google

rassuré. Ceux qui ont fait la secte glacée où vous ne devez pas mourir, n'ont su que vous ravir les auxiliaires bienfaisants dont vous avez besoin comme nous; ils n'ont rien pu vous donner à leur place.

— Mais vois donc, malheureux enfant! reprit le capitaine.

Et de sa main il indiquait le haut du grand mât, seul resté debout. Une douce lumière semblait s'y être reposée, et dans cette auréole le capitaine, les passagers, tout l'équipage, le plus jeune frère lui-même distinguaient parfaitement la gracieuse et suave figure d'une vierge aux regards célestes. Elle était debout, tenant dans ses bras un admirable enfant qui, étendant ses jeunes mains sur l'abîme, semblait s'en faire obéir.

Le plus jeune frère se soumit avec joie devant un tel prodige; et cependant le navire filait comme une hirondelle qui franchit, sans épuiser ses forces, les espaces démesurés. Il entra ainsi dans le port du Havre.

Le premier soin des trois frères fut d'abjurer l'hérésie qui les avait trop long-temps enchaînés, et de se rendre ensuite à la tête de l'équipage au pèlerinage de la Délivrande, où ils remercièrent de leur mieux Notre-Dame, et firent dire à son autel cent messes d'actions de grâces (1).

(1) On pourrait recueillir ici beaucoup d'autres belles histoires. Nous en emprunterons encore une au livre intitulé : *L'Ancienne fondation de la chapelle de Notre-Dame de la Délivrande* et l'histoire miracu-

Digitized by Google

LE MANTEAU DU SAUVAGE.

Rosa mystica.

Lorsque la main du Dieu qui protège la France voulut arrêter devant Paris les bonds d'Attila, elle lui opposa seulement une jeune fille obscure :

leuse d'une image de Notre-Dame trouvée audit lieu, par J.-G. Fossard, religieux de l'ordre de saint François, in-12, à Caen, chez P. Chalopin, sans date. L'approbation est de 1641. Le bon franciscain dit avoir tiré ce qu'il va raconter du traité *De veneratione et invocatione Sanctorum*, publié en 1538 par un savant chanoine de Bayeux. Voici le fait : « Un marchand de Normandie ayant entrepris le voyage d'outre-mer fut pris par les Turcs et emmené en Barbarie. Déposé à terre avec d'autres, les pirates l'enchaînèrent si étroitement d'une chaîne de fer attachée à un carcan qu'ils lui mirent au cou, qu'il devint tout courbé par la pesanteur et l'étroite liaison de ses fers. Réduit à une si dure captivité, il ne lui restait que le cœur libre pour soupirer, les yeux pour pleurer et la langue pour invoquer tout bas le secours de la sainte Vierge, en faisant vœu de visiter sa sainte maison tant renommée de la Délivrande, si elle daignait accueillir ses humbles prières ; lesquelles furent si bien exaucées qu'il reçut ainsi la liberté : les chaînes qui l'attachaient tombèrent d'elles-mêmes, sans que personne de ses gardiens s'en aperçût, et sans que nul que lui entendît le bruit de leur chute. Ensuite, comme si ceux qui le tenaient n'eussent plus pensé à lui, il trouva le moyen de s'échapper, revint heureusement dans son pays, et s'en alla tout droit à Notre-Dame-de-la-Délivrande, pour y remplir son vœu. De ses entraves, il ne lui restait que le carcan qu'on lui avait mis au cou, et que le marteau ni la lime ne pouvaient lui ôter. Mais dès qu'il eut commencé sa prière à la sainte Vierge, la cheville de fer qui tenait le carcan tomba d'elle-même, le carcan s'ouvrit, et l'heureux pèlerin le suspendit à l'autel de Notre-Dame. »

Digitized by Google

Sainte Geneviève. — Parmi les détresses humaines, Dieu se plaît à faire ainsi les plus grandes choses et les plus éclatantes par les moyens les plus frêles, comme s'il voulait toujours, dans sa bonté, éclairer notre orgueil. Lorsque derechef il prit en pitié la France qui périssait de toutes parts, il envoya contre les bandes innombrables, — de l'extrémité du vieux royaume envahi, — du dernier village de la Champagne, — une timide villageoise, sans nom, sans lettres, sans appui; et Jeanne d'Arc triompha.

C'est que le ciel n'a pas besoin d'aide pour changer la face du monde; et s'il daigne quelquefois choisir parmi nous un instrument de ses desseins, il confond les âmes vaines en préférant toujours la plus humble.

Peu de temps après que le continent mexicain eut reçu la foi, la sainte Vierge, dans son inépuisable amour, voulut aussi répandre ses bienfaits sur ces contrées neuves, que la croix venait de réconcilier. Elle-même avait marqué le lieu qui devait porter son sanctuaire; elle-même voulait l'enrichir d'une image merveilleuse, qui attirât les regards et les cœurs des pèlerins. Ce ne fut pareillement, ni sur les conquérants glorieux, ni sur les princes éclatants, ni sur les seigneurs dorés qu'elle laissa tomber sa parole. Elle l'adressa à un pauvre indien ignoré.

En 1531, — dix ans après que Cortez eut ajouté le fleuron du Mexique à la couronne de Charles-

Digitized by Google

Quint, — il y avait aux huttes de Quantitlan, deux lieues en deçà de Mexico, un jeune indien que la religion chrétienne était venue visiter, qu'elle avait tiré de l'état sauvage, — et qui depuis portait le nom de Jean Diègue. — Il était marié à une femme de sa nation, — comme lui régénérée par le baptême, et il vivait avec son oncle Bernardin, qui lui avait servi de père, dans le bonheur calme et doux que Dieu accorde à ses serviteurs. Tous les samedis, sans y manquer jamais, Jean Diègue se rendait à Mexico. Il allait entendre la messe dans l'église de Saint-Jacques et répandre son âme simple et pieuse devant l'autel de la sainte Vierge. Ce voyage, qui lui était cher, l'obligeait tous les samedis à passer au pied d'une colline célèbre dans le pays; on l'appelait le mont Tépéjacac. Avant la conquête, les Mexicains adoraient là une déesse qu'ils invoquaient comme la mère des dieux. Ce culte idolâtre avait disparu depuis peu devant la lumière évangélique.

Toutes les fois que Jean Diègue s'approchait de la colline, il se rappelait la vieille déesse; il pensait à la véritable mère des fidèles, qu'il aimait tendrement; il disait un *Ave Maria*, et il chantait dans sa langue les louanges de Notre-Dame.

Le samedi 9 décembre 1531, comme il allait, au lever du soleil, tourner le mont Tépéjacac, il fut surpris d'entendre, mêlés à ses chants naïfs, de mélodieux concerts qu'il prit d'abord pour le ramage

Digitized by Google

des oiseaux, mais qui lui parurent bientôt plus relevés et plus harmonieux. Sa curiosité l'arrêta : il chercha des yeux l'orchestre qui lui envoyait c tte musique inconnue; il vit sur la colline une nuée brillante. A la vivacité des couleurs qui en jaillissaient, elle paraissait de loin comme un riche parterre de fleurs. Ce spectacle le saisit; et il tomba à genoux en entendant sortir de la nue une voix qui l'appelait par son nom.

Cette voix était si douce qu'il s'enhardit. Il gravit la colline; il arrive ébloui devant un trône éclatant, dans lequel était assise une femme d'une incomparable beauté. Une ravissante majesté la couronnait. Ses vêtements lumineux et la splendeur de son visage jetaient des rayons qui se reflétaient sur les rochers autour d'elle et les faisaient briller comme le rubis et l'émeraude (1)...

Le jeune sauvage avait trop de foi pour que cette vision égarât sa tête ou ses sens. Il comprit qu'il avait le bonheur de contempler un peu de la gloire qui revêt la mère de Dieu dans les demeures éternelles.

Et pourquoi cette joie ne serait-elle pas donnée aux cœurs rares que les liens de ce monde ne retiennent pas dans leurs entraves?

(1) Voyez la relation de ces merveilles, approuvée par la congrégation des rites et publiée à Rome sur les actes authentiques qui se conservent à Mexico. Il y a beaucoup d'éditions. La dernière est sans doute celle de 1831.

Digitized by Google

La reine qu'il voyait sur le trône, lui adressant la parole avec une bonté maternelle, lui demanda où il allait ainsi ?

— Je vais entendre la messe à l'autel de la sainte Vierge, répondit-il.

— Votre affection, mon fils, m'est agréable, reprit la Dame; votre humble cœur me plaît; et je suis cette vierge Marie que vous aimez. Je veux qu'ici même on élève un temple où je ferai tomber des grâces, où les chrétiens me trouveront leur mère. Vous irez l'annoncer à l'évêque.

L'évêque de Mexico (1) était alors Jean de Zummarraga, pieux et savant franciscain, dont on renommait grandement la sagesse. Jean Diègue plein de joie courut chez le bon prélat, et remplit sa mission avec une ingénuité qui ne permettait ni la défiance, ni le doute. Cependant les choses qu'il racontait semblaient si prodigieuses, on s'attendait si peu à de telles merveilles que, tout en respectant la conviction de l'humble envoyé, l'évêque, craignant d'agir, en matière si grave, avec une imprudente légèreté, et pensant que le sauvage pouvait être séduit par une illusion ou par un rêve, lui dit doucement — qu'il n'osait croire ainsi, sans garantie, à la vision inouïe dont il se disait favorisé; — et il le renvoya.

Le pauvre sauvage, confus et ne comprenant point

(1) Mexico ne fut érigé en archevêché qu'en 1547.

Digitized by Google

qu'on hésitât devant le récit d'un fait qu'il avait vu de ses yeux, se retira triste. Il alla toutefois entendre la messe, qui était le but de son voyage. Après quoi il s'en retourna préoccupé.

Revenu à la colline, il y retrouve les mêmes symphonies, les mêmes magnificences, le même trône. — Ce n'est assurément pas une erreur de ses sens. La dame aux célestes regards l'attendait; — elle lui demande avec bonté s'il a rempli son message. Il raconte comment on a douté de lui; et reconnaissant qu'il n'est pas fait pour de si hautes missions, il représente timidement qu'un personnage moins obscur et moins ignorant inspirerait plus de confiance. Marie le rassure et le charge de retourner le lendemain à l'évêché.

L'indien soumis ne dit rien à son oncle, ni à sa femme; et le lendemain dimanche il revient à Mexico. Il se présente une seconde fois devant le seigneur évêque; il lui expose le nouvel ordre qu'il a reçu. Le prélat le reçoit, comme la veille, avec affabilité; mais il lui répond encore qu'il lui faut une autre caution.

— Je sais ce que je ferai, dit à part lui le sauvage, j'amènerai demain mon oncle Bernardin...

Il s'en alla, plus tranquille, à la messe.

En traversant, à son retour, le mont Tépéjacac, où le spectacle qui le favorisait seul semblait demeurer pour lui en permanence, il rendit compte à la reine du ciel de son nouvel échec.

Digitized by Google

— Demain, lui dit-elle, je vous donnerai un signe.

Il rentra dans sa hutte pleinement rassuré, n'abandonnant pourtant pas le projet d'emmener son oncle qui, pensait-il, parlait mieux que lui. Mais il trouva son oncle bien-aimé atteint d'une subite et grave maladie; — et loin de pouvoir l'emmener, il se crut, dans sa tendresse, obligé de rester auprès de lui pour lui donner des soins. — Tout occupé du malade, le bon Indien oublia même, le lundi, qu'il devait retourner à la ville. — Ce ne fut que le mardi matin que, voyant son oncle à l'extrémité, il partit pour Mexico, d'où il voulait ramener un prêtre; car le mourant demandait les derniers secours.

En apercevant la colline, Jean Diègue se rappelle tout à coup son oubli de la veille. Il songe aux reproches qu'il mérite; et croyant les éviter, il se détourne et prend un autre chemin.

Mais dans cet autre chemin, il voit devant lui la noble dame.

— Quel sentier avez-vous pris, mon enfant? lui dit-elle.

— Ah! sainte Vierge, vous me pardonnerez si je vous ai manqué de parole, répond le sauvage; — c'est la maladie de mon oncle qui m'a troublé la tête.

— Remettez vos esprits, mon enfant, lui dit la Vierge sainte; n'ayez plus de souci de la maladie de votre oncle; il est guéri en ce moment. Vous irez

Digitized by Google

donc avec plus de calme trouver le prélat. Vous lui porterez un signe. Allez là, ajouta-t-elle en indiquant le lieu voisin où il avait vu la nuée lumineuse à ses précédents voyages; allez là; vous y cueillerez un bouquet de fleurs.

Un autre eût été interdit de cet ordre. Ce n'était pas la saison des fleurs; et le lieu désigné ne paraissait couvert que de ronces et d'épines. Mais l'Indien obéit sans balancer, il parvint bientôt au milieu d'un vrai parterre de fleurs éblouissantes.

Il choisit les plus belles et les apporte à Marie. De sa main qui bénit, elle forme de ces fleurs, en un clin d'œil, un éclatant bouquet, et le lui présente pour le remettre à l'évêque.

Le sauvage songeait comment il porterait ce bouquet si frais sans le froisser, et comment avec ces belles fleurs il traverserait toute la ville. Il avait sur ses épaules un manteau grossier, de toile très-commune; il le déploya. La main qui avait fait le bouquet le déposa dans cette enveloppe; et Jean Diègue partit.

Mais ces fleurs répandaient autour de lui le plus suave parfum. Elles le trahissent. Dès qu'il entre dans la maison de l'évêque, les serviteurs lui demandent quelles sont ces fleurs admirables qu'il porte avec tant de mystère? L'Indien ne veut pas livrer son secret. Un domestique curieux entr'ouvre le manteau; la vivacité et la rareté de ces fleurs lui fait jeter un cri d'admiration. Un autre s'approche,

Digitized by Google

y porte la main, et sous ses doigts téméraires il se trouve que le ravissant bouquet est composé de fleurs en peinture...

On court instruire l'évêque de ces choses surprenantes. Il s'empresse de venir au-devant de Jean Diègue, commençant à croire qu'il y a véritablement là un message extraordinaire. L'Indien ouvre alors son rustique manteau, qu'il avait tenu fermé jusqu'à ce moment. A la grande surprise du prélat et de sa suite, à la stupéfaction du sauvage lui-même, le manteau présente, au lieu des fleurs qu'il devait contenir, une magnifique empreinte de la céleste image de Marie, peinte des plus vives et des plus fraîches couleurs, et fixée sur le rude tissu avec un art que le plus habile des artistes connus ne pouvait jamais atteindre...

L'Indien, debout, les bras étendus, tenant devant lui son manteau déployé, restait immobile et muet d'étonnement. L'évêque et tous ceux qui l'accompagnaient s'étaient jetés à genoux. Après avoir vénéré d'un cœur ému la miraculeuse image, le prélat, en attendant qu'on lui eût élevé un sanctuaire, la déposa dans sa chapelle, où toute la ville vint l'honorer.

Dès le jour suivant, 13 décembre, l'évêque de Mexico se rendit processionnellement, avec le clergé et le peuple, à la colline privilégiée. Jean Diègue, qui conduisait la marche, fut prié de marquer l'endroit précis où avait eu lieu l'apparition dont on ne

Digitized by Google

pouvait plus douter. Comme il hésitait un peu, une fontaine jaillit subitement à la place même qu'il cherchait. Cette fontaine, auprès de laquelle on fonda aussitôt l'église de Notre-Dame de Guadaloupé, n'a cessé de couler depuis ; et ses eaux ont opéré beaucoup de guérisons.

On donna ce nom de Notre-Dame de Guadaloupé à la splendide effigie peinte miraculeusement sur le manteau de l'Indien, en souvenir d'une autre image sainte, révérée de temps immémorial, au village de Guadaloupé, dans l'Estramadure, patrie des conquérants du Mexique.

L'oncle de Jean Diègue, guéri au moment où la promesse en avait été faite, arriva sur les lieux. D'autres miracles sans nombre s'y accomplirent. Une ville se groupa autour du nouveau sanctuaire, qui devint trop petit pour la foule des fidèles, et qu'il fallut remplacer par la pompeuse église qu'on admire encore aujourd'hui. Elle n'a été inaugurée qu'en 1709. — L'image de Notre-Dame de Guadaloupé est debout sur le croissant. — Elle a été reproduite dans plusieurs copies, dont la plus célèbre est à Rome, à Saint-Nicolas *in carcere Tulliano*. — On fête la sainte Vierge sous cette chère invocation, le 12 décembre, jour où la main puissante qui appelle les choses qui ne sont pas et qui les voit paraître aussitôt, créa l'image admirable sur le pauvre manteau de l'Indien.

Digitized by Google

LE JUBILÉ DE NOTRE-DAME D'HANSWYCK.

Mater divinæ gratiæ.

Malines est peut-être la seule ville au monde qui ait conservé, dans toute leur pureté antique, les fêtes religieuses du moyen âge. En 1825, pour le jubilé de saint Rombaud, à qui elle doit la connaissance de l'Évangile, — en 1838, pour le jubilé de Notre-Dame d'Hanswyck, image révérée dont elle a ressenti plus d'une fois la protection bienveillante, la vieille cité chrétienne a donné le pompeux et populaire spectacle de ces processions gigantesques, riches d'allégories, éclatantes d'*entremets* costumés qui attirent les masses avides, et dont l'aspect reporte complétement les curieux à l'époque de Philippe-le-Bon, où les mêmes fêtes ne différaient absolument en rien, sinon dans la physionomie de certains usages qui se sont modifiés, et dans la mise des spectateurs.

Nous retracerons ici, fidèlement, dans son ordre et dans ses détails, la grande procession du jubilé de 1838, persuadés qu'elle sera favorablement accueillie de nos lecteurs qui, en majorité assurément, n'ont pas vu comme nous cette pompe singulière.

La marche était ouverte par un corps de musique à pied, en habits bourgeois, suivi d'un escadron de cavalerie en uniforme d'ordonnance. Immédiatement

Digitized by Google

après cette double préface moderne, qui datait la fête, s'ouvrait l'âge du passé.

Un groupe de seize anges à cheval, aux grandes ailes de cygne, à la cuirasse d'azur, sonnait de la trompette d'or autour du héraut qui portait l'étendard du jubilé. Ils annonçaient la gracieuse représentation des litanies de la sainte Vierge.

Ces litanies, si tendres et si belles, étaient figurées en action, premièrement par trente-six jeunes filles à cheval, toutes charmantes, toutes de treize à quatorze ans, toutes élégamment vêtues de blanc, dans le costume pur que les arts donnent aux vierges saintes, toutes coiffées de petites couronnes qui maintenaient leur voile, portant à la main gauche l'attribut qu'elles désignaient, — la tour de David, la maison d'or, la tour d'ivoire, la rose mystique, le miroir de justice, etc., et à la main droite une bannière de soie blanche. Sur ces bannières étaient écrites en lettres d'or les pieuses invocations que l'église auguste de Lorette, et, après elle, toutes les églises catholiques adressent à la mère de Dieu : *Mater amabilis*, *Mater admirabilis*, *Virgo potens*, *Virgo clemens*, *Causa nostræ lætitiæ*, *Janua cœli*, *Salus infirmorum*, *Refugium peccatorum*, *Consolatrix afflictorum*, *Auxilium christianorum*, etc. Spectacle qui, pour les masses, devenait ainsi une prière immense.

La seconde partie des litanies, où la dignité de reine est attribuée si justement à Marie, était figu-

Digitized by Google

rée avec plus de majesté encore. Huit grands chars de triomphe célébraient magnifiquement les plus glorieux titres de notre mère bien-aimée.

En avant de la file imposante des chars, marchait un chœur nombreux d'anges du ciel, aux ailes blanches, au bandeau étoilé, jouant de la cithare et du psaltérion, sur de brillants palefrois ornés de panaches. Puis venait le premier des chars, celui de la *Reine des anges*, traîné par six chevaux caparaçonnés. La reine sainte des célestes esprits était là, élevée sur une estrade, assise dans un trône d'or, richement entourée d'une cour qui foulait aux pieds des nuages. Les séraphins, les archanges, les chérubins, les vertus des cieux, entouraient leur souveraine; les puissances, les principautés, les dominations, portaient des couronnes et des sceptres. Tous ces personnages d'anges étaient remplis par les jeunes filles des bonnes familles de Malines.

La *Reine des patriarches*, sur le second char, était entourée des plus graves figures de l'ancienne loi, Adam, Noé, Abraham, Jacob, etc.

Le groupe d'anges qui séparait tous les chars, amenait bientôt le temple roulant où siégeait la *Reine des prophètes;* depuis Abraham jusqu'à Jean-Baptiste, vous admiriez là tous ces hommes inspirés dont la voix redoutable

> Ainsi que le passé racontait l'avenir.

Sur le quatrième char, traîné comme les autres par six chevaux, voici la *Reine des apôtres*. Elle

Digitized by Google

s'assied, puissante et modeste, sous un vaste dais, que surmontent glorieusement les armes de Rome, éternel emblème de l'Église. Auprès des apôtres, qui, dans le Nouveau Testament, reçoivent leur mission de Jésus-Christ même, et que le monde chrétien honore d'un culte universel, vous eussiez remarqué les pieux évêques et les missionnaires courageux qui sont venus apporter la foi dans le nord de la Gaule : saint Rombaud, saint Servais, saint Amand, saint Lambert, saint Liévin, saint Gomer, saint Willibrod.

La *Reine des martyrs* dominait le cinquième char; ce char représentait un rocher figurant la terre entière, car partout il y eut du sang versé pour la croix. Des princesses et des recluses, des pontifes et des soldats, des enfants et des vieillards, des jeunes filles et des mères, — tous étaient là avec les palmes du triomphe.

Le sixième char, qui avait la forme d'une chaire, portait la *Reine des confesseurs*, autre cour militante; ici la jeune fille qui tenait les rênes des coursiers fougueux avait à la main une épée nue, emblème des combats qu'il a fallu livrer au monde.

La *Reine des vierges* brillait sur le septième char. La jeune fille qui le dirigeait foulait aux pieds les choses de la terre; elle avait derrière elle une roue de supplice et une palme, et à sa droite un agneau.

Si le char des martyrs était la terre, le huitième char était le ciel, figuré par une gloire immense et

Digitized by Google

surmonté du triangle de lumière; la *Reine de tous les saints*, REGINA SANCTORUM OMNIUM, brillait assise au plus haut, sous le delta lumineux.

La Grande Harmonie de la ville de Malines venait clore les litanies; et peut-être était-il fâcheux de retrouver encore, au milieu de toutes ces pompes si poétiques, les habits mesquins de notre temps. Peut-être eût-on pu habiller les membres de la Grande Harmonie, de manière à leur donner l'air de la cour de David, ou du moins à les accorder avec les allégories qui les précédaient et celles qui les allaient suivre. Car voici *Malines* même, innocemment personnifiée par une gracieuse enfant, couronnée de tours, entourée de neuf jeunes filles à cheval, représentant les vertus de la ville, dans les emblèmes consacrés qu'elles portent à la main. Ces vertus sont la Foi, la Prudence, la Charité, l'Union, la Constance, la Fidélité, la Vaillance, la Modestie et la Justice.

Les officiers d'ordonnance, les aides-de-camp du roi et les grands officiers de la cour suivaient à cheval; ils devançaient un neuvième char, attelé de huit chevaux et appelé le char royal : là étaient fidèlement représentés, par des enfants de douze ans, le roi et la reine des Belges sur leur trône. Les attributs des Arts, du Commerce, de la Justice et de la Guerre s'épanouissaient à leurs pieds. Ce char était conduit par la Fidélité. La Religion, l'Armée, la Justice, la Bonté, la Patrie, la Sagesse et la Généro-

Digitized by Google

sité se tenaient debout devant le trône. Quatre génies ailés, aux quatre coins du char, portaient la bannière nationale, surmontée du lion.

Une petite escouade de brillants officiers servait de transition à un autre spectacle; c'était un navire complet qui représentait le *Bien-Être de la Patrie*, emblème ingénieux : la navigation, pour tout pays, est la mine de toutes richesses.

Le *Bien-Être de la Patrie* est un vaisseau à trois mâts, avec ses cordages, ses voiles, son pavillon, ses canons. La Patrie couronnée le commande; il a ses officiers et ses matelots. Il cingle sur le pavé par des moyens mécaniques; il est suivi de personnages fantastiques qui semblent portés par de petits chevaux de frise, servant d'avant-coureurs au cheval Bayard, machine énorme, sur laquelle on voit en selle quatre chevaliers du moyen âge : ce sont les quatre fils Aymon.

Dans les traditions du pays, Aymon fut comte de Termonde. Ses quatre vaillants fils protégèrent Malines et le Brabant; et Bayard, leur bon cheval, vint paître souvent dans la forêt de Soigne, où il a laissé sur une roche la marque d'un de ses pieds, il a brouté jadis les fertiles plaines que la Dyle arrose.

A la suite de Bayard paraissait la famille des géants, si chère aux cités du Nord. Là se dressaient trois enfants de quinze pieds; le père et la mère, dont les fronts touchaient les toits; la mère, princesse colossale qui tenait à la main un éventail grand

Digitized by Google

comme une porte-cochère. Le grand-père des géants dominait encore son fils de la tête, pour rappeler que l'espèce dégénère toujours. Il était assis sur un tilbury-monstre en forme de siége antique, escorté de deux chameaux géants, montés par de petits amours. C'est, dit-on, un souvenir des croisades, qui pour la première fois amenèrent dans nos contrées ces hôtes de l'Asie.

Derrière ces grandes figures venait, comme Moralité, un bonhomme fumant sa pipe sur un pauvre cheval qui traînait la roue de Fortune. Un pilier formant l'essieu portait la déesse debout; à mesure que le mouvement la faisait pencher à droite ou à gauche, elle élevait ou elle abaissait les personnages variés rassemblés en ronde autour d'elle. Ces personnages étaient des mannequins habillés : un arlequin et une béguine, un chasseur et une laitière, un homme de cour et une coquette, un ermite et une vieille femme. Les spectateurs riaient des vicissitudes que ces personnages éprouvaient à chaque pas, et la cavalcade se fermait, comme elle avait commencé, par un nombreux détachement de cavalerie.

Voilà le sommaire rapide de la curieuse procession qui parcourut quatre fois la ville de Malines, pendant les quinze jours du jubilé de 1838 (du 15 août au 1er septembre). Et si maintenant il vous plaît de savoir ce que c'est que Notre-Dame d'Hanswyck, nous vous dirons le peu que nous en connaissons.

Digitized by Google

En 1188, un bateau, qui sauvait les précieux débris d'une petite église dévastée, s'arrêta de lui-même sur la Dyle, sans que les efforts des marins pussent le faire aller plus loin; il s'arrêta juste devant l'endroit du village d'Hanswyck, où s'éleva peu après une élégante chapelle, qui reçut une petite statue de la bonne Vierge, la plus sainte des saintes choses que portait le bateau.

La mère de Dieu voulait évidemment avoir un temple sur ce rivage.

L'image miraculeuse (c'est toujours la même) tient d'un bras son divin Fils, de l'autre main un sceptre. Elle a guéri bien des maladies; elle protége les marins, sauve les troupeaux, soulage les blessés, et bénit les honnêtes entreprises.

Des religieux s'attachèrent dès l'origine à la chapelle de Notre-Dame d'Hanswyck; en 1280 elle guérit, au su de tout le peuple, une jeune fille énergumène; elle opéra d'autres merveilles qui l'ont rendue célèbre.

En 1578, l'église d'Hanswyck fut brûlée par les Gueux, et le monastère détruit. Hanswyck est près de Malines; les religieux dépouillés se réfugièrent dans la cité, n'emportant que leur trésor, la miraculeuse image, qu'ils cachèrent dans une cave pendant les jours mauvais. Ils bâtirent ensuite, à Malines, près la porte de Louvain, un nouveau monastère, et placèrent la précieuse statue dans leur chapelle.

Digitized by Google

En 1585, Notre-Dame d'Hanswyck signala son apparition dans la cité, qu'elle délivra de l'ennemi qui l'assiégeait; une clef dès lors lui fut donnée par un vœu des magistrats, et les miracles qu'elle fit lui amenèrent de nombreuses et riches offrandes, qui servirent à élever l'église et la belle coupole qu'on admire aujourd'hui. Cet édifice, achevé en 1676, est décoré de deux bas-reliefs admirables, sculptés par Faidherbe, un enfant de la ville.

Au dernier jubilé de Notre-Dame d'Hanswyck, cent mille spectateurs étrangers vinrent lui apporter le tribut de leurs hommages et de leur curiosité. — Toutes les rues décorées éclataient d'illuminations et de transparents; le chemin de fer lançait ses énormes convois toutes les demi-heures; et à côté de cette magnificence, qui parlait au cœur, à l'esprit et aux sens, nos fêtes parisiennes nous semblaient froides et insignifiantes.

UNE LÉGENDE DU ROSAIRE.

Regina martyrum.

Les hérésies modernes, et à leur remorque beaucoup d'écrivains qu'elles ont égarés, ont attaqué, noirci, maltraité, calomnié sans pudeur un homme éminent, que la foule ignorante ne voit plus que défiguré dans une série de mauvais livres. Son inaltérable mansuétude a été perfidement travestie en rigueur,

Digitized by Google

son zèle tendre en dureté, sa charité en fanatisme, son humble cœur en fierté. On a même imaginé de faire de lui un grand inquisiteur; et il n'y eut de grands inquisiteurs que douze ans après sa mort. Il s'épuisa à ramener, parmi les cœurs féroces de son temps, le pardon, l'indulgence, les clémentes vertus de la paix; et comme il soutenait l'Église, ses ennemis ont fait de lui un homme cruel. L'histoire a menti impudemment sur son compte. Mais, hâtons-nous de le dire, c'est l'histoire sans vergogne écrite par ceux dont le nom seulement de l'Église romaine trouble la bile; prétendus historiens qui, malheureusement, depuis trois siècles surtout, dominent un peu trop nos annales. Nous avons assez désigné saint Dominique (1).

Les bons légendaires content donc de ce grand saint, qu'il était si dévoué à la sainte Vierge, dès son plus jeune âge, qu'elle lui apparut un jour et lui révéla la gracieuse dévotion du Rosaire. Sans nous arrêter trop aux détails de cette origine merveilleuse, maintenons toutefois un fait constant; c'est que, si saint Dominique n'est pas absolument l'instituteur du saint Rosaire, il a été le restaurateur de cette pratique pieuse, devenue universelle et chère à tous les cœurs catholiques; et c'en est assez pour que ceux qui suivent les étendards du prince de

(1) Saint Dominique était mort en 1221; ce ne fut qu'en 1233 que le pape Grégoire IX attacha les dominicains à l'inquisition, et nomma le frère Pierre premier inquisiteur-général. Ce premier inquisiteur-général fut assassiné par les Albigeois.

Digitized by Google

ce monde se sentent malveillants à l'égard du grand serviteur de Marie.

Dominique vivait à une époque d'ignorance, où peu de chrétiens savaient lire. Il connaissait et il avait appris par expérience le pouvoir admirable de la prière; et ce fut certainement une inspiration qu'on peut bien attribuer à la tendre mère des fidèles, qui lui fit instituer en leur faveur la méthode facile de suppléer les cent cinquante psaumes du Psautier par cent cinquante Ave Maria. Aussi, des papes ont-ils appelé le rosaire le Psautier de la sainte Vierge.

Il divisa cette guirlande de fleurs, qu'il présentait à la Rose Mystique, et qu'il nomma du beau nom de Rosaire, en quinze dizaines, lesquelles s'ouvrent toutes par un Pater. C'est jusque-là un assemblage des prières les plus augustes : l'Oraison dominicale, enseignée par Jésus-Christ lui-même; la Salutation angélique, composée des paroles de l'Ange Gabriel, lorsqu'il annonça le salut des hommes; des paroles d'Élisabeth, qui la première reconnut dans Marie la mère de Dieu (1); enfin de l'invocation consacrée par le saint concile d'Ephèse.

Il voulut que la belle doxologie du *Gloria Patri* terminât chaque dizaine, en l'honneur de la Trinité; que le prélude de ce bouquet de prières fût le Sym-

(1) D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne à moi ?

Digitized by Google

bole des apôtres, suivi de trois *Ave* en faveur des trois vertus théologales, dont l'héroïsme fait les saints.

Il fonda les quinze dizaines sur les principaux mystères.

Les cinq premiers : Mystères de joie, l'Annonciation, la Visitation, la Nativité de Notre-Seigneur, sa Présentation au temple, sa Recouvrance parmi les docteurs.

Les cinq suivants : Mystères de douleur, l'Agonie de l'Homme-Dieu au jardin des Oliviers, sa Flagellation, le Couronnement d'épines, le Portement de la Croix, le Crucifiement.

Les cinq derniers : Mystères de gloire, la Résurrection de Notre-Seigneur, son Ascension, la Descente du Saint-Esprit, l'Assomption de la Sainte-Vierge, son Couronnement dans le ciel, où elle est exaltée au-dessus de tous les anges et de tous les saints, Reine des cieux et du monde.

Terminé par le Symbole, qui a été son début, le Rosaire est ainsi, à la portée des plus simples intelligences, un cours fleuri de prières et d'instructions.

Cette dévotion fut bénie. On peut croire qu'elle contribua beaucoup à éteindre la perfide hérésie qu'elle était destinée à combattre, et qu'elle continuera d'être, pour l'Église toujours attaquée, une arme puissante contre les embûches du vieil ennemi (1).

(1) Les laïques ne pouvaient guère réciter ordinairement le Rosaire en-

Digitized by Google

Or, en l'année 1221, dans le chapitre général de l'ordre naissant des Frères prêcheurs, assemblé à Bologne, saint Dominique, peu de jours avant sa mort, bénit la nombreuse phalange des saints religieux qui le reconnaissaient pour leur père et qui allaient se disperser dans toutes les contrées du monde alors connu.

Les peuples qui parlaient des langues filles de la langue de l'Église, suivaient tous généralement les étendards du catholicisme. Dans beaucoup de pays au contraire où dominaient les idiomes slaves, les idiomes tudesques, les rudes idiomes germaniques, des superstitions grossières, fruits impurs du paganisme, triomphaient encore. Ce fut à ces régions barbares que le patriarche des Frères prêcheurs envoya surtout son humble milice.

A ces jeunes soldats de l'Église, qui n'entreprenaient pas une croisade moins périlleuse que leurs frères levés pour la défense du saint sépulcre, il donnait pour richesse la protection de Marie et pour armure le Rosaire.

Les pieux voyageurs le récitaient tous les jours; ils y puisaient leur force et leur constance. Sembla-

tier, on l'a divisé en trois parties, chacune de cinq mystères : c'est ce qu'on appelle le Chapelet. Ce nom vient chez nous de ce qu'anciennement les hommes et les femmes en ornaient leur coiffure, et le portaient sur la tête comme un petit *chapel*. On voit dans Froissard (année 1349) le roi d'Angleterre Édouard détacher de sa toque son chapelet de perles, et le donner à messire Eustache de Ribaumont. Dans le même sens, le Chapelet, en Italie, s'appelle généralement une *Couronne*.

Digitized by Google

bles aussi à des brebis jetées au milieu des loups, ils savaient bien qu'en persévérant jusqu'à la fin ils seraient victorieux, et que leur parole bénie étendrait le règne de la foi, s'ils la faisaient germer dans leur sang, par le martyre.

Au nombre de ceux qui partirent ainsi en 1221, allant sur les traces des apôtres, on remarquait un jeune frère plein de foi et de zèle, qui se nommait Sadoc. Nous ne saurions dire sa patrie ; seulement il semble qu'il était du Nord. Il parcourut, pendant longues années, dans le dénûment et les peines de tout genre, la Hongrie et les contrées voisines. Il menait avec une patience infatigable et un dévouement sans bornes la vie agitée du missionnaire, semant tous les jours la bonne nouvelle dans des cœurs sauvages, ne recueillant presque jamais pour salaire que la persécution ou l'injure, mais consolé par l'immense bonheur d'entraîner sur ses pas quelques âmes gagnées à Jésus-Christ, recevant abondamment de la main du Père céleste ces joies surhumaines qui rendent les peines douces et les privations chères, protégé par la Vierge sainte dont il chantait les louanges.

Il allait, pur et sans tache, quoiqu'il se reprochât bien des fautes, désirant le bonheur du martyre comme une suprême expiation ; mais il devait attendre long-temps les palmes saintes ; et en 1259, — trente-huit ans après son départ de Bologne, — il était encore à l'œuvre chez les Polonais, — à San-

Digitized by Google

domir, — prêchant la parole de Dieu et civilisant, en les faisant chrétiens, des peuples arriérés.

Quarante jeunes religieux travaillaient avec lui, sous sa conduite; et tous marchaient parfaitement dans la voie de l'Évangile. Tous les soirs ils récitaient en commun le Rosaire entier; ils le terminaient par le chant du *Salve Regina*. Aucun d'eux n'eût voulu s'exempter de ce pieux exercice; et Sadoc n'y avait jamais manqué un seul jour.

Ce qu'ils sollicitaient surtout et toujours, par l'intercession de Marie, c'était le don éminent de la persévérance, sans lequel tout n'est compté pour rien. Ils demandaient aussi, ces fidèles serviteurs, prêts en tout temps à rendre leurs comptes au Père de famille, ils demandaient humblement, sur le dernier grain de leur Rosaire, la grâce de ne pas mourir sans avoir pu s'y préparer. — C'est que les Tartares faisaient souvent alors de brusques irruptions en Pologne, et qu'on pouvait s'attendre tous les jours à tomber subitement dans les mains impitoyables de ces ennemis du nom chrétien.

Dans ces circonstances, le 1^er^ juin 1259, tous les frères étant réunis pour la collation du soir, celui d'entre eux qui, selon la coutume, lisait en ce moment le Martyrologe du lendemain, lut ces mots, qui se trouvaient sous ses yeux, écrits dans son livre :

« A Sandomir, le supplice de quarante et un martyrs.... »

Digitized by Google

Après avoir lu ce passage, appliqué au 2 juin, le religieux s'arrêta. Les frères étonnés ne savaient quel sens donner à ces paroles. Le sang chrétien n'ayant jamais coulé encore dans la ville qu'ils habitaient, les lignes qu'ils venaient d'entendre étaient pour eux une énigme. Comment se trouvaient-elles dans le livre, où jamais auparavant personne ne les avait vues? Sadoc crut y comprendre que la reine du saint Rosaire avait exaucé leur prière timide; et qu'elle les avertissait ainsi, dans sa bonté, de se préparer à la mort. Quel en serait le genre? ils l'ignoraient; et, soumis à la volonté de Dieu, ils ne demandaient pas à le savoir. Mais ils passèrent la nuit dans le silence et la prière. Au point du jour, le pieux supérieur, ayant confessé tous les frères, célébra solennellement les mystères sacrés, distribua à tous la sainte communion, qu'ils reçurent comme viatique; et immédiatement après, ils récitèrent le Rosaire en commun, persuadés qu'ils le faisaient pour la dernière fois. Ils commençaient le chant du *Salve Regina*, lorsqu'il se fit tout à coup un grand bruit; des cris affreux retentirent; les Tartares, ayant surpris Sandomir, pénétraient en brisant les portes dans la demeure des frères; ils se ruèrent sur eux, brandissant des haches et des torches; et ils les massacrèrent, sans que l'effroi eût interrompu leurs chants religieux. Sadoc, le dernier des quarante et un martyrs, tomba frappé d'un coup de hache, comme

Digitized by Google

il en achevait, resté seul, les dernières paroles : *O clemens, o pia, o dulcis virgo Maria* (1)!.....

L'ENFANT DE CHOEUR DE NOTRE-DAME DU PUY.

Virgo potens.

I. — LA SAINTE IMAGE.

C'est pour les chrétiens pieux un lieu grandement célèbre que l'antique église de Notre-Dame-du-Puy-en-Velay. Là vont en pèlerinage, depuis bien des siècles, gens de toute sorte, les rois dans leur pompe et les mendiants dans leur humilité, les jeunes cœurs qui désirent, les cœurs malades qui espèrent, les cœurs brisés qui ont besoin d'appui, les mères et les fils, les religieux et les guerriers. Et quand l'heureuse fête de l'Annonciation, que l'Église célèbre le 25 mars, se rencontre avec le vendredi saint, on y voit, comme en 1842, jusqu'à cinquante mille pèlerins.

Ceux qui, ne considérant les légendes que comme de simples traditions populaires, ne les jugent pas dignes d'une attention sérieuse, se trompent souvent, car des faits notables s'y rattachent.

Ainsi tout d'abord, à propos de cette foule de pèlerins que la coïncidence du vendredi saint avec

(1) Ces quarante et un martyrs sont honorés à Sandomir depuis le treizième siècle.

Digitized by Google

l'Annonciation attire au Puy, il faut savoir qu'un ermite du dixième siècle, Bernard de Thuringe, se croyant mal à propos doué du don de prophétie, avait prédit que la fin du monde arriverait très-certainement, lorsque la fête de l'Annonciation de la sainte Vierge, prélude à jamais béni de la rédemption des hommes, tomberait le jour du vendredi saint, jour où cette grande rédemption s'est consommée. — Or, il advint qu'une telle prédiction, venue d'un personnage respecté, s'étant peu à peu répandue, jeta d'universelles alarmes dans une année où Pâques se trouvait, comme en 1842, le 27 mars. Ce fut surtout dans le midi de la France que la terreur fut à son comble. Notre-Dame-du-Puy était déjà célèbre; déjà les chrétiens y venaient chercher les divines faveurs, dans un de ces lieux marqués de la prédilection de Marie; ils y venaient honorer une de ces images révérées, auxquelles la vierge sainte s'est plu à donner quelque lustre, par une manifestation spéciale de grâces. Le Saint-Siége, toujours en avant dans la voie des lumières, toujours prompt à combattre les idées superstitieuses et les folles croyances, calma l'effroi général en démentant la prophétie prétendue, et en accordant au contraire, à l'église de Notre-Dame-du-Puy, pour toute année où le vendredi saint et l'Annonciation se rencontreraient le même jour, un jubilé riche d'indulgences. Les terreurs disparurent; la prédiction tomba; et la fin du monde ne vint pas.

Digitized by Google

Mais voici l'origine de l'église du Puy. — Il faut savoir que, dans la vieille langue de l'Auvergne, puy (1) veut dire montagne. Une dame gauloise, que saint Évode, premier évêque du Puy (2), avait baptisée, tomba gravement malade. Se sentant près de mourir, elle crut entendre une voix surnaturelle qui l'avertissait qu'elle retrouverait la santé sur la cime d'un puy ou mont voisin de sa demeure. Elle s'y fit transporter; dès qu'elle se fut assise sur le rocher volcanique, elle tomba dans un doux sommeil. Alors il lui sembla qu'elle voyait une femme d'une beauté ravissante. Un nombreux cortége d'esprits célestes l'entourait. Elle s'écria : — Quelle est cette reine si gracieuse et si belle qui vient à moi dans ma détresse?

— C'est la reine des cieux et notre reine, répondit un ange. Elle aime ce rocher ; elle vous charge d'en prévenir l'évêque, son serviteur. Et afin que vous ne preniez point ce qui se passe pour un vain songe, levez-vous, femme, vous êtes guérie.

Aussitôt la malade s'éveilla. La sainte vision avait disparu, et avec elle la fièvre et la langueur. La bonne dame, remise en santé, se hâta de courir chez l'évêque et lui raconta le merveilleux événement. Saint Évode, l'ayant entendue, monta au rocher; le sol s'était subitement couvert de neige, quoiqu'on

(1) En latin *podium*, élévation, amphithéâtre.

(2) Saint Évode, qui transporta au Puy le siége épiscopal, était le septième successeur de saint George, apôtre de l'Auvergne.

Digitized by Google

fût au mois de juillet. Comme le saint prélat en marquait son extrême surprise, un cerf, tout à coup s'élançant, traça de ses pieds légers le plan d'une église sur la neige ; après quoi poursuivant ses bonds et sa course il rentra dans le bois voisin. L'évêque fit cerner d'une palissade l'enceinte marquée d'une façon si extraordinaire. Peu de jours après, il jeta sur cette terre favorisée les fondements de la cathédrale du Puy. Telle était l'antique tradition ; elle remonte au sixième siècle.

Une autre circonstance devait rendre plus auguste encore ce sanctuaire de la Vierge immaculée. Quelques-uns de ces enfants du Christ qui, précurseurs des croisades, ne voulaient pas mourir sans avoir visité les saints lieux de la Palestine, revinrent un jour au Puy avec leur évêque, rapportant de la terre sainte une illustre image de Marie. C'était encore sous la première race de nos rois. De touchants récits se répétaient ; des faits surprenants étaient racontés. La foule s'étonnait des sentiments de vénération qu'elle éprouvait devant cette image aux formes étranges. Elle était noire ; et on disait que c'était la plus ancienne de toutes les statues de Marie (1).

Avant d'aller plus loin, on nous permettra de la décrire ; et même nous emprunterons pour cela le rapport d'un écrivain philosophe, Faujas de Saint-Fond, dans ses *Recherches sur les volcans éteints*

(1) A l'exception peut-être de Notre-Dame de Chartres.

Digitized by Google

du Vivarais et du Velay. Il lui fut permis d'examiner de près la sainte image, en observateur exact. Malgré la nature de ses opinions, il commence par déclarer que c'est sans doute en effet la plus ancienne statue de la sainte Vierge qui soit en France.

Elle est placée, dit-il, sur un autel à la romaine et surmontée d'un baldaquin. Elle est noire, ainsi que l'enfant Jésus, et vêtue d'un grand manteau d'étoffe d'or, chargé de pierres précieuses et de petits reliquaires fort riches. Elle a aux pieds des souliers de drap d'or et sur la tête une couronne en manière de casque, d'une façon antique. Une seconde couronne, d'un style plus moderne, est suspendue au-dessus de son front. Plusieurs rangs de très-petites perles fines pendent derrière le cou en guise de cheveux ; ses yeux, qui sont peints, sont recouverts de deux portions demi-sphériques de verre ou de cristal, qui leur donnent un éclat singulier. La statue a de hauteur un peu moins de deux pieds et demi ; on dirait aujourd'hui quatre-vingts centimètres. Elle est assise, à la façon de certaines divinités de la vieille Égypte. Le dessin en est dur et sauvage, comme l'œuvre de quelque peuple primitif. Elle est en cèdre incorruptible, tout enveloppée de petites bandelettes de toile fine, très-soigneusement et très-solidement collées sur le bois, selon la méthode égyptienne.

Sur ces données, Faujas de Saint-Fond, savant creux et vide de l'école de d'Holbach, opina que la

Digitized by Google

sainte image du Puy était une ancienne statue égyptienne. Il écrivait en 1777. Dulaure, autre docteur de même race, cite et ne manque pas d'appuyer ce sentiment, dans sa *Description des principaux lieux de France.*

On a vu quelquefois de précieuses statues antiques changer de destination. Mais ce n'est pas ici le lieu, comme nous allons le montrer. Faujas et Dulaure étaient des érudits de la force de Dupuis, l'auteur lunatique de l'*Origine des cultes*, lequel, en ennemi de l'Église et des saintes Écritures, publia, à grand bruit de fanfares, une dissertation, morte aujourd'hui, sur le *Zodiaque de Denderah.* Il avait prouvé que ce zodiaque était antérieur à la création du monde, quand vinrent les vrais savants, les Champollion, les Letronne, qui reconnurent et démontrèrent que c'était tout au plus un ouvrage du siècle de Néron (1).

Les esprits qui se sont tristement détraqués à la suite des songes creux ont raisonné sur leurs suppositions. On a même écrit que la vénérable image du Puy était la statue antique d'Isis et d'Osiris....

Mais, répondaient humblement les cœurs droits et simples, comment se fait-il donc qu'il se soit accompli devant Notre-Dame du Puy tant de miracles insi-

(1) Ils avaient été devancés par Testa, Deluc, Visconti, Lalande et plusieurs autres, tous d'accord sur ce fait que le zodiaque de Denderah est un ouvrage grec du premier ou du second siècle de l'ère moderne.

Digitized by Google

gnes, des miracles avérés, incontestés, évidents, des guérisons matérielles, des faveurs inexplicables, des miracles à remplir plusieurs volumes? Comment se fait-il que le pèlerinage en soit resté si auguste? qu'il y soit venu, par suite de vœux, les papes Urbain II, Gélase II, les rois Louis VII, Philippe-Auguste, saint Louis, Philippe-le-Hardi, Philippe-le-Bel, Charles VI, Charles VII, Louis XI, François Ier, et tant d'autres princes? Comment de si éminents personnages ont-ils montré une dévotion si sincère à Notre-Dame-du-Puy?... C'est qu'ils savaient son origine, dont le souvenir ne s'est jamais effacé. On racontait que la sainte image venait d'un petit temple d'Arabes, qui les premiers, dans les déserts des confins de l'Égypte, avaient honoré Marie et sculpté son image, à la manière des arts du pays.

Ceux qui, au dernier siècle, se posaient en philosophes, ont beaucoup raillé la dévotion aux images et aux saintes reliques. Ils ont tout fait pour répandre le mensonge des protestants allemands, copistes eux-mêmes des vieux iconoclastes, que le culte des images n'avait commencé qu'au septième ou au huitième siècle. On leur répondait en rappelant l'histoire de sainte Marie d'Égypte, ramenée à Dieu par une sainte image de la Vierge; on leur citait d'autres exemples; on leur présentait, dans les actes authentiques des premiers siècles, le culte des images établi. Mais ils faisaient comme au sujet de Galilée; ils ne voulaient pas être détrompés.

Digitized by Google

Voici, sur la statue de Notre-Dame du Puy, des faits, que nous ne donnons pourtant pas comme *absolument certains*. Quand les bergers qui étaient venus adorer l'enfant Jésus sortirent de l'étable de Bethléem, « ils se retirèrent, dit le texte sacré, en glorifiant Dieu, et ils répandirent ans les montagnes les merveilles de cette nuit sainte, où le Sauveur du monde était né. » Ce furent ces récits heureux qui, sur les confins de l'Égypte, portèrent, dit-on, une tribu d'Arabes du désert à révérer Marie et l'Enfant. Ils sculptèrent l'image de la Vierge tenant son fils sur ses genoux, l'appliquèrent à l'une des colonnes de la Kaaba, et la mirent au nombre de leurs divinités. Les historiens arabes mentionnent cette circonstance. El Azhraki (1) rapporte que la figure de la vierge Marie, avec le jeune Aïssa (Jésus), sur ses genoux, était sculptée, comme une divinité, devant une des colonnes les plus proches de la Kaaba (maison sacrée), et qu'on l'y voyait encore du temps de Mahomet.

Cette même tribu d'Arabes qui, la première, adora Jésus dans les bras de sa mère, à la nouvelle du massacre des Innocents se leva tout entière, dit encore El Azhraki, attaqua le roi Hérode, et lui fit une guerre acharnée, qui ne se termina que sous ses fils.

Eh bien ! c'est, à ce qu'on croit, cette image an-

(1) Cité par Burkhardt, *Voyage en Arabie*, tome I, pag. 221. M. l'abbé Orsini, la Vierge, Histoire de la mère de Dieu.

Digitized by Google

tique que l'on révère au Puy; et l'on conçoit qu'elle puisse être l'objet des douces complaisances de Marie, notre Dame. On conçoit aussi que cette image placée dans la chapelle bâtie par le pieux Evode ait été promptement entourée d'habitations, qui ont formé la ville du Puy.

Outre les grâces sans nombre qu'elle a répandues, elle a béni la contrée. Des saints et des missionnaires se sont formés sous son influence; c'est devant elle que le pieux Adhémar de Monteil, évêque du Puy, fit le vœu qui le lia à la croisade de Godefroi de Bouillon, dont il fut le chef spirituel. Et lorsqu'à la suite des revers de la deuxième croisade, la France se trouva dévastée par des brigands qui couraient les grands chemins, détroussaient les passants, brûlaient les châteaux, pillaient les villages, ce fut sous la bannière de la sainte image que les évêques du Puy établirent la confrérie des chevaliers de la Vierge, l'une des branches pures de cette chevalerie errante, qui avait pour mission de poursuivre les bandits, de secourir les opprimés; et ils parvinrent à purger le pays et à ramener la paix.

Nous rapporterions bien des faits encore; mais nous devons ici nous restreindre (1).

(1) L'église de Notre-Dame du Puy avait beaucoup de priviléges. Ses chanoines portaient la mitre. Les rois et les dauphins de France étaient chanoines-nés de Notre-Dame du Puy. Le trésor de l'église était riche en précieuses reliques. Il y a plus de mille ans que Théodulphe, évêque d'Orléans, donna à Notre-Dame du Puy un beau manuscrit contenant l'Ancien Testament, la Chronographie de saint Isidore et autres

Digitized by Google

II. — L'ENFANT DE CHŒUR.

L'aventure que nous allons raconter est choisie dans un grand nombre de merveilleux récits. Il n'y a pas long-temps qu'elle avait un intérêt d'actualité. C'est lorsqu'on a publié (littéralement traduits du texte arabe) les interrogatoires officiels relatifs à l'assassinat du Père Thomas et de son domestique, crime commis à Damas le 5 février 1840. Cette procédure surprenante, où l'on retrouve, comme si on reculait de dix-huit siècles, le vieil Orient judaïque, a révélé, sur les Juifs de nos jours qui vivent en Asie, des détails tout à fait étranges. Déjà, lorsque la nouvelle du forfait de Damas se fut répandue en Europe, l'auteur du *Journal historique et littéraire*

œuvres. Il fit ce don en actions de grâce de sa délivrance de la prison d'Angers, où il se trouvait renfermé, l'an 815, lorsque, le jour des Rameaux, le roi Louis-le-Débonnaire le délivra. Ce manuscrit, très-bien conservé, se voit aujourd'hui dans les archives de l'évêché du Puy. Une partie est écrite sur des feuilles de vélin ordinaire avec des lettres noires et rouges et quelques lettres en or. L'autre partie est écrite en lettres d'or et d'argent sur des feuilles de vélin teint en pourpre avec des ornements de style byzantin. Remarquable par la beauté de son exécution et sa conservation, ce manuscrit ne l'est guère moins par les tissus de divers genres qu'il renferme. Théodulphe, pour préserver les lettrines d'or et d'argent du frottement qui, à la longue, aurait fini par les faire tomber, a placé entre chaque page des tissus de l'époque où il vivait. Ces tissus, presque tous d'origine indienne, n'ont pas d'analogues parmi nos tissus modernes ; les uns sont en cachemire broché et espouliné à quatre couleurs. D'autres sont des crêpes, des gazes légères et transparentes ; d'autres enfin, des mousselines en poil de chèvre et des crêpes de Chine de la plus grande beauté. La matière qui forme la plupart de ces tissus est la soie, le poil de chèvre et le poil de chameau.

Digitized by Google

de Liége avait donné un curieux et savant article, plein de faits si extraordinaires, que quelques lecteurs avaient cru y trouver une appréciation exagérée de l'esprit superstitieux et sanguinaire des Juifs égyptiens. D'autres croyaient du moins que les doctrines des siècles passés n'étaient plus appliquées chez les Israélites de notre époque. La mise au jour officielle des interrogatoires de Damas vint démontrer l'exactitude de l'écrivain liégeois. Cette publication, du reste, avait été déterminée par les attaques d'un Juif, nommé Auguste Fabius, lequel, dans une brochure réimprimée à Lyon et intitulée *Offrande au Dieu de l'univers*, prodiguait au catholicisme des outrages inconcevables.

Or, en l'année 1325, l'église cathédrale de Notre-Dame-du-Puy possédait, parmi ses enfants de chœur, un aimable enfant, que tous les honnêtes bourgeois chérissaient, pour sa gentillesse, sa douceur, sa piété dévouée à la Vierge sainte et aussi pour sa belle voix, pure et fraîche. Il n'avait jamais plus de zèle et jamais ses chants allègres ne remplissaient plus harmonieusement les voûtes du saint édifice, que lorsqu'on célébrait les fêtes chères à Marie. Il chanta si merveilleusement, à la messe de minuit, les joyeux cantiques de la naissance du Sauveur, que plusieurs bons prud'hommes se proposaient de l'aller fêter le lendemain chez ses heureux parents.

Mais le lendemain, le père et la mère de l'enfant n'étaient pas, comme les autres années, égayés de

Digitized by Google

ses noëls. Ils étaient plongés au contraire dans une de ces mornes douleurs qui ne se décrivent point. Le cher enfant de chœur n'avait pas reparu.

Après la messe de minuit, on l'avait vu sortir de l'église et se perdre dans la foule. Personne depuis ne savait donner de ses nouvelles.

En vain on le chercha. Les bourgeois et le clergé, les enfants et les mères, les magistrats et l'évêque, le redemandèrent en vain dans la cité et dans les alentours. Les informations et les recherches n'eurent aucun résultat. L'enfant de chœur avait disparu, aussi complétement que s'il se fût envolé dans le ciel, comme disent les légendes; et on ne saisissait de lui aucune trace.

C'était, dans le Puy, grand deuil et grande rumeur, et aussi grand étonnement.

Hélas! faut-il le dire? un juif, qui s'était irrité d'entendre l'enfant chanter avec tant de joie le mystère divin de la naissance de Jésus, un juif à qui ses rabbins disaient que tuer un chrétien est œuvre méritoire et non homicide (1), un juif avait dans l'obscurité saisi l'enfant de chœur, au détour d'une rue sombre, l'avait bâillonné, garrotté, emporté chez lui; puis il l'avait assassiné, croyant faire un acte religieux. Il l'avait ensuite si secrètement enterré, que nul soupçon n'était venu troubler son repos.

Le juif fanatique, content de son succès, y avait pris goût; et il voulait, dit-on, pour la Pâque immoler

(1) Voyez le Journal historique et littér. de Liége; janvier 1841.

Digitized by Google

un autre infidèle. C'est le nom qu'il donnait aux chrétiens. La facilité de son premier crime le détermina à chercher sa seconde victime dans l'innocente troupe des mêmes enfants de chœur.

Sachant qu'il y avait une procession le dimanche des Rameaux, il sortit de sa demeure et vint rôder autour de la cathédrale, flairant sa proie. Les bannières et la croix sainte, les flambeaux et les insignes sacrés frappèrent bientôt ses regards. Les fidèles marchaient pieusement, portant dans leurs mains le rameau bénit et chantant l'*Hosanna*. Le meurtrier ne savait pas que son heure allait sonner.

Au moment où la procession défilait devant lui, au bas de la montée qui conduit à la vieille cathédrale, il se fit un immense mouvement. — L'enfant de chœur, assassiné dans la nuit de Noël, parut tout à coup, — comme sortant de la tombe. — Subitement il se trouve à son rang; — il raconte à la foule étonnée sa mort tragique. Une main puissante vient de le retirer du linceul.

Il jette ses regards autour de lui; il reconnaît dans la multitude son meurtrier sacrilége, pâle, tremblant d'épouvante; il lève la main; il l'accuse et le désigne.

Un cercle se forme aussitôt; en un instant on instruit l'horrible affaire. On court à la maison du juif; on visite la fosse ouverte; on a les preuves du crime et les preuves du miracle. La sentence est bientôt rendue; — et pendant que le juif est lapidé

Digitized by Google

par le peuple, on porte l'enfant de chœur devant l'image auguste de Notre-Dame, qui venait de le rendre à la vie. —

Si ce fait prodigieux n'était qu'un récit de bonnes gens, s'il n'était qu'une légende sans monument et sans appui, une narration de quelque honnête chroniqueur, une simple tradition, bien des lecteurs croiraient faire preuve d'esprit, en disant : — C'est un conte; — manière facile de rejeter tout ce qui paraît extraordinaire.

Mais le roi Charles-le-Bel vint au Puy, pèlerin de Notre-Dame. — Il voulut informer consciencieusement sur ce fait; et — de l'avis de son conseil, — il rendit une ordonnance motivée, par laquelle, vu leurs doctrines détestables, les juifs étaient chassés du Puy.

Il y ajouta un de ces actes qui donnent un si vif cachet au moyen âge; c'était un diplôme, qui accordait — aux enfants de chœur de Notre-Dame-du-Puy en Vélay, — le droit de juger les juifs qui rompraient leur ban. — Et plus d'une fois depuis lors, les enfants de chœur de la cathédrale du Puy, assemblés en tribunal, eurent occasion de rendre, en raison de ce droit, leurs sentences sans appel.

Les faits qu'on vient de lire, nos pères les racontaient; et peut-être ne devons-nous pas croire légèrement que leur témoignage soit dénué de toute valeur.

Digitized by Google

LÉGENDE DU SIRE DE CRÉQUY (1).

Consolatrix afflictorum.

Le roi Louis-le-Jeune, à la voix de saint Bernard, ayant pris la croix en 1147, nul homme de cœur ne se crut dispensé d'accourir sous sa bannière. Ducs et comtes, barons et chevaliers, tous les jeunes seigneurs marchèrent avec leurs vassaux; et une armée de quatre-vingt mille hommes se mit en mouvement pour la terre sainte.

Parmi les preux qui se croisèrent alors, « se vouant à défendre le tombeau de Jésus-Christ, » on remarquait à sa bonne mine, à son air martial, à son illustre nom, à sa noble origine, le sire Raoul de Créquy. Gérard, son père, comte de Ternoy, vivait encore. Il avait brillé lui-même dans les rangs héroïques des compagnons de Godefroi de Bouillon, et il se réjouissait noblement du vœu de son fils Raoul.

En cette même année, — et depuis peu de mois, Raoul de Créquy avait épousé une noble dame,

(1) Tirée des vieilles chroniques, des ballades populaires et de la Romance du sire de Créquy, œuvre de poésie d'un moine picard du treizième siècle, maladroitement rajeunie au dix-huitième siècle, mais dont M. Lebrun de Charmettes a donné une bonne version en prose. Ce récit s'appuie encore sur une tradition non interrompue, et assez accréditée pour mériter une certaine confiance.

Digitized by Google

douce et belle, du pays de Bretagne. Elle était enceinte, quand son baron, comme dit la vieille romance, se fit enrôler sans son consentement, ce qui était *contre l'usage et la coutume*. Elle en fut si désolée que rien ne pouvait raffermir son cœur en deuil. Le bon et courtois chevalier faisait de son mieux pour la réconforter par de douces et loyales paroles, la priant de consentir à l'accomplissement de sa sainte promesse. Le vieux sire disait à la dame, en l'exhortant de son côté : — Moi aussi, en mon jeune temps, j'ai été outre mer. Je m'étais semblablement croisé sans l'aveu de mon père, et ma bonne mère s'en troublait fort. Cependant l'un et l'autre furent joyeux quand je revins avec honneur. Certes, dame! votre baron ne peut voir son roi entreprendre tel pèlerinage et ne pas aller avec lui batailler pour la foi. N'a-t-il pas trente ans? C'est pour tout gentilhomme l'âge des grandes choses, et s'il restait en son manoir, il n'y amasserait que honte et mépris.

La pieuse dame à la fin, cédant à l'honneur et au devoir, fit taire la révolte de son cœur et agréa le départ de son mari. Il emmenait Roger et Godefroi, les deux plus braves de ses trois frères; et vingt-sept écuyers le suivaient.

Le moment de la pénible séparation arriva bientôt. La dame ne put se tenir de pleurer très-amèrement, quand Raoul ému lui jura pour la dernière fois constance et féauté. Il lui ôta du doigt l'anneau

Digitized by Google

nuptial qu'elle avait reçu avec tant de joie, le rompit en deux parts, lui en laissa l'une et prit l'autre :

— Cette moitié de l'anneau qui fut béni pour notre sainte union, dit-il, je la garderai toujours en époux loyal et fidèle; et quand je reviendrai de mon pèlerinage, je vous rapporterai ce cher gage de notre foi.

Il tenait la dame par la main. La conduisant tremblante à son vieux père, il le conjura de la chérir toujours comme sa fille bien-aimée. Le vieux comte le promit et il embrassa la dame en pleurant. Alors le chevalier s'agenouillant devant lui :

— Cher sire, mon père, dit-il, pour que mes jours loin de vous soient heureux, bénissez-moi; et que vos vœux et vos prières m'accompagnent en ce saint voyage.

Le vieillard étendit les mains sur son fils, et levant les yeux au ciel il dit :

— Seigneur tout-puissant, bénissez mon cher fils en cette guerre qu'il entreprend pour votre nom ! Et vous, Vierge très-bonne, notre dame et souveraine, soyez son réconfort; protégez-le aux jours du péril, et le ramenez sans tache et sans reproche en sa terre natale !

Le vieillard bénit pareillement avec grande affection ses deux autres fils, et il les embrassa, ainsi que tous les chevaliers qui partaient à leur suite.

Le sire de Créquy et ses compagnons s'élancèrent donc sur leurs palefrois ardents, au son des clairons

Digitized by Google

et des trompettes ; la noble troupe se mit en marche, précédée d'un hérault qui portait la bannière de la croix. Ils chevauchèrent tant qu'ils rejoignirent l'armée, laquelle étant partie en avant avait déjà fait quelque chemin. Jamais, disent les ballades, on n'avait vu si belle armée, si gentille noblesse, si vaillantes troupes. Il faudrait un livre bien grand pour rappeler tous les hauts faits qu'ils allaient accomplir ; mais nous ne contons ici que l'histoire de Raoul de Créquy.

Il avait laissé en tristesse profonde sa femme et son père, et dans ces temps-là on n'avait pas, comme de nos jours, l'allégement des fréquentes nouvelles. Toutefois le temps suivait son cours, et l'heure vint où la dame de Créquy donna le jour à un fils plein de gentillesse, dont la vue consola son cœur. Le vieux comte en eut tant de joie, et sa liesse fut si vive, qu'il reprit un front serein. Il se hâta d'envoyer au chevalier un message qui le joignit heureusement chez les Pamphiliens, au port de Satalie, où il venait de relâcher. Raoul de Créquy, apprenant qu'il était père d'un fils et que l'enfant et sa mère étaient en santé, fit grande fête avec ses amis. Mais son allégresse, hélas! ne devait pas durer long-temps.

Une rencontre eut lieu peu après entre les soldats de la croix et les Sarrasins. Raoul menait sa bannière en avant de l'armée. Son ardeur l'emporta ; il s'engagea dans un passage étroit, suivi seulement

Digitized by Google

de deux petites troupes que commandaient le sire de Breteuil et le sire de Varennes. Les trois pelotons ensemble de ces nobles chefs ne formaient en tout qu'une centaine de lances. Les Sarrasins, maîtres en grand nombre du sommet de la montagne, gardaient ce passage périlleux. Ils décochaient une grêle de flèches sur les chrétiens, qui, à grands coups d'épée, forçaient pas à pas le défilé. Roger et Godefroi, les deux frères de Raoul, avaient succombé au premier rang, avec vingt de leurs hommes d'armes, et les chrétiens ne reculaient pas. Quoiqu'ils vissent qu'à chaque fois qu'ils repoussaient les mécréants leur nombre se doublait aussitôt, ils avançaient. Là furent tués les sires de Breteuil, de Varennes, de Montgay. Les sires de Maumey, de Brimeu, de Bauraing, d'Esseike, de Mesgrigny, de Sempey, de Suresnes, restèrent parmi les morts. Des écuyers et des pages qui n'avaient pas encore de barbe au menton furent couchés dans la poussière.

Le sire de Créquy, en homme de grand et haut courage, ne voulut jamais céder, combattant toujours et invoquant toujours Notre-Dame. Navré de blessures, il fut à la fin renversé.

Quand les sept chevaliers qui restaient seuls avec lui ne le virent plus debout, ils rebroussèrent chemin et regagnèrent l'armée, où ils portèrent la sombre nouvelle de cette défaite. — Alors les infidèles, possesseurs du champ de bataille, dépouil-

Digitized by Google

lèrent à la hâte les corps des chrétiens. Ils vinrent au sire de Créquy gisant parmi les autres morts, mais non encore éteint. Il s'agita aussitôt.

— Celui-là est vivant, cria l'archer qui le tenait; ne l'achevons pas. Il est le chef de la troupe et sera très-cher racheté.

On l'enveloppa dans un manteau; on l'emporta au camp, où l'on visita ses blessures; et quoiqu'elles parussent mortelles, on mit dessus des onguents et on les banda.

Épuisé par la perte de son sang, le chevalier resta long-temps comme inanimé. Sa jeunesse et sa force prirent pourtant le dessus; il revint à la vie.

Mais en songeant qu'il était esclave des Sarrasins, il calcula avec épouvante les grandes misères qu'il allait endurer, bien que le partage du butin l'eût fait tomber en la puissance d'un maître qui lui montrait de la bienveillance. Le Sarrasin lui donna sa main à baiser. Raoul comprit que cette faveur pouvait adoucir son sort; et se mettant à genoux il fit entendre par signes qu'on lui avait enlevé, en le dépouillant, un petit reliquaire enfermé dans une bourse avec la moitié d'un anneau, et que ce trésor lui était aussi cher que la vie. Par compassion pour sa détresse, son maître ordonna que ces objets lui fussent rendus.

Dès qu'il fut à moitié guéri, profitant de l'offre qui lui était faite de se racheter moyennant deux

Digitized by Google

cents besants d'or (1), Raoul dépêcha un messager au camp des Français. Ce messager, par malheur, tomba au milieu des chrétiens, dans un moment où ils faisaient un grand carnage des infidèles; et il fut massacré avec eux. Les Sarrasins, chaudement repoussés dans cette rencontre, reculèrent même en désordre jusqu'au lieu où gémissait le prisonnier, qui, sans doute, dut espérer un moment que les chrétiens vainqueurs allaient venir rompre ses fers. Mais son maître n'attendit pas les soldats de la croix; il s'enfuit avec sa famille et ses esclaves; et dans sa terreur il entraîna le pauvre chevalier jusqu'au fond de la Syrie.

A mesure qu'il s'éloignait davantage de l'armée française, le sire de Créquy trouvait sa servitude plus pesante et son sort plus affreux. Il écrivit plusieurs lettres. Aucune ne parvint au camp du roi, ni en France. Toute l'armée au contraire le croyait mort; et les premiers messages qui furent expédiés en Europe portèrent à son manoir la nouvelle de son trépas. Sa dame, en l'apprenant, tomba pâmée. « Jamais depuis ce moment, dit la ballade, son vieux père ne jouit d'une heure de santé. Le chagrin le conduisit rapidement au cercueil. La dame de Créquy eût bien voulu mourir avec lui, si elle n'eût été nécessaire à l'enfant, dont elle déplorait nuit et jour

(1) Cette monnaie était nommée besan ou besant, par corruption de Byzance, où, dans l'origine, elle avait eu cours, du temps des empereurs. On croit que le besant d'or valait environ cinquante francs.

Digitized by Google

le malheur. Raoul avait laissé en France Baudouin son plus jeune frère, qui voulait hériter de ses châtellenies et en dépouiller l'enfant, pour être à sa place seigneur de Créquy et des autres lieux. Le père de la dame était un seigneur puissant. Mais, demeurant en Bretagne, il se trouvait trop éloigné d'elle pour venir la protéger avec ses hommes. La voyant sans défense, il lui conseillait de prendre pour second mari le sire de Renty, noble seigneur qui, touché de sa sagesse, de ses douces vertus et de sa bonne grâce, cherchait à l'avoir pour femme. Elle se refusait, malgré ses peines et ses tourments, à célébrer de secondes noces, pleurant toujours son baron et se berçant encore quelquefois de l'espoir qu'elle le reverrait. »

Plusieurs années passèrent ainsi, longues et amères pour la dame, dures et affreuses pour le chevalier. Son maître, à qui il promettait toujours qu'on le rachèterait, le faisait en attendant servir et travailler. Sa fonction consistait à garder les brebis, sous les ordres d'un premier berger qui avait l'intendance de tous les troupeaux. Tous les jours, au milieu des champs, il priait, demandant à Dieu et à Notre-Dame de mettre un terme à ses maux, mais supportant avec résignation la douleur de ne recevoir réponse à aucune de ses lettres.

Sept années d'esclavage avaient pesé sur sa tête, quand le bon maître qu'il avait vint à mourir. Il fut mené au marché, exposé et vendu. On le paya cher,

Digitized by Google

à cause de sa haute taille, et parce qu'on disait : C'est un noble seigneur qui sera racheté à grand prix. Pour surcroît d'infortunes, il échut à un maître dur, qui exécrait les chrétiens, et qui lui fit subir dès les premiers jours toutes sortes de mauvais traitements.

— Tu vois bien que ta nation t'a abandonné, disait-il; renie ta foi, invoque notre prophète, et je te donnerai des champs, de l'argent et une femme.

Le sire de Créquy eût mieux aimé mourir, que renoncer de la sorte à son salut et oublier sa dame.

Espérant le dompter, son maître l'enferma dans une vieille tour, le chargea de chaînes, et lui infligea des tortures diverses. Cette tour délabrée n'avait pas de toit. Le soleil y dardait, toute la journée, ses rayons enflammés, excepté sur les dernières marches des montées. C'était là que Raoul se réfugiait, lorsqu'on le laissait quelques moments en repos. Il avait des entraves aux pieds et aux mains; et il était attaché au mur par une longue chaîne, ne recevant chaque matin pour nourriture qu'une écuelle de riz, un morceau de pain noir et une jatte d'eau.

Son maître venait souvent l'appeler, pour le presser de renier sa religion; et sur son refus persévérant, il le faisait battre d'une longue gaule, jusqu'à ce que le sang ruisselât par tout son corps. Il fut martyrisé de la sorte pendant trois ans, sans que jamais les tourments fissent fléchir sa foi.

Après dix années de captivité, n'osant plus comp-

Digitized by Google

ter sur sa délivrance, il ne souhaitait que la mort. Et cependant, lorsqu'un jour son maître lui vint dire : Puisque tu demeures chrétien et qu'on ne te rachète pas, demain, sans autre délai, je te ferai étrangler, — il n'éprouva pas seule la joie que lui causait le terme désiré de ses peines; un autre sentiment s'éleva dans son triste cœur et fit venir à ses yeux de grosses larmes. Il songea qu'il ne reverrait plus sa femme si aimée, et qu'il n'avait jamais encore embrassé son cher enfant. Néanmoins, en chrétien soumis, il fit humblement sa prière du soir, étouffa ses sanglots, recommanda son âme à Dieu, et supplia Notre-Dame, s'il ne devait plus presser sur son cœur les êtres qui lui étaient chers, de les protéger et de les bénir. Il invoqua pour son fils orphelin le patronage du bon saint Nicolas, qui veille sur les enfants chrétiens. Et, se remettant, — pour la vie ou la mort, entre les mains de la sainte Vierge, il céda à sa lassitude, s'étendit par terre et s'endormit.

Dans son sommeil, il lui sembla qu'une dame inconnue, mais dont il avait vu les traits sculptés dans la chapelle de Créquy, se penchait doucement sur lui et faisait tomber ses entraves et ses chaînes. La secousse que lui causait un tel bonheur l'éveilla. Il vit en effet ses chaînes rompues à ses pieds. D'abord, croyant rêver encore, il se frotta les yeux; ses mains n'étaient plus attachées; ses pieds étaient libres; il se leva et marcha pour s'en assurer.

Le soleil brillait sur son front et ne le brûlait pas....

Digitized by Google

Il regarda autour de lui, et, allant de surprise en surprise, il reconnut qu'il se trouvait dans un bois....

Dès qu'il put rasseoir ses sens, son premier mouvement fut de tomber à genoux pour remercier Dieu et Notre-Dame du bien-être tout nouveau qu'il éprouvait.

Le sentiment de ce bien-être était si vif, et ses poumons se dilataient dans un air qui leur était si convenable, que le sire de Créquy se demanda un instant si on ne l'avait pas peut-être étranglé durant son sommeil, et s'il n'était point en paradis?

Mais les oiseaux qui chantaient, les arbres qui frémissaient au vent, les insectes qui bourdonnaient dans l'herbe, tout lui représenta bientôt qu'il était encore sur la terre. Toutefois, il foulait un sol plus doux; et il était libre. Libre! une main bénie l'avait donc délivré? Mais encore, était-il loin de son maître? Était-il hors de sa portée? Où se trouvait-il? Comment sortir de ce bois? Comment retourner en Europe?

Mille craintes inquiètes se dressaient devant lui, lorsqu'au bout d'un sentier il aperçut un bûcheron qui coupait du bois. Il courut à lui. Le bûcheron n'eut pas plutôt jeté les yeux sur Raoul que, le prenant pour un spectre, et saisi d'épouvante, il s'enfuit à toutes jambes.

Le pauvre chevalier n'avait pas prévu l'effet qu'il devait produire. Maigre, décharné, brûlé par le so-

Digitized by Google

leil de l'Afrique, n'ayant pour vêtement qu'un mauvais sayon sans manches, étroit, et qui ne lui descendait pas même jusqu'aux genoux, avec la barbe longue, la tête rasée, la peau noire, il avait plutôt l'air effectivement d'un fantôme que d'un homme.

Il atteignit néanmoins le bûcheron effrayé; il lui demanda, en langage de Syrie, quel chemin il devait prendre? Le bonhomme, l'entendant parler, ce qu'il ne croyait pas permis aux spectres, sentit sa peur changer de nature, et pensa que la grande main qui l'avait empoigné pouvait bien appartenir à un sauvage, ou à quelqu'un de ces esclaves maures que les croisés ramenaient aussi de la Palestine; et il répondit en français :

— Je ne comprends pas ce que vous dites.

En ce moment Raoul de Créquy éprouva la même sensation que les trois chevaliers d'Eppe, lorsqu'ils se retrouvèrent dans leur pays, sans savoir comment ils avaient fait leur route.

— Mon brave homme, dit-il en français et palpitant à chaque syllabe, si je ne rêve pas, tirez-moi de peine. Dites-moi en quel lieu je suis. Je me trouve perdu en cette contrée et je n'y connais personne.

— On appelle ce bois la forêt de Créquy, dit le bûcheron. Elle est sur les marches de Flandre. Mais vous qui m'interrogez, pauvre homme si défait, vous étiez captif sans doute en quelque navire, que la tempête aura naufragé sur les côtes voisines?...

Le chevalier, au lieu de répondre, était tombé la

Digitized by Google

face contre terre ; et, étendant les bras en croix, il s'écriait :

— O Dieu tout-puissant! ô Vierge très-sainte! notre dame et notre grand appui, notre reine et notre mère, par quel miracle avez-vous fini ma détresse?...

Il se releva ensuite, et dit au bûcheron, dont il voyait le cœur rempli de compassion :

— Le vieux sire Gérard est-il encore en vie? La dame de céans et son fils et le jeune frère du sire de Créquy sont-ils vivants et en santé?

— Ah! Jésus! vous les connaissez, nos châtelains! dit le bonhomme. Il y a longues années que le vieux sire est trépassé dans la douleur, pleurant la mort de ses trois fils aînés. Le seigneur Baudouin, qui est le plus jeune, demeurant seul, a voulu s'emparer depuis de l'héritage. Il a fait pour cela de grandes peines à la dame de Créquy. Le père de la noble dame est vivant encore. Il est venu exprès, de son lointain pays de Bretagne, pour la faire consentir à un nouveau mariage, qui conserverait l'héritage de l'enfant. Car le sire de Renty a promis de le bien garder, comme parent et autrefois ami de notre défunt seigneur, à qui Dieu fasse paix. Il est puissant en vassaux et en terres, et la dame ne pouvait mieux choisir. Elle a refusé, néanmoins, jusqu'à ces temps-ci, toute alliance, même celle-là. Il n'y a que peu de jours qu'on l'a pu décider, dans les intérêts de son fils ; et c'est aujourd'hui même qu'on va la ma-

Digitized by Google

rier, à l'heure de sexte. Il y aura au château grande et longue fête; on y fera largesse, — et, assurément, pauvre homme, vous y recevrez une honnête aumône....

Le chevalier ne disait plus rien. Il suivait le bûcheron, dans la compagnie duquel il arriva bientôt aux abords de son château, qu'il reconnut avec transport. Tout y respirait la joie.

Les guetteurs, qui gardaient les tours du pont, voyant le pèlerin dans son état sauvage, l'empêchèrent d'entrer.

— Que demandes-tu céans? lui dirent-ils. D'où viens-tu avec cet air misérable? Es-tu quelque matelot échappé d'esclavage?

— Je suis un pèlerin revenu d'outre-mer, répondit le chevalier, et, pour affaire très-pressante, il faut que je parle sur-le-champ à la dame de Créquy.

— Un homme en tel désarroi ne saurait entrer au château, dirent les guetteurs; et personne ne peut parler aujourd'hui à la dame de céans. On la pare à l'heure qu'il est pour son mariage, qui va se célébrer ce matin au prochain monastère. Attendez-la, si vous voulez, à son passage.

Le chevalier attendit en silence; et, peu de temps après, la dame de Créquy, richement parée, assise sur la haquenée d'honneur, conduite par le sire de Renty, son fiancé, et suivie de tous ses parents, à la tête desquels était son père, arrivé depuis peu pour la cérémonie, descendit sur le pont, allant au

Digitized by Google

monastère prochain, où tout était disposé pour la célébration de son mariage. On voyait une teinte profonde de tristesse dans ses yeux, qui avaient beaucoup pleuré; et aux fréquents regards qu'elle jetait sur son jeune fils, on jugeait que l'amour maternel avait seul décidé la démarche qu'elle allait accomplir.

Raoul, maîtrisant son attendrissement, arrêta la dame sur le pont.

— Je viens, noble dame, des pays d'outre-mer, dit-il. Je vous apporte des nouvelles du sire de Créquy, retenu depuis dix ans dans un très-dur esclavage ...

La dame, à ces paroles, mit pied à terre, tant fut grande son émotion. Mais bien vite, remettant ses esprits et considérant le pauvre homme qui lui parlait, elle dit :

— Votre rapport, hélas! n'est pas véritable. Mon baron est tombé mort, avec ses frères et ses écuyers, en conduisant sa bannière à l'honneur. Tous ceux qui l'avaient suivi périrent, excepté sept, qui s'échappèrent par la fuite.

— Raoul de Créquy ne périt point alors, noble dame, car il est devant vos yeux.

Un grand mouvement se fit à ces paroles, dans la foule des assistants.

— Regardez-moi, reprit le chevalier. Malgré tant de misère, et dans un tel dénûment, reconnaissez votre époux, qui autrefois vous fut si cher.

Digitized by Google

— Je ne le puis croire, s'écria la dame d'une voix étouffée, à moins que vous ne me donniez des marques. Si vous êtes mon mari, que fîtes-vous en me quittant pour le saint voyage?

— Je rompis en deux votre anneau nuptial; je vous en laissai la moitié, et j'emportai l'autre part. Dame! le voici, ce gage de notre foi...

Le chevalier avait tiré de la bourse, où il reposait à côté du petit reliquaire, le fragment de l'anneau. En le reconnaissant, la dame s'écria :

— Vous êtes mon cher époux! Vous êtes mon baron tant aimé!

Disant ces paroles, elle s'était jetée avec transport dans les bras du pauvre chevalier et demeurait suffoquée par la joie, la surprise et la compassion.

Le sire de Renty, parent et jadis ami de Raoul, voulait douter encore d'une vérité qui rendait impossible son mariage si long-temps désiré. Il y avait lutte dans son cœur entre la loyauté et l'intérêt.

— C'est la haute taille de Créquy, murmurait-il, mais je ne reconnais plus son visage.

Le père de la dame voyait mieux, et il disait :

— Je me rappelle tous ses traits; je les retrouve, quoique les peines l'aient bien changé. Quand nous l'aurons lavé et vêtu, je crois que tous le reconnaîtront...

L'enfant, qui avait dix ans, s'était approché aussi. C'était un noble cœur. Il se sentait tout bouleversé à la pensée qu'il pouvait retrouver son père. La

Digitized by Google

dame alors, reprenant quelque peu ses esprits, sentit dans sa main la main brûlante de son jeune fils, et elle lui dit :

— Voyez, mon fils; voici enfin votre seigneur et père. Venez le saluer à deux genoux.

Le chevalier ne laissa pas au charmant enfant le temps de s'agenouiller; il le prit dans ses bras et le pressa sur son cœur, versant sur lui les plus douces larmes qu'il eût jamais répandues.

Le bel enfant, sans être effarouché de la mine étrange de son père, de ses haillons, de sa tête rasée et de ses traits flétris, lui prodiguait avec effusion les plus tendres caresses et lui disait : — C'est pour vous que ma chère dame, ma mère, pleurait sans relâche, répétant toujours : Nous avons tout perdu, mon fils, en perdant votre père!

Les dames et les chevaliers qui entouraient cette grande scène, voulaient tous voir Raoul et lui parler. On fit avertir l'abbé du monastère, qui se hâta d'accourir. On rentra au château, où le chevalier fut lavé et habillé convenablement à son rang. On couvrit d'une toque sa tête rasée, et il ne parut plus si sauvage. — Comme il disait que ses chaînes étaient restées dans le bois où il s'était réveillé, on alla à leur recherche; et toute l'assemblée voulut, en ce lieu même, rendre grâces à Dieu et à Notre-Dame. Après quoi, le banquet des noces étant tout prêt, chacun se mit à table; et l'on but à la santé de Raoul, qui dut raconter longuement tout ce qu'il avait souf-

Digitized by Google

fert et comment il avait été délivré de l'esclavage et de la mort.

Il avait fait prévenir son frère Baudouin, qui vint au festin et à qui il pardonna en loyal cœur chrétien tout ce qu'il avait fait durant sa captivité pour enlever l'héritage de l'enfant. La fête fut longue au château de Créquy; petits et grands y venaient pour voir le chevalier, et tous étaient bien reçus. Il vécut plus de vingt ans encore avec sa dame fidèle, bâtit un monastère au lieu de son arrivée miraculeuse, et fit de grandes largesses, partout aux environs, à toute chapelle de Notre-Dame.

APPENDICE.

Ce retour miraculeux a dû rappeler quelques circonstances de la légende de Notre-Dame-de-Liesse et des trois chevaliers de Saint-Jean. L'époque des croisades offre plusieurs faits analogues. Quatre croisés de l'Orléanais revirent, dit-on, leur patrie par un prodige semblable. Ces récits peuvent bien n'être pas tous authentiques; et une histoire vraie peut avoir produit des calques. Nous avons donné la légende du sire de Créquy, parce qu'elle repose sur de graves monuments et sur une tradition qui a toujours été maintenue dans la grande et noble famille du héros. On vous racontera en Bretagne une aventure plus merveilleuse encore : c'est la naïve légende du bon sire de Garo. Ce seigneur, au temps des croisades, s'en fut, comme tout le monde, en Palestine, pour combattre les infidèles; il y arriva, en songeant qu'il était bien loin de son manoir. Il se battit : il était parti pour cela. S'étant un jour avancé du côté de Bethléem, il eut le malheur de tomber entre les mains des Sarrasins, qui l'enfermèrent dans un grand coffre de bois, lui et son écuyer, en lui disant : — Chien, recommande maintenant ton âme à Dieu, et demande-lui de te tirer de là; —

Digitized by Google

puis ils clouèrent le coffre, et se disposèrent à le mettre en terre comme un cercueil. L'écuyer, à l'idée de cette mort horrible, se prit à pleurer en grand désespoir. Le sire de Garo priait et remettait humblement son âme à Dieu. Mais venant à songer à son cher manoir de Bretagne, à son excellente femme, à ses petits enfants, il supplia pourtant la sainte vierge Marie de ne pas permettre qu'on l'arrachât, par un si déplorable trépas, aux chers objets de sa tendresse; promettant d'un cœur sincère, s'il lui était, hélas! donné de les revoir, n'importe comment, de bâtir une belle chapelle sous le nom de Notre-Dame-de-Bethléem. A peine eut-il formé ce vœu, dit la légende, que le maître et l'écuyer sentirent une commotion. L'écuyer se reprit à pleurer plus fort en disant: — On nous emporte, mon maître; c'est fait de nous. — Il leur sembla qu'on les emportait de la sorte pendant un assez long temps, après quoi il leur sembla qu'ils étaient arrêtés. Alors l'écuyer, prêtant l'oreille, s'écria tout à coup: — Si je ne me trompe, monseigneur, je viens d'entendre chanter le coq de Garo!... — A ces mots, le sire de Garo bénissant le ciel: — Grâces vous soient rendues, mon Dieu, mon père, mon sauveur! s'écria-t-il, et à vous, Vierge sainte de Bethléem, car vous avez entendu notre prière, et vous nous avez transportés sans doute en notre terre! Au même moment, des serviteurs, qui sortaient du manoir à la pointe du jour, apercevant un vaste coffre dans l'avenue et s'étant empressés de l'ouvrir, y trouvèrent, à leur grande surprise, leur seigneur et son écuyer... — M. E. de C., qui rapportait cette légende dans l'*Univers*, il y a quatre ou cinq ans, ajoutait: — Il serait difficile de rendre le charme de cette simple histoire, racontée sur les lieux mêmes, avec cette touchante conviction qui entraîne et embarrasse le scepticisme. S'il nous était resté quelques doutes d'ailleurs, ils auraient dû se dissiper à la vue de la chapelle gothique qui porte encore, au bout de sept cents ans, le nom de Bethléem. Cette chapelle, sur laquelle est empreint le cachet de l'époque des croisades, conserve sur ses vitraux les armoiries du sire de Garo, dont un vieux panneau tout noirci par le temps retrace l'histoire. On y voit le pieux chevalier à genoux dans le coffre fatal et les mains jointes. Bien que ses traits soient ébauchés grossièrement, il est impossible de ne pas être pénétré de l'expression de bonheur qui brille sur sa

Digitized by Google

figure. Ses yeux sont levés vers le ciel : on voit qu'il y a pour lui plus encore que la joie de se retrouver vivant dans son cher domaine, le ravissement intime d'avoir été protégé d'une manière si immédiate par la douce Vierge de Bethléem. L'écuyer est absorbé par une satisfaction plus humaine ; il ne peut en croire ses yeux. L'émotion, la surprise, l'enchantement, le mettent hors de lui. A gauche on remarque un groupe de paysans rassemblés dans l'avenue, et, sur le devant, un homme endormi tenant sur ses genoux nne sorte d'oiseau qu'avec un peu de bonne volonté on peut reconnaître pour le coq de Garo. Du côté droit, par une de ces licences de peintre dont on ne se faisait pas faute au moyen âge, se laissent voir les Turcs et les Maures, stupéfaits du prodige. Enfin dans le ciel on aperçoit, portée sur les nuages, la sainte Vierge qui suit des yeux avec complaisance ses protégés. — A un quart de lieue de la chapelle, en s'enfonçant dans les terres au milieu d'un pays aujourd'hui sauvage et abandonné, on rencontre sous le lierre les débris de quelques tourelles, et une vieille porte sculptée dont chaque jour le temps fait tomber quelque morceau. Ce sont les derniers restes du manoir qu'eut tant de joie à retrouver le pauvre sire de Garo. — Maintenant, qui nous dira si ce vitrail, quelque peu énigmatique, qui est la base de la légende, est bien compris par ceux qui en appuient leur récit? Mais il reste toujours un fait, c'est que, très-certainement, le héros de l'histoire dut, comme tant d'autres, son salut à l'intervention de Notre-Dame.

LE PRÉCIPICE.

Virgo prædicanda.

Il y a des saints qui ont vécu sur la terre ignorés des hommes, cœurs détachés des choses d'en bas, auxquels il suffisait d'être connus de Dieu. — Tel est l'un des patrons du diocèse de Cahors, dont la vie fut si cachée qu'on ne sait pas même son nom, et

Digitized by Google

qu'on l'a toujours honoré sous le titre que lui donnait le peuple, — *Amadour*, — parce qu'il était grand *amateur* de la solitude. Il vivait parmi des rochers abrupts et sauvages. Nous ne raconterons pas sa légende populaire, qui est apocryphe. Mais un fait constaté, c'est que, dans le troisième siècle, il avait construit, sur l'un des rochers appelés de son nom Roc-Amadour (1), un sanctuaire à la vierge Marie. Saint Martial bénit et consacra cette chapelle; elle devint un célèbre pèlerinage; et sous son humble voûte, grossièrement travaillée dans le roc, celle qui est le refuge des chrétiens a répandu beaucoup de grâces.

Déjà au huitième siècle on y accourait de toutes parts. Roland, l'illustre neveu de Charlemagne, traversant le Quercy en 778, se détourna pour gravir les degrés sans nombre qui montent à Notre-Dame de Roc-Amadour. Une foule d'éminents personnages suivirent dans ces précipices les traces du héros de Roncevaux. De riches présents furent déposés sur l'autel de bois de la mère de Dieu; et des religieux s'attachèrent à sa petite église, autour de laquelle une ville se fit. Clément II, Alexandre III, Grégoire XI, Martin V, Pie II, Clément XII, Pie VI et Grégoire XVI ont accordé de beaux priviléges à ce pèlerinage (2).

Dans les guerres anciennes, on respectait si bien

(1) Roquemadour, par corruption.

(2) Les souverains pontifes avaient donné à Notre-Dame de Roc-Amadour un jubilé, toutes les fois que la fête du Saint-Sacrement concourait

Digitized by Google

et si généralement la sainte image honorée à Roc-Amadour, que ceux qui portaient son empreinte, sur ces petites médailles qu'on distribue aux pèlerins, y trouvaient une sauvegarde assurée. Hélas! les protestants, en 1562, et les démolisseurs, en 1793, gens progressifs dans l'art de détruire, promenèrent pourtant aussi leurs profanations dans ces saints lieux. Passons sur des scènes si tristes. Ils n'ont pas ôté à la Vierge glorieuse sa mansuétude intarissable, et la main qui ramenait de la croisade, en 1217, Érard de Brienne (1), la main qui protégeait dans les batailles le vicomte de Turenne au quatorzième siècle, la même main bénit encore aujourd'hui les bons pèlerins.

Parmi les innombrables miracles qui ont signalé Notre-Dame de Roc-Amadour (2), nous ne citerons ici qu'un simple petit fait.

Au commencement du dernier siècle, ou plutôt à

avec la nativité de saint Jean-Baptiste. (M. Caillau, *Guide du pèlerin de Roc-Amadour*.)

(1) Érard de Brienne, seigneur de Ramerupt, de Bagneux, etc., et Philippine, son épouse, firent alors par acte public, à Notre-Dame de Roc-Amadour, un don de deux cierges qui devaient brûler jour et nuit devant son image. On voit, cent cinquante ans après, ce legs fidèlement entretenu par leurs descendants.

(2) Dans une invasion des Sarrasins, on raconte que la bannière de Notre-Dame de Roc-Amadour mettait partout devant elle les infidèles en déroute. L'un des historiens de ce sanctuaire rapporte aussi qu'il existe dans son clocher une petite cloche suspendue sans corde et sans chaîne, et qui quelquefois sonne d'elle-même, quoique personne ne la touche. Ferry de Locres atteste le même fait. On est persuadé que quand la petite cloche sonne ainsi, elle annonce une faveur, un secours,

Digitized by Google

une époque qui n'est pas bien déterminée, quoique l'événement demeure constaté par un *ex-voto*, un homme qui n'était plus jeune, et qui avait fait autrefois le pèlerinage de Roc-Amadour, traversait, dans les montagnes de l'Auvergne, une affreuse route, pratiquée entre des rochers et bordée de précipices. Il était à cheval. Un orage survint tout à coup, apportant l'épouvante. Les rapides éclairs, le tonnerre qui ébranlait tous les échos, le vent qui tourbillonnait avec fureur, forcèrent le voyageur à faire halte un moment, pour mettre pied à terre.

Mais comme il voulait tirer sa botte de l'étrier, l'éperon s'y embarrassa si complétement, qu'il ne pouvait plus, sans aide, l'en faire sortir. Dans le mouvement qu'il tenta, son talon, malgré lui, piqua violemment le cheval, que les éclairs éblouissaient. L'animal effrayé bondit aussitôt et partit comme une flèche, franchissant les rochers sauvages, traversant les précipices et ne cédant plus rien à tous les efforts de son maître.

Le voyageur, terrifié, se souvint, dans un cas si extrême, de Notre-Dame de Roc-Amadour; il l'in-

accordé par Notre-Dame à quelque pauvre voyageur en péril. Ce qui a donné lieu à cette croyance, c'est que toutes les fois que la petite cloche a merveilleusement sonné de la sorte, on n'a jamais manqué de voir arriver, peu de jours après, des pèlerins qui rendaient témoignage d'une grâce qu'ils avaient reçue dans un danger imminent, le jour même où le tintement spontané s'était fait entendre et au même instant. Voyez M. Caillau, cité plus haut. Il se pourrait néanmoins que le tintement eût lieu par une cause naturelle, comme l'impulsion de l'air.

Digitized by Google

voqua de toute la puissance et de toute la vivacité d'un cœur qui voit devant lui les bras de la mort ouverts. Il achevait à peine son ardente invocation, que ses yeux se fermèrent quelques secondes, comme sous le poids d'un subit étourdissement. En reprenant bientôt ses sens, il se trouva immobile et en sûreté, les pieds pendants au-dessus d'un précipice à pic, au fond duquel, bien loin, il apercevait son cheval sans vie. Il passa sa main glacée dans ses cheveux que la frayeur hérissait et regarda autour de lui; il vit que sa botte s'était séparée en deux, comme si on l'eût tranchée; la semelle et l'éperon avaient suivi l'étrier; le reste couvrait encore sa jambe. La puissante main qui l'avait saisi et arrêté au bord de l'abîme, l'avait assis sur la crête d'une roche aiguë, et il n'avait rien senti. Il était posé sur un coussin, formé de son manteau, que le vent avait roulé sous lui comme un siége.

Il fit le signe de la croix, prit le chemin de Roc-Amadour, et ne rentra chez lui qu'après avoir été rendre de vives actions de grâces à Notre-Dame, qui l'avait sauvé dans sa détresse.

LA SANTA CASA.

Vas insigne devotionis.

L'Europe chrétienne, au printemps de l'année 1291, était dans un état de malaise et d'abatte-

Digitized by Google

ment. On attendait tous les jours de pénibles nouvelles. Tout périssait en Palestine. Malgré les grands faits d'armes de Godefroid de Bouillon, de Baudouin son noble frère et de leurs vaillants successeurs, malgré les braves efforts de saint Louis, il ne restait aux chrétiens de la terre sainte que Saint-Jean-d'Acre, l'ancienne Ptolémaïde. L'empire de Constantinople, si périlleusement conquis par Baudouin de Flandre, échappait aussi aux bannières de l'Église latine, pendant que les peuples catholiques de la vieille Europe se faisaient entre eux d'odieuses guerres et usaient misérablement des forces qui, plus dignement employées, eussent maintenu la croix en Asie. — C'étaient l'Angleterre et la Flandre liguées contre les Français; en Italie les Gibelins armés contre les Guelfes; au sud et au nord, à l'est et à l'ouest, partout de petites querelles et des intérêts mesquins faisaient oublier la grande cause de la religion, qui pourtant n'était pas autre chose, comme toujours, que la cause de l'humanité.

L'Europe bénissait, sans le seconder, le pontificat de Nicolas IV, qui gouvernait l'Église avec une grande sagesse, favorisait les sciences, encourageait l'étude, fondait l'université de Montpellier, propageait les lumières, et s'épuisait à réconcilier les princes chrétiens, dont les dissensions abrégeaient sa vie. Il voyait avec douleur les infidèles profiter des discordes qui affaiblissaient les enfants de l'Église, pour détruire tout ce que les héros de la croix avaient fondé.

Digitized by Google

Dans ces circonstances, que nous ne devons indiquer ici que très-sommairement, il se fit un jour qnelque chose d'extraordinaire.

D'honnêtes et simples bûcherons, qui allaient tous les matins recueillir du bois sur le mont Tersato (1) en Dalmatie, furent bien étonnés, le matin du 10 mai 1291, de trouver là, en un petit pré entouré d'arbres, qu'ils avaient laissé la veille nu et désert, un édifice inopinément sorti de terre ou subitement tombé du ciel; car il était posé tout fraîchement, dans son entier, sans apparence de travail, et en même temps sans fondations et sans pavé, sur l'herbe nouvelle.

Les bonnes gens se frottèrent les yeux, ne pouvant en croire leur témoignage, et s'approchèrent avec timidité, balancés entre l'espoir d'un miracle inouï et la crainte d'un enchantement. Quel était cet édifice de forme étrange, de construction très-ancienne? et qui pouvait l'avoir apporté là, tout d'une pièce? La nature était souriante et animée; les fleurs croissaient près des murs, plus vivaces et plus odorantes; les chants joyeux des oiseaux remplissaient l'air; les arbres frémissaient doucement aux caresses d'un vent frais et pur.

L'édifice inconnu avait quarante pieds de longueur, vingt-cinq pieds de hauteur, et vingt pieds

(1) Ou Tersatz, à dix milles de Fiume, appelé autrement Saint-Weit, vis-à-vis la pointe septentrionale de l'île Veglia. Un bourg, qui porte le nom de Tersatz, s'est formé là.

Digitized by Google

de largeur. Les pierres, le vieux ciment et les autres matériaux qui le formaient n'étaient certainement pas du pays, non plus que la forme.

Après une humble prière, les bûcherons s'enhardirent à pénétrer, munis du signe de la croix, dans cette chapelle; — c'en était une, en effet. Elle avait deux portes, une au midi et une autre au nord; — à la face occidentale, on voyait une fenêtre élevée; à l'extrémité opposée, une cheminée; et en avant, vers le milieu, un autel. Des restes de peinture, demeurés sur les murailles, représentaient quelques traits des mystères de la rédemption. Au fond s'élevait une statue de cèdre, haute d'environ quatre pieds; c'était une belle statue de la sainte Vierge, brunie par le temps ou par la fumée des cierges, « couronnée d'une couronne de pierres précieuses; » les cheveux, divisés à la nazaréenne, ondoyaient » sur le cou. Revêtue comme d'une robe d'or, ceinte » d'une large ceinture selon la façon du pays, elle » portait par-dessus un manteau bleu-céleste qui » descendait jusqu'aux talons. Le petit enfant Jésus, » au visage plein de grâce et de majesté, était posé » sur son bras gauche, revêtu de sa petite tunique » et les cheveux épars et flottants à la mode des » Nazaréens, donnant comme la bénédiction de sa » main droite, et tenant en la gauche un globe d'or, » hiéroglyphe de l'univers (1). »

C'était donc bien un sanctuaire.

(1) Louis Richeome, *le Pèlerin de Lorette*, chap. VII.

Digitized by Google

Les bûcherons se mirent à genoux et prièrent de nouveau. Puis ils se demandèrent encore quel était ce sanctuaire? pourquoi il contenait une cheminée? comment il se tenait debout, sans fondements? Sur la fenêtre de l'occident, ils voyaient un crucifix antique. Dans le mur méridional, ils ouvrirent une armoire où reposaient quelque vaisselle de terre et une écuelle de bois. Tout cela était pour eux inexplicable. Saisis à la fois d'une vénération et d'une joie dont ils ne pouvaient se rendre compte, ils descendirent à leur village, annonçant ce grand événement. L'un d'eux, qui avait son enfant malade, le trouva guéri. Toute la contrée monta bientôt à la chapelle merveilleuse. Les vieillards et les infirmes s'y traînèrent; les malades y retrouvèrent la santé; les esprits agités des énergumènes s'y calmèrent; les cœurs affligés y reçurent la consolation. De toutes les bouches émues partaient des chants d'allégresse; toutes les voix célébraient les louanges de Dieu: toutes les lèvres exprimaient de vives actions de grâces à la Mère des miséricordes.

Le pèlerinage, commencé dès ce jour, ne devait plus s'arrêter. Des huttes se dressèrent à la hâte autour de la chapelle. Les bûcherons tour à tour y veillaient la nuit, dans l'attente de quelque nouveau prodige; et il leur semblait à tous, quand le silence succédait au mouvement du jour, qu'ils entendaient une harmonie aérienne, comme les suaves symphonies des anges du ciel.

Digitized by Google

Le seigneur Nicolo Frangipani, gouverneur de la contrée, de concert avec les prélats, avait envoyé des prêtres pour le service de la chapelle inconnue. Ils ne savaient guère mieux que les bûcherons l'origine de cet édifice. Seulement, en considérant la manière dont il était venu là, ils ne pouvaient se dispenser de reconnaître un grand miracle; ils en espéraient l'éclaircissement de la bonté de Dieu. Ils n'oubliaient pas que le divin Sauveur a dit : — Celui qui aura la foi transportera les montagnes. Ils se rappelaient que cette promesse s'était déjà exécutée à la lettre, et spécialement en faveur de saint Grégoire le Thaumaturge. Ce grand saint exposait nos mystères à un prêtre païen qui cherchait la vérité, et qui, pour être convaincu, demandait qu'il se fît à ses yeux, au nom de Jésus-Christ, un miracle matériel.

—Par exemple, dit-il, faites que ce rocher change de place.

Grégoire, plein de foi, ferme dans sa confiance en Dieu, commanda sans hésiter au rocher, qui, du lieu qu'il occupait à la gauche de la route, s'enleva aussitôt et s'alla poser à la droite (1). — Ainsi sans doute la foi d'un saint, ou la main des anges, ou la volonté du Très-Haut avait transporté la chapelle du mont Tersato.

(1) Voyez le récit de ce prodige incontestable dans saint Jérôme, dans saint Basile, dans saint Grégoire de Nysse, Vie de saint Grégoire le Thaumaturge.

Digitized by Google

Une semaine s'était passée de la sorte, lorsque le bruit d'un grand désastre retentit dans le monde. Au mois d'avril précédent, les Sarrasins (1) avaient pris Saint-Jean-d'Acre; et cent quatre-vingt-douze ans après la glorieuse conquête de Godefroid de Bouillon, les chrétiens, chassés de partout, ne possédaient plus rien en Palestine.

Philippe-le-Bel régnait en France, Alphonse X en Castille, Alphonse III en Portugal, Charles II en Sicile, Édouard Ier en Angleterre; Gradenigo était doge à Venise.

Aucun de ces princes ne répondit à l'appel du souverain pontife, qui allait bientôt mourir de douleur en voyant la terre sainte entièrement retombée aux mains des infidèles.

Les princes dégénérés qui vivaient à cette époque de deuil continuèrent à se déchirer misérablement entre eux et à laisser dans un cruel oubli leurs frères d'Orient.

Alors, comme pour pallier cet abandon, des écrivains captieux commencèrent à juger les croisades sous un nouveau point de vue et à condamner ces guerres saintes, pleines cependant de tant de vraie grandeur, fécondées de tant d'héroïsme, mères de tant d'éléments de civilisation pour l'Europe encore à demi barbare.

(1) Les Sarrasins se donnaient ce nom comme se prétendant descendus d'Abraham par Sara, mais non par Agar, ne voulant pas être les fils de la servante.

Digitized by Google

La prise de Saint-Jean-d'Acre désolait d'autant plus les cœurs fidèles, que les saints pèlerinages devenaient presque impossibles. Déjà, depuis plus de dix ans, leur accomplissement n'avait lieu qu'à travers mille périls. On n'arrivait pas facilement à Jérusalem; et il fallait subir de dures conditions pour obtenir le bonheur de prier au saint-sépulcre. L'étable de Bethléem était d'un accès semé de plus d'obstacles encore.

Quant à la sainte maison de Nazareth, que tant d'adorables mystères rendaient si auguste, cette maison révérée où la sainte Vierge avait demeuré tant d'années dans la compagnie de saint Joseph, où l'ange Gabriel était venu lui annoncer que Dieu l'avait choisie pour être sa mère, où le Verbe éternel s'était incarné, dans son amour immense pour les pauvres enfants d'Ève, où Jésus, notre Seigneur, avait vécu jusqu'à l'âge de trente ans, ce lieu sacré, que l'on appelait de temps immémorial la maison sainte, situé dans une région que des hordes plus féroces occupaient, la maison de la sainte Vierge était devenue inabordable à la plupart des pèlerins. Les rares chrétiens qui pouvaient y parvenir, devaient chèrement acheter pour cela le patronage de quelque chef sarrasin et marcher avec une escorte d'ennemis.

A travers les gémissements que faisait naître cet état de choses, deux pèlerins qui allaient en Palestine, un vieillard et son fils, s'arrêtèrent au pied du

Digitized by Google

mont Tersato, en apprenant la nouvelle de la prise de Saint-Jean-d'Acre. Le vieillard, trente ans auparavant, avait fait déjà le saint voyage. Il y retournait, pour accompagner, pour guider, pour protéger son fils. — Nous irons pourtant, mon fils, dit-il, puisque vous avez fait ce vœu, et avec l'aide de Dieu, nous pourrons, je l'espère, baiser à Bethléem la crèche de notre Seigneur naissant, et à Jérusalem la pierre du sépulcre où sa sainte mère le pleura mort pour nous. Mais je crains, hélas! qu'il ne nous soit pas donné d'aller à Nazareth, et que, moins heureux que votre père, vous ne puissiez pas adorer votre Sauveur au lieu où il s'est fait homme. Oh! poursuivit le vieux pèlerin, cette maison sainte est toujours présente à ma mémoire; et tous les jours je la vois encore; je m'y transporte en esprit, j'y demeure pénétré, comme le jour bienheureux où j'y suis entré à genoux....

Pendant qu'il gémissait ainsi, il fut frappé de l'aspect des foules recueillies qui gravissaient le mont Tersato. Il avait ouï parler déjà d'une merveilleuse chapelle, venue là par un prodige qu'on ne pouvait encore saisir. Il ne voulait point passer sans y aller faire ses dévotions avec son fils.

Les deux pèlerins montèrent donc.

Mais le cœur du vieillard fut frappé, à la vue extérieure de l'édifice, d'une commotion si violente qu'il en demeura muet. Il entra d'un pas hâtif et tremblant, et il tomba prosterné.

Digitized by Google

Il avait reconnu, — au milieu de ce bois désert de la Dalmatie, — dans ce sanctuaire mystérieux, — la sainte, la très-sainte maison de Nazareth, la chambre sacrée de la vierge Marie, le lieu vénéré où elle avait vécu si longtemps, modèle des vierges, des épouses et des mères, modèle de tous les saints, mère de Dieu et reine des anges, — le lieu où le Verbe s'était fait chair. — Cette fenêtre, une pieuse tradition la disait consacrée par le passage de l'ange Gabriel. — Cette armoire, elle avait servi à la vierge Marie. — Tout rappelait la Sainte Famille et les plus doux souvenirs de la Rédemption.

Lorsqu'il eut retrouvé la voix et qu'il put expliquer ces merveilles, ce fut une admiration générale; et depuis ce moment personne n'entra plus qu'à genoux dans un lieu si saint.

Déjà la vérité du fait, reconnue ainsi fortuitement, avait été révélée à quelques pieux personnages. Un prélat de la contrée, l'évêque Alexandre, qui résidait à Saint-Georges, depuis bien des années retenu au lit par une cruelle paralysie, avait été favorisé d'une vision. Il avait vu la vierge Marie, qui lui apprenait le transport de son sanctuaire, et lui promettait la guérison, s'il s'y faisait porter. La guérison merveilleuse avait eu lieu; mais plusieurs hésitaient encore à croire l'autre prodige.

Pour achever de le confirmer, des prisonniers chrétiens, qui abordèrent alors aux portes de l'Adriatique, revenant de la Palestine, où ils avaient

Digitized by Google

été rachetés, racontèrent partout que le matin du 10 mai (jour où l'édifice mystérieux s'était trouvé sur le mont Tersato) l'étonnement et l'effroi avaient été grands à Nazareth, d'où la maison de la sainte Vierge avait subitement disparu,—sans que personne sût comment, et sans qu'il en restât autre chose que les fondements au niveau du sol....

Ceux de ces prisonniers qui avaient visité Nazareth se rendirent, sur les récits qu'on leur faisait, au mont Tersato; ils reconnurent tous, dans sa parfaite identité, la maison de la sainte Vierge.

D'autres témoignages s'accumulèrent si nombreux, que le doute n'était plus guère permis. Cependant l'Église n'a jamais admis légèrement les choses extraordinaires. Quatre commissaires choisis furent expédiés en Galilée. L'argent levant les obstacles, ils parvinrent à Nazareth, où tout ce qu'ils pouvaient conserver d'hésitation tomba devant l'évidence.

Matériellement, les dimensions des fondations « fraîchement rasées à fleur de terre (1) » et celles de la Santa Casa du mont Tersato étaient les mêmes dans la plus stricte précision. C'étaient les mêmes pierres, les mêmes matériaux, la même nature de construction; et on eût pu croire que la maison avait été enlevée de sa base au niveau du sol, comme si

(1) Louis Richeome, *le Pèlerin de Lorette*, chap. VIII.

Digitized by Google

on l'en eût séparée avec un rasoir (1). Puis la disparition absolue de la sainte maison à Nazareth et l'apparition inopinée du sanctuaire de Tersato, dans la même nuit du 10 mai, ces deux prodiges coïncidaient tellement, que la critique s'arrêtait confondue.

Et pourtant, — malgré toutes ces preuves, malgré les grâces abondantes qui tombaient tous les jours des mains de Marie, dans le plus vénérable de ses sanctuaires, ces merveilles effrayaient tellement la frêle portée de l'esprit humain, qu'il y avait encore en grand nombre des contestations et des doutes. Mais comme si le ciel eût voulu convaincre l'incrédulité et montrer derechef que le transport des montagnes n'est pas difficile à la main qui peut tout, il se fit subitement encore un nouveau prodige. Dans la nuit du 10 décembre 1294, la *Santa Casa* disparut tout à coup du mont Tersato et se trouva au même moment dans la marche d'Ancône, près de Recanati, en une forêt de lauriers qui appartenait à une veuve appelée Lorette; heureuse femme, dont le nom devait s'attacher à jamais à ce sanctuaire.

(1) Il ne restait à Nazareth, à côté de la place de la maison enlevée, qu'une autre chambre taillée dans le roc. A cette chambre est demeuré aussi le nom de Maison de la sainte Vierge, parce qu'elle faisait partie de l'habitation de la sainte Famille. Les franciscains regardent cette chambre ou plutôt cette grotte comme ayant été l'oratoire de la sainte Vierge. Près de là on voit aussi les ruines d'une église que sainte Hélène avait fait bâtir, et qui fut visitée par saint Jérôme et sainte Paule. On n'a peut-être pas remarqué que la *santa casa*, si chère à saint Jérôme, était venue justement dans sa patrie; car il était Dalmate.

Digitized by Google

C'était sous le pontificat du saint pape Célestin V.

Il y eut grand émerveillement, comme disent les vieux récits, à cette autre apparition dans un bois d'une chapelle ancienne, assise sans fondements sur le sol. Des bergers du pays contaient qu'en veillant la nuit ils avaient vu une lumière traverser les airs; et ils se demandaient si ce n'étaient pas les anges de Dieu qui avaient transporté la sainte maison?

Dans les États-Romains mêmes, centre de la foi, de grandes querelles s'élevèrent sur le miracle qui occupait tous les esprits. Ceux qui le niaient n'étaient pas seulement des disputeurs et des philosophes; ils avaient pour renforts plusieurs bandes de voleurs, gens intéressés à croire peu de chose. Ces brigands, n'admettant pas la sainteté de la maison de Lorette, se postèrent hardiment dans la forêt, et se mirent à détrousser les mêmes pèlerins que les autres incrédules raillaient.

Alors, pendant que seize nouveaux commissaires, des savants et des gentilshommes, retournaient à Nazareth pour vérifier encore un fait si surprenant, un nouveau miracle s'opéra. Après huit mois de séjour dans la forêt de lauriers, la *Santa Casa*, si regrettée des Dalmates qui s'y pressaient en pèlerinage et, pour en garder le souvenir, construisaient une église sur son modèle à la place qu'elle avait occupée, la *Santa Casa* s'enleva une troisième fois, et se rapprochant de Recanati, se posa

Digitized by Google

sur une colline découverte qui appartenait à deux frères.

Elle avait franchi une distance d'un mille.

Les deux frères se disputant la possession de l'auguste sanctuaire, quatre mois après, — la chapelle se déplaça une dernière fois.... Elle s'arrêta à quelques pas, au milieu d'un grand chemin public. Elle est demeurée là.

Ce miracle, répété quatre fois aux yeux de témoins sans nombre, confirmé de nouveau par les procès-verbaux consciencieux des seize commissaires revenus de Nazareth (1), ce prodige a été discuté et soutenu dans une savante et solide dissertation du pape Benoît XIV, l'un assurément des plus grands pontifes et des plus savants hommes et l'une des plus hautes puissances intellectuelles du dernier siècle. Cependant malgré tous les témoignages historiques, malgré l'assentiment de cent mille pèlerins, qui ont comparé les fondations de Nazareth et le saint édifice que Lorette possède, la critique s'est obstinée; elle a cherché à ce grand événement des explications qui n'ont pu se soutenir. Elle a même raillé, comme on en a la ressource dans les cas extrêmes; mais des quolibets et des plaisanteries ne détruisent pas des faits. La *Santa Casa*

(1) Vérifié encore depuis par des commissaires de Léon X et de Clément VII, « et par des minéralogistes qui ont reconnu que les pierres dont l'édifice de Lorette est construit sont identiquement de la même nature que les pierres des fondations demeurées à Nazareth. » M. Menghi-d'Arville, *Annuaire de Marie*, 58e ex.

Digitized by Google

est toujours là, révérée, honorée, versant tous les jours ses bienfaits sur le monde, et attendant à son seuil béni tous les infortunés.

Si le transport de la sainte maison n'avait eu lieu qu'une seule fois, *ceux qui ont le goût difficile* auraient pu se faire admettre à rechercher si, par hasard, à cette époque, il ne se serait pas trouvé quelque part des aéronautes ignorés et non moins habiles qui auraient en une nuit, tout d'une pièce, enlevé et transporté d'Asie en Europe, de Nazareth en Dalmatie, un édifice long de quarante pieds, haut de vingt-cinq, large de vingt, avec tous ses accessoires, et qui auraient disparu ensuite sans laisser de traces, invisibles aux Sarrasins à qui ils ôtaient ce sanctuaire qu'ils ne devaient pas posséder, invisibles aux chrétiens à qui ils l'apportaient pour les consoler de la perte des saints lieux que leurs rois n'avaient pu garder et que les occupants rendaient inaccessibles. Ces hommes inconnus auraient été anges. Mais, nous le répétons encore, la main puissante qui a fait le miracle s'est plu à le répéter quatre fois.

A sa dernière station, la sainte maison n'étant plus disputée par personne, et la dignité de ce sanctuaire étant reconnue de tous les fidèles, on résolut, tout en élevant des chapelles aux deux autres places qu'elle avait occupées, de l'enfermer dans une belle église, construction que plus d'une merveille signala encore. Pour suppléer au peu d'étendue de

Digitized by Google

la sainte chambre, on l'entoura de portiques et l'on voulut étayer de murailles de marbre les murs antiques du sanctuaire. Mais, repoussées par une force surhumaine, les pierres nouvelles s'éloignaient tellement du vieil édifice, qu'un enfant pouvait passer dans l'entre-deux... Il fallut donc laisser un espace entre le mur vénéré et la riche enceinte qu'on lui donnait.

Les plus habiles artistes du quinzième et du seizième siècle ont déployé toutes les richesses de l'architecture et de la sculpture à décorer dignement les quatre murailles qui emboîtent la *Santa Casa* sans la toucher. Elles sont de marbre blanc de Carare. De précieux bas-reliefs y raniment l'histoire de la sainte Vierge. Ils retracent aussi le miraculeux transport de la maison de Nazareth. Des statues occupent les vingt niches pratiquées entre les doubles colonnes.

On ne peut donc voir l'antique sanctuaire que dans son intérieur, qui est resté le même qu'il était à Nazareth; on y remarque des fragments de peintures exécutées en Palestine. La sainte Vierge y figure plusieurs fois, tenant l'enfant Jésus. On y retrouve sainte Catherine, d'autres personnages révérés, et enfin le roi saint Louis, qui comptait parmi les heureux jours de sa vie le jour où il visita à Nazareth la chambre sainte (1).

(1) Le 12 mars 1252, à peu près quarante ans avant le transport de la

Digitized by Google

On a couvert le sol d'un pavé de marbre blanc et rouge, et de sévères défenses interdisent à tout pèlerin d'enlever la moindre parcelle des saintes murailles. On montre, remise à sa place, une pierre qui avait été dérobée et dont le voleur, pressé par une force mystérieuse, fut contraint à se dessaisir. Un prélat portugais, l'évêque de Coïmbre, venu au concile de Trente, avait obtenu un bref qui lui permettait d'emporter une pierre de la *Santa Casa*, pour en enrichir une église qu'il élevait et qu'il voulait dédier sous l'invocation de Notre-Dame de Lorette. Mais les accidents qu'il éprouva en emportant cette pierre lui firent comprendre qu'il avait eu tort de la demander. Il dut la rapporter au saint édifice, où elle fut reçue processionnellement.

Il serait difficile d'énumérer les riches offrandes accumulées à Lorette, avant les révolutions qui fermèrent le dernier siècle et qui furent signalées, sur une si large échelle, par ce monstrueux droit du vol qu'on appelle le droit de la guerre (1). Louis XIII avait donné à Notre-Dame de Lorette une triple couronne d'or, et Anne d'Autriche un ange d'argent tenant un Dauphin d'or (2), pour la

Santa Casa en Europe. — Les images modernes, comme celle de saint Louis, ont dû être exécutées par de pieux pèlerins.

(1) En 1797, les armées de la République française ayant pris Lorette, la sainte image de Notre-Dame fut apportée à Paris et déposée au Musée. Napoléon, devenu premier consul, la fit reporter avec honneur à son sanctuaire.

(2) L'enfant d'or pesait 24 livres, et l'ange d'argent 350.

Digitized by Google

remercier de la naissance de Louis XIV. La reine d'Angleterre, femme de l'infortuné Jacques II, avait fait présent d'un ange d'or massif. D'autres princes avaient offert douze chandeliers d'or, vingt-huit candélabres de vermeil, une forêt de lampes, de précieuses étoffes, des pierreries, des joyaux. Les seigneurs italiens n'avaient pas eu moins de libéralité; ils avaient enrichi Lorette de domaines si étendus, qu'une ville importante s'était rapidement élevée autour du temple. En 1586, Sixte-Quint l'érigea en évêché, et ce fut lui qui fit graver sur le fronton de la sainte église de Lorette la célèbre inscription : C'est ici la maison de la mère de Dieu, c'est ici que le Verbe s'est fait chair. — *Deiparæ domus, ubi Verbum caro factum est.*

L'autel unique est au lieu même où de pieuses traditions disent que Marie se trouvait, lorsqu'elle répondit à l'ange : *Ecce ancilla Domini.* Aussi l'évangile de saint Jean, qui termine la sainte messe, ne se récite jamais là sans que ces paroles solennelles : *Et Verbum caro factum est*, ne jettent les pieux pèlerins dans une vive émotion.

S'il n'était pas facile tout à l'heure de faire le tableau des présents mis aux pieds de Notre-Dame de Lorette, il serait mille fois plus long de conter les grâces sans nombre qu'elle a prodiguées. La reconnaissance est toujours plus restreinte que les bienfaits. On trouvera, cités partout, quelques-uns des miracles insignes qui ont rendu ce pèlerinage si célèbre.

Digitized by Google

Nous terminerons cet exposé par l'indication des hommes graves qui ont soutenu notre récit. Indépendamment des faits publics, des monuments incontestables, des annales de Fiume, de Recanati, de Lorette, du procès-verbal des seize commissaires, des bulles des papes Benoît XII, Urbain V, Martin V, Eugène IV, Nicolas V, Calixte IV, Pie II et tous leurs successeurs (1), des nouvelles enquêtes faites par Léon X; — avant Tursellin, qui a si élégamment tracé l'histoire étendue de Lorette (2), Paul Rinalducio, François Prior, Baptiste Mantuan, Érasme, Albert Léandre, Canisius, Antoine Muret, Bruzen de La Martinière, Lalande même et plusieurs autres en ont noblement écrit (3).

(1) Lisez surtout Benoît XIV, sur les fêtes de la sainte Vierge, 2e partie, § 211 et suiv. « Que cette salle où le Verbe divin a pris chair ait été transportée par le ministère des anges, dit-il, tous les monuments en fournissent les preuves; la constante tradition les appuie, ainsi que les témoignages des souverains pontifes et les miracles qui ne cessent de s'y opérer. » — Innocent XII et Benoît XIII ont établi, en commémoration du transport miraculeux de la *Santa Casa*, une fête spéciale qui se célèbre tous les ans, le 10 décembre.

(2) *Horatii Tursellini Lauretanæ Historiæ libri quinque.* L'approbation de Claude Aquaviva est du 8 octobre 1597.

(3) On a vu même des hétérodoxes témoigner du respect pour ce sanctuaire. En 1584, un grand seigneur allemand ayant recouvré miraculeusement la santé en invoquant Marie, tout hérétique qu'il était, vint à Lorette remercier la mère de Dieu. On trouve dans Tursellin des faits plus surprenants. En 1552, un pacha de Constantinople, attaqué d'un affreux apostume qui l'étouffait, s'en allait mourir, lorsqu'un esclave chrétien qu'il avait l'engagea naïvement à implorer le secours de Notre-Dame de Lorette. On sait que les Turcs révèrent généralement la vierge Marie. Le pacha suivit avec simplicité et avec confiance le bon conseil qui lui était donné;

Digitized by Google

SI UNE STATUE PEUT SE MOUVOIR.

Mater Creatoris.

Le pays de Liége n'est pas très-sujet aux tremblements de terre; plus d'une fois pourtant il en a eu la peur. C'était ce sentiment qu'éprouvaient les habitants de Verviers le matin du 18 septembre 1692. Une température lourde, un dérangement notoire dans les conditions habituelles de l'atmosphère, des bruits souterrains qui grondaient partout et dont personne ne comprenait la cause, faisaient dire aux prud'hommes de la cité que la nature souffrait, et que les pronostics n'étaient pas bons. L'almanach de Matthieu Laensberg, déjà célèbre alors, ne rassurait guère; car il annonçait pour la

l'esclave, de son côté, espérant que son maître guéri lui rendrait la liberté, s'était mis à genoux et priait avec foi. La guérison du pacha fut accordée, instantanée et complète. Cet homme reconnaissant se leva, rendit la liberté à l'esclave chrétien, et l'envoya sur-le-champ à Lorette, chargé de splendides présents pour le sanctuaire qui lui donnait la santé. (*Lauretanæ Hist. lib. III, cap.* 18.) — Un juif de soixante ans, des environs de Nazareth, fut condamné par les Turcs à une prison perpétuelle, on ne sait pas bien pourquoi. Dans sa prison, il songeait aux miracles qu'il avait entendu raconter à la gloire de la Vierge Marie; il avait vu plusieurs fois à Nazareth les restes de sa maison et s'était raillé des honneurs qu'on leur rendait. Sa misère lui donnant plus de sagesse, il réfléchit et pensa qu'il pourrait bien s'être trompé; que le Messie pouvait en effet être venu, et il invoqua sa mère. Dans la nuit, il vit la sainte Vierge qui le délivrait de sa prison et l'envoyait à Lorette. Il s'éveilla sur un navire sans savoir comment il y était monté, arriva à Lorette et se fit chrétien. (*Ejusdem, lib. IV, cap.* 12.)

Digitized by Google

saison où l'on entrait : Phénomènes et bouleversements.

Quand tout va bien, la santé, les affaires, l'appétit et le sommeil, les hommes sont vaillants et s'en font accroire. C'est quand ils ont peur qu'ils retrouvent la conscience de leur faiblesse. En ce sens, disait un ancien, la peur est bonne, puisqu'elle nous ramène à l'humilité. L'ouragan réveille les âmes paresseuses; le tonnerre fait naître de meilleures résolutions; l'effroi de l'imprévu rappelle vivement à ceux qui l'oublient trop que la vie ne tient qu'à un fil; et le besoin de la prière, seule force toujours vraie ici-bas, ranime alors les cœurs agités. Aussi les églises de Verviers, ce jour-là, contenaient à peine la foule des fidèles recueillis. L'église des Pères-Récollets surtout était pleine de chrétiens qui priaient. — Toute la ville honorait là une image de la sainte Vierge; elle avait, disait-on, accordé plus d'une grâce aux bonnes gens. Cette image révérée, à peu près de grandeur naturelle, sculptée en pierre dure, était placée extérieurement sur le portail de l'église, posée de manière qu'elle regardait tous ceux qui entraient et semblait étendre sur eux son sceptre doré. L'enfant Jésus, pareillement en pierre, mais séparé, était debout sur un piédestal, à la droite de sa mère, — éloigné d'elle de deux pieds; — il élevait la main pour bénir les bons chrétiens qu'il voyait arriver au portique. — En se rendant à la messe, les fidèles ne manquaient jamais de lever

Digitized by Google

les yeux vers ces deux saintes images et de les saluer d'un *Ave*.

Or, le 18 septembre 1692, comme le Père Récollet qui venait d'offrir le saint-sacrifice descendait de l'autel, les assistants sortirent tout à coup en masses compactes, frappés par les grandes clameurs qu'ils entendaient au dehors. Un prodige venait de s'accomplir, à ciel découvert, devant de nombreux spectateurs; et en un instant quatre mille bourgeois purent en rendre témoignage, et dans ce même jour toute la ville put le juger.

Les deux statues, spontanément, s'étaient tournées l'une vers l'autre, et s'étaient rapprochées. Leurs mains s'étaient jointes dans ce mouvement; les doigts de ces mains s'étaient croisés; le sceptre de Notre-Dame, que jusque-là elle avait porté seule, était tenu alors par la main droite de Jésus unie à la main gauche de Marie.

Tous ceux qui, une demi-heure auparavant, avaient fait leur salut aux images séparées, ressentirent toute la surprise que le lecteur peut imaginer. Était-ce un phénomène de la nature? phénomène que compliquaient des doigts de pierre qui s'ouvrent et se croisent! était-ce un miracle?

Au même instant, le soleil perça les nuages et le beau temps parut; ce qui fit croire aux cœurs simples qu'un prodige si singulier devait être l'indice d'une faveur divine. Mais les intelligences des curieux s'y troublaient un peu.

Digitized by Google

Pour conserver ce souvenir, qui pouvait s'altérer et se perdre, on ne se contenta pas de l'assentiment universel. Les notaires publics de la cité furent chargés de rédiger, sur loyales informations, les détails authentiques du fait, attestés sous serment et le crucifix en main par ceux des plus respectables bourgeois que l'on savait avoir vu le fait de leurs yeux. Lambert de Bâtis, Lambert Navez, Anne Polis, Catherine Delvaux, Jean Quintin, Matthieu Goffin, Catherine Bertholet, Marie d'Olne, Henri Herset, Herman Géron, Hubert Follet et une multitude d'autres habitants honnêtes et gens notables signèrent ces déclarations, reconnues et approuvées comme régulières par Bernard de Hinnisdael, coadministrateur de la principauté de Liége.

Et peu de jours après, on sut avec douleur, dans toute l'Europe, que le 18 septembre, au moment même des miraculeux changements survenus dans l'image de la sainte Vierge Marie et dans celle de son fils Jésus à Verviers, un épouvantable tremblement de terre avait désolé d'autres pays; que plusieurs villes de la Sicile avaient été englouties dans ce désastre; que cent quatre-vingt mille personnes y avaient péri. — Les bonnes gens de Verviers crurent donc que le prodige qui les avait favorisés s'expliquait, et qu'il faisait voir l'intercession maternelle de Notre-Dame auprès de son divin Fils, en faveur d'une ville pieuse et dévouée et d'un pays fidèle, où personne, en effet, n'avait rien souffert....

Digitized by Google

Maintenant, ce fait extraordinaire est-il un miracle? Tant de guérisons merveilleuses, tant de secours surhumains, tant de faveurs signalées ont été accordés par Notre-Dame-de-Miséricorde de Verviers, qu'il est permis de croire que ce grand fait n'est pas un simple phénomène (1).

L'ENFANT DE CHŒUR DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Domus aurea.

L'esprit stérile qui, surtout au dernier siècle, voulut tout matérialiser, tout rapporter pour l'homme aux sensations animales, ne voir dans le monde que ce qui saute aux yeux de la chair, n'admettre comme réel que ce qu'il pouvait toucher de ses gros doigts, cet esprit d'argile, recouvert de tant de clinquants, harnaché de tant de pompons, armé de tant d'oripeaux, émaillé de tant de paillettes, mais si vide en lui-même, si peu ferme sur son aplomb, si myope hors de sa petite visière, nous a légué, à peu près pour tout héritage, les ruines accumulées par ses sarcasmes, qui ont intimidé tant de croyances. L'homme, intelligence servie par des organes, suivant la définition de M. de Bonald,

(1) Voyez le livre intitulé : *Abrégé des changements miraculeux arrivés l'an* 1692, *le* 18 *septembre, dans l'image de la sainte Vierge Marie et de son fils Jésus, honorée chez les Pères Récollets de la ville de Verviers.* Deuxième édit. in-12, Liége, 1740.

Digitized by Google

n'était, aux yeux de cet esprit resserré, qu'un tube qui digère et qui est ouvert par les deux bouts (1). Il niait donc tout ce qui exigeait de la foi. Et pourtant combien de choses qu'il a cru étouffer par la négation, et que la science vraie a relevées intactes (2)!

Puisqu'il niait les faits les plus graves et les plus importants, il repoussait à plus forte raison les miracles populaires. Il en est pourtant que de sérieux résultats appuient. Telle est l'histoire de l'enfant de chœur de Notre-Dame de Chartres, dont le fond ne nous paraît pas pouvoir être contesté.

Chartres, ou plutôt le Pays Chartrain, était, avant l'ère chrétienne, le point central de la religion des Gaulois. Là résidait le principal collége de leurs druides, présidés par un pontife suprême. Là aussi, selon d'anciennes traditions, plus ou moins appuyées, dans une vaste grotte que protégeait une large enceinte de chênes séculaires, les druides avaient élevé, dit-on, un autel à la vierge qui devait enfanter (3). Sans nous arrêter sur le degré de confiance que mérite cet antique récit, nous emprunterons à de vieux manuscrits que possède le

(1) L'auteur de Platon-Polichinelle.

(2) Le Déluge universel et les six jours de la création établis par la géologie; la révélation démontrée par le don de la parole, que l'homme, sans intervention de Dieu, n'eût jamais pu posséder; les fascinations des sorciers prouvées par le magnétisme, etc., etc., etc.

(3) *Virgini parituræ*. Dans l'antiquité, on honorait en plusieurs lieux Isis, comme mère prédestinée d'un libérateur futur.

Digitized by Google

chapitre de Chartres la description de cette image.

« Les grottes ou cryptes de la cathédrale de Chartres sont d'autant plus considérables qu'elles ont été le lieu où les druides, qui étaient les prêtres des Gaulois, faisaient leurs assemblées et leurs sacrifices, et qu'elles ont servi d'asile, après eux, aux premiers chrétiens, pendant les persécutions. C'est pour cela qu'on nomme encore aujourd'hui ces grottes les *Saints-Forts*.

» C'est là que les druides élevèrent, sur une sorte d'autel, la figure d'une vierge mère, plus de deux cents ans avant qu'elle fût au monde. Cette figure, haute de deux pieds et demi, est faite de bois de poirier. Elle représente une femme dans un trône, tenant devant elle son fils assis sur ses genoux. Sa robe est une tunique étroite, qui lui descend jusqu'aux pieds. Par-dessus, elle a une mante en manière de chasuble antique, qui se retrousse sur les bras. Elle a sur la tête une couronne, dont les fleurons affectent la forme de la feuille de chêne. Un voile en tombe, se perdant derrière les épaules, de manière à laisser le visage découvert. Ce visage est ovale, régulier, gracieux, plein de douceur et de modestie. L'enfant divin n'est vêtu que d'une simple tunique, il a la tête découverte et les pieds nus. Sa main droite bénit; sa gauche tient un globe.

» On ne doit pas omettre une circonstance singulière: c'est que l'enfant a les yeux ouverts, tan-

Digitized by Google

dis que ceux de sa mère sont fermés. Cette différence n'a pas été observée sans dessein, disent les traditions. Les druides avaient représenté la Vierge-Mère avec les yeux fermés, pour marquer à leur manière que la foi était encore dans les ténèbres lorsqu'ils faisaient cette statue; pour indiquer en même temps que celle qu'ils honoraient sous cette image n'avait pas l'usage de la lumière, n'étant pas née encore. Ils avaient au contraire ouvert les yeux de l'enfant, pour donner à entendre qu'ils le croyaient toujours vivant, existant de toute éternité: ce qui permet de supposer qu'ils connaissaient le mystère du Rédempteur promis. »

Cette image, dit-on encore, était honorée dans la crypte que surmonte la cathédrale actuelle, quand les premiers apôtres des Gaules vinrent prêcher l'Évangile au Pays Chartrain. Ceux qui n'ont pas visité cette grotte jugeront de son étendue par ce seul fait qu'on y a compté treize chapelles. Les premiers chrétiens célébraient là les saints mystères, durant les règnes sanglants des persécuteurs. Ils trouvaient dans Marie un appui; et cet appui n'a jamais manqué depuis à la ville de Chartres, qui lui est si dévouée. Pour surcroît de bonheur et de force, parmi les riches présents que les plus puissants princes avaient offerts à Notre-Dame de Chartres, Charles-le-Chauve avait donné à son église une tunique de lin, qu'un témoignage constant regardait comme l'un des vêtements de la

Digitized by Google

sainte Vierge. Cette relique sainte, conservée à Constantinople, avait été envoyée à Charlemagne par l'impératrice Irène; et plusieurs miracles avaient été accordés par son attouchement à la pieuse vénération des fidèles (1).

Parmi les événements publics que nous pouvons citer, avant de conter l'histoire de l'enfant de chœur, nous rappellerons la défaite de Rollon. Il venait, en 911, avec ses Normands, saccager Chartres. L'évêque Vantelme, n'ayant guère d'armée, pensa que Notre-Dame pourrait bien lui suffire à défendre une cité qu'elle aimait. Après l'avoir invoquée, il sortit à la tête de son clergé et de son peuple, revêtu de ses habits pontificaux, tenant élevée la tunique de la sainte Vierge. Il vit bientôt, selon son espoir, la terreur s'emparer des Normands, leurs bandes s'enfuir en désordre, Rollon entraîné lui-même; et il entonna le *Magnificat*.

Chartres fut sauvée ainsi dans plusieurs circonstances, qu'il est aisé de trouver dans l'histoire (2).

En 1568, les huguenots assiégèrent Chartres. Ils

(1) Un autre vêtement de la sainte Vierge est à Aix-la-Chapelle, qui le doit au même Charlemagne.

(2) Dans l'opinion du peuple, la sainte Vierge était autrefois dame souveraine de Chartres. Les chroniqueurs dits apocryphes content que Priscus, roi de Chartres, au temps où la Gaule avait autant de rois que de cités, mourant sans enfants, avait légué son petit royaume à Notre-Dame. Ce roi Priscus était contemporain de Godefred, roi de Montlhéri, dont le fils, tombé dans un puits, fut ramené à la vie par la Dame de Chartres; — autre légende dénuée de toute autorité, et qui est sans doute une copie tentée par quelque vieux poëte du fait touchant qu'on

Digitized by Google

en voulaient assez à Notre-Dame. Aussi leur première attaque eut lieu précisément à une porte où l'on avait placé l'image de la sainte Vierge, avec ces mots : *Carnutum tutela*, — la protection de Chartres. — Ce fut là qu'ils pointèrent leurs canons. Mais, chose singulière ! aucun boulet ne toucha cette porte ni cette image (1) : il fallut faire brèche ailleurs et abandonner le siége, — depuis lequel l'image de la sainte Vierge surmonta et protégea toutes les portes de la ville.

Nous ferions un volume d'anecdotes, si nous ne devions arriver au fait promis. Voici l'histoire :

En l'année 1116, sous le règne de Philippe Ier, en pleine époque des croisades, la ville de Chartres étant administrée par Geoffroi, le soixante-unième de ses évêques, selon les catalogues anciens, le soir du 31 octobre, on faisait en grande pompe une procession dans l'église souterraine de Chartres, en chantant les louanges de Notre-Dame, reine de tous les saints, dont on allait le lendemain célébrer la fête. Le pieux évêque la présidait. La foule, ardente et recueillie, chantait d'un cœur dévoué. Les religieux et les prêtres avaient tous à la main le petit flambeau. L'évêque, la crosse en main et la mitre en tête, bénissait les fidèles à toutes les stations,

lira plus loin. Voyez l'*Histoire de l'auguste et vénérable église de Chartres*, in-12, Chartres, 1780, chap. XVI.

(1) On bâtit là, en souvenir, la chapelle de Notre-Dame-de-la Brèche.

Digitized by Google

entouré de la jeune phalange des enfants de chœur qui portaient des cierges.

Dans le nombre de ces enfants, on en remarquait un, qui n'avait que dix ans, mais qui était le plus assidu. Fils d'une pauvre veuve, il faisait sa richesse et sa joie. On disait qu'il avait fait trois parts de son cœur, l'une à Dieu, l'autre à la sainte Vierge, et la troisième à sa mère. Ses trois affections étaient vives; et jamais on ne l'avait vu absent à une cérémonie religieuse; jamais on ne rendait sans lui à la sainte Vierge les honneurs qui lui sont dus. Il ne semblait heureux sans réserve qu'à l'église; et lorsque, dans les rues étroites de la vieille cité, un passant étranger lui demandait ce qu'il était, il ne manquait pas de répondre avec une fierté naïve : — Enfant de chœur de Notre-Dame de Chartres.

La mère de ce doux enfant n'était heureuse aussi que lorsqu'il n'était pas hors de ses regards. Elle était donc comme lui assidue à la maison de Dieu. Elle le suivait de l'œil, soit qu'il servît la messe, qu'il portât le petit bénitier, qu'il présentât l'encens, soit qu'autour du bon prélat il fît partie de l'humble cortége que Notre-Seigneur ordonnait de laisser venir à lui.

Elle fut donc surprise d'abord et bientôt inquiète, la bonne mère, de ne plus voir son fils dans les rangs de ses petits camarades, — au second tour de la procession. — Au troisième tour, il ne reparut point. — Que pouvait-il être devenu? Aucune nécessité, aucune commission ne pouvait exiger une absence

Digitized by Google

d'un quart d'heure. — Les offices terminés et les cérémonies closes, les fidèles se retirèrent. La mère, qui souffrait depuis plus d'une demi-heure, entra dans la sacristie, d'un pas hâté mais modeste, demandant tout bas son fils à tout le monde. Personne ne l'avait vu disparaître; et alors seulement on remarqua qu'il faisait défaut, lui et son cierge.

Elle retourna dans la crypte avec les sacristains, qui partageaient sa sollicitude. Les autres enfants de chœur suivirent; puis les prêtres et les religieux, et le bon évêque lui-même. Tous aimaient le gracieux enfant et lui portaient intérêt. Tous voulaient savoir comment il s'était évanoui; s'il ne se trouvait pas malade dans quelque retrait; s'il ne s'était pas oublié en prière sur quelque tombe révérée; car il y avait eu, dans la grotte, des martyrs qui avaient là leur sépulture.

Mais on chercha en vain ; on explora inutilement tous les angles, tous les renfoncements, toutes les niches, tous les détours. On appela l'enfant sans plus de succès. Il fallait qu'il fût sorti de l'église inaperçu, ou qu'on l'eût enlevé, ou qu'il se fût jeté dans un puits profond qui était derrière l'autel des druides, et qu'on appelait le puits des Saints-Forts. — La pauvre mère y courut, à ce puits, armée d'un flambeau; elle n'y eut pas plutôt penché sa lumière, qu'elle poussa un de ces cris de douleur maternelle qui remuent les cœurs les plus insensibles. Tout le monde, en un moment, fut auprès d'elle.

Digitized by Google

Au fond de l'abîme, elle avait aperçu un surplis.

A la lueur incertaine qui éclairait le bord du puits, tous les autres ne virent rien. Mais l'œil d'une mère peut-il se tromper? Sur le désir du prélat, le plus agile des serviteurs de l'église descendit avec prudence au fond du vieux puits. Il y trouva le pauvre enfant, mais noyé, roide, inanimé, glacé par la mort, qui est si dure et si prompte.

Toute l'assistance était muette de douleur autour de la mère, et personne n'osait essayer de la consoler. Elle paraissait frappée d'une consternation si étrange, qu'on s'en effrayait. Le sentiment qu'elle éprouvait n'était pourtant pas de la consternation. Elle ne pouvait pas se figurer que son fils lui fût ravi....

Dès qu'on l'eut remonté au haut du puits, elle le saisit avidement dans ses bras, et, courant d'un bond à l'autel de Notre-Dame, elle le posa tout ruisselant aux pieds de la sainte image, se jeta à genoux et s'écria :

— Le voilà, sainte Vierge, ce pauvre enfant que nous avions perdu! Il n'est plus à moi, Dame de Chartres; il est à vous. Je vous l'ai donné; je vous le donne. Mais vous savez qu'il vous aime, Vierge sainte; il était sous votre garde, et vous ne pouvez pas permettre qu'il ne se relève plus....

Les pleurs de l'assistance se mêlaient aux pleurs de la veuve pleine de foi. — Tout le monde à genoux priait et sanglotait. Mais peu de cœurs espéraient

Digitized by Google

qu'un enfant, — noyé depuis une heure, — pût renaître. Le saint prélat partageait presque seul avec la mère une espérance qui soutenait aussi les cœurs encore jeunes des autres enfants. Et, en effet, — la foi repoussa la mort; l'enfant du miracle ouvrit les yeux. — On courut à lui; on le descendit de l'autel. Sa voix se mêla aussitôt aux inexprimables effusions d'actions de grâces qui ébranlaient les vieilles voûtes.

A travers les élans de la reconnaissance et de la joie, on accablait l'enfant ressuscité de mille questions. Il dut expliquer comment, en voulant regagner son rang, il avait eu l'imprudence de passer derrière l'autel, et comment, ne songeant pas au puits des Saints-Forts, il s'y était précipité. Après qu'on eut admiré qu'il n'eût reçu aucune contusion, comme on voyait que pourtant il avait perdu toute connaissance et tout sentiment de la vie pendant l'heure qu'il avait passée au fond de l'eau, on lui demanda s'il n'avait rien éprouvé, ni rien entendu. — Je n'ai rien éprouvé, dit-il, qu'une grande sensation de bien-être... Je n'ai rien vu que des anges qui passaient doucement autour de moi... Je n'ai rien entendu, sinon leurs voix harmonieuses, qui répondaient les paroles de l'église au seigneur évêque, lorsqu'il adressait aux fidèles le *Pax vobis*. Ils répondaient aussi au *Dominus vobiscum* de l'archiprêtre....

Telle est l'aventure extraordinaire de l'enfant de chœur de Notre-Dame de Chartres. L'évêque Geof-

Digitized by Google

froi fut si frappé de la merveilleuse circonstance qu'on vient de lire, que, pour en conserver la mémoire, il établit une coutume, — toujours maintenue depuis ladite année 1116 dans la cathédrale de Chartres: — c'est que, quand l'évêque officiant chante le *Pax vobis*, ou un prêtre le *Dominus vobiscum*, à la messe, aux vêpres, à matines et aux autres heures canoniales, — le chœur ne répond point, sachant que les anges le font et que Dieu les entend.

LA [redacted]NT-JEAN,

LÉGENDE DE SŒUR BÉATRIX.

[redacted] Mater Salvatoris.

C'est le bon frère Césaire d'Heisterbach, moine de Cît[redacted]; qui a raconté le premier la légende de sœur Béatrix. Il la donne comme une histoire très-rapprochée de son temps, et il écrivait au commencement du treizième siècle, époque où les intelligences s'inspiraient à l'envi des plus doux sentiments de bienveillance et de charité (1).

Dans un monastère que Césaire d'Heisterbach ne croit pas devoir nommer, il y avait au douzième siècle, dit-il (2), une fille nommée Béatrix. Elle y

(1) On croit que Césaire d'Heisterbach mourut en 1240.

(2) Illustrium miraculorum et historiarum mirabilium, à Cæsare Heisterbachcensi, etc., lib. VII, cap. 35. — Lenglet du Fresnoy rapporte la même histoire, *Traité dogmatique des apparitions*, tome I^er^,

Digitized by Google

était venue petite enfant. Avec une âme pleine de candeur et de pureté, ses jeunes années s'écoulaient là si heureuses et si douces, qu'elle n'aurait su imaginer un sort meilleur. Le jour où elle prononça ses vœux fut pour elle un jour de bonheur. Nulle parure ne lui eût semblé si chère que son habit de religieuse. Dans son ardente piété pour la Vierge Marie, elle avait voulu se consacrer spécialement à son service. Elle était par ses vertus l'honneur et la bénédiction de son couvent.

A dix-huit ans, sœur Béatrix joignait à la droiture d'un cœur innocent une conscience exempte de tout nuage, un esprit assis dans la sérénité; — et, à côté de ces avantages réels, un don trop souvent funeste, — c'est-à-dire une beauté si remarquable et si parfaite, qu'elle en était éblouissante. Elle ne faisait toutefois nul cas de cette beauté, et peut-être même ignorait-elle qu'elle possédât si éminemment ce qui eût rendu vaine une fille du monde. Elle vivait de la vie des âmes saintes, ne songeant qu'à marcher sur les pas du modèle des vierges, et à suivre, sans jamais s'en distraire, les voies bénies du salut. Elle trouvait un très-grand charme à la prière, qui ménage aux pauvres exilés d'ici-bas de si ravissantes communications avec les hôtes du ciel; elle courait pleine d'allégresse aux saints offices où Dieu, dans ses splendeurs et dans

chap. v. D'autres écrivains l'ont reproduite avec plus ou moins d'étendue.

Digitized by Google

sa bonté, est présent à l'âme fidèle. Elle écoutait avidement les pieuses lectures, aliment intellectuel qui relève et soutient nos forces dans le pèlerinage de la vie. Elle mettait ses plus vives joies à parer, dans sa chapelle, l'autel gracieux de la reine des anges, à broder les fraîches étoffes qui ornaient son image révérée, à renouveler tous les jours devant elle les fleurs qui lui plaisent, à lui tresser des couronnes et des guirlandes; à imiter, dans la saison d'hiver, les bouquets et les roses que la nature ne donne plus, et que la jeune sœur savait merveilleusement reproduire au moyen de légers tissus. Tout le monastère admirait Béatrix; et les sœurs, en la voyant si heureuse, disaient que certainement la sainte Vierge aimait cette jeune fille. On la nomma sacristine, et on combla sa candide ambition en confiant à sa garde les clefs des armoires et des coffres où se conservaient les ornements, les pierreries, les joyaux et les parures consacrées à Notre-Dame.

La vie de sœur Béatrix coulait ainsi doucement devant Dieu, toujours remplie par les heureuses fonctions qui lui convenaient si bien et qu'elle remplissait avec une merveilleuse exactitude, lorsqu'il vint là, pour le service de la chapelle, un nouveau clerc qui était jeune, et par malheur plus pénétré de l'esprit du monde que de l'esprit des enfants de Dieu. Les bonnes religieuses, ne soupçonnant pas ce qu'il y avait dans le cœur de cet homme, se seraient reproché comme un grief d'entourer de

Digitized by Google

défiances un clerc attaché au service de l'Église. Hélas! ce faux frère abandonnait son âme aux suggestions de Satan. Oubliant les vœux sacrés de Béatrix, et frappé de sa grande beauté, il en fut ému; il ne combattit point à sa naissance une tentation aussi dangereuse. Au lieu de fuir le piége, il s'y affectionna; il ferma l'oreille à la voix de ses anges gardiens; et tombant aussitôt dans le crime, il se résolut à y entraîner la pauvre fille.

Saisissant donc la première occasion qu'il put trouver de la rencontrer seule, il lui témoigna, d'un ton de compassion hypocrite, son étonnement de la voir dans un cloître. Comment, à ce début, l'infortunée ne devina-t-elle pas un ennemi déguisé? Les fumées de l'orgueil étourdissent-elles si vite? Il lui peignit le monde, qu'elle ne soupçonnait pas, et qu'il pouvait ainsi revêtir à son gré des couleurs les plus séduisantes.

— On vous assure que le monde est mauvais, disait-il avec l'accent perfide d'un intérêt bienveillant; on vous le fait tel pour vous maintenir dans l'amour de vos chaînes, car vous êtes enchaînée.

Il employa toutes les ressources de son esprit à ébranler une foi simple et droite. Il ne négligea ni les mensonges fardés, ni les exagérations, ni les impiétés détournées, ni les dissimulations grossières, usant de tout avec ruse; et il porta un grand trouble dans le cœur de Béatrix. Oh! malheur à celle qui laisse entrer d'un pas dans son cœur

Digitized by Google

les premières insinuations de l'ennemi ! Malheur à l'âme qui cesse un instant de veiller, qui ne sait pas éviter la lutte et connaître le néant de ses propres forces ! Béatrix, qui priait si bien, ne pria plus qu'avec peine. Sa sérénité habituelle avait fait place à quelque chose de vague, de triste et d'inquiet qui s'était emparé d'elle et grandissait d'heure en heure. Elle rêvait une liberté vaine, et se trouvait chargée, en effet, de ces liens qui venaient de prendre consistance dans son imagination. Elle gémissait et souffrait. Si c'étaient là les avant-coureurs des plaisirs que vous promettait l'abandon de Dieu, quel était donc votre espoir, pauvre insensée?

Le jeune clerc sut se ménager d'autres conférences; et voyant bien qu'il avait jeté le trouble dans l'âme de Béatrix, mais qu'une vertu si pure ne se déracinait pas aussi vite qu'il l'eût voulu, il employa mille stratagèmes. Celui qui fit le plus d'effet sur elle, simple et crédule enfant, ce fut l'emploi d'une superstition très-répandue en Allemagne. On croit, dans les campagnes de la vieille Germanie, que les jeunes filles peuvent savoir leur avenir, la nuit de la Saint-Jean. Il y a pour cela divers procédés. Le plus usité consiste à lancer aux branches d'un arbre une couronne tressée de neuf sortes de fleurs. Autant de fois que la couronne retombe avant de s'attacher à une branche, autant d'années la jeune fille qui éprouve ce sort doit rester sans mari. Le clerc fit comprendre à Béatrix qu'elle pouvait savoir de la

Digitized by Google

sorte si sa destinée était le mariage et le monde, ou la vie religieuse et le cloître.

Cet enseignement se donnait la veille même de la Saint-Jean. Béatrix agitée se leva au milieu de la nuit, fit sa couronne de neuf fleurs, et la lança aux branches d'un vieux pommier, où du premier coup elle s'accrocha.

La faible enfant fut décidée, et promit à son séducteur de s'échapper la nuit suivante.

Mais avant de sortir du monastère, pendant que toutes les bonnes sœurs étaient retirées dans leurs petites cellules, Béatrix voulut prier encore une fois devant l'image de la sainte Vierge, que, dans le désordre de ses esprits abusés, elle n'avait pas cessé d'aimer tendrement. Elle entra dans la chapelle. Pendant tant de belles années, cette chapelle avait été son paradis; elle allait la fuir. Elle s'approcha de l'autel, se mit à genoux devant la pieuse image et pleura, n'osant presque plus la regarder.

— O Vierge très-sainte, dit-elle enfin, — et son cœur était bouleversé, — ô Vierge très-bonne, ma mère chérie, mon appui jusqu'à ce jour, je vais donc me séparer de vous. Pourtant je vous étais fidèle et je croyais que je le serais toujours; pourtant, je vous aime, mère compatissante. Mais, vous le voyez, je me sens entraînée, et déjà je ne suis plus digne de vous servir. Prenez-moi en pitié.

Ayant achevé cette vague prière, elle se leva brusquement, comme si elle eût craint d'être rete-

Digitized by Google

nue; et, les yeux baissés, elle déposa en tremblant ses clefs aux pieds de l'image.

— Voilà les clefs qu'on m'avait confiées, ajouta-t-elle tout bas, et que je n'ose remettre, ô Vierge sainte, qu'à vous seule.....

En ce moment, une petite fleur tomba de la main de Notre-Dame; elle la recueillit avidement, résolue de ne s'en séparer jamais; et quoique en même temps elle sentît qu'elle se perdait, elle sortit.

Le clerc l'attendait à quelques pas, avec deux chevaux. Il l'emmena dans le monde.

Au bout d'un mois, cet homme disparut. Béatrix, seule au milieu de ce qu'on appelle le monde, n'avait plus pour compagnie que l'opprobre, le remords et le dénûment. Les chemins qui s'ouvraient devant ses pas n'étaient semés que de vice et de honte. Elle y était entrée; elle y marcha.

Quinze années d'une vie déplorable — flétrirent et souillèrent tristement cette âme malheureuse.

Lorsque ces quinze années allaient bientôt être accomplies, Béatrix tomba gravement malade. Celle qu'elle n'avait pourtant pas oubliée, et que, dans son infidélité, elle aimait encore, celle dont elle avait toujours conservé la petite fleur bénie, celle qui ne repousse jamais, lui revint alors si vivement à la mémoire, que son cœur se gonfla de sanglots. Voyant bien qu'elle allait mourir, et sachant que Marie était son seul recours, elle la pria ardemment,

Digitized by Google

en détestant sa chute et les longs égarements de sa vie, de lui obtenir une grâce, une seule, mais bien grande cependant, la grâce d'aller encore une fois s'agenouiller devant son image, de baiser encore une fois le pavé de sa petite église, dans le monastère où elle avait été si heureuse; d'y aller en mendiante, et d'expier là ses criminels désordres par une confession publique.

Les forces lui revinrent dès lors. Fidèle à son repentir, elle donna aux pauvres tout ce qu'elle possédait, se couvrit du vêtement le plus humble, et partit pour son monastère. — Son monastère! — Elle n'osait plus même dans sa pensée l'appeler ainsi. Il lui fallut faire à pied plus de cent lieues. Elle les fit sans gémir, souffrit ses peines en bénissant Marie, ne cherchant ni pitié, ni consolations, et plus heureuse déjà que dans le monde, où les avanies et les douleurs sont déshéritées de tout allégement.

Elle arriva dans le pays qui l'avait vue calme et pure.

Comme elle approchait du monastère, elle entendit le tintement d'une petite cloche; elle reconnut cette voix amie : c'était la cloche qui appelait les sœurs à l'église. Son cœur tressaillit longuement, et deux ruisseaux de larmes jaillirent de ses yeux.

Elle tomba à genoux dès qu'elle aperçut de loin l'humble et paisible clocher à l'ombre duquel reposait la chère image de Notre-Dame. Elle remercia

Digitized by Google

de toutes les forces de son âme cette Vierge si constamment bonne, qui, malgré son avilissement profond, avait accueilli sa prière; et d'un pas tremblant elle s'avança vers le couvent, où elle savait bien, tant elle était changée, que personne ne pourrait plus la reconnaître. Mais les souvenirs si actuels de ses jeunes années, le contraste pénible du présent et du passé, les mouvements d'un déchirant regret l'agitaient, l'ébranlaient, et la forçaient de s'arrêter très-souvent pour reprendre un peu de force.

Enfin, la porte du monastère se rapprochait; elle la revit. C'était là qu'elle avait vécu en paix. Elle venait d'entendre sonner l'heure où les religieuses se rendaient au réfectoire pour le dîner. Toute cette vie de mansuétude et de calme que l'on mène au couvent s'était réveillée dans son âme; et ses souvenirs rafraîchis lui semblaient dater de la veille. Il lui semblait qu'elle n'avait pas quitté son doux asile; que ses quinze ans n'étaient qu'un rêve hideux. Il lui fallut rentrer dans la réalité. Elle se trouvait parmi des mendiants qui attendaient, sous le modeste portique, que les bonnes sœurs vinssent faire avec eux, selon la coutume, le partage de leur frugal repas. Mêlée à cette troupe de pauvres, elle se sentit contente d'être, elle la pécheresse, avec les amis de Dieu. Et quand les religieuses vinrent apporter les parts à toutes ces mains empressées, elle reçut la sienne d'une pieuse sœur en qui elle revoyait une compagne des anciens jours.

Digitized by Google

— Qu'avez-vous donc à trembler ainsi, mon enfant? lui dit la religieuse.

— Oh! c'est que je viens de loin et que j'ai peut-être un peu souffert, répondit la mendiante.

Puis, s'étant affermie, elle osa reprendre la parole :

— Ma sœur, dit-elle, c'est bien dans ce couvent que demeurait — autrefois — une pauvre fille — qu'on appelait — sœur Béatrix?

La religieuse la regarda, comme si la question eût eu quelque chose d'insolite. Après un moment de silence, elle lui demanda :

— Est-ce que vous connaissez sœur Béatrix?

— Autrefois, ma sœur, lorsqu'elle était si heureuse de parer la sainte Vierge.....

— Ne rougissez pas ainsi, mon enfant. Si vous avez connu autrefois sœur Béatrix, c'est pour vous un grand bonheur.

— Oui, n'est-ce pas? car, depuis quinze ans....

— Eh bien! depuis quinze ans?...

La mendiante se troubla, passa sa main sur son front et reprit :

— Sait-on, depuis ces quinze ans, ce que sœur Béatrix est devenue?

— Mais personne ne l'ignore, dit la religieuse étonnée. Vous arrivez de loin en effet, pauvre femme.

La pénitente baissa la tête, comprenant qu'on savait toute sa vie; et elle ne disait plus rien, quand

Digitized by Google

la bonne sœur, avant de se retirer, revint à elle :

— Puisque vous avez connu sœur Béatrix, lui dit-elle, entrez dans la chapelle ; vous pourrez la revoir un moment.

— Je reverrais sœur Béatrix! dit la mendiante confondue. — Et alors s'imaginant qu'on lui parlait d'une autre sœur de même nom : — Mais ce n'est plus, reprit-elle, sœur Béatrix d'autrefois?

— La même, notre chère sœur Béatrix, qui fait depuis trente ans la joie et la gloire de notre maison ; la même, qui a été élevée dans ce cloître, qui, depuis dix-sept ans, est sœur sacristine; le modèle des religieuses, la grande amie de la sainte Vierge. — Entrez, et recommandez-vous à ses prières; elles sont puissantes. —

La pauvre pécheresse, ne sachant pas si elle était éveillée, s'avança vers l'église, se prosterna sur les marches et entra à genoux, se dirigeant vers la chapelle de la sainte Vierge, où l'attendait une plus surprenante merveille. Elle vit, avec un sentiment inexprimable, sa figure debout devant l'autel. Cette figure vint à elle; c'était sa propre figure et toute sa ressemblance, — non telle qu'elle languissait alors, ridée, flétrie, accablée, dégradée, — mais telle à peu près qu'elle paraissait quinze ans auparavant, radieuse, angélique, pure, et loin de prévoir sa triste chute....

L'apparition, — s'approchant d'elle, avec un regard plein de bonté, — lui présentait les clefs, les

Digitized by Google

mêmes clefs qu'elle avait remises quinze ans auparavant, au milieu d'une nuit fatale, devant l'image de Marie; et elle lui dit :

— Voici vos clefs, que vous m'aviez rendues, ma fille. Afin que personne ne sût votre faute, pendant les quinze années que vous avez passées loin de moi, j'ai tenu fidèlement votre place. Mais votre cœur m'est revenu tout entier, et je sais qu'à présent vous ne me quitterez plus. Allez donc à votre cellule, et reprenez le saint habit de mes filles. —

Après ces paroles de mère, et d'une mère incomparable, que prononçait, une voix plus douce que les symphonies des anges, l'apparition s'éleva lentement sur l'autel, s'enveloppa d'une nuée de lumière, et disparut dans le petit tabernacle où reposait l'image de la sainte Vierge.

C'était elle. —

La mendiante, noyée d'heureuses larmes, oppressée, mais comblée de joie et poussée par un mouvement qui l'entraînait, monta aussitôt à sa cellule, sentant qu'elle avait repris toute sa force et toute sa jeune santé. Sa cellule si calme, elle la retrouva exactement comme elle l'avait laissée le jour de son départ. Son saint habit de religieuse, qu'elle avait abandonné ce même jour à jamais maudit, était à la place où elle l'avait mis. Elle avait compris qu'elle devait s'en revêtir, et qu'avant de parler elle devait consulter son confesseur. Elle rentra dans l'église, s'agenouilla, reconnaissante et transportée, devant

Digitized by Google

la sainte image, plus souriante que jamais ce jour-là, car il y avait fête dans le ciel; et voyant venir le bon vieillard qui autrefois dirigeait sa conscience, elle lui demanda de l'entendre au confessionnal.

Le vieux moine, depuis quinze ans, n'avait trouvé dans celle qu'il prenait pour sœur Béatrix, qu'une pureté surhumaine. Il tomba dans une grande admiration, au récit qui lui fut fait de la chute lamentable, de la vie perdue et du retour prodigieux de la vraie Béatrix. Mais il jugea que cette fuite, dont la sainte Vierge elle-même avait voulu cacher le scandale, ne devait pas être publiée tant que vivrait la brebis retrouvée, et qu'il n'était pas temps encore de faire connaître la merveille opérée en sa faveur. Aucune des sœurs ne put donc remarquer le retour de celle dont personne n'avait soupçonné la fuite.

Par une persévérante et austère pénitence, d'autant plus méritoire qu'elle était cachée, Béatrix retrouva son innocence devant Dieu. Elle vécut de longues années encore, et ce ne fut qu'après sa mort toute sainte, que le grand acte de bonté de la mère des miséricordes, ce fait inouï qu'on vient de lire, fut révélé dans ses détails, par un écrit authentique que l'humble pénitente avait laissé à son pieux confesseur.

L'auteur, dans un recueil publié en 1825 et tombé très-heureusement depuis dans l'oubli, avait donné succinctement cette légende, alors peu connue de la majorité des lecteurs. Plusieurs écrivains

Digitized by Google

s'en emparèrent, entre autres un homme d'un mérite incontesté, M. Charles Nodier. Il l'écrivit dans la *Revue de Paris*, livraison du 29 octobre 1837, — comme une trouvaille faite dans Abraham Bzovius. Mais cette légende, sous sa plume agréable, est devenue un petit roman, où le suborneur est un chevalier blessé qu'on soigne dans le couvent. Il a même fixé le lieu; c'est, selon lui, un couvent du Jura bâti sous le patronage de Notre-Dame des Épines-Fleuries. La première partie du récit, consacrée à la sainte image, et qui ne vient pas de Bzovius, pouvant n'être pas tout d'imagination, nous l'empruntons au célèbre écrivain, sans toutefois en rien prendre sous notre responsabilité.

« Il était bien convenu en France, il y a une vingtaine d'années, que tous les trésors de la poésie sont renfermés sans exception dans le *Pantheum mythicum* de Pomey, ou dans le *Dictionnaire de la fable* de M. Noël. Un nom inconnu de Phurnutus, une fable ignorée de Paléphate, un récit tendre et touchant qui ne remontait pas aux *Métamorphoses*, toute idée qui n'avait pas passé à la filière éternelle des Grecs et des Romains, était réputée barbare. Quand vous en aviez fini avec les Aloïdes, les Phaétontides, les Méléagrides, les Labdacides, les Danaïdes, les Pélopides, les Atrides, et autres dynasties malencontreuses, fatalement vouées aux Euménides par la docte cabale d'Aristote et surtout par la rime, il ne vous restait plus qu'un parti à prendre : c'était de recommencer, et on recommençait. La patiente admiration des colléges ne se lassait jamais de ces beaux mythes qui ne disaient pas la moindre chose à l'esprit et au cœur, mais qui

Digitized by Google

flattaient l'oreille de sons épurés à la douce euphonie des Hellènes. C'était Bacchus né avant terme au bruit d'un feu d'artifice, et que Jupiter héberge dans sa cuisse, par l'art de Sabasius. C'était le fils de Tantale, servi aux dieux dans une *olla podrida* digne des enfers, et dont Minerve, plus affamée que le reste des immortels, est obligée de remplacer l'épaule absente par une omoplate d'ivoire. C'était Deucalion repeuplant le monde avec les ossements de sa grand'mère, c'est-à-dire en jetant des pierres derrière lui. C'était je ne sais quel autre conte absurde et solennel dont il fallait connaître les détails ridicules, et souvent obscènes ou impies, sous peine de passer pour ignorant et pour stupide aux yeux de la société polie. En revanche, on décernait des récompenses et des couronnes à l'heureux enfant qui était parvenu à rassembler dans sa mémoire le plus grand nombre possible de ces inepties classiques.... Cette méthode d'abrutissement et de dégradation intellectuelle, qui manquait rarement son effet, s'appelait l'éducation.

» Cependant notre civilisation ne ressemblait plus depuis bien des siècles à celle qui s'était nourrie pendant tant de siècles des fables puériles du paganisme. L'ironie de Socrate avait porté le premier coup aux fantômes des mythologues. Ils s'étaient évanouis sous le fouet de Lucien. Une nouvelle croyance s'était introduite, grave, majestueuse, touchante, pleine de mystères sublimes et de sublimes

Digitized by Google

espérances. Avec elle étaient descendus dans le cœur de l'homme une multitude de sentiments que les anciens n'ont point connus, la sainte ferveur de la foi, le noble enthousiasme de la liberté, l'amour, la charité, le pardon des injures. Une poésie mieux appropriée aux besoins du christianisme était née avec lui.... Pourquoi cette nouvelle source d'inspirations merveilleuses et de tendres émotions fut-elle négligée par ces habiles artisans de la parole, qui charment de leurs récits les ennuis et les douleurs de l'humanité? Pourquoi la légende pieuse et touchante fut-elle reléguée à la veillée des vieilles femmes et des enfants, comme indigne d'occuper les loisirs d'un esprit délicat et d'un auditoire choisi? C'est ce qui ne peut guère s'expliquer que par l'altération progressive de cette précieuse naïveté dont les âges primitifs tiraient leurs plus pures jouissances, et sans laquelle il n'y a plus de poésie véritable. La poésie d'une époque se compose, en effet, de deux éléments essentiels, la foi sincère de l'homme d'imagination qui croit ce qu'il raconte, et la foi sincère des hommes de sentiment qui croient ce qu'ils entendent raconter. Hors de cet état de confiance et de sympathie réciproques, où viennent se confondre des organisations bien assorties, la poésie n'est qu'un vain nom, l'art stérile et insignifiant de mesurer en rhythmes compassés quelques syllabes sonores. Voilà pourquoi nous n'avons plus de poésie dans le sens naïf et originel de ce mot, et pourquoi

Digitized by Google

nous n'en aurons pas de longtemps, si nous en avons jamais.

» Pour en trouver de faibles vestiges, il faut feuilleter les vieux livres qui ont été écrits par des hommes simples, ou s'asseoir dans quelque village écarté, au coin du foyer des bonnes gens. C'est là que se retrouvent de touchantes et magnifiques traditions, dont personne ne s'est jamais avisé de contester l'autorité, et qui passent de génération en génération, comme un pieux héritage, sur la parole respectée des vieillards. Là ne sauraient prévaloir les objections ricaneuses de la demi-instruction, si revêche, si maussade et si sotte, qui ne sait rien à fond, mais qui ne veut rien croire, parce qu'en cherchant la science qui est interdite à notre nature, elle n'a gagné que le doute. Les récits qu'on y fait ne peuvent donner matière à aucune discussion; ils défient la critique d'une raison exigeante qui rétrécit l'âme, et d'une philosophie dédaigneuse qui la flétrit; ils ne sont pas tenus de se renfermer dans les bornes des vraisemblances communes, dans les bornes même de la possibilité, car ce qui n'est pas possible aujourd'hui était sans doute possible autrefois, quand le monde, plus jeune et plus innocent, était digne encore que Dieu fît pour lui des miracles, quand les anges et les saints pouvaient se mêler, sans trop déroger de leur grandeur céleste, à des peuples simples et purs, dont la vie s'écoulait entre le travail et la pratique des bonnes œuvres....

Digitized by Google

» O vous, mes amis! que le feu divin qui anima l'homme au jour de sa création n'a pas encore tout à fait abandonnés, vous qui conservez encore une âme pour croire, pour sentir et pour aimer; vous qui n'avez pas désespéré de vous-mêmes et de votre avenir, au milieu de ce chaos des nations où l'on désespère de tout, venez participer avec moi à ces enchantements de la parole, qui font revivre à la pensée l'heureuse vie des siècles d'ignorance et de vertu. Mais surtout ne perdons point de temps, je vous en conjure! Demain peut-être il serait trop tard! Le progrès vous a dit : Je marche, et le monstre marche en effet. Comme la mort physique dont parle le poëte latin, l'éducation première, cette mort hideuse de l'intelligence et de l'imagination, frappe au seuil des moindres chaumières. Tous les fléaux que l'écriture traîne après elle, tous les fléaux de l'imprimerie, sa sœur perverse et féconde, menacent d'envahir les derniers asiles de la pudeur antique, de l'innocence et de la piété, sous une escorte de sombres pédants. Quelques jours encore, et ce monde naissant, que la science du mal va saisir au berceau, connaîtra un ridicule alphabet et ne connaîtra plus Dieu. Quelques jours encore, et ce qui reste, hélas! des enfants de la nature, seront aussi stupides et aussi méchants que leurs maîtres. Hâtons-nous d'écouter les délicieuses histoires du peuple, avant qu'il les ait oubliées, avant qu'il en ait rougi, et que sa chaste poésie, honteuse d'être nue,

Digitized by Google

se soit couverte d'un voile, comme Ève exilée du paradis.

» J'ai juré, quant à moi, de n'en jamais écouter, de n'en jamais raconter d'autres. Celle que je vais vous dire est tirée d'un vieil hagiographe, nommé Bzovius, continuateur peu connu de Baronius.....

» Non loin de la plus haute cime du Jura, mais en redescendant un peu sur son versant occidental, on remarquait encore, il y a près d'un demi-siècle, un amas de ruines qui avaient appartenu à l'église et au monastère de *Notre-Dame-des-Épines-Fleuries*. C'est à l'extrémité d'une gorge étroite et profonde, mais beaucoup plus abritée du côté du nord, et qui produit tous les ans, grâce à la faveur de cette exposition, les fleurs les plus rares de la contrée. A une demi-lieue de là, l'extrémité opposée laisse voir aussi les débris d'un antique manoir seigneurial, qui a disparu comme la maison de Dieu. On sait seulement qu'il était occupé par une famille très-renommée dans les armes, et que le dernier des nobles chevaliers dont il portait le nom, mourut à la conquête du tombeau de Jésus-Christ, sans laisser d'héritier pour perpétuer sa race. La veuve inconsolable n'abandonna pas des lieux si propres à entretenir sa mélancolie ; mais le bruit de sa piété se répandit au loin avec ses bienfaits, et une tradition glorieuse consacre à jamais sa mémoire aux respects des générations chrétiennes. Le peuple, qui a oublié tous ses autres titres, l'appelle encore LA SAINTE.

Digitized by Google

» Un de ces jours où l'hiver, près de finir, se relâche tout à coup de sa rigueur, sous les influences d'un ciel tempéré, LA SAINTE se promenait, comme d'habitude, dans la longue avenue de son château, l'esprit occupé de pieuses méditations. Elle arriva ainsi jusqu'aux buissons d'épines qui la terminent encore, et elle ne fut pas peu surprise de voir qu'un de ces arbustes s'était chargé déjà de toute sa parure du printemps. Elle se hâta de s'en approcher pour s'assurer que cette apparence n'était pas produite par un reste de neige rebelle, et, ravie de le voir couronné en effet d'une multitude innombrable de belles petites étoiles blanches à rayons incarnats, elle en détacha soigneusement un rameau pour le suspendre dans son oratoire, à une image de la sainte Vierge, qu'elle avait depuis son enfance en grande vénération, et s'en revint joyeuse de lui porter cette offrande innocente. Soit que ce faible tribut fût réellement agréable à la divine mère de Jésus, soit qu'un plaisir particulier qu'on ne saurait définir soit réservé à la moindre effusion d'un cœur tendre vers l'objet qu'il aime, jamais l'âme de la châtelaine ne s'était ouverte à des émotions plus ineffables que dans cette douce soirée. Aussi se promit-elle avec une joie ingénue de retourner tous les jours au buisson fleuri, et d'en rapporter tous les jours une guirlande nouvelle. On peut croire qu'elle fut fidèle à cet engagement.

» Un jour, cependant, que le soin des pauvres et

Digitized by Google

des malades l'avait retenue plus long-temps que d'ordinaire, elle eut beau se presser de gagner son parterre sauvage; la nuit y arriva avant elle, et on dit qu'elle commençait à regretter de s'être engagée si avant dans ces solitudes, quand une clarté calme et pure, comme celle qui descend du jour naissant, lui montra soudainement toutes ses épines en fleurs. Elle suspendit un instant ses pas, à la pensée que cette lumière pouvait provenir d'une halte de brigands, car il était impossible d'imaginer qu'elle fût produite par des myriades de vers luisants, éclos avant leur saison. L'année était encore trop éloignée alors des nuits tièdes et pacifiques de l'été. Toutefois, l'obligation qu'elle s'était imposée venant se présenter à son esprit et ranimer un peu son courage, elle marcha légèrement, en retenant son haleine, vers le buisson aux blanches fleurs, saisit d'une main tremblante une branche qui sembla tomber d'elle-même entre ses doigts, tant elle fit peu de résistance, et reprit le chemin du manoir, sans oser regarder derrière elle.

» Durant toute la nuit suivante, la sainte dame réfléchit à ce phénomène, sans pouvoir l'expliquer; et, comme elle avait à cœur d'en pénétrer le mystère, dès le lendemain, à la même heure du soir, elle se rendit aux buissons, en compagnie d'un serviteur fidèle et de son vieux chapelain. La douce lumière y régnait ainsi que la veille, et semblait devenir, à mesure qu'ils approchaient, plus vive et

Digitized by Google

plus rayonnante. Ils s'arrêtèrent alors et se mirent à genoux, parce qu'il leur sembla que cette lumière venait du ciel ; après quoi le bon prêtre se leva seul, fit quelques pas respectueux vers les épines fleuries, en chantant une hymne de l'Église, et les détourna sans efforts, car elles s'ouvrirent comme un voile. Le spectacle qui s'offrit en ce moment à leurs regards les frappa d'une telle admiration, qu'ils restèrent long-temps immobiles, tout pénétrés de reconnaissance et de joie. C'était une image de la sainte Vierge, taillée avec simplicité dans un bois grossier, animée des couleurs de la vie par un pinceau peu savant, et revêtue d'habits qui ne révélaient qu'un luxe naïf. Mais c'était d'elle qu'émanait la splendeur miraculeuse dont ces lieux étaient éclairés. « Je vous salue, Marie pleine de grâces, » dit enfin le chapelain prosterné; et au murmure harmonieux qui s'éleva dans tous les bois, quand il eut prononcé ces paroles, on aurait pu croire qu'elles étaient répétées par le chœur des anges. Il récita ensuite avec solennité ces admirables litanies où la foi a parlé le langage de la poésie la plus élevée, et il souleva la statue entre ses mains, afin de la transporter au château, où elle devait trouver un sanctuaire plus digne d'elle, pendant que la dame et le valet, les mains jointes et le front incliné, le suivaient lentement en s'unissant à ses prières.

» Je n'ai pas besoin de dire que l'image merveilleuse fut placée dans une niche élégante ; qu'elle fut

Digitized by Google

entourée de flambeaux odorants, baignée de parfums, chargée d'une riche couronne et saluée, jusqu'au milieu de la nuit, du cantique des fidèles. Cependant, le matin, on ne la retrouva plus, et l'alarme fut vive parmi tous ces chrétiens que sa conquête avait comblés d'un bonheur si pur. — Quel péché inconnu pouvait avoir attiré cette disgrâce au manoir de LA SAINTE? — Pourquoi la Vierge céleste l'avait-elle quitté? — Quel nouveau séjour avait-elle choisi?...

» On le devine sans doute. La bienheureuse mère de Jésus avait préféré l'ombre modeste de ses buissons favoris à l'éclat d'une demeure mondaine. Elle était retournée, au milieu de la fraîcheur des bois, goûter la paix de sa solitude et les douces exhalaisons de ses fleurs. Tous les habitants du château s'y rendirent dans la soirée, et l'y trouvèrent, plus resplendissante que la veille. Ils tombèrent à genoux dans un respectueux silence.

» — Puissante reine des anges! dit la châtelaine, c'est ici la demeure que vous préférez. Votre volonté sera faite.

» Et peu de temps après, en effet, un temple, embelli de tous les ornements que prodiguait l'architecte inspiré en ces siècles de sentiment, s'éleva autour de l'image révérée. Les grands de la terre la voulurent enrichir de leurs dons; les rois la dotèrent d'un tabernacle d'or pur. La renommée de ses miracles se répandit au loin dans tout le monde

Digitized by Google

chrétien, et appela dans la vallée une multitude de femmes pieuses qui s'y rangèrent sous la règle d'un monastère. La sainte veuve, plus touchée que jamais des lumières de la grâce, ne put refuser le titre de supérieure de cette maison. Elle y mourut pleine de jours, après une vie de bonnes œuvres, d'exemples et de sacrifices, qui s'exhala comme un parfum au pied des autels de la Vierge.

» Telle est, suivant les chroniques manuscrites de la province, l'origine de l'église et du couvent de *Notre-Dame-des-Épines-Fleuries*. »

C'est deux siècles après que Charles Nodier place dans ce couvent l'histoire de sœur Béatrix, en l'altérant comme nous l'avons dit. Nous avons cru devoir rester fidèlement dans les témoignages originaux.

L'ENFANT DU JUIF.

Turris Davidica.

Nous appelons barbares les siècles que nous connaissons mal, et nous nous dispensons de les étudier pour les condamner plus à notre aise. Mais il y avait pourtant dans ces siècles mêmes des écoles publiques, où les enfants du pauvre n'étaient pas admis moins généreusement que de nos jours. Ces anciens temps produisaient leurs écrivains et leurs artistes, nombreux et variés. Ils ont laissé partout des monuments; et si les sectes hérétiques les ont détruits

Digitized by Google

pour la plupart, nous devrions faire un peu plus la part des causes en raison desquelles nous savons si peu. Ainsi, en France, au sixième siècle, les grands centres de population avaient des écoles publiques, dans le sens que nous donnons à ce mot aujourd'hui.

En l'année 527, sous le règne des fils de Clovis, il y avait à Bourges une école très-courue, où se rendaient les enfants de la ville, riches et pauvres. En ce temps-là brillait aussi cette charité que les modernes ont appelée tolérance, et qui n'a jamais fleuri avec toute sa sincérité que chez les nations catholiques; juifs et païens vivaient en paix au milieu des chrétiens, dont les prières seules et les exemples ramenaient doucement les cœurs fourvoyés ou assis dans les ténèbres. Les enfants des juifs allaient à l'école publique comme les enfants des fidèles, et ce mélange amena un fait notable.

Un artisan juif avait un fils de dix à douze ans, qui se rendait tous les jours à l'école avec les enfants des voisins, ses petits camarades. Il apprenait de son mieux ce qu'on enseignait là. Après avoir lu, écrit et compté, il se récréait un peu dans les rues et faisait comme il voyait faire. Quelques-uns de ses jeunes amis (c'étaient les mieux élevés) entraient souvent dans une église; ils y allaient prier et saluer une image de la sainte Vierge, que l'on révère encore à présent sous le nom de Notre-Dame de Bourges. Le petit juif les imitait; il honorait ingénument celle qu'il entendait appeler la mère de

Digitized by Google

Dieu. Son père, toujours taciturne et toujours affairé, ne lui parlant pas au retour, l'enfant n'avait jamais eu occasion de rendre compte de ces détails; et ainsi, sauf le baptême, il était devenu peu à peu à moitié chrétien.

Or, à la fête de Pâques, qui se célébrait avec grande joie, tous ceux des enfants chrétiens qui avaient fait leur première communion s'étaient parés de leurs petits habits neufs et s'en allaient le cœur serein à la sainte table. L'enfant du juif, les voyant si heureux, se joignit à leur jeune troupe. Leur doux recueillement gagna son cœur. Il entendit la messe à genoux, et il suivit pieusement ses petits camarades aux marches du chœur, où il reçut comme eux la sainte eucharistie.

Avant de quitter l'église, il alla, ainsi que tous les autres, faire sa prière devant la sainte image de Notre-Dame, qu'il connaissait bien.

L'absence de l'enfant ayant été ce jour-là plus longue que de coutume, lorsqu'il rentra, son père desserra les dents enfin et lui demanda d'où il venait si tard?

Nous ignorons la profession de ce père juif. Mais il était occupé en ce même moment à chauffer un grand four, où brûlait un feu dévorant.

L'enfant raconta d'une bouche naïve, et sans se croire répréhensible en rien, comment, avec ses petits camarades d'école, il allait souvent à l'église; comment il ne manquait jamais d'y saluer Notre-

Digitized by Google

Dame; et comment il venait de recevoir la communion du pain des anges.

Quoique peu fidèle observateur des préceptes de sa religion, ce juif avait le fanatisme qui a signalé un si grand nombre de ses frères. Ses traits se contractèrent dans une colère subite et sombre; il saisit son fils, le lança sans dire un mot au fond de son four, et jeta ensuite deux fagots après lui, pour redoubler la flamme active.

Tout cela s'était fait en un clin d'œil.

La femme du juif arriva alors. Du bout de la rue, elle avait aperçu son fils qui rentrait; elle le demanda. Le juif ne répondit ni par voix, ni par signe. Accoutumée à ses tristes manières, la femme inquiète chercha dans toute la maison; et ne trouvant son fils nulle part, elle revint au four, qui était si ardent qu'on n'en pouvait approcher.

Les deux fagots que le juif avait jetés s'abattirent alors, à demi dévorés par la flamme; et la pauvre mère crut voir, au fond du gouffre de feu, son enfant chéri....

Elle poussa de tels cris d'angoisse que les voisins accoururent. En effet, tous aperçurent l'enfant, qui semblait, par un prodige inexplicable, assis paisiblement et plein de vie. Tous se jetèrent sur le juif, en le voyant prendre d'autres fagots pour achever son crime. On retira avec de longs crocs le bois embrasé et la braise ardente; on fit sortir l'enfant, qui était demeuré frais et qui n'avait rien souffert...

Digitized by Google

— J'ai été préservé, dit-il, par cette dame qui est sur l'autel, et qui est venue me garder des flammes.

On comprit sur-le-champ qu'il désignait Notre-Dame de Bourges; et comme en toute agglomération d'hommes chacun, dans de telles circonstances, apporte son contingent de colère, il s'en fit une masse terrible qui éclata d'un seul mouvement. Le père juif fut spontanément saisi par la foule et jeté lui-même dans son four, où il expira avant que personne eût réfléchi qu'on faisait mal. — Mais l'enfant et sa mère devinrent chrétiens.

Évagre l'historien, dont l'exactitude est unanimement reconnue, rapporte (livre 4, chap. 35) un événement tout à fait semblable, à quelques détails près. Celui-là eut lieu à Constantinople, et, ce qui est encore plus remarquable, à la même époque. Voici son récit :

« Le fils d'un juif, qui était verrier de profession, voyant ses petits camarades d'école aller à l'église pour y consommer les miettes des hosties consacrées, selon l'usage d'alors, y entra aussi et participa avec eux aux saints mystères. Son père l'ayant su tomba dans une fureur frénétique et jeta le pauvre enfant dans le four de sa verrerie, qui était tout enflammé.

» Cependant la mère de la jeune victime, ne sachant rien de ce crime, cherchait son fils depuis trois jours, lorsqu'enfin il répondit à ses cris, du fond de la fournaise. Il en sortit sain et frais, et il raconta

Digitized by Google

qu'une dame vêtue de pourpre était venue éteindre les flammes autour de lui.

» Ainsi qu'à Bourges, tout le monde, à cette bonté maternelle, reconnut la vierge Marie. La famille du juif embrassa le christianisme, et lui, demeurant obstiné dans son endurcissement, fut mis en croix par ordre de l'empereur Justinien.... »

Que la glorieuse fille de David prenne en pitié les juifs qui sont encore avec nous sur la terre, et qu'elle recueille sous son manteau les enfants et les pères!

LE LION DE BRUXELLES.

Mater amabilis.

A l'aurore des agitations que causa la réforme au seizième siècle, il y avait à Bruxelles un lion, de qui la *Chorographia sacra Brabantiæ* a rapporté la curieuse anecdote que nous allons remettre sous les yeux du lecteur. Peut-être ce fait mérite-t-il, autant que le lion de Florence, les honneurs de la peinture.

C'était un lion conquis dans les dernières guerres de Charles-Quint en Afrique, apprivoisé, mais soumis, comme ils le sont tous, en apparence seulement. Toutefois on ne le tenait pas en cage; bien soigné et bien nourri, on le voyait doux et calme; et, par un privilége de la police imprudente, il sor-

Digitized by Google

tait quelquefois dans les rues, suivant son maître comme fait aujourd'hui un terre-neuve, ne disant rien à personne, et si connu de tous les bourgeois, qu'on s'en effrayait peu. Mais on le respectait grandement; on s'était dit qu'il était sage de ne pas lui chercher querelle, et qu'un lion est toujours un lion avec ses ongles redoutables et ses terribles dents; vérités dont un jeune enfant ne tint pas compte. Hélas! l'enfance est légère. Celui-là, dit la chronique, se nommait Daniel Pinus, il était de famille noble; et accoutumé dans la maison de son père à entendre citer tous les jours, en ces temps de guerre, des exemples de courage, l'enfant s'imaginait qu'on ne devait avoir peur de rien.

Il n'avait que cinq ou six ans; et il marchait, conduit par sa mère, dans la rue des Carmes, lorsqu'il vit le lion qui venait à lui, disposé, selon sa coutume, à passer gravement et ne troublant personne. Mais l'enfant, dont sa mère ne surveillait pas les mouvements, trouva qu'il était beau de pouvoir se vanter d'avoir bravé le lion; et lorsqu'il se croisa avec lui, il le frappa à la tête d'un coup de sa baguette.

L'animal agita sa crinière, oubliant tous les beaux fruits de son éducation, bondit, et, ouvrant sa gueule formidable, saisit le pauvre enfant à travers le corps, en grondant de manière que tous les passants disparurent. Le lion civilisé n'était plus là; c'était l'hôte furieux des déserts de l'Afrique.

Digitized by Google

A cet aspect, la mère épouvantée tombe à genoux. Ne sachant quel secours donner à son fils, qu'un mouvement peut broyer, elle ne voit d'espoir que dans celle dont saint Bernard a dit qu'aucun de ceux qui ont imploré son appui n'a été abandonné. Elle se trouvait devant l'église des Carmes; là était honorée d'un culte empressé la miséricordieuse Marie; là était établie la pieuse et célèbre confrérie du scapulaire, qui comptait dans son sein les plus honorables noms de Bruxelles, et qui plus tard devait y voir Albert et Isabelle. Là était une auguste image de Marie, le refuge de tous.

— O Marie, mère du scapulaire! s'écria-t-elle, mon fils est à vous; je vous le donne, et vous le tirerez de la gueule du lion!

Tout ce que nous disons si lentement s'était passé en deux secondes. A peine la mère éplorée eut-elle prononcé son vœu de toute l'ardeur d'un cœur plein de foi, que le lion, subitement apaisé, se montra calme et doux, remit l'enfant à ses pieds et s'éloigna aussitôt.

Frappé d'un tel événement, et du miracle qui le sauvait, Daniel Pinus fut fidèle au vœu de sa mère chérie. Il se consacra à Notre-Dame du Carmel, et passa heureusement et saintement sa vie au service de celle qui la lui avait si merveilleusement conservée. Sanderus ajoute que les parents de cet enfant, pour consacrer la mémoire d'un fait aussi frappant, offrirent à l'église des Carmes tout un ornement de

Digitized by Google

grand prix, dont le devant de l'autel représentait l'aventure prodigieuse, avec cette inscription : *De ore leonis libera nos, Domine* (1)!

Nous savons que dès lors on restreignit un peu la liberté du lion. Mais, hélas! l'église des Grands-Carmes, qui gardait ce souvenir, n'existe plus; 1796 l'a supprimée. La confrérie du saint scapulaire, qui était attachée à ce sanctuaire, a été transportée depuis dans l'église de Notre-Dame de Bon-Secours, où l'on révère encore la pieuse image de Marie du Carmel.

LE NOM DE BAPTÊME.

Sancta Maria.

Jadis, dans le Hainaut, entre Valenciennes et Maubeuge, en un village où, comme dit la vieille chronique, Dieu se voyait loyalement servi et sa sainte mère fidèlement honorée,— il était une simple fille des champs, jeune et gracieuse à ravir, et en même temps si candide et si simple, que c'était merveille. Elle avançait dans la vie, peu avisée aux choses de ce monde, sans défiance aucune, marchant devant Dieu dans son innocence, et ne soupçonnant même pas le mal.

(1) « De la gueule du lion délivrez-nous, Seigneur. » — Invocation empruntée aux litanies des Croisés.

Digitized by Google

Douée de peu de mémoire, et de science encore moins, l'ignorante et naïve jeune fille ne savait guère que cette charmante prière : — Jésus et Marie! — Lorsqu'elle n'agitait pas ses lèvres, la douce aspiration rentrait dans son cœur pour n'en point sortir (1).

Qu'on nous permette de suivre ici les récits populaires. — Le diable, que nos pères, tout obtus qu'on nous les fait, démasquaient en beaucoup de circonstances où nous nous obstinons, — esprits forts que nous sommes, — à ne pas le reconnaître, le diable, qui rôde continuellement autour des faibles humains, cherchant une proie qu'il puisse saisir, le diable donc ne put voir sans envie la candeur inaltérable de cette pauvre jeune fille; si confiante, si ingénue, si ignorante et si belle, il la guettait. Il poussa, dit-on, plus d'un séducteur villageois qui vint, à sa façon, lourdement papillonner autour d'elle. Avec sa petite prière intérieure, elle les repoussait sans les comprendre.

— Ces paysans sont des niais et des pataud, dit le diable, qui, comme bien d'autres, fait consister l'esprit dans le triomphe de ses intérêts.

Il donna l'éveil à la cour du comte Guillaume VI, où sémillaient de beaux gentilshommes et d'élégants

(1) « Cette petite prière : *Jésus et Marie!* est facile à retenir. Elle occupe doucement la pensée. Elle est puissante lorsqu'on a besoin d'appui. » — *Hæc brevis oratio :* Jesus et Maria ! *facilis est ad tenendum, dulcis ad cogitandum, fortis ad protegendum.* (Thomas A Kempis.)

Digitized by Google

écuyers. Les plus brillants, instruits des grâces de la jeune fille, s'en vinrent aux champs en belle tenue, et s'évertuèrent à lui faire galamment leurs offres d'hommages. La puissante petite prière triompha des courtisans, comme elle avait triomphé des vilains. C'est que l'humble cœur qu'elle protégeait priait avec une foi entière. On lui avait dit : — Jésus est votre Dieu, et Marie est votre patronne et votre mère. — Et elle le savait bien.

— Voilà qui est prodigieux ! dit le diable ; j'y vais moi-même.

Il savait que la force d'en haut se donne à l'innocence, que le ciel couvre les petits, que Dieu guide les cœurs simples. Il était piqué.

Il prit forme humaine, dit la naïve tradition ; il se présenta à la villageoise. Il s'était donné l'aspect le plus séduisant, le plus piquant sourire et le plus doux organe. Son ton était si affable, ses manières si engageantes, son langage si spirituel, que la jeune fille en fut éblouie, et que, dans l'étourdissement imprévu qu'il lui fit éprouver, elle oubliait, pour la première fois, sa sainte prière.

Le diable en secret se sentait bien joyeux ; il redoubla d'esprit, et, à travers les propos, par manière d'intérêt, il demanda à la jeune fille, la croyant déjà sa proie :

— Quel est votre nom, belle enfant?...

Pourquoi le diable lui fit-il cette demande? et d'où lui vint cette insinuation?...

Digitized by Google

— Marie, répondit-elle.

A ce nom, le canal de tant de grâces et la source de tant de force, le diable fit le plongeon et disparut.

Surprise, consternée de cette disparition subite, la jeune fille sentit l'immense danger qu'elle avait couru. Elle était sauvée. Et jamais, depuis, elle n'oublia un seul instant sa chère et bonne prière : — Jésus et Marie!

LE PASSEREAU.

Sancta Maria.

Sancta Maria! — Que de légendes charmantes se rattachent au doux et saint nom de Marie! En voici une autre (1), qui souvent a été regardée comme un petit conte pieux, ou comme une parabole. Mais cependant, pourquoi le fait ne serait-il pas vrai? Est-ce parce qu'on l'attribue à plusieurs? Il en est ainsi de beaucoup de petites anecdotes célèbres. Est-ce parce qu'il n'est pas appuyé sur des monuments de marbre ou d'airain? Il en est semblablement de mille grands traits de l'histoire. Est-ce parce qu'il est extraordinaire? Mais il ne l'est

(1) La légende populaire qu'on va lire a été célébrée dans diverses petites poésies, parmi lesquelles il faut citer une jolie ballade flamande de M. André Van Hasselt.

Digitized by Google

que pour les esprits qui s'emprisonnent dans la matière.

L'aventure est telle :

Dans les temps anciens, un pieux solitaire, grand devant Dieu, mais peu connu même dans les légendes, quoique saint Bernard ait fait deux fois son panégyrique, et qu'il ait composé pour sa fête un office spécial, vivait aux bords de l'Aube, en une forêt de la Champagne. Les Gaulois, nos pères, avaient adoré là quelqu'une de leurs divinités sombres, que les Romains ensuite avaient remplacée par Saturne; et ce lieu s'appelait encore *Saturniacum*, quand le solitaire, qu'on appelle saint Victor de Plancy, vint y bâtir une chapelle, et tout auprès un humble ermitage.

Il fit dans la contrée de grands miracles; les plus surprenants furent, comme toujours, les conversions, qui, d'une âme vendue à l'enfer, font une âme rachetée pour le ciel; qui d'un cœur glacé par l'égoïsme, rongé par les vicieux penchants, font un cœur brûlant de charité, où fleurissent les vertus que le monde même est contraint d'admirer : phénomène où l'esprit se confond et que la foi seule explique.

Le saint regardait comme les plus douces de sa vie les heures où il était seul dans son désert. Il n'avait alors pour compagnie qu'un petit passereau familiarisé, qu'il élevait avec complaisance, voyant en lui l'emblème de la solitude (1).

(1) « .... sicut passer solitarius. » Psaume 101.

Digitized by Google

Dans sa tendre piété pour la Vierge Marie, le saint l'invoquait sans cesse; et il ne rompait le silence habituel de sa retraite que pour prononcer de temps en temps sa chère exclamation : *Ave, Maria!*

A force d'entendre dire ces deux mots bénis, et n'entendant presque jamais que ceux-là, le passereau les avait appris. Qu'on se figure la joie du pieux ermite, la première fois que son cher petit oiseau, volant à lui, enchanta ses oreilles en lui criant : *Ave, Maria!*

Le saint tomba à genoux, croyant d'abord qu'un pur esprit passait, chargé de quelque mission divine. Mais l'oiseau répéta avec joie : *Ave, Maria!* Il le redit encore, et Victor fut ravi.

Le petit oiseau était devenu pour lui autre chose qu'une innocente distraction; c'était maintenant un ami et presque un frère : une créature de Dieu qui priait! — Il redoubla pour lui d'affection et de soins; et il trouva dès lors sa solitude très-agréablement animée.

L'oiseau modeste, à qui le peuple a donné l'humble nom de moineau ou petit moine, semblait de son côté avoir le sentiment de toute l'allégresse qu'il apportait à son maître. Dès que l'aurore ouvrait ses yeux, son premier cri était : *Ave, Maria!* Lorsque Victor lui offrait le millet qui faisait sa nourriture, il ne manquait jamais de chanter en joyeux prélude de reconnaissance : *Ave, Maria!* Quand le saint se prosternait pour prier, son petit compagnon accou-

Digitized by Google

rait auprès de lui; et comme s'il se fût uni à sa pensée, il disait plus doucement : *Ave, Maria!*

Victor avait un petit jardin qu'il cultivait. S'il eût pu oublier un moment sa vie d'oraison, le passereau à chaque instant rappelait ses esprits en voltigeant sur les arbustes voisins et lui criant : *Ave, Maria!*

Les chrétiens de la contrée, qui venaient dans leurs peines, dans leurs doutes, dans leurs détresses, consulter Victor, faisaient estime du petit oiseau. Il les saluait à leur venue d'un *Ave, Maria!* Une si gracieuse circonstance leur semblait miraculeuse.

Le passereau étant libre faisait au loin des excursions. Souvent, quand le solitaire, dans ses promenades recueillies, s'écartait à un quart de lieue de sa chapelle (1), et qu'il s'arrêtait sous quelque vieux chêne, il était heureusement surpris d'entendre tout à coup chanter au-dessus de sa tête : *Ave, Maria!*

Un jour de printemps, que Victor malade était couché sur la natte de sa cellule, il ouvrit son étroite fenêtre à un rayon de soleil. Son petit compagnon, selon sa coutume, s'envola joyeusement. Un quart d'heure après, Victor aperçut avec terreur le pauvre oiseau fuyant devant un épervier qui lui donnait la chasse. L'oiseau de proie ouvrait ses serres pour le saisir et son bec de fer pour le dévo-

(1) Cette chapelle n'a été détruite que sous le Consulat.

Digitized by Google

rer. A chaque seconde, les grandes ailes du tyran de l'air le rapprochaient de sa victime. Le passereau n'était plus qu'à quelques palmes de son ennemi, lorsqu'il se ressouvint de ce qu'il savait, et il cria *Ave, Maria!*

A ce prodige, l'oiseau de carnage s'arrêta, surpris, troublé, effrayé, retenu; et le petit passereau de Marie, franchissant la fenêtre de la cellule, revint sur l'épaule de Victor, où, célébrant son heureuse délivrance, il chanta trois fois de sa voix la plus vive : *Ave, Maria!*

LA VIEILLE MALADE.

Salus infirmorum.

Nous ne saurions dire bien nettement pourquoi la sainte image de la Vierge Marie honorée à Albert (1) est appelée Notre-Dame de Brebière. Mais il est reconnu que son culte remonte à des siècles lointains; et les nombreux miracles qu'elle a accordés dans son sanctuaire d'Albert sont appuyés, pour la plupart, de monuments qui ne permettent guère le doute qu'à ceux qui doutent de parti pris.

Quand même les nombreux *ex-voto* qui couvrent

(1) Albert, nommée aussi *Ancre*, parce qu'elle est arrosée par une rivière de ce nom, est une petite ville de Picardie. C'était autrefois un marquisat, et elle a été le titre de Concini, plus connu sous le nom de maréchal d'Ancre.

Digitized by Google

les murailles de sa brillante chapelle ne seraient pas un témoignage suffisant des peines et des maux qu'elle a guéris, des larmes qu'elle a taries, des bienfaits qu'elle a prodigués, on attaquerait difficilement l'exactitude des procès-verbaux, qui ont été dressés dans toutes les formes, sur des faits récents, accomplis devant des milliers de spectateurs.

Nous choisirons un de ces faits, et nous l'emprunterons au mandement publié par l'évêque d'Amiens le 20 mars 1787. Personne alors n'a pu contester la moindre circonstance des miraculeuses guérisons que ce mandement proclame (1).

Tout le monde, dans le doyenné d'Albert, connaissait la pauvre Madeleine Roussel, de la paroisse de Warloy. En 1786 elle avait cinquante-neuf ans. Il y en avait trente-cinq qu'elle était malade.

A vingt-quatre ans, elle avait été attaquée d'une mauvaise sorte d'épilepsie, qui la jetait dans d'horribles convulsions. On ne savait pas bien l'origine de ce mal. Les crises en étaient accompagnées de symptômes désolants. On la voyait tomber en convulsion vingt fois dans un jour, et chaque fois qu'elle était ainsi renversée par l'effroyable maladie, elle subissait pour l'ordinaire des vomissements « aussi capables de faire horreur que d'exciter la commiséra-

(1) Mandement de Mgr l'évêque d'Amiens au sujet de plusieurs guérisons miraculeuses opérées par l'intercession de la sainte Vierge en la chapelle qui lui est dédiée dans l'église paroissiale d'Albert, sous le titre de Notre-Dame de Brebière. Amiens, Louis-Charles Caron, libraire, 1787.

Digitized by Google

tion (1). » Les bonnes gens, n'imaginant pas à quoi rattacher des souffrances si extraordinaires, disaient généralement que Madeleine Roussel était maléficiée.

Le marquis de Gouffier, à qui on parla de cette maladie comme d'un singulier phénomène, espérant que ces tristes convulsions céderaient aux remèdes et seraient domptées par la science, fit venir la malade à sa terre d'Heilly et la mit entre les mains de médecins habiles qui, en quatre mois, lui firent prendre deux cents potions étudiées. Après quoi, les docteurs, se trouvant au bout de leur savoir, renvoyèrent Madeleine chez ses parents avec une provision de remèdes qu'elle continua de prendre pendant six semaines.

Les médecins avaient fait au mal quelque diversion; ils avaient même procuré à la patiente des instants de soulagement; mais ils n'avaient rien guéri; et au contraire, après le traitement, la maladie prit des accroissements nouveaux, comme un fleuve qu'on a retenu redouble d'impétuosité dès qu'il rompt ses digues.

Madeleine Roussel traînait donc ainsi une vie de douleurs. Son corps, brisé par des secousses si fréquentes, était couvert d'ulcères et de plaies. Elle portait un bras en écharpe; et ne pouvant presque plus gagner son pain en filant de la laine, elle ne vivait guère que d'aumônes.

(1) Ce sont les termes du récit inséré dans le mandement, p. 17

Digitized by Google

Mais partout on la repoussait, les uns ne voyant en elle qu'un objet de dégoût, les autres redoutant son mal, qui, disait-on, pouvait se communiquer.

Dans le courant de mai 1786, un jour que des paroles dures avaient aggravé sa misère, et qu'elle se sentait plus désolée que jamais, elle s'en alla pleurer chez le curé de Warloy. Elle savait bien que le mendiant, dont le seul aspect irrite et resserre les cœurs mondains, trouve chez le ministre de Jésus-Christ des entrailles compatissantes. La porte du bon curé est ouverte à tous; et s'il y a sur ses lèvres un sourire plus doux, ce sourire privilégié est pour le plus pauvre et le plus malheureux.

Le curé la reçut avec joie. — A l'instant même, on lui avait appris de bonnes nouvelles. — Vous pouvez être guérie, ma fille, lui dit-il; — et aussitôt il lui raconta ce qui venait d'avoir lieu :

Un jeune garçon de la paroisse de Vaux près Corbie, tombant du mal caduc depuis son enfance, se traînant plutôt qu'il ne marchait, condamné à mourir à l'âge de seize ans, s'était recommandé à Notre-Dame de Brebière. Il avait été conduit en pèlerinage à son heureuse chapelle; et il s'était trouvé subitement guéri, au grand étonnement de toute sa paroisse, où il était rentré au son des cloches.

— La guérison est donc là, ma fille, dans la bonté de celle qu'on appelle le salut des infirmes. Il vous faut faire pieusement, comme le jeune homme que je vous cite, une neuvaine à la sainte

Digitized by Google

Vierge. Durant cette neuvaine, il est convenable que vous vous approchiez des sacrements. Vous le pouvez, car vos souffrances expient vos fautes. Préparez-vous dès aujourd'hui, qui est le 14 de mai. Je vous ferai partir le 23 pour Albert.

Madeleine Roussel, consolée, reprit confiance. Pleine d'amour pour Notre-Dame, elle fit sa neuvaine, d'un cœur simple et dévoué, ne demandant un terme à ses maux que de la manière qui plairait à Dieu : ou par la guérison, si sa bonté le voulait, ou par la mort, s'il daignait l'appeler à lui; car elle souffrait si constamment que la mort eût été pour elle un grand bien.

Ayant accompli fidèlement tous les religieux préliminaires que lui avait conseillés le bon curé, sous la conduite d'une femme qu'il lui donna, de peur qu'un accident ne lui survînt en chemin, la malade partit pour Albert le 23 mai.

Elle eut le bonheur de faire sa route et arriva.

Elle entendit la messe à l'autel de Notre-Dame de Brebière. Elle y reçut la sainte communion; après quoi, se prosternant devant la chère image, elle supplia la sainte Vierge de l'avoir en pitié, et d'obtenir du divin Sauveur qu'il allégeât ses maux, ou qu'il la retirât de ce monde, si telle était sa volonté.

Elle avait sur le corps, en ce moment, vingt-quatre ulcères; et le poids de ses cinquante-neuf ans était fort aggravé, comme nous l'avons dit, par trente-cinq années de souffrances.

Digitized by Google

Il lui sembla bientôt qu'elle était exaucée dans la seconde alternative de sa prière, et qu'elle s'en allait mourir. Sa vue s'obscurcit complétement; une sueur froide, accompagnée d'un gonflement extraordinaire, se répandit dans tous ses membres. Elle n'employait plus le peu de forces qui lui restaient qu'à recommander son âme à Dieu, quand, par une autre révolution dont elle ne put se rendre compte, tous ces premiers accidents disparurent; elle sentit en quelque sorte la santé rentrer en elle par tous les pores, et elle dit à la femme qui l'accompagnait : — Dieu m'a fait grâce; Notre-Dame m'a guérie.

Elle s'en revint en santé. Le soir, en examinant ses ulcères, elle les trouva séchés; et cette pauvre fille a été depuis une attestation vivante du pouvoir de la sainte Vierge. —

Nous rapporterons la conclusion du mandement qui nous a conservé ces faits :

« Si des personnes à préjugés irréligieux aimaient mieux contester encore que croire ce qu'elles ont peine à comprendre, si d'autres, par entêtement de secte, ne voulaient pas convenir qu'on peut obtenir des grâces du Seigneur par l'intercession de la sainte Vierge et des saints, ou traitaient de superstition et d'idolâtrie l'honneur qu'on leur rend devant leurs images, comment pourrions-nous leur répondre autrement que par ces paroles de l'Évangile (en saint Matthieu, chap. xi, vers. 21) :

« Malheur à toi, Corozaïn ! malheur à toi, Beth-

Digitized by Google

» saïde! parce que si les miracles qui ont été faits au » milieu de vous avaient eu lieu dans Tyr et dans » Sidon, il y a long-temps qu'elles auraient fait pé- » nitence sous le cilice et dans la cendre. C'est » pourquoi je vous déclare qu'au jour du jugement » Tyr et Sidon seront traitées moins rigoureusement » que vous... »

» Il s'en faut bien au reste que nous ayons cette opinion du plus grand nombre. Malgré la corruption du siècle et son incrédulité, l'on voit encore parmi nous de vrais chrétiens; et c'est pour leur consolation que nous ajoutons, avec notre divin Sauveur (ibid., vers. 25) :

« Je vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel et de » la terre, de ce que vous avez caché ces choses » aux sages et aux prudents du siècle, et que vous » les avez révélées aux simples et aux petits. »

IN HORA MORTIS.

Juana cœli.

Le 18 mai de l'année 1587, un vieillard de soixante-douze ans, un pauvre capucin qu'on appelait Félix de Cantalice, attendait pieusement sa dernière heure, couché sur un dur grabat, qu'il trouvait encore trop doux pour lui. C'était à Rome. Malgré une sainteté qui, depuis sa tendre enfance, ne

Digitized by Google

s'était jamais démentie, le bon vieillard n'était pas sans terreur devant le moment solennel qui allait livrer son âme entre les mains du Dieu vivant. Sa bouche, qui n'était pas encore glacée, invoquait Marie, dont le saint nom avait toujours monté si tendrement de son cœur à ses lèvres; ce nom lui rendait de la force. C'est que Marie vient au dernier passage soutenir les cœurs fidèles; et les légendaires content qu'en cette occasion elle parut visiblement à Félix, dans son aspect le plus rassurant, tenant entre ses bras l'enfant Jésus. Godescard mentionne cette vision sans entrer dans les détails; mais les légendes ajoutent que la Vierge sainte remit son fils divin dans les mains du mourant, qui eut ainsi un long instant d'immense joie. Ils disent encore que, tandis qu'il possédait le ciel des cieux avant d'avoir rompu ses liens, il aperçut dans un angle celui qu'on appelle l'ennemi, — lequel, n'osant s'approcher, faisait de son mieux pour glisser dans le cœur du saint, honoré de telles faveurs, une tentation d'orgueil. Mais Félix lui dit : — Va, tu ne peux rien faire ici; car je suis avec mon juge, et je vois bien qu'il me sera miséricordieux. — Telle fut l'heureuse mort d'un serviteur de Marie.

L'auteur de la Légende d'Or rapporte ceci : — Un clerc, qui avait grande dévotion à la sainte Vierge, l'honorait sans cesse et lui disait tous les jours : Salut, mère de Dieu! Salut, Vierge sans tache! Salut, joie des anges! Salut, mère de la lumière éter-

Digitized by Google

nelle! Salut, mère de Dieu, que louent toutes les créatures! soyez à jamais notre protectrice! Étant tombé gravement malade et voyant venir la mort, cet homme fut saisi d'une extrême crainte. La sainte Vierge alors lui apparut (était-ce en réalité? était-ce en songe? C'est ce que nous ne saurions dire.) — Pourquoi, mon fils, lui dit-elle, avez-vous tant d'effroi, vous qui m'avez rendu de si constants hommages? Que votre cœur se raffermisse; car vous aurez part avec moi aux allégresses du Paradis.

Mais ce n'est pas seulement à l heure formidable de la mort, c'est dans tous les dangers que les cœurs armés de foi ont reconnu la puissance du nom de Marie pieusement invoqué. « Et voici ce qui est ar-
» rivé à un frère prêcheur de Lyon. L'an 1501, ce
» frère se rendait à Orléans. Arrivé à Gien, il s'em-
» barqua sur la Loire pour atteindre plus facilement
» le but de son voyage. Par suite de l'inondation,
» de la force du vent et de la maladresse des mari-
» niers, la barque ne pouvait aborder. Elle demeu-
» rait au milieu du fleuve, poussée çà et là par les
» courants. Elle commença bientôt à se remplir
» d'eau, de telle sorte que chacun se vit perdu. Le
» frère, reconnaissant qu'il ne fallait plus compter
» sur aucun secours humain, mit toute sa confiance
» dans la bienheureuse vierge Marie, à laquelle il
» se recommanda de tout son cœur. Elle vint à son
» aide et le retira des flots, tandis que tous ses com-
» pagnons y périrent. Il est encore vivant, dit le

Digitized by Google

» narrateur (1), et il vous exhorte tous à recourir » comme lui à la sainte Vierge, qui est toujours » prête à protéger ceux qui l'honorent dans la sin- » cérité de leur âme. »

La légende qui suit sera un peu plus étendue (2):

Un homme qui était chargé de péchés, mais qui pourtant au milieu de ses désordres ne manquait jamais d'honorer la sainte Vierge et de l'invoquer, tomba subitement malade, perdit connaissance avant d'avoir eu le temps de se reconnaître, et sentit avec épouvante qu'il passait de ce monde, où il avait fait tant de chutes, dans l'autre où l'on est jugé selon ses œuvres.

Il arriva tremblant au suprême tribunal. Satan y était déjà. — Le ciel, disait-il, ne trouvera rien dans cette âme qui lui appartienne. Elle est à moi à plus d'un titre. — Et il énuméra avec complaisance les transgressions de l'infortuné.

L'homme était accablé sous le poids de la confusion. Le juge lui dit : — Il vous est permis de parler pour votre défense. — Mais la pauvre âme resta muette.

Le démon dit alors : — Il y a trente ans que cette âme est à moi, et qu'elle m'a suivi comme un esclave suit son maître.

L'homme demeura dans un pénible silence.

(1) Claude de La Roue, continuateur, au seizième siècle, de la *Legenda Aurea*. (Leg. de la Visitation.)

(2) Legenda Aurea, Lég. de l'Assomption, et ailleurs.

Digitized by Google

— Il est à moi, reprit le démon; et s'il a fait quelques bonnes œuvres, elles sont très-certainement étouffées par les mauvaises actions.

Le juge suprême ne voulut pas condamner aussitôt l'âme en peine; il lui accorda un délai de huit jours pour se justifier, si elle le pouvait.

L'homme, se retirant désolé, vit venir à lui une grave et belle figure qui lui demanda la cause de son violent chagrin. Lorsqu'il eut exposé sa détresse : — Ne te laisse pas abattre par la crainte, lui dit l'ange ou l'esprit; je te soutiendrai. — Qui êtes-vous? demanda le pauvre pécheur. — Je me nomme Vérité.

Un peu plus loin, il rencontra un autre ange qui lui promit de l'assister aussi et qui lui dit qu'il se nommait Justice.

Le huitième jour venu, Satan reprit son accusation. L'ange de vérité dit: — Quand cet homme transgressa, son âme qui est ici ne consentit jamais au mal. — Le démon se tut à son tour.

Sur le second chef, qu'il avait suivi trente ans la voie mauvaise, l'ange de justice dit : L'âme n'a pas cessé un jour de se révolter intérieurement contre l'indigne maître qui l'entraînait. — Satan ne répliqua point.

Mais à la troisième allégation, que ses mauvaises œuvres l'emportaient infiniment sur les bonnes, il ne se présenta personne pour défendre le pécheur. — Que l'on pèse les bonnes et les mauvaises actions,

Digitized by Google

dit le souverain juge. — Les deux anges lui conseillèrent alors de recourir de toutes ses forces à la Mère de miséricorde, qui est assise à la droite du Seigneur. — Supplie-la, lui dirent-ils, de venir à ton secours. Elle seule peut te sauver.

L'âme suivit avec ardeur ce bon conseil, et Marie venant à son aide posa sa main sur le plateau de la balance où l'on avait mis une bien petite quantité de bonnes œuvres. Le diable eut beau tirer de l'autre côté; il eut beau joindre son vaste poids au poids considérable des mauvaises actions, la main de Marie fut plus puissante; et le pécheur fut délivré. Le transport de joie qu'il en ressentit fut si vif, qu'il se réveilla aussitôt; car cette vision terrible n'était qu'un songe. Mais reconnaissant que la Vierge compatissante le lui avait envoyé comme un salutaire avertissement, il changea de vie dès lors, expia ses péchés par une très-sincère pénitence, et, soutenu par Marie, il acheva dans la sainteté une vie dont il avait trop long-temps oublié le terme.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DU PILIER.

Regina Apostolorum.

Une tradition qui ne peut guère être contestée, car elle est confirmée par saint Jérôme, par saint Isidore, par les anciennes liturgies d'Espagne, par une foule d'autorités et de monuments qui en font un point d'histoire (1), une tradition qui n'a jamais été interrompue, nous apprend que saint Jacques-le-Majeur alla porter aux Espagnols le flambeau de la foi. Selon les plus probables supputations, cette mission du saint apôtre doit se placer peu après le martyre de saint Étienne. Ainsi, dans l'année qui suivit l'ascension de notre Seigneur, l'Espagne aurait eu le bonheur de recevoir l'Évangile.

Mais une autre tradition plus merveilleuse se rattache à cet heureux voyage, et attribue à saint Jacques lui-même la fondation de l'église auguste de Notre-Dame du Pilier (2), révérée de temps immémorial à Saragosse. Recherchons ce qui peut appuyer ce fait important.

(1) Voyez Godescard, au 25 juillet, et les savants historiens qu'il cite : le P. Cuper, continuateur de Bollandus; Florès, dans l'*Espana sagrada;* Farlat, d'Aguirre, etc.

(2) *Del Pilar.* — En latin *de Columna.*

Digitized by Google

Tant de contestations s'étaient accumulées autour d'une si miraculeuse origine, que l'Espagne s'adressa au Saint-Siége, guide de la foi, pour régler cette question qui lui était chère. Innocent XIII occupait la chaire de saint Pierre. Après de lentes, d'exactes et de prudentes recherches, douze cardinaux assemblés adoptèrent, du grand fait dont il s'agit, le récit suivant, qui fut approuvé par la congrégation des Rites le 7 août 1723, et inséré depuis dans les leçons de l'office propre de Notre-Dame du Pilier, fêtée le 12 octobre :

« De tous les lieux qui offrent en Espagne un at-
» trait spécial à la dévotion, le plus illustre sans
» doute est le sanctuaire consacré à Dieu sous l'in-
» vocation de Notre-Dame, qu'on appelle à Sara-
» gosse Notre-Dame du Pilier.

» Suivant une antique et pieuse tradition, saint
» Jacques-le-Majeur, conduit par la Providence en
» Espagne, séjourna quelque temps à Saragosse (1).
» Il y reçut de la sainte Vierge une faveur insigne.
» Une nuit qu'il priait avec quelques disciples, sur
» les bords de l'Èbre, comme cette même tradition
» nous l'apprend, la mère de Dieu, encore vivante,
» lui apparut et lui enjoignit de bâtir là un ora-
» toire.

» L'apôtre obéit sans retard; avec l'aide de ses
» disciples il éleva une petite chapelle. Dans la suite

(1) Alors appelée *Cæsar-Augusta*.

Digitized by Google

» des temps, on y construisit une église plus vaste, » dont on fait la dédicace, dans la ville et le diocèse » de Saragosse, avec la dédicace de Saint-Sauveur, » le 4 des ides d'octobre. »

Déjà avant l'approbation de ce récit par la congrégation des Rites, le pape Calixte III, dans une bulle accordée en 1456, avait encouragé le pèlerinage de Notre-Dame du Pilier, célébré les miracles qui illustraient sa chapelle, et reconnu le prodige de sa fondation.

Les légendes populaires ne se contentent pas de la narration un peu nue que nous venons de rapporter. Elles ajoutent que saint Jacques, ayant visité Oviédo, Padron et d'autres lieux, s'était arrêté plus longuement à Saragosse, où il avait fait plusieurs disciples; qu'il les réunissait tous les soirs en un lieu agreste aux bords de l'Èbre; que là il les instruisait et les entretenait du royaume de Dieu; qu'un soir, aux approches de minuit, les fidèles qui entouraient le saint apôtre entendirent les chœurs des anges chantant sur un rhythme divin : *Ave, Maria, gratiâ plena;* qu'ils virent aussitôt, au milieu des esprits célestes éclatants de splendeurs, la figure d'une dame, radieuse de beauté, posée sur un pilier de marbre. Saint Jacques reconnut la mère de Dieu et se prosterna. Elle lui demanda de construire une église à la place même où elle apparaissait, et laissa le pilier de marbre comme témoignage du prodige qui venait d'avoir lieu. L'apôtre obéit. Une chapelle s'éleva :

Digitized by Google

une image de la sainte Vierge fut installée sur le pilier merveilleux ; et c'est cette image révérée qui attire toujours les pieux pèlerins. Telle est la tradition.

La sainte Vierge est debout, portant dans ses bras son divin enfant, qui tient à la main une colombe.

La piété des Espagnols ayant bâti ensuite une magnifique église en ce lieu, la chapelle de Notre-Dame du Pilier est devenue une crypte, enclavée sous le grand édifice. Elle a trente-six pieds de long sur vingt-cinq de large. Plusieurs croient que c'est encore la construction primitive.

Cette chapelle est très-richement ornée ; et quoique les guerres du commencement de ce siècle l'aient dépouillée d'une grande partie de son opulence, c'est toujours un splendide sanctuaire (1).

Parmi les nombreux miracles qui ont été obtenus par l'intercession de la sainte Vierge et qu'elle a accordés dans sa chapelle de Saragosse, nous rapporterons ici le plus remarquable peut-être et le plus signalé. Nous le choisissons de préférence, parce qu'il est appuyé de preuves et de témoignages

(1) Saint Jacques s'en retourna d'Espagne à Jérusalem, où il devait, le premier des apôtres, subir le martyre. Il avait emmené, dit-on, avec lui quelques disciples espagnols qui rapportèrent son corps dans leur patrie. Saint Jacques, patron révéré de l'Espagne, dans plusieurs grandes circonstances, a puissamment protégé ce pays catholique. Ses reliques sont devenues aussi un pèlerinage très-célèbre, et il n'est personne qui n'ait entendu parler de Compostelle. Le nom de ce lieu est lui-même une altération du nom de saint Jacques. On disait d'abord *Giacomo postolo*, puis on a dit *Como postolo*, et enfin *Compostelle*.

Digitized by Google

que la critique ne peut détruire, et qu'il est raconté dans ses détails par les Bollandistes (1), dont on ne suspectera ni la science, ni la sagesse.

C'est en notre temps, disent-ils, qu'a eu lieu l'insigne miracle dont nous allons donner l'histoire. Il s'agit d'un jeune homme qui a dû à Notre-Dame du Pilier de recouvrer une de ses jambes qu'il avait perdue.

Ce jeune homme s'appelait Michel Pellicer. Fils de simples laboureurs, il était né à Calanda, en Aragon, et servait, au royaume de Valence, un de ses oncles, laboureur comme son père. A l'âge de dix-neuf ans, il se laissa tomber d'un chariot chargé de blé; la roue lui passa sur la jambe droite et la brisa. C'était en l'année 1638.

L'oncle et le neveu étant fort pauvres, il fallut porter le jeune blessé à l'hôpital de Valence. On employa sans succès divers remèdes pour traiter la jambe écrasée. Comme la plaie s'envenimait, on céda aux désirs du malade, qui était plein d'amour et de confiance pour Notre-Dame du Pilier et qui demandait qu'on le transférât au grand hôpital de Saragosse.

Avant d'y entrer, il se fit déposer à la chapelle

(1) Acta sanctorum, 25 julii; appendix *de Cæsar. August. Deiparæ imagine.* On peut voir aussi l'*Histoire de Notre-Dame du Pilier de Saragosse et l'admirable miracle fait en la personne de Michel Pellicer*, etc. Bruxelles, 1657, avec approbation du savant Georges Colvener.

Digitized by Google

souterraine où la sainte image est honorée. Tout souffrant qu'il était, il s'y confessa, entendit la messe et reçut la sainte communion. Après cela, le cœur résigné, il se laissa emporter à l'hôpital, et il s'abandonna aux soins du docteur Jean d'Estanga, chirurgien renommé, qui professait avec éclat la médecine.

Le docteur, à l'aspect de la jambe brisée, fut effrayé de l'état où il la vit; et bientôt il déclara qu'il n'y avait de salut que dans l'amputation. Il coupa la jambe, en effet, quatre doigts au-dessous du genou, et il l'enterra.

Michel Pellicer, pensant que si Notre-Dame ne l'avait pas guéri, c'est qu'il méritait sa peine, se soumit sans se plaindre à la volonté de Dieu. Pendant la douloureuse opération, il n'avait fait entendre d'autres accents que d'ardentes invocations à la sainte Vierge, qu'il aimait de toute la ferveur de son âme. Quand la plaie de l'amputation fut cicatrisée, il se traîna sur des béquilles aux pieds de l'image de Notre-Dame du Pilier, lui rendant grâces de la force qu'elle lui avait donnée et remettant son sort entre ses mains. Puis, tourmenté par la vive douleur que lui causait sa cicatrice, il s'avisa de l'oindre avec l'huile de l'une des lampes qui brûlaient devant l'image. Le docteur qui le traitait lui représenta que cette huile ne pouvait faire que du mal à sa plaie, à moins que la sainte Vierge ne changeât par un miracle l'effet naturel qu'on en de-

Digitized by Google

vait attendre. Le patient, malgré cet avis, persista dans l'emploi de son singulier remède. Il se guérit et passa deux ans à Saragosse, connu de tout le monde, priant toujours la sainte Vierge, et, quand il n'était pas dans sa chapelle, réclamant humblement, aux environs de l'église, la charité des passants.

Au commencement de l'année 1640, un bon chanoine, voyant que ce pauvre jeune homme désirait vivement revoir son père et sa mère, lui donna une petite ânesse. Michel Pellicer s'en retourna donc à Calanda, avec sa jambe de moins. Il parcourait les villages voisins, recueillait quelques aumônes pour lui et pour sa famille, et supportait doucement sa misère, priant toujours Notre-Dame avec grand amour.

Le soir du 29 mars, se sentant très-fatigué, il posa sa jambe de bois contre la cheminée où se chauffaient son père, sa mère et deux voisins; après quoi il s'alla mettre au lit. A onze heures, avant de se coucher, la mère du jeune homme entra dans sa petite chambre, voulant s'assurer s'il dormait, et si la fatigue ne l'avait pas rendu malade. Elle se frotta les yeux avec étonnement, car elle crut voir deux pieds au bout du lit de son fils, qui, trois heures auparavant, l'avait quittée n'ayant qu'une jambe. Il lui vint la pensée que sans doute un soldat des bandes cantonnées dans le bourg s'était emparé du lit de son enfant; elle courut en informer son mari.

Celui-ci vient, voit les deux pieds, s'approche

Digitized by Google

très-ému du visage de l'homme endormi, reconnaît son fils, et l'éveille avec agitation.

— Oh! pourquoi me tirez-vous d'un si beau songe et d'une si belle vision? dit le jeune homme. J'étais dans la chapelle sainte de Notre-Dame du Pilier; et là, sous les yeux de Notre-Dame, deux anges, en récompense de la confiance que j'ai toujours eue, me rendaient ma jambe perdue.

— Rends grâce à Dieu et à Notre-Dame, mon cher enfant, s'écria le père; tu n'as pas fait un vain songe; car ta jambe en effet t'est rendue.

Michel Pellicer l'ignorait encore. Dès qu'il se fut levé aussitôt sur ses deux jambes, les exclamations de sa famille éveillèrent les voisins. Le bruit de ce miracle inouï se répandit en peu d'instants; et tout le bourg, qui en fut témoin, conduisit le jeune homme à l'église.

Une de ces singulières circonstances qui, dans plusieurs faits miraculeux, semblent intervenir pour se jouer des raisonnements humains, s'était jointe au prodige de cette heureuse nuit. — La jambe rendue était tournée en travers. — Était-ce une dernière épreuve de la foi du jeune homme? Était-ce un signe que certaines faveurs extraordinaires ne sont complétées que dans le lieu saint? Était-ce une manifestation plus évidente du miracle? C'est l'opinion des historiens que nous suivons. Dès que Michel Pellicer se fut prosterné devant l'autel de la sainte Vierge, qu'il eut prié, que le curé du bourg

Digitized by Google

eut prié sur lui, pendant que la foule chantait en actions de grâces le *Salve Regina*, la jambe mal tournée reprit le sens qu'elle devait avoir; et l'on vit ferme sur ses deux pieds celui qui, la veille, ne pouvait faire un pas sans béquilles.

On l'accompagna à Saragosse, où il voulait remercier Notre-Dame du Pilier. Le miracle fut examiné judiciairement; tous les faits constatés par de nombreux témoins, affirmés par des notaires, des professeurs et des médecins. Une ligne rouge, qui ne disparut jamais, marquait autour de la jambe de Michel l'incision faite par Jean d'Estanga et la jonction de la partie restituée. Le miracle, avéré par toutes les preuves que les Bollandistes ont reproduites, fut proclamé le 27 avril 1641 par l'archevêque de Saragosse. — Et maintenant si chez nous, dans des jours où la foi est si pusillanime, des cœurs chrétiens hésitaient devant ce miracle, parce qu'il nous surpasse, nous leur demanderions, — les faits de la jambe brisée, de la jambe coupée et enterrée, de la jambe absente deux ans, et de la jambe rétablie, ayant été constatés dans toutes les formes, — quels sont alors les médecins qui ont pu, n'étant pas des anges, opérer ce prodige? Et comment l'ont-ils opéré?...

Digitized by Google

LE ROCHER DE BÉTHARRAM.

Stella matutina.

Un phénomène, dont la raison n'a jamais pu être expliquée, s'est répété plusieurs fois, à l'occasion des images miraculeuses de Notre-Dame, trouvées souvent d'une manière extraordinaire et avec des circonstances qui étonnent notre faible esprit. Ce phénomène s'est manifesté dans la sainte image de Notre-Dame de Liesse, qu'on ne put éloigner de la petite fontaine auprès de laquelle elle s'était posée, et dans celle de Notre-Dame de la Délivrande, qui, emportée dans une église, était ramenée la nuit par une puissance inconnue au lieu de son antique sanctuaire.

La même merveille aura lieu dans les deux récits qui vont suivre.

On révère à Nogent-sur-Seine, en Champagne, une image de la sainte Vierge, si gracieuse qu'on l'appelle généralement la Belle-Dame. Cette image célèbre attirait autrefois un tel concours de pèlerins, qu'on crut devoir lui bâtir une grande chapelle, au lieu du petit sanctuaire de quatre pieds carrés, sorte

Digitized by Google

de niche isolée, où elle brillait depuis un temps immémorial.

On le fit; — et quand le vaste édifice fut prêt, on y transporta l'image. Mais le lendemain, on la retrouva à sa vieille petite chapelle; et ce prodige s'étant renouvelé plusieurs fois de suite, il fallut laisser l'image au lieu qu'elle semblait évidemment préférer.... (1).

Près du bourg de Lestelle, qui au moment du fait ne portait pas ce nom, à une lieu du château de Coarraze, où Henri IV passa une partie de son enfance, à quatre lieues de Pau, — dans les premières années du onzième siècle, — de jeunes bergers béarnais, gardant la nuit leurs troupeaux, aperçurent un matin, un peu avant le jour, sur la pointe d'un rocher, qu'on appelait le rocher de Bétharram, une lumière éclatante dont ils ne pouvaient deviner l'origine.

Cette lumière leur semblait une étoile, détachée des cieux et posée sur le roc.

Ils n'osèrent s'en approcher; mais ils parlèrent de leur vision dans le voisinage; les habitants du pays accoururent, décidés à passer la nuit pour être témoins du prodige.

Voyant tous cette lumière, ils se mirent à genoux, et après avoir prié ils montèrent au rocher. Leur surprise fut mêlée d'une grande joie, lorsqu'ils re-

(1) Calendrier historique des fêtes de la sainte Vierge, 19 mars.

Digitized by Google

connurent que l'éclat miraculeux qu'ils avaient pris pour une étoile était produit par une image de la sainte Vierge, déposée (on ne sut jamais par qui, ni comment) dans une petite niche que formait le rocher.

Dans tous les cas, cette lumière surnaturelle qui éclairait la sainte image imprimant aux bonnes gens un légitime respect, ils crurent devoir l'honorer de leur mieux. Ils l'emportèrent pieusement, en chantant des hymnes, marchant les pieds nus et la tête découverte, traversèrent un gave (1) qui était près de là, et déposèrent leur précieuse statue dans un oratoire qui s'élevait au delà du pont.

Toute la contrée vint saluer l'image auguste, et les bergers s'en retournèrent à leurs troupeaux.

Mais vers la fin de la nuit, ils furent bien surpris de revoir, comme aux deux nuits précédentes, le rocher de Bétharram éclairé de son *estella* (2). Ils y montèrent. La sainte image était revenue toute seule dans la petite niche agreste.

Cette autre merveille ne fit pas moins de bruit que la première. Les bonnes gens, comprenant que c'était sur le rocher de Bétharram que Notre-Dame voulait spécialement être honorée, se crurent obligés de lui construire, en ce lieu même, une chapelle, et ils se mirent à l'œuvre. Mais l'exécution de leur pieux dessein n'était pas facile. Le rocher

(1) C'est le nom que donnent les Béarnais aux cours d'eau.

(2) En langue basque, étoile.

Digitized by Google

était si dur, qu'il leur fallut renoncer à la pensée de le tailler; ils emportèrent de nouveau la sainte image; et cette fois ils la déposèrent très-respectueusement dans l'église paroissiale du bourg, qui depuis lors s'est appelé Lestelle. Ils fermèrent à la clef les portes de leur église et firent la garde à l'entour jusqu'au matin. — Mais au matin, l'image miraculeuse ne se trouvait plus sur l'autel qui l'avait reçue. Elle était retournée encore à son rocher, où on la revit entourée des bergers qui chantaient l'*Ave Maria*.

On se mit donc non pas à entamer le roc de Bétharram, qui repoussait la pioche et le ciseau, mais à élever sur sa cime un édifice. Tous les peuples des environs, frappés d'événements si extraordinaires, apportèrent leur concours; et une chapelle se bâtit, un pèlerinage s'éleva dans ce lieu évidemment choisi par la sainte Vierge (1).

Saccagée par la réforme du seizième siècle et par la liberté de 1793, la chapelle de Notre-Dame de Bétharram est néanmoins toujours un sanctuaire illustre, où bien des guérisons, bien des conversions, bien des merveilles consolantes ont fait bénir le saint nom de Marie (2).

(1) Voyez le petit volume in-8° intitulé : *Bétharram*. Pau, 1837.

(2) Notre-Dame de l'Étoile, à Villa-Viciosa en Portugal, doit son nom à un événement pareil. Une lumière inconnue, qui ressemblait complétement à une étoile, brilla plusieurs nuits à l'endroit où l'on a bâti l'église.

Digitized by Google

LE SUISSE DE LA RUE AUX OURS.

Virgo veneranda.

Ceux qui n'ont jamais quitté Paris ne se figurent pas le charme qu'on éprouve à retrouver, dans de grandes villes lointaines, ces monuments de la piété et du bon sens de nos pères, ces images de saints et de vierges placées à l'angle des rues, aux places, aux carrefours, sur les ponts, sur les fontaines, sur les obélisques, ou bien apparaissant, avec leur modeste piédestal, au milieu des baraques du marché ou de la foire. Ces œuvres de l'art populaire, objets d'un culte si facile et si doux, qui jadis se présentaient à chaque pas dans toutes les cités, n'avaient pas seulement l'avantage de rappeler l'homme qui passait à des sentiments de vertu et à des idées de devoir. Une pensée de bienfaisance et de civilisation matérielle avait présidé encore à leur érection. Des hommes grossiers eussent souillé une fontaine; on la protégeait par la présence d'un petit saint. Un furieux, sur le point de précipiter sa victime du haut d'un pont, s'arrêtait à l'aspect d'un crucifix, immobile là, dans les ténèbres. Une madone écartait les voleurs du carrefour. Une âme au désespoir,

Digitized by Google

méditant un sinistre projet, rencontrait au détour de la rue l'image de la mère des douleurs; elle comparait ses souffrances aux angoisses de Marie; elle sentait sa lâcheté; et le suicide reculait devant la prière.

Autrefois d'ailleurs, les villes n'étaient pas éclairées la nuit; la piété y suppléait. Chaque statue, chaque image sainte avait sa petite lanterne; et la ville la plus riche en ces sortes de monuments ressemblait alors à nos cités en progrès.

Quelques philosophes ont ri de ces saints musées des rues. Mais ont-ils songé aux bienfaits dont ils étaient la source, aux maux qu'ils ont prévenus, aux douleurs qu'ils ont calmées, aux crimes dont ils ont été le frein? Dans les villes rapprochées de nous, Anvers est la cité qui a le plus conservé ce poétique cachet du moyen âge. Les saintes images y protégent encore les ponts, les fontaines, les places et la plupart des maisons bourgeoises; et la petite lumière qu'elles donnent dans la nuit vient vous réjouir de souvenirs pieux.

Paris était ainsi dans le passé. « A chaque coin de rue, dit M. l'abbé Orsini dans son *Histoire de la mère de Dieu*, une petite statue de Marie élevait son front séculaire au-dessus d'un massif de fleurs, que les âmes pieuses du quartier renouvelaient chaque matin, à l'heure où les trompettes sonnaient l'aurore, du haut des tours du Châtelet. Pendant la nuit, les lampes brûlaient constamment dans les petites ni-

Digitized by Google

ches grisâtres, qui étaient tous les samedis complétement illuminées. Ce fut le premier éclairage des rues. Cet éclairage, moins lumineux peut-être que celui qu'on emploie de nos jours, avait pourtant sur le nôtre un grand avantage; il s'y joignait une pensée pieuse, propre à faire réfléchir une population croyante. Les lampes mystiques des madones, brillant de loin en loin, comme un léger cordon d'étoiles à travers les tiges parfumées de fleurs, semblaient dire au vagabond qui marchait de nuit pour mal faire : « Il y a au-dessus de cette ville assoupie un œil qui ne se ferme jamais, et qui veille sur ces rues désertes et silencieuses, l'œil de Dieu. »

Une de ces madones, qui occupait une petite niche à l'angle de la rue aux Ours et de la rue Salle-au-Comte, est devenue célèbre par un événement dont les détails sont obscurs et sur lequel les savants ont un peu divagué. Il paraît, selon la tradition populaire, qu'à une époque reculée un ivrogne, sortant le soir d'un cabaret voisin, où il avait perdu tout son argent, s'en prit à l'innocente image et la frappa de plusieurs coups de sa dague. Soit qu'il se fît un miracle pour venger l'outrage tenté contre la sainte statue, soit que le forcené se fût blessé à la main, quelques voisins, attirés par les blasphèmes, virent l'image tout ensanglantée. Ils poursuivirent le coupable. Il paraît encore que des âmes bienveillantes le cachèrent, et que ne l'ayant pas trouvé, le peuple irrité brûla sur la place de l'attentat, en

Digitized by Google

manière d'expiation, un mannequin auquel on donna la mine et la forme de celui qu'on appelait avec raison le profanateur, quoiqu'il eût agi hors de sens et dans un état qui pouvait le ranger aussi bien parmi les brutes.

Voilà ce qui nous semble une première explication du mannequin de la rue aux Ours, sur lequel nous allons donner tout à l'heure d'autres détails.

Au temps de la réforme, les écrivains qui forgeaient contre le catholicisme tant d'anecdotes fausses, dont plusieurs se servent encore sans scrupule, ne manquèrent pas de rédiger cette histoire. Ils commencèrent par lui donner une date, qu'ils fixèrent au 3 juillet 1418. Ils firent de l'ivrogne un Suisse; puis, ils racontèrent qu'après sa frénésie il avait été attaché à un poteau devant l'image, battu de verges pendant un jour, déchiqueté, torturé, et enfin brûlé à petit feu.

Mais les inventeurs de ce conte eussent imaginé au moins une autre date et d'autres détails, s'ils eussent consulté un livre dont, sans doute, ils ne savaient pas l'existence, le *Journal de Paris* sous les règnes de Charles VI et de Charles VII, mémorial consciencieux, où les moindres faits sont ponctuellement annotés.

Loin de trouver dans ce livre, au 3 juillet 1418, un seul mot de cet événement tragique, ils y auraient lu au contraire la description d'une belle procession, qui se faisait déjà chaque année ce jour-

Digitized by Google

là, et où l'on promenait le mannequin proscrit pour le brûler dans un feu de joie.

L'anecdote est donc plus ancienne.

Quoi qu'il en soit, tous les ans, le 3 juillet (et cet usage n'a cessé qu'en 1790), les bourgeois de la rue aux Ours fabriquaient un mannequin, haut de quinze à vingt pieds, l'habillaient du vieux costume des huguenots du seizième siècle, avec un poignard de carton à la main, le promenaient dans les rues de leur quartier, et le brûlaient le soir, à l'angle de la rue Salle-au-Comte. Il s'y joignait depuis cent ans un feu d'artifice, que la police défendit sagement en 1745. Cette fête se célébrait devant l'image de Notre-Dame. Ce n'était plus l'antique statue qui avait jeté du sang; celle-là avait été transportée à l'église de Saint-Martin-des-Champs, où elle était très-révérée (1). On l'avait remplacée dans son humble niche par une nouvelle image, en l'honneur de laquelle les bourgeois avaient fondé, en 1745, l'année de la suppression du feu d'artifice, une confrérie qui n'avait d'autre but que le soin de la petite statue; et il a fallu les terreurs d'une révolution qui renversait tout pour comprimer cette honnête et inoffensive dévotion populaire.

Dans un livre informe, compilé presque unique-

(1) On a souvent confondu cette image avec celle de Notre-Dame de la Carole, qui était de la même église, aujourd'hui détruite, et qui devait son nom à une chapelle de la basse Normandie, d'où elle avait été apportée dans des temps de troubles.

Digitized by Google

ment sur d'ignobles pamphlets, et qui porte le titre d'*Histoire de Paris*, quoique ce ne soit presque jamais une histoire, Dulaure se voit contraint de ne pas admettre non plus l'aventure du 3 juillet 1418; et il en a grand regret, car il se complaît singulièrement à décrire les supplices qu'on fit endurer au Suisse, tout en se préparant à reconnaître que ce récit féroce est imaginé.... Il s'en console en faisant de la promenade du mannequin, terminée par un feu de joie, une *cérémonie qui dérive des antiques fêtes du solstice d'été*..... Ainsi, le Suisse de la rue aux Ours remonte au paganisme. Il faut avoir été de l'Académie celtique pour découvrir de telles choses.

Il dit que les vestales à Rome jetaient dans le Tibre trente mannequins qu'on appelait les Argéens (1); et comme cette noyade se faisait le 15 mai, voilà le feu de joie du Suisse qu'on allumait le 3 juillet. Ingénieux rapprochement! Il dit ensuite que les prêtres d'Osiris accablaient de coups de grands mannequins qui figuraient les ennemis de leur dieu. Voilà encore le feu de joie de la rue aux Ours. D'ailleurs, ce nom de rue aux Ours ne viendrait-il pas d'Osiris? En prêtant un peu à l'étymologie, on l'établirait comme une autre, quoique tout le monde prétende qu'elle s'appelait autrefois rue aux Ouès,

(1) Les Argéens ou les Grecs. Les Romains, qui se croyaient descendus des Troyens, noyaient ainsi tous les ans, de temps immémorial, des mannequins de jonc qu'ils appelaient les Argéens, et que les vestales maudissaient, le tout en haineux souvenir des Grecs qui avaient saccagé Troie.

Digitized by Google

parce qu'elle était peuplée de rôtisseurs qui vendaient des oies (et nos pères avaient deviné l'orthographe de M. Marle, qui veut qu'on écrive comme on prononce).

Il est permis de croire que cette rue doit son nom à une ménagerie qui s'y établit sous Charles VI, époque où elle n'était pas fort peuplée. Cette ménagerie était riche surtout en ours venus de la Suisse, circonstance qui peut être pour quelque chose dans la nationalité qu'on donnait au mannequin.

Nous demandons pardon au lecteur de ces digressions critiques, qui ne conviennent guère à la légende; et nous nous hâtons d'abréger celle-ci (1).

Les mannequins géants *que l'on brûlait* dans la rue aux Ours et dans beaucoup d'autres lieux, surtout en Alsace et en Lorraine, ont une origine bien différente de celle que leur suppose Dulaure, une origine antipaïenne au contraire et toute chrétienne.

Tout le monde a vu quelque part la représentation gravée de cet énorme mannequin d'osier, dans

(1) Dans les géants des Pays-Bas et du Nord de la France, qu'on ne brûle pas, qu'on ne noie point, mais qu'on promène à toute fête remarquable, et que l'on conserve soigneusement, Dulaure saisit encore le pendant du Suisse de la rue aux Ours. Les bonnes gens de la Flandre et du Hainaut, si on leur disait que leurs géants sont mythologiques et même astrologiques et solsticiaux, répondraient, eux qui ont conservé leurs archives et leurs souvenirs, que leurs géants de triomphe, comme ils les appellent, ne remontent pas plus haut que le retour des premiers croisés. Tous portent les noms de fondateurs anciens ou de chevaliers libérateurs. Excepté pourtant le géant des Alostois, qu'on appelle, je ne sais pourquoi, le tyran d'Alost. Mais on ne le brûle jamais.

Digitized by Google

lequel les druides de l'Helvétie et de l'Allemagne brûlaient des victimes humaines, sorte de monstre immense qui représentait une effroyable idole, et qui se dévorait lui-même avec son holocauste. Les premiers apôtres de ces contrées, après y avoir planté la croix qui seule civilise, firent brûler, non plus comme sacrifices sanglants, mais comme feux de joie, ces instruments abominables que l'on remplissait alors, — au lieu d'hommes et d'enfants, — des rameaux superstitieux et des sauvages instruments d'un culte aboli. — Et tous les ans, dans plusieurs localités, on brûlait encore, en souvenir, un mannequin colossal, comme à la rue aux Ours, — ici le 3 juillet, qui est le milieu de l'octave de saint Pierre, fête spéciale de l'Église romaine, — ailleurs le 3 mai, jour formellement consacré au triomphe de la croix.

C'est une seconde explication.

Digitized by Google

LE PAUVRE PRÊTRE.

Mater Christi.

Ce n'est pas ici une légende ornée, c'est une simple anecdote, exacte et positive, que nous allons donner. Elle réclame sa place dans ce livre, quoique beaucoup de lecteurs la connaissent. Une prière en fait le sujet ; cette prière est le *Memorare*, si cher aux cœurs fidèles, qui savent bien qu'elle est entièrement composée des paroles de saint Bernard, ce grand serviteur de Marie (1).

Au temps de Louis XIII, un homme, se dégageant d'une vie agitée par les entraînements et les plaisirs si

(1) Voici la traduction de la belle et puissante prière appelée le *Memorare*, parce qu'elle s'ouvre par ce mot :

« Souvenez-vous, ô Marie, vierge miséricordieuse, qu'on n'a jamais ouï dire qu'aucun de ceux qui ont réclamé votre appui, recherché votre protection, imploré votre secours, ait été abandonné de vous. Cette confiance m'anime, ô Vierge des vierges ! O mère de Jésus ! je viens avec empressement me réfugier auprès de vous. Me voici devant vous, pauvre pécheur, tremblant et gémissant. O reine du monde ! ô mère du Verbe éternel ! ne rejetez pas ma prière, qui, de cette vallée de larmes, s'élève jusqu'à vous ; écoutez-la d'un cœur propice, et dans ma détresse exaucez-moi. Soyez ma force dans toutes mes peines ; ne me délaissez ni maintenant, ni jamais, et que surtout votre main me soutienne à l'heure de ma mort, ô Marie, vierge clémente, mère de douceur, reine de bonté ! — Ainsi soit-il. »

Digitized by Google

creux de ce pauvre monde abusé, avait eu le bonheur, touché par la grâce, de passer dans la vie de dévouement, mais de joie solide et pure que l'on mène au service de Dieu. C'était un homme de famille parlementaire; il avait quitté l'éclat et les splendeurs pour vivre dans la pauvreté. Dans sa voie nouvelle, de grandes tentations l'avaient surpris un moment; quelqu'un de ces appâts que le monde sait si bien faire briller pour ressaisir ceux qui lui échappent s'était présenté à lui; au lieu de braver témérairement le péril, nouveau soldat de la foi, il s'était réfugié dans une église de Paris, qui, hélas! comme tant d'autres, n'existe plus (1). Il s'était jeté humblement sous l'égide de Notre-Dame de Bonne-Délivrance, merveilleuse image dont nous parlerons bientôt; et la tentation avait fui. Cet homme, qui se livrait sans réserve à la main de Dieu, était depuis peu devenu prêtre; il avait chanté sa première messe à l'Hôtel-Dieu, au milieu des pauvres qu'il appelait désormais sa famille. Un héritage de 400,000 livres qui lui survint lui donna une grande joie, car il put soulager beaucoup de misères. Mais sa famille d'adoption était si nombreuse, qu'il lui fallut encore, après qu'il eut tout donné, quêter et mendier pour elle. Consacré aux malheureux, cet homme qui dès

(1) Saint-Étienne-des-Grés; cette église qu'on nommait ainsi pour la distinguer de Saint-Étienne-du-Mont, sa voisine, et parce qu'on y montait par des marches ou degrés, *gressus*, était au coin de la rue Saint-Étienne-des-Grés et de la rue Saint-Jacques.

Digitized by Google

lors ne possédait jamais rien que son cœur dévoué, fit de toutes parts des merveilles de charité et des conversions admirables. Il ne bornait pas son affection aux seuls pauvres libres; il allait dans les prisons, il portait des consolations aux criminels; il les accompagnait à l'heure terrible du supplice. On a peine à croire que, dans l'indigence et le dénûment, dans l'abandon de tous et devant la mort violente, l'homme tombé puisse encore oublier Dieu. Il en est pourtant ainsi trop souvent. Le saint prêtre que nous désignons s'attacha surtout à ces infortunés. Il s'appelait Bernard. Mais il était plus connu à Paris sous le nom du pauvre prêtre.

Plein de confiance et d'amour pour la sainte Vierge, c'était à elle qu'il demandait toutes les conversions qu'il opérait. Sa prière favorite était le *Memorare*. Il l'avait fait imprimer sur de petits carrés de papier qu'il portait toujours avec lui; et durant sa vie il en distribua deux cent mille exemplaires. Assurément cette prière féconde a fait descendre du ciel mille fois plus de grâces qu'elle ne contient de lettres (1). Elle était la richesse et la force du pauvre prêtre, dont le naïf désintéressement n'était pas moins remarquable que la sainteté. On en pourrait citer bien des traits charmants. Le cardinal de Richelieu, qui l'admirait, voulait absolument lui donner un

(1) Saint François de Sales disait, dans le même sens, des Exercices spirituels de saint Ignace : — Ce livre a fait plus de conversions qu'il ne contient de lettres.

Digitized by Google

bénéfice. Ne pouvant le lui faire accepter, il lui dit un jour : — Mettez-moi donc à même de vous être agréable autrement, et demandez-moi quelque grâce.

— Monseigneur, répondit Bernard, je profiterai de la bonté de Votre Éminence. Je la prie d'ordonner qu'on cloue de meilleures planches au tombereau dans lequel j'accompagne les pauvres criminels, afin que la crainte où ils sont toujours de tomber dans la rue ne les empêche pas de se recommander à Dieu avec un peu d'attention...

Le *Memorare*, auprès des criminels endurcis, était presque toujours sa ressource invincible. On lui vint dire un matin qu'il y avait dans les cachots du Châtelet un homme condamné qui allait être roué vif, et qui ne voulait pas, obstiné dans le crime, entendre parler de Dieu. Bernard y court ; il entre dans le cachot de ce malheureux ; il le salue, il le console, il l'embrasse. Il tourne autour de ce cœur de granit qu'il cherche à amollir. Toute sa charité est vaine, tout son zèle est inutile. Le prisonnier sombre ne lève pas même les yeux, ne fait pas un signe, ne répond pas un mot, et, pendant ses tendres exhortations, reste immobile, accroupi dans ses chaînes.

— Du moins, mon frère, dit Bernard, pour avoir un appui auprès de Dieu, devant qui vous allez paraître, récitez avec moi une petite prière à la sainte Vierge.

Digitized by Google

Le criminel persiste comme un roc dans son mutisme impassible.

— Je vais donc la dire seul, reprend le pauvre prêtre en se mettant à genoux à côté du prisonnier; unissez-vous à moi de cœur, mon frère; et si vous souffrez trop pour parler, vous participerez à ma prière en répondant : Ainsi soit-il.

Il tire de son bréviaire un petit carré de papier. C'était le *Memorare*. Il le récite pieusement; et quand il a fini, quand il attend que la brebis perdue se rapproche de lui par un seul mot, le criminel fait un mouvement brutal; il gronde sourdement et détourne la tête.

Saisi de douleur, Bernard n'écoute plus alors que son zèle. Il élève sa main tremblante; il porte la sainte prière aux lèvres du criminel, s'efforce de la lui faire entrer dans la bouche et s'écrie : — Puisque tu ne veux pas la dire, tu la mangeras!

Le prisonnier, ne pouvant se défendre, à cause des chaînes qui lui tenaient les pieds et les mains; accorde enfin à l'importunité ce qu'il avait refusé à la supplication. Il desserre ses dents, que le haineux désespoir avait contractées; il promet de réciter la prière qu'il vient d'entendre, et qui peut-être déjà vient de purifier ses lèvres.

A mesure qu'il en répète les saintes et douces paroles, le criminel change pour ainsi dire à chaque syllabe; il s'attendrit; il pleure; il sanglote; il fond en larmes; et dès qu'il l'a terminée, cette prière,

Digitized by Google

son cœur inflexible est brisé. Un violent repentir éclate; ce n'est plus l'horrible bandit, c'est un condamné qui se soumet. A travers les pleurs qui le suffoquent, il confesse longuement tous les détails de sa coupable vie; il accepte, il bénit, il trouve insuffisante l'expiation qu'il va subir en mourant du dernier supplice; et la contrition qui lave et entraîne les souillures de son âme devient si forte qu'il y succombe. Pécheur sauvé par Marie, l'échafaud lui fut même épargné. Il mourut de douleur, en priant prosterné sous la main du pauvre prêtre qui appelait sur sa tête la miséricorde et le pardon.

Rempli de bonnes œuvres, le père Bernard passa aussi de ce monde, le 23 mars 1641. On enterra sa dépouille mortelle à l'hôpital de la Charité.

NOTRE-DAME DE BONNE-DÉLIVRANCE.

Sancta Virgo virginum.

Les parlements, qui, grâce à Dieu! sont tombés, quoiqu'il reste sous plus d'une toge quelque chose de leur esprit qui traîne encore dans notre siècle, avec la queue du dix-huitième, les parlements se

Digitized by Google

sont parfois gonflés dans leur importance. C'est le propre des hommes qui plaident, de gagner des étourdissements. Institués pour juger des faits matériels, ils ont envahi souvent un autre domaine qui n'était pas de leur compétence. Un jour, ils s'érigeaient en petits conciles; un autre jour, ils faisaient concurrence à la Sorbonne. Appréciateurs des actes civils, ils voulaient pénétrer aussi dans le for intérieur, peser les pensées, régler les consciences, prononcer en théologie, décider en religion. C'était un despotisme bien absurde.

L'histoire des parlements, dans le sens des abus qu'ils se sont permis, serait un livre fort étendu. Nous n'en donnerons ici qu'un paragraphe.

Le 6 février 1737, un an après que le royaume des Deux-Siciles était entré dans la maison de Bourbon, l'année où le duché de Toscane passait à la maison de Lorraine, le parlement de Paris était fier. On soumettait à ses compliments les événements politiques; et il croyait un peu qu'il les dirigeait.

Ce jour-là, le parlement de Paris voulait faire quelque acte de pleine puissance et bon plaisir. Il supprima solennellement une confrérie.

Quelle était cette confrérie? C'était la confrérie de Notre-Dame de Bonne-Délivrance, qui existait paisiblement à Paris depuis plus de deux siècles (elle avait été érigée en 1533) dans l'église de Saint-Étienne-des-Grés.

— Mais, disait un bonhomme de la bourgeoisie, en

Digitized by Google

soupant le soir chez un de messieurs du parlement, c'est chose étrange que vous ayez interdit de la sorte cette honnête confrérie de Notre-Dame!

— Il en est ainsi, répondit le magistrat.

— Mais pour quels griefs? reprit le bourgeois. Elle fut fondée en 1533 par de fidèles chrétiens; quatre papes l'ont confirmée et enrichie d'indulgences. Louis XIII, Anne d'Autriche, Louis XIV, le grand Condé, beaucoup d'autres princes ont tenu à honneur de se voir inscrits dans cette confrérie. Saint François de Sales et saint Vincent de Paul en firent partie. C'est devant la sainte image de Notre-Dame de Bonne-Délivrance que le jeune François de Sales, comme vous le savez, fut délivré de la plus cruelle des tentations.

Agé seulement de seize ans, il achevait ses études à Paris. Le mauvais esprit jeta dans son imagination cette pernicieuse idée, — qu'il était du nombre des réprouvés et qu'il serait damné. — Une tentation aussi affreuse le troubla tellement qu'il en perdit le repos. Ne pouvant plus ni boire, ni manger, il dessécha à vue d'œil et tomba en langueur. Son précepteur, qui le voyait dépérir de jour en jour, sans prendre goût ni plaisir à rien au monde, lui demandait continuellement le sujet de sa mélancolie. Mais le démon qui l'avait rempli de cette illusion était de ceux qu'on appelle muets, à raison du silence qu'ils font garder à ceux qu'ils affligent. François, privé des suaves douceurs que donne l'a-

Digitized by Google

mour de Dieu, resta pourtant fidèle, cherchant toujours à repousser les traits de l'ennemi qui l'accablait; et quand il se rappelait le calme et le bonheur dont son cœur avait joui avant cette épreuve, il gémissait et pleurait. Il demeura un mois dans ces angoisses. Après ce temps, sa fidélité fut sans doute récompensée. Une inspiration divine le conduisit dans l'église de Saint-Étienne-des-Grés. Là il se mit à genoux devant l'image de Notre-Dame de Bonne-Délivrance; il la pria d'être son avocate auprès de Dieu. — Obtenez-moi de sa bonté, disait-il, que, si je suis assez malheureux pour être éternellement séparé de lui, je puisse au moins l'aimer de tout mon cœur tant que je vivrai ici-bas. — Il savait que le *Memorare* perce les cieux, il le récita avec ardeur; et quand il l'eut achevé, il se sentit délivré entièrement de ses illusions funestes. Comblé de joie, il se hâta de publier le bienfait qu'il avait reçu, et il fut jusqu'à sa mort tendrement attaché à la confrérie que vous venez d'éteindre. Des titres comme ceux que je vous cite ne devaient-ils pas plaider en sa faveur?

— Il y a arrêt, dit le magistrat.

— Mais les esprits inquiets, les malades, les femmes enceintes ont grande dévotion à Notre-Dame de Bonne-Délivrance. Les voyageurs, les captifs, les cœurs en peine lui adressent leurs vœux.

— Nous ne les en empêchons nullement. Nous n'avons supprimé que la confrérie.

— Je crois bien que vous ne pensez pas à sup-

Digitized by Google

primer Notre-Dame, reprit le bourgeois avec un peu de sarcasme dans le sourire. Mais la confrérie était une bonne œuvre. Outre le soin qu'elle prenait des malades, les secours qu'elle distribuait aux pauvres, elle s'occupait surtout de justifier son nom en procurant la délivrance des prisonniers. Tous les ans elle tirait des prisons bon nombre de pauvres gens retenus pour dettes. L'autorité royale avait elle-même apprécié une institution si bienfaisante. L'autorité royale avait confirmé la confrérie que vous venez de frapper. Qui pouvait vous blesser en elle? Ses œuvres étaient piété, ses réunions charité, ses processions inoffensives (1), ses cérémonies édifiantes et belles. Dites-moi donc vos raisons?

— Je ne vous en dirai qu'une, répliqua le magistrat, et c'est la raison royale : — Ordonnons et mandons.

— C'est conséquent, dit le bourgeois.

Ainsi, la confrérie était supprimée par arrêt du parlement.

(1) Les processions de Notre-Dame de Bonne-Délivrance étaient bien simples, si on les compare aux jubilés de Notre-Dame d'Hanswyck; cependant elles ne manquaient pas d'un certain éclat. On en trouve la description dans l'*Histoire de la statue miraculeuse de Notre-Dame de Bonne-Délivrance*, par un prêtre du clergé de Paris, in-18, Gaume frères, 1844.

En tête, marchait la bannière de Notre-Dame, riche et brillante, portée par un clerc en surplis, couronné de fleurs.

La croix d'argent doré venait ensuite, entre deux enfants de chœur

Digitized by Google

Mais la sainte image de Notre-Dame de Bonne-Délivrance, la reine de la confrérie, demeurait aux fidèles; et tous accouraient, dans leurs soucis, à son sanctuaire.

Cette image est une statue de pierre noire, antique, rudement sculptée, vénérée dès le onzième siècle, et sur laquelle on a conservé des traditions qui malheureusement sont incertaines. Nous ne les mentionnerons pas.

Ce que le parlement n'avait pas fait en 1737, la

tenant des cierges allumés, ayant sur la tête des chapeaux de fleurs.

Puis le beau bâton de la confrérie, orné de deux anges qui tenaient chacun un cierge allumé, le tout doré. Deux porte-torches l'accompagnaient, couronnés de fleurs. Le héraut de la confrérie, vêtu d'une tunique de velours cramoisi tout parsemé de fleurs de lis d'or, marchait devant. Il avait sur la tête un chapeau de fleurs.

Derrière le bâton venait le bâtonnier, richement vêtu, coiffé d'un chapeau de perles.

Paraissait ensuite une croix de vermeil, contenant un morceau du précieux bois de la vraie croix.

Une belle image de Notre-Dame entourée d'anges parmi des rayons, le tout d'argent.

L'image de saint Pierre avec ses clefs, le tout d'argent.

Celle de saint Jean-Baptiste avec un agneau, le tout d'argent.

L'image de saint Roch avec l'ange et le chien, aussi d'argent.

Celle de saint Sébastien attaché à un arbre, ayant au-dessus de sa tête un ange qui le couronnait, également d'argent.

Trente jeunes gens qui suivaient,

La nombreuse confrérie,

Le clergé,

Tous les personnages qui faisaient partie de cette gracieuse procession avaient sur la tête des chapeaux de fleurs. — Lisez la vieille relation de Jacques Doublet, historien de Saint-Étienne-des-Grés; et dites si ce n'était pas aussi beau que nos fêtes civiques?

Digitized by Google

révolution le fit en 1793. Elle supprima la sainte Vierge et son culte, Dieu lui-même et ses temples.

L'église de Saint-Étienne-des-Grés, dépouillée de ses richesses, fut vendue et démolie. — Ceux qui emportaient les croix et les images d'argent, le cuivre et le fer, le plomb et le marbre, n'avaient pas encore touché à la statue de pierre de Notre-Dame de Bonne-Délivrance, qui ne leur présentait aucune valeur matérielle. Une dame pieuse, — la comtesse de Carignan-Saint-Maurice, — qui avait toujours honoré cette sainte image, en laquelle elle avait grande confiance, la fit acheter secrètement par une personne inconnue, qui la paya, l'emporta et la mit en sûreté.

Un petit oratoire improvisé la reçut bientôt — dans la maison que la comtesse de Carignan occupait, rue Notre-Dame-des-Champs; — dès lors cette dame se crut en sûreté au milieu des persécutions. Et cependant son nom, déjà, était inscrit parmi les suspects; elle fut arrêtée et jetée en prison. — Là, plusieurs religieuses hospitalières de Saint-Thomas-de-Villeneuve, compagnes de sa captivité, se lièrent avec elle, surtout leur supérieure, la mère de Valois, et s'empressèrent de se mettre comme elle sous la protection de Notre-Dame de Bonne-Délivrance.

Dans le nouveau domicile que leur avait donné la république, — ces pieuses dames espéraient

Digitized by Google

et priaient. — Leur espoir ne fut pas trompé; le jour de leur délivrance commune arriva inopinément le 4 octobre 1794.

Les sœurs hospitalières, pensant n'avoir plus d'asile, sentaient pourtant leur joie troublée par la nécessité de se séparer. On avait séquestré tous les couvents; on les avait transformés en prisons, en magasins, en casernes. Mais par une permission singulière de la Providence, la maison des hospitalières de Saint-Thomas de Villeneuve avait échappé à l'attention, — jusque-là, du moins. — Car y étant rentrées sous le costume séculier, les sœurs furent dénoncées, trois ans après, au club de leur quartier, — comme religieuses déguisées. — Il fut décidé aussitôt que les bâtiments de leur communauté seraient mis en adjudication, et les affiches furent placardées.

Madame de Carignan l'apprend; elle fait vœu de donner son trésor, sa chère image, aux sœurs hospitalières; elle les met sous la protection de Notre-Dame de Bonne-Délivrance. Toutes les sœurs se joignent à elle dans une neuvaine de prières; et, chose non moins singulière que le précédent oubli, peu de jours après, toutes les affiches ont disparu; personne ne pense plus à l'adjudication; personne n'en parle plus; les religieuses restent en paix dans leur maison. Le temps marche; et par un privilége peut-être unique, les filles de Saint-Thomas de Villeneuve franchissent la révolution dans leur couvent,

Digitized by Google

sans être dépouillées, comme l'ont été toutes les autres communautés religieuses....

La sainte image ne fut toutefois installée qu'en 1806, enrichie encore des indulgences accordées par Pie VII, dans la maison des sœurs hospitalières. La belle chapelle où elle est honorée n'a été achevée qu'en 1830. Entourée là de vierges fidèles, l'image de Notre-Dame de Bonne-Délivrance, qui a retiré saint François de Sales des angoisses du désespoir, qui a ouvert les portes des prisons à tant d'infortunés, qui a sauvé le pieux héritage des sœurs hospitalières, protége toujours Paris, qui a besoin qu'on le délivre de bien des piéges.

L'ABBAYE D'AFFLIGHEM.

Regina Sanctorum omnium.

La bulle du pape Eugène III, qui proclama en Europe la deuxième croisade générale, chargeait saint Bernard de la prêcher. Sa chaude éloquence, soutenue par la sainteté de sa vie, produisit partout un élan si général, qu'on envoyait une quenouille et des fuseaux à tout chevalier qui refusait de courir aux armes.

Pour remplir sa grande mission, Bernard parcou-

Digitized by Google

rut la France, les Pays-Bas, les provinces Rhénanes, et bien des villes conservent précieusement le souvenir de son passage à cette occasion. On ne l'a point oublié à Bruxelles, non plus qu'à Malines ; ces deux vieilles cités sont fières d'avoir possédé dans leurs murs le dernier Père de l'Église. Alors, comme en 1131, lorsqu'il avait visité ces contrées avec le pape Innocent II, Bernard était heureux d'échapper à la foule et d'aller recueillir son âme dans une pieuse solitude que les révolutions n'ont pas respectée, mais qui, fondée à cette époque depuis soixante ans, par la munificence des ducs de Brabant, répandait dans tout le pays la bonne odeur des vertus chrétiennes. Ce saint asile était l'abbaye d'Afflighem, où florissait dans sa pureté la règle de saint Benoît.

Bernard fut si ravi de la sainteté des religieux qui vivaient dans cette abbaye, qu'il disait d'eux un jour : — J'ai trouvé là des anges, tandis qu'ailleurs c'est à peine si je rencontre des hommes...

Ardemment dévoué au culte de la sainte Vierge, Bernard ne laissait échapper aucune occasion de l'étendre, de célébrer les louanges de la mère de Dieu, et c'est, dit-on, dans une de ses stations chéries à Afflighem qu'il prononça l'un de ses nombreux panégyriques de Marie. Nous en citerons un passage :

« Marie, c'est l'étoile auguste et radieuse que Dieu dans sa bonté a fait luire sur cette mer immense où nous voguons. Si elle nous étonne par ses priviléges,

Digitized by Google

elle nous éclaire par ses exemples. O chrétiens, qui que vous soyez, sachez bien que la vie ici-bas n'est pas une promenade paisible, mais une navigation périlleuse à travers les écueils et les tempêtes. Ne détournez donc pas les yeux de l'astre qui vous luit et qui vous guide, si vous ne voulez pas être engloutis par la tourmente. Si les vents de la tentation hurlent contre vous, si les tribulations dressent autour de vous leurs écueils, tournez vos regards vers l'étoile : invoquez Marie. Si les vagues de l'orgueil vous soulèvent, si vous craignez d'être entraînés par les flots de l'ambition, de l'injustice et de l'envie, regardez l'étoile : invoquez Marie. Si la colère, l'avarice, la sensualité agitent le frêle esquif de votre âme, tournez-vous vers Marie. Si, troublés par les remords de vos crimes, bourrelés par une conscience que d'horribles souvenirs assiégent, épouvantés de la pensée du jugement, vous sentez que le gouffre de la tristesse s'ouvre devant vous, que l'abîme du désespoir menace de vous engloutir : pensez à Marie. Dans les périls, dans les angoisses, dans les doutes inquiétants : pensez à Marie, invoquez Marie. Que son nom ne quitte jamais vos lèvres; que sa pensée ne s'éloigne jamais de votre cœur; et pour obtenir que vos prières lui soient agréables, n'oubliez pas non plus de suivre les exemples qu'elle nous a donnés (1). »

(1) Saint Bernard, super *Missus*, hom. 2, 17.

Digitized by Google

Il s'écriait dans une autre circonstance :

« Vierge sainte! que celui-là cesse de louer votre bonté qui n'en a pas éprouvé les effets lorsqu'il vous a invoquée dans ses peines (1)!... »

Les bons moines donc, un soir que Bernard les avait merveilleusement touchés, le supplièrent d'entonner lui-même, de sa voix chère à Marie, le *Salve Regina*, cette touchante invocation que l'Église fait retentir partout en l'honneur de la sainte Vierge et que les religieux d'Afflighem chantaient tous les soirs devant l'image révérée de Notre-Dame. Le saint ne pouvait se refuser à une telle invitation; quand les flambeaux furent éteints, à l'exception d'un seul qui brûlait, emblème de l'étoile mystique, devant la pieuse image d'Afflighem, Bernard, de sa voix tendre et puissante, entonna le *Salve Regina;* et il le chanta tout entier, soutenu des voix de tous les moines, qui crurent voir la gracieuse statue sourire à son bon serviteur.

Lorsqu'on eut chanté ces mots si doux : *Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende*, toutes les voix se turent, car jusqu'alors le *Salve* finissait là (2). Mais la voix inspi-

(1) Sermo 4 de Assumpt.

(2) Peut-être convient-il de donner ici une traduction du *Salve Regina :*

« Salut, ô reine, mère de miséricorde! notre vie, notre consolation, notre espérance, salut! C'est vers vous que nos cris s'élèvent, pauvres enfants d'Ève, malheureux exilés. C'est vers vous que montent nos soupirs gémissants, dans cette vallée de larmes. Oh! de grâce, notre avo-

Digitized by Google

rée de Bernard ne s'arrêta point; et il poursuivit, tirant de son cœur trois invocations, qui depuis n'ont plus été séparées du beau chant qu'elles terminent : *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria* (1)!

La légende ajoute à ce premier récit qu'après un repos de quelques secondes, le saint chanta encore ce seul mot : *Salve!* — Que la glorieuse image de Notre-Dame d'Afflighem inclina la tête aussitôt, et qu'elle fit entendre distinctement ces paroles : — *Salve, Bernarde!*

On appuie cette tradition d'une circonstance singulière; c'est que depuis, la tête de la sainte image est restée inclinée (2).

cate, tournez vers nous vos regards miséricordieux; et après notre exil, montrez-nous Jésus, le fruit béni de vos entrailles; ô vierge Marie, pleine de clémence, pleine de bonté, pleine de grâce! »

(1) Selon d'autres récits, le saint prononça trois fois ces mots, dans une espèce de ravissement, à Spire, où depuis lors, en souvenir de ce fait, on chante tous les jours le *Salve Regina* avec beaucoup pleine de solennité.

(2) On raconte d'autres images des manifestations aussi merveilleuses. « Saint Alphonse de Liguori prêchant, dans sa mission d'Amalfi, sur la dévotion à la sainte Vierge, qu'il aimait si ardemment, fut ravi en extase; on le vit s'élever de la chaire; une statue de la mère de Dieu, qui était à sa droite, devint toute resplendissante de rayons lumineux qui rejaillissaient sur le visage d'Alphonse. Le peuple, saisi d'admiration, se mit à crier miséricorde et miracle » (Mgr Doney, Supplément aux Vies des Saints, de Godescard, 2 août.) Saint Alphonse de Liguori vivait à la fin du dernier siècle.

Digitized by Google

LE CHEVALIER DE LA SAINTE VIERGE.

Mater purissima.

Un homme, en qui le monde était loin de prévoir un grand saint et qui n'était alors qu'un brillant et brave officier, défendait pour Charles-Quint la ville de Pampelune contre l'armée de François Ier. C'était en 1521 ; ce jeune officier se nommait Ignace de Loyola.

Les détachements qu'on lui avait laissés pour garder Pampelune eurent peur de l'armée française ; en dépit de ses efforts, la ville se rendit. Ignace, fidèle, se retira dans la citadelle avec un seul soldat qui eut assez de cœur pour le suivre ; et quoiqu'il ne trouvât dans cette dernière retraite qu'une faible poignée d'hommes, il soutint quelques assauts ; mais la brèche se fit ; l'armée victorieuse entra. Le jeune officier, qui eût voulu faire de son corps un rempart au fort qu'il défendait, reçut un éclat de pierre qui lui blessa la jambe gauche, en même temps qu'un boulet lui cassait la jambe droite. Il s'était conduit si vaillamment que les Français, à cause de lui, épargnèrent sa petite garnison ; ils le transportèrent, lui, avec honneur à leur général, qui l'envoya dans

Digitized by Google

une litière au château de Loyola. Sa famille habitait ce manoir, qui n'était pas loin de la ville prise.

Nous ne dirons pas avec quel courage le blessé subit son traitement, qui fut dur, car il fallut casser de nouveau la jambe mal remise, scier un os qui sortait au-dessous du genou, et employer d'autres moyens extrêmes. Ce serait entrer dans la vie du saint; elle est assez connue, et nous ne devons en raconter ici qu'un fait.

Dès qu'il fut en convalescence, le jeune officier s'ennuya. Il avait passé à la cour ses jeunes années, gracieux page d'abord, puis courtisan léger, et ensuite officier de mérite. Il était de noble famille, élevé dans les plaisirs et la vanité. Jusqu'alors (il avait vingt-neuf ans), ses devoirs de chrétien l'avaient peu occupé; il menait sa vie comme on la mène par malheur trop généralement dans le monde. Pour se distraire (il n'avait guère d'autre souci), il demanda des livres. Son instruction ayant été très-négligée, il entendait par là les romans de chevalerie, si fort en vogue dans ce temps-là. On le comprit bien aussi. Mais soit qu'on n'eût point alors de romans au château de Loyola, soit plutôt par une disposition de la Providence qui avait ses vues sur ce cœur ardent, on lui apporta la Vie de Jésus-Christ et les Fleurs des Saints.

Passionné comme il l'était pour les récits de chevalerie, il lut froidement d'abord les livres qu'on lui donnait; puis peu à peu il y prit goût. Il admira,

Digitized by Google

dans d'autres carrières que la sienne, des héroïsmes qu'il n'avait pas soupçonnés; et devant cette masse imposante de martyrs, d'anachorètes, de confesseurs et de vierges qui ont vaincu dans de si longs et de si grands combats, il ne tarda pas à reconnaître que leurs palmes immortelles étaient bien au-dessus des vains hochets de ce monde. Il sentit rapidement grandir en lui le désir de suivre ces routes qui lui étaient tracées dans des livres que maintenant il dévorait. Il se demanda s'il était donc plus faible ou plus lâche que les pénitents et les solitaires, dont les saintes rigueurs le frappaient? si Dieu, qui est fidèle, ne méritait pas plus d'amour que les inconstances d'ici-bas? si le ciel à conquérir ne valait pas autant d'efforts que ces biens d'un jour qu'on se dispute avec tant de fatigues? Dieu donne sa lumière au cœur qui la désire; il répand sa grâce dans l'âme qui la sollicite : l'esprit droit d'Ignace reçut l'intelligence. Il vit son devoir; il l'aima. Il se voua tout à Dieu, répudiant sa vie mondaine et décidé fermement dans sa résolution de marcher désormais sur les pas des saints.

Si les désordres de ce qu'on appelle dans la société une vie de jeune homme semblent légers aux consciences mondaines, l'âme qui rentre en elle-même et s'examine à la lumière de Dieu juge différemment. Ses fautes, que les hommes indifférents remarquaient à peine, parce qu'elles ne les touchaient point, se présentèrent à ses yeux sous leur véritable

Digitized by Google

aspect. Selon le code des saints, elles étaient des crimes; car elles avaient outragé Dieu. Il fallait les expier, heureux d'être né dans l'Église romaine, où la pénitence réhabilite et relève. Le repentir lui amenait le cilice et les austérités; il les embrassa, se sentant assez enflammé de l'amour de Dieu pour lui faire généreusement tous les sacrifices.

Il savait aussi qu'il lui fallait un appui; et n'en trouvant pas de plus sûr et de plus doux que celui de la sainte Vierge, il se consacra à son service et à son culte.

Pénétré comme il l'était des idées militaires, il n'en déposait pas l'esprit. Dans sa pensée, il se faisait chevalier de la vierge Marie. Il voulut l'être; et dès qu'il put sortir, il monta à cheval, disant seulement qu'il allait faire une visite au duc de Najare, son parent, qui souvent, durant sa maladie, avait envoyé prendre de ses nouvelles. Arrivé là, il renvoya sous quelque prétexte les deux domestiques qui l'accompagnaient. Sa visite faite, il se rendit seul à Montserrat.

On révérait, sur cette montagne abrupte, où se développent les plus magnifiques points de vue de la Catalogne, une illustre image de la sainte Vierge. De merveilleuses légendes se rattachaient alors à ce pèlerinage. Nous craindrions, en les consignant ici dans leur naïveté, de ne pas ménager assez la foi malade de notre siècle. Mais s'il faut en croire les traditions, que les historiens de ce lieu célèbre ont

Digitized by Google

conservées (1), la sainte image de Notre-Dame de Montserrat aurait été apportée en Espagne au premier siècle, sinon par l'apôtre du pays, au moins par ses disciples. On l'honorait ainsi à Barcelone du temps de la domination romaine. Lors de l'irruption des Maures, on l'avait cachée dans une caverne du Montserrat, où elle ne fut retrouvée qu'au neuvième siècle.

Ici nous arrivons sur un sol plus certain. Les annalistes de la Catalogne, appuyés d'une inscription trouvée en 1239 et conservée au monastère de Montserrat, racontent qu'en l'année 880, sous le règne de Geoffroy-le-Velu, comte de Barcelone, trois jeunes chevriers, qui gardaient leurs troupeaux dans la montagne, virent pendant la nuit jaillir d'un rocher une grande lumière qui semblait unir la terre au ciel; ils entendirent en même temps, venant du même point, une mélodie surhumaine. Ils en avertirent leurs parents. L'évêque de Manrèse, accompagné du bailli et de tous les chrétiens du voisinage, vint la nuit suivante à la montagne. Tous virent la lumière céleste. Le prélat, saisi d'admiration, se mit en prières; après quoi il s'avança, suivi de tous ses fidèles, au lieu que le rayon marquait. Il y trouva une image de la sainte Vierge, à laquelle se rattachèrent bientôt d'anciens souvenirs. Il voulut la

(1) Voyez l'Histoire de Notre-Dame de Montserrat, par Dom Louis Montégut, religieux de cette abbaye; in-12, Toulouse, 1747; et la même histoire par Dom F. Olivier; Lyon, 1617.

Digitized by Google

transporter à Manrèse. Mais arrivé à l'endroit où s'est élevée depuis l'église de Notre-Dame de Montserrat, il lui fut impossible d'aller plus loin; et il comprit que là devait être construit le sanctuaire que réclamait l'image si miraculeusement révélée.

Mabillon, qui regarde comme certain le culte de cette image avant l'invasion sarrasine, et le vénérable Canisius, qui place ce pèlerinage aux premiers rangs, ne mettent pas en doute ces circonstances.

De grands miracles signalèrent bientôt la sainte image.

Un ermite, qui vivait retiré en une grotte écartée du Montserrat, jusque-là pieux et austère, reçut un jour un compagnon inconnu, qui se logea au-dessous de lui dans une caverne et gagna son estime par une grande sainteté apparente. Mais, disent les récits populaires, ce nouveau frère n'était autre que le diable déguisé. Il savait le côté faible de l'ermite, un peu vain en lui-même de ses rigueurs. Malheur à l'âme qui s'écarte de l'humilité. Il s'insinua par là dans sa confiance, le fascina et le suborna si bien, que le malheureux, qui déjà se croyait un saint, tomba dans un grand crime. On lui imputa la mort de la fille du comte de Barcelone. Ce fut alors précisément qu'on découvrit la statue merveilleuse. S'il faut en croire les traditions des bonnes gens, elle rendit la vie à la petite princesse et obtint à l'ermite criminel la grâce de se reconnaître. Il fallait bien qu'on l'accusât avec raison; car, épouvanté de sa

Digitized by Google

chute, il s'enfuit, gagna Rome, confessa le forfait qu'il avait commis, et fit pendant sept ans dans les déserts, impitoyable pour lui-même, la plus dure des pénitences.

On racontait bien d'autres prodiges, et, ce qui est plus que les ouï-dire, on en voyait fréquemment d'incontestables : des malades que toute la médecine abandonnait, ranimés tout soudainement; des enfants moribonds, rendus à leurs mères par une puissance que la terre ne possède pas; des plaies et des infirmités, tout d'un coup effacées par un vœu.

C'est devant cette sainte et merveilleuse image que le jeune officier espagnol voulait accomplir un projet qu'il avait formé. Chevalier de la sainte Vierge : il ne rêvait que ce titre, quoiqu'il ne le comprît encore qu'à moitié, mêlant toujours ses idées guerrières à la pensée chrétienne, et ne voyant la vie ici-bas que comme une milice et une lutte; en quoi il ne se trompait pas. Il voulait présenter en trophée à Notre-Dame de Montserrat ses armes matérielles et en recevoir d'autres.

Cheminant seul, en brillant équipage, sur son beau cheval, il fut rejoint bientôt par un cavalier maure, qui paraissait suivre la même route. Les deux voyageurs se saluèrent, firent quelque chemin du même pas; et des paroles s'échangèrent. On apercevait Montserrat; Ignace avait dit qu'il y allait en pèlerinage: Ce lieu renommé, l'image au-

Digitized by Google

guste qui le rend vénérable, et ensuite la sainte Vierge elle-même fournissaient matière à l'entretien. L'officier crut remarquer sur les traits du Maure un sourire désapprobateur, au récit qu'il faisait d'un miracle récent. Comme il arrive presque toujours, Ignace, se passionnant, finit par se piquer. Le chrétien s'effaça; le militaire reparut tout entier. Il voulut que le Maure, qui n'était pas de sa foi, crût et professât ce que lui chrétien professait. Il s'irrita, provoqua l'infidèle, tira son épée, et vit ce qu'on appelle dans le monde une affaire d'honneur dans une circonstance qui ne permettait que la persuasion et la prière.

Le Maure, reconnaissant à la mine et au geste qu'il fallait se mesurer avec un homme vaillant, ne sortit point du caractère de sa nation, qui n'aime à combattre qu'à coup sûr; et se fiant moins à son yatagan qu'à l'agilité de son bon cheval arabe, il le lança et se mit à fuir, rapide comme une flèche. Ignace, bien monté aussi, le poursuivait l'épée haute, lorsqu'il survint un carrefour où la route se divisait. L'un des chemins allait à Montserrat, l'autre s'en écartait. L'ardent officier, qui dans son cœur avait fait vœu de se rendre directement au sanctuaire de Marie, fut arrêté là par un scrupule. Lui était-il permis d'enfreindre son vœu? Il ne le pensa pas; et abandonnant sa poursuite, dans le calme qui lui revint, il reconnut que déjà sans doute la sainte Vierge venait de le sauver d'une faute et d'un mal-

Digitized by Google

heur; car il se rappelait que les saints n'avaient pas conquis les âmes comme tout à l'heure il l'avait voulu faire.

Il arriva donc au monastère de Montserrat. Il y avait dans cette maison un religieux d'une éminente sainteté, qui se nommait Jean Chanones. Il était Français, et avant sa retraite il avait été grand-vicaire de Mirepoix (1). L'Espagne admirait en lui un modèle accompli de toutes les vertus chrétiennes et monastiques. Ce fut à lui que l'officier s'adressa; il lui fit dans les larmes une confession générale de toute sa vie.

Après qu'il se fut ainsi purifié, se souvenant d'avoir lu dans ses livres favoris d'autrefois, que les aspirants à la chevalerie se préparaient à être faits chevaliers en veillant une nuit tout armés, ce qui s'appelait la *veille des armes*, il voulut sanctifier cette cérémonie. Dans l'équipement militaire qu'il allait déposer, il veilla donc toute la nuit devant l'autel de la Vierge, tantôt debout, tantôt à genoux, toujours en prières, se dévouant à Jésus et à Marie, en qualité de leur chevalier, selon les idées de guerre dont son esprit était rempli et sous lesquelles il concevait les choses de Dieu (2). Le matin, il pendit son épée à un pilier voisin de l'autel, pour marquer qu'il renonçait à la milice du siècle; il donna son cheval au monastère, ses habits à un

(1) Godescard, saint Ignace, 31 juillet.

(2) Le père Bouhours, Vie de saint Ignace, livre Ier.

Digitized by Google

pauvre, se couvrit d'un humble vêtement de toile, et, après avoir communié, il partit de Montserrat, pèlerin du Seigneur, dont il ne cherchait plus que la plus grande gloire.

Dès lors, sans doute, béni par Notre-Dame, il avait vu toute la carrière de combats qui s'ouvrait devant lui. L'Église, de toutes parts minée ou attaquée par la réforme naissante, avait besoin d'une avant-garde intrépide. Il conçut le projet de sa compagnie, qui pourtant ne s'établit qu'en 1534, à Paris, le jour de l'Assomption, dans la crypte de Notre-Dame de Montmartre, oratoire élevé, disent les traditions, sur le lieu même où l'apôtre des Gaules a cueilli les palmes du martyre. La bulle qui l'institua fut proclamée à Rome le 27 septembre 1540.

Nous ne pouvons conter ici la vie de saint Ignace, qui fut à la fois un grand homme et un grand saint, ni parler des jésuites que persécutent à coups de plume des gens qui ne les connaissent pas. Ils ont arrêté la réforme, étendu les études, répandu les lumières, agrandi les domaines de la science, fait chérir le nom français dans l'autre hémisphère, formé dans les deux derniers siècles la plupart de nos grands hommes, produit une masse imposante de savants profonds et d'écrivains éminents; ils ont illustré la chaire. — Partout innocente, — mais attaquée avec des armes dont elle ne peut faire emploi, — jugée sans être entendue, — la Société de Jésus

Digitized by Google

marche sur la *voie royale de la croix* que lui a tracée son divin maître. Comme le recommande l'Évangile, elle passe en faisant le bien et prie pour ceux qui la calomnient (1).

MARIE DE FLANDRE.

Speculum justitiæ.

Le jour de Pâques-Fleuries de l'année 1071, le comte de Flandre Robert-le-Frison tenait son conseil à Courtrai. Il était entouré de Baudouin de Gand, de Bouchard de Comines, de Gérard de Lille, de Varner d'Oldenbourg, de Varner de Courtrai, de Gratien d'Eecloo, tous ses amis dévoués, qui devaient un peu plus tard l'accompagner dans son pèlerinage en Terre Sainte. Tous l'avaient aidé à conquérir la Flandre, et il venait de gagner avec eux, par une circonstance heureuse, la bataille de Cassel sur le roi Philippe Ier.

Cette victoire avait abattu en même temps le parti de Richilde, qui possédait encore le Hainaut et qu'on appelait la mauvaise comtesse.

(1) Voyez la belle et savante *Histoire de la Compagnie de Jésus*, par M. Crétineau-Joly.

Digitized by Google

On se réjouissait, mais on n'était pas pleinement rassuré.

On blâmait Robert d'avoir généreusement rendu la liberté sans condition à Richilde, son ennemie. On lui conseillait de se défier de Philippe, qui pouvait rassembler une nouvelle armée. On l'engageait à rechercher l'alliance de l'Empereur.

Après avoir entendu son conseil, Robert-le-Frison, selon sa coutume, alla consulter ce qu'il appelait son *oracle*. C'était sa fille Marie, jeune princesse pleine de piété et de lumières, qui, à l'âge de seize ans, venait de lui donner une haute preuve de tendresse filiale; car la veille de la bataille de Cassel, inquiète du succès, elle avait fait vœu à genoux, devant l'autel de Notre-Dame de Courtrai, qu'elle révérait grandement, de se vouer à la vie religieuse des vierges que Marie bénit, si Dieu, par son intercession, accordait la victoire à son père. Elle avait passé en prières tout le temps du combat; et depuis qu'elle avait vu ses supplications exaucées, elle avait quitté les parures d'or, rejeté les ornements de la cour et pris la robe blanche et le voile des saintes filles consacrées au Seigneur.

Personne ne la voyait donc plus; elle vivait dans une retraite profonde.

Seulement son père, qui l'aimait tendrement, avait obtenu d'elle qu'elle restât encore un peu de temps avec lui, — avant de s'enfermer pour jamais dans un cloître.

Digitized by Google

Robert-le-Frison vint trouver, comme nous l'avons dit, sa fille bien-aimée :

— Ma chère enfant, lui dit-il, on me reproche toujours d'avoir remis en liberté notre ennemie, la comtesse Richilde.

— La veuve de votre frère !

— C'est vous, ma fille, qui me l'avez conseillé.

— C'est la Vierge sainte, la mère de miséricorde et de justice, mon père, qui a été notre guide. Soyez généreux envers vos ennemis, vous en diminuerez le nombre. La bonté, mon père, trouve sa récompense, même ici-bas. Quand Richilde était votre captive, elle seule intéressait; maintenant, c'est vous qu'on bénit. Qu'importent les regrets étroits de vos conseillers? Il n'y a de bonne politique que la politique chrétienne, qui est loyale et bienfaisante.

— Avec de telles idées, Marie, reprit le comte de Flandre, pourquoi quittez-vous le monde?

— Pour vous servir plus utilement, mon père. Je prierai Dieu pour vous. La prière est puissante. — Maintenant, — je vous demanderai trois choses : une pour moi, deux pour vous. Permettez-moi de me retirer à l'abbaye de Messines(1), où je serai toute à mes vœux, où vous pourrez cependant me voir quelquefois, mais vous seul. Ensuite faites votre paix au plus vite avec l'Empire; car le roi Philippe reviendra. Enfin, rendez la liberté à votre autre captif, Eustache de Boulogne.

(1) En Flandre, à deux lieues d'Ypres.

Digitized by Google

— Celui-là du moins me payera une grosse rançon.

— Il faut le renvoyer sans rançon, mon père. Il est utile qu'il soit votre débiteur. Il est le frère de l'évêque de Paris, l'un des sages conseillers du Roi. Ayez des amis, mon père; ce sont, pour un prince, les plus riches trésors.

Robert-le-Frison garda le silence. Puis il reprit :

— Mais, ma fille, l'Empereur est irrité contre moi.

— Vous avez été généreux pour Richilde, pour Eustache. Vous êtes un noble chrétien. Ne redoutez donc pas un homme avili comme l'Empereur. Mais sachez l'arrêter. Faites que vos ambassadeurs partent demain. Ils ont pour prétexte l'hommage que vous devez au chef de l'Empire, à l'occasion de votre comté d'Alost.

— Ce que vous me conseillez, ma fille, sera fait en tout point. Mais la rançon d'Eustache de Boulogne?...

— Avant trois mois vous l'aurez touchée. Et ce soir, mon père, accordez-moi quinze jours de retraite et de solitude absolue dans l'abbaye de Messines.

Robert ne dit rien. Marie, prenant la rude main de son père, la baisa doucement et s'enveloppa de son voile pour sortir.

Après un soupir profond, le comte de Flandre alla trouver son prisonnier.

— Eustache de Boulogne, lui dit-il, vous êtes libre.

Digitized by Google

— Et pour rançon? dit le captif surpris.

— Votre amitié!

Eustache le regarda un moment et s'écria en lui serrant la main :

— A la vie et à la mort!...

Robert, déjà payé, reprit : — Voici un bon cheval; voici vos armes : partez, vos chevaliers vous attendent.

A six jours de là, vers la chute du jour, l'empereur Henri IV, sombre et irrité des revers que ses iniquités lui attiraient, se promenait à cheval, dans les environs de Cologne, où il tenait sa cour. Il n'était suivi que de deux écuyers. Tout à coup une femme blanche paraît devant lui. Montée sur un cheval blanc, elle avait sur la tête une petite couronne radiale de velours pourpre. Elle prit la bride de son palefroi :

— Prince, dit-elle, vous triompherez quand vous aurez droit. Jusque-là, tournez vos yeux vers la Flandre. Ses guerriers sont braves. Gardez-vous de repousser le puissant comte Robert, vainqueur de Cassel, qui vient vous demander la paix.

— Le comte Robert! s'écria l'Empereur, l'un de mes ennemis!

— Peut-être avez-vous besoin, prince, d'en diminuer le nombre.

En appuyant sur ce mot, la femme blanche disparut dans un petit bois voisin. Un moment de stupéfaction arrêta l'Empereur. Il courut à la poursuite

Digitized by Google

de la mystérieuse vision ; il ne trouva rien. Il semblait que la femme blanche se fût évanouie. — Est-ce l'ange de notre maison? dit-il. — Ses deux écuyers n'étaient pas moins émerveillés que lui. L'Empereur leur recommanda le secret et rentra à Cologne.

Le lendemain matin, les envoyés du comte de Flandre s'approchaient de la ville. Ils craignaient que l'Empereur, violent comme ils le savaient, ne les retînt prisonniers; et ils n'allaient que par obéissance. Mais une vision les attendait aussi, qui devait les rassurer, et qui a été conservée par tous les vieux historiens, sur les récits qu'en laissa Baudouin, avoué de Tournai, lequel faisait partie des députés de Robert-le-Frison.

Ils avaient repris leur route à la pointe du jour. Comme à travers une longue avenue de hauts arbres, sur lesquels le soleil jetait ses premiers rayons, ils apercevaient déjà les clochers de Cologne, ils remarquèrent tout à coup devant eux, sortant de la forêt voisine, la femme blanche, avec une couronne radiale de velours couleur d'azur.

— Je sais qui vous êtes, d'où vous venez, où vous allez, leur dit-elle en les arrêtant. Messagers du comte de Flandre, ayez confiance. L'Empereur n'osera pas vous faire mauvais accueil, et vous aurez de lui bonne réponse. Sachez même que Robert-le-Frison surmontera ses ennemis, et que ses enfants régneront sur la Flandre.

Digitized by Google

Après avoir dit ces mots, la dame blanche s'évanouit dans le bois, comme la veille, et les députés du Comte, agités d'une sorte d'effroi, se mirent à genoux, restant un quart d'heure en prière.

— Ne serait-ce pas, disaient-ils, Notre-Dame de Courtrai?

Ils poursuivirent enfin leur voyage, pleinement rassurés. L'Empereur les reçut sans colère. Après qu'ils eurent fait hommage du comté d'Alost, ils demandèrent paix et appui ; l'Empereur leur promit de ne les point inquiéter.

Ils s'en revinrent pleins de joie; ils racontèrent partout leur vision prodigieuse, que les vieilles chroniques appellent : « l'Étrange aventure de la » dame qui s'apparut près de Cologne aux ambas» sadeurs de Robert-le-Frison, comte de Flandre. » Le peuple crut comme eux que cette apparition était un miracle de Notre-Dame. Robert n'eut pas le temps de s'en réjouir sans mélange de souci. Il apprit que le roi Philippe, ne pouvant supporter l'affront de sa défaite de Cassel, avait rassemblé toutes ses forces, appelé tous ses vassaux, et qu'à la tête de cette puissante armée, il s'était jeté sur Saint-Omer, qu'il mettait à feu et à sang. Mais, comme toujours, on exagérait un peu.

Le comte de Flandre réunit tous ses guerriers. Quoiqu'il fût hors d'état de résister sur-le-champ aux forces imposantes de Philippe, il se mit en devoir de protéger la Flandre, que le roi venait dé-

Digitized by Google

vaster. Il songeait à sa fille Marie, qu'il était allé voir à l'abbaye de Messines et qui lui avait recommandé d'espérer. Mais celui dont il comptait éprouver l'amitié, Eustache de Boulogne, venait d'être appelé sous la bannière du roi de France; comme vassal, il lui avait fallu obéir; et pour ne pas être félon, il allait se voir contraint de marcher contre les Flamands.

Un matin, Eustache s'attristait de ces réflexions, lorsqu'il vit devant lui, sur une petite table, un paquet de lettres cachetées. Il demanda à ses pages qui avait apporté ces dépêches. Personne ne put lui répondre. Inquiet, il fit prier son frère Godefroy, l'évêque de Paris, qui accompagnait le roi de France, de venir en sa chambre pour ouvrir le paquet et le lire.

Quand le prélat sut les obligations d'Eustache envers le comte Robert, et qu'il eut parcouru les lettres : — Sont-elles vraies, dit-il, ou ne sont-elles qu'un moyen qu'on vous donne pour acquitter votre rançon et mettre un terme à ces guerres odieuses? Bornons-nous à les porter au Roi.

Le Roi se fit lire ces lettres. C'étaient des écrits qui démontraient que le roi Philippe, s'il marchait plus avant, et même s'il restait plus long-temps à Saint-Omer, était en péril d'être trahi, pris et conduit à l'Empereur, son ennemi.

Le monarque s'effrayait facilement. Eustache de Boulogne eut soin de ne rien faire pour diminuer

Digitized by Google

ses craintes et de l'engager au contraire à la modération. Avant la fin du jour, le roi avait repris la route de Paris, et depuis, il laissa la Flandre en paix.

On n'a jamais su l'exacte vérité à propos de ces lettres.

Robert-le-Frison apprit avec joie ces heureuses nouvelles. Pour marquer à Eustache de Boulogne la gratitude qu'il croyait lui devoir à propos du service qui venait de lui être rendu, il lui donna la forêt de Bethloo.

Une petite armée restait à Richilde et à son fils Baudouin; Robert les battit tous deux; et, enfin, par l'intervention de l'évêque de Liége, reconnu solennellement comte de Flandre, il laissa ce beau domaine à ses enfants.

Marie de Flandre devint abbesse de Messines, qu'elle rebâtit; car Richilde de Hainaut, dans ses guerres furieuses contre les Flamands, avait brûlé ce monastère. La pieuse princesse n'y mourut pas; elle accompagna son père dans son voyage de la Palestine, en 1085. Elle rendit l'âme, dit-on, à Jérusalem.

Ce ne fut qu'à sa mort qu'on apprécia tout ce qu'avait fait pour son père cette jeune fille, forte, instruite, courageuse et sainte. Elle avait sauvé la Flandre, en inspirant à Robert sa générosité qui lui fit des amis; et deux petites couronnes de velours, qu'on trouva dans sa cellule, donnèrent lieu de croire que, messagère de paix et de conciliation, elle

Digitized by Google

pouvait bien être la femme blanche de Cologne. Cependant le peuple, en Flandre, attribua plus généralement l'intervention de ce personnage mystérieux à Notre-Dame de Coutrai.

LA MÈRE DU PRISONNIER.

Mater admirabilis.

Celle qui, pendant trois jours d'angoisses, fut séparée de son divin fils et sentit si vivement le bonheur de le retrouver dans le temple, n'a jamais été insensible aux douleurs des mères.

Au commencement du dix-septième siècle, une pauvre veuve des Alpes maritimes, n'ayant plus d'appui que son fils unique, qui vivait de la pêche, l'attendit un soir en vain. Il ne revint plus.

Aucune tempête n'ayant fait craindre un de ces sinistres qui rendent la mer si cruelle aux familles de pêcheurs, elle espérait encore, lorsqu'elle apprit que son cher enfant, avec plusieurs autres de ses jeunes compagnons, avait été pris par les pirates et emmené à Alger ou à Tunis.

L'infortunée pleura sur son fils captif, avant de songer à sa propre détresse. Elle ne possédait rien qui pût fournir une rançon et ne pouvait compter

Digitized by Google

que sur les Pères de la Merci, ces pieux et dévoués serviteurs de Marie, consacrés sans relâche au rachat des captifs. Mais occupés maintenant de leurs quêtes, les religieux de la Rédemption ne devaient pas partir de sitôt pour les États barbaresques. Il fallait que l'hiver passât; et en attendant, que de souffrances pour le captif! que de larmes pour sa mère!

Un soir qu'elle gémissait ainsi, elle se dit : — Les bons Pères de la Merci sont les humbles serviteurs de la Madonesainte; c'est elle qui les conduit et qui les protége. Et, si je m'adressais à la Madone elle-même? A-t-elle jamais encore rejeté une prière?.....

Il y avait, à quelques lieues de la hutte où pleurait la mère du jeune pêcheur, une chapelle révérée de Notre-Dame. C'est encore, auprès de Nice, un pèlerinage en honneur. On l'appelle Notre-Dame du Petit-Lac (*Laghetto*); et voici comment on explique l'origine de ce nom. Le lieu où s'élève la chapelle était occupé par un petit lac. Sur ce petit lac, on vit flotter un soir quelque chose de brillant. Des nacelles se dirigèrent vers ce point; on trouva une image de la sainte Vierge. Un prêtre vénérable la recueillit. Les bonnes gens passèrent la nuit à prier et à chanter des cantiques autour de l'image. Le lendemain, ajoute-t-on, par un nouveau prodige, le petit lac était desséché. Telle est du moins la constante tradition. Au milieu paraissaient les fondations et les ruines d'une chapelle ancienne, qu'on n'eut qu'à

Digitized by Google

relever (1). Depuis lors, il s'était fait là plusieurs miracles.

Ce fut donc à Notre-Dame du Petit-Lac que se rendit la veuve pleine de foi. Elle y demeura neuf jours, priant sans cesse, et demandant le retour du prisonnier; après sa neuvaine, elle s'en retourna, ne doutant pas qu'à son arrivée elle n'eût de bonnes nouvelles.

Comme elle approchait de sa hutte, elle vit quelqu'un debout à la porte. Ses yeux maternels ne la trompaient pas. Il s'était échappé de son esclavage le jour même où elle avait commencé sa neuvaine, et il était rentré à la hutte le jour où elle la terminait; — car c'était son fils revenu.

NOTRE-DAME-DES-NEIGES.

Regina Angelorum.

Le patrice Jean et sa noble épouse étaient à Rome, au quatrième siècle, grandement renommés à cause de leurs richesses, et surtout à cause de l'emploi généreux qu'ils en faisaient constamment. La charité brûlait dans ces cœurs chré-

(1) *Voyage d'un gentilhomme français en Italie*, page 136.

Digitized by Google

tiens; aucun de leurs jours ne s'était écoulé sans bonnes œuvres.

Ce qu'on donne à Dieu n'appauvrit jamais. Dans leur vieillesse, Jean et sa femme, se voyant toujours riches, quoiqu'ils donnassent toujours, et considérant qu'ils n'avaient pas d'enfants, résolurent de désigner leurs héritiers avant de mourir.

Il y a deux sortes d'aumônes, puisqu'il y a deux sortes de besoins, les uns pour le corps, les autres pour l'âme. Une part des richesses de Jean fut donc affectée par lui, de concert avec sa femme, aux nécessités matérielles des indigents; une autre part aux besoins spirituels. Cette seconde part, le patrice et sa pieuse compagne pensèrent qu'ils ne pouvaient la déposer en meilleures mains que celles de la vierge Marie, qu'ils avaient toujours tendrement chérie et fidèlement honorée. Nous lui élèverons un oratoire, disaient-ils; nous la prierons de bénir et de consoler les fidèles qui viendront réclamer son appui.

Voulant disposer de leur vivant, ils se décidèrent à commencer immédiatement l'exécution de leur projet; — et les traditions rapportent que la Vierge sainte leur apparut alors pendant leur sommeil (1). — Elle leur dit qu'elle acceptait le legs qu'ils lui destinaient. Elle leur traça le plan du sanctuaire qui devait lui être

(1) Voyez les leçons du bréviaire romain, 5 août.

Digitized by Google

élevé; elle désigna pour emplacement le mont Esquilin, l'une des sept collines de Rome. Elle leur recommanda de bâtir ce temple à l'endroit qu'ils trouveraient le lendemain matin couvert de neige.

Le lendemain était le 5 août 365 ou 367, et il faisait une chaleur extrême.

Le patrice ne s'en alla pas moins au mont Esquilin. Il était accompagné de sa femme. Au pied de la colline, ils rencontrèrent le pape Libère, qui avait eu la même vision qu'eux et qui se rendait comme eux au lieu du miracle. Les vieillards, au milieu d'un sol brûlé par le soleil d'août, trouvèrent donc couvert de neige le terrain qui devait porter le saint édifice. Ils louèrent Dieu, et pensant qu'on ne doit pas différer dans les choses de son service, ils posèrent solennellement le même jour la première pierre de l'église de Notre-Dame, après avoir ôté de leurs mains une partie des neiges qui en traçaient la forme.

L'église qu'ils fondèrent ainsi est connue dans le monde chrétien sous le nom de Sainte-Marie-Majeure, parce que c'est à la fois la plus importante et la première des églises bâties à Rome sous l'invocation de la sainte Vierge. On la nomme plus généralement dans le peuple Notre-Dame des Neiges, à cause de la circonstance extraordinaire que nous venons de rapporter. Elle est désignée encore dans les vieilles histoires sous le titre de basilique

Digitized by Google

Libérienne, en souvenir de ce qu'elle fut commencée sous le pape Libère; et enfin on l'appelle aussi Notre-Dame de la Crèche depuis qu'elle possède la crèche de Notre-Seigneur (1), qui lui fut donnée au milieu du septième siècle (2), sous le pontificat de Théodore Ier.

Libère ne vit que les commencements de l'auguste édifice; car il mourut au mois de septembre 367. Ce fut le pape Sixte III qui, en 432, le termina et fit les fêtes de la dédicace.

On trouve dès lors cette basilique enrichie d'un autre rare trésor, apporté de Jérusalem par sainte Hélène et donné à l'évêque de Rome : c'est le portrait de la sainte Vierge que l'on croit peint par saint Luc. On ne peut douter que le saint évangéliste n'ait été peintre. Beaucoup d'auteurs anciens le disent; Nicéphore et Théodore le Lecteur le marquent po-

(1) Les critiques ont objecté que la crèche était restée à Bethléem. Ce qui est demeuré à Bethléem est l'auge de pierre, et l'on possède à Rome les pièces de bois qui la garnissaient. Sur ces morceaux de bois informes, que recouvraient quelques poignées de foin ou de paille, a reposé en naissant le Sauveur des hommes. Tel fut le berceau de celui qui est venu nous enseigner l'humilité. Ces morceaux de bois vénérables sont réunis dans une châsse d'argent et conservés dans la chapelle Sixtine. La sainte crèche n'est exposée que le jour de Noël et pendant l'octave de cette fête, où tous les fidèles courent l'honorer. Sur le sommet de la châsse est une image de l'enfant Jésus assis sur de la paille d'or. Saint Jérôme chérissait Bethléem et l'étable glorieuse; il passa à Bethléem une partie de sa vie; son corps repose maintenant à Sainte-Marie-Majeure, auprès de la crèche de son divin maître.

(2) Circa dimidium septimi sæculi, quam epocham tanquam veriorem secuti sumus... Benoît XIV, de Canonis. sanctorum, t. 4, cap. 30.

Digitized by Google

sitivement (1). Le nombre des sanctuaires qui croient posséder quelque ouvrage de saint Luc suffirait d'ailleurs à prouver qu'une opinion si répandue n'est pas dénuée de fondement.

Le tableau de Sainte-Marie-Majeure est peint sur bois; il a trois pieds et demi en hauteur et en largeur deux et demi. Les deux planches qui forment son panneau sont un peu disjointes, et le temps a marqué son passage sur les couleurs. La Vierge sainte, au doux visage, a la tête couverte d'un voile bleu. L'enfant Jésus, d'une grande beauté, est assis sur les genoux de sa mère; il tient un livre de la main gauche; de la droite il bénit. Tous les samedis, le rideau qui couvre ce tableau est retiré; le peuple en foule va prier devant l'auguste image, avec d'autant plus de confiance qu'il a vu des grâces sans nombre obtenues dans ce sanctuaire.

Nous ne pouvons omettre le plus célèbre des

(1) « On voit encore d'autres tableaux représentant le même sujet (la sainte Vierge) et attribués à la même main, en différents endroits. Ce sont sans doute des copies de quelque ancien original, qui peut avoir été peint par saint Luc. Théodore le Lecteur, qui florissait à Constantinople en 518, dit qu'un semblable tableau, fait par le saint évangéliste, fut envoyé de Jérusalem à l'impératrice Pulchérie au cinquième siècle (Godescard, 5 août). » Dans d'autres lieux, on attribue aussi des statues à saint Luc. Il est moins reçu que saint Luc ait été sculpteur; à moins qu'on ne pense qu'il a seulement peint ces statues, qui sont généralement polychromes. Sur de tels faits nous savons très-peu; et les critiques exagérés n'en repoussent pas moins les pieuses traditions, quoiqu'ils ne puissent rien établir qui leur soit formellement contraire.

Digitized by Google

miracles qui se rattachent au tableau de saint Luc.

En l'an 590, une peste épouvantable désolait la ville de Rome. On n'entendait partout que des pleurs; on ne voyait passer que des morts, que des mourants portaient au cimetière (1). Aux approches de Pâques, le fléau étant dans toute sa violence, saint Grégoire-le-Grand, qui exerçait alors si dignement le souverain pontificat, convoqua à Sainte-Marie-Majeure ceux des fidèles qui étaient encore debout. La moitié des habitants avait succombé. Grégoire prescrivit une procession de pénitence pour le grand jour de la Résurrection, sachant bien que les épidémies sont des châtiments infligés par la justice éternelle, et osant espérer que la miséricorde abrégerait l'expiation en un jour de si sainte mémoire.

Il ne négligea rien pour toucher la bonté de Dieu; le tableau vénéré fut descendu, et la foule suppliante, groupée autour de la sainte image qui s'avançait au milieu d'un concert de larmes, parcourut, les pieds nus et la tête découverte, la vieille cité en deuil. L'air impur fuyait, dit-on, et la peste reculait partout devant l'image auguste. Les malades se sentaient renaître; ils entendirent, et le saint pape lui-même crut entendre dans les airs les

(1) On conte que cette peste affreuse attaquait surtout les fibres du cerveau, que ceux qui éternuaient alors tombaient morts, et que c'est de là qu'est venu l'usage de dire à ceux qui éternuent : *Dieu vous bénisse!* Mais cette origine n'est pas incontestée.

Digitized by Google

chœurs des anges du ciel qui, saluant la miraculeuse peinture de leur reine, chantaient mélodieusement :

O reine du ciel, réjouissez-vous, — gloire à Dieu ! — parce que celui que vous avez été digne de porter, — gloire à Dieu ! — est ressuscité, comme il l'avait dit. — Gloire à Dieu (1). »

Les légendes ajoutent que le saint pontife, ranimé par ce prodige, osa joindre sa voix aux chants des anges et compléter humblement leur cantique, en exprimant sur leur rhythme céleste, d'une voix que troublaient ses pleurs, cette simple invocation : — « Priez Dieu pour nous ; — et gloire à lui seul (2) ! »

Cette hymne des anges n'a pas cessé depuis d'être maintenue dans l'Église, parmi les chants de joie du temps pascal.

Ce que le saint pape demandait à Dieu par l'intercession de Marie, c'est-à-dire la cessation entière du terrible fléau, Dieu l'accorda sur-le-champ. Un autre prodige en fut le signe. Lorsque la procession s'approchait du môle d'Adrien, gigantesque tombeau qui est devenu une citadelle, toute la foule vit dans l'air, au-dessus de cette masse de bâtiments, un ange sévère revêtu des formes humaines ; il paraissait avoir plané sur la ville ; il s'arrêtait alors et remettait dans le fourreau son glaive sanglant. La peste avait cessé.

(1) Regina cœli, lætare, alleluia !
Quia quem meruisti portare, alleluia !
Resurrexit, sicut dixit. Alleluia !

(2) Ora pro nobis Deum. Alleluia !

Digitized by Google

Le môle d'Adrien prit de là le nom de Château-Sain-Ange; et un ange de bronze a été élevé sur le plus haut sommet de cet édifice, pour conserver ce souvenir.

Ajoutons avec Godescard que l'église de Notre-Dame-des-Neiges ou de Sainte-Marie-Majeure est, du moins après celle de Lorette, le lieu du monde le plus célèbre par la dévotion des fidèles, et qu'on y vient de tous les pays chrétiens, parce qu'on sait qu'on y a obtenu souvent de Dieu des grâces signalées (1).

NOTRE-DAME DES ANGES.

Regina Angelorum.

Le dernier siècle, qui prisait peu l'humilité et l'abnégation, a tenté plus d'une fois d'amoindrir saint François d'Assise. La jactance et la mollesse ne sympathisent pas trop en effet avec les œuvres et les fondations de ce grand saint. Cependant il y

(1) Les dominicaines de Rome possèdent un autre portrait de la sainte Vierge, qu'elles révèrent pareillement comme un ouvrage de saint Luc; mais les critiques ne pensent pas que ce soit un original. Cependant, à l'occasion d'une autre épidémie, saint Dominique porta cette sainte image en procession dans Rome, à l'imitation de saint Grégoire, et il est établi que l'épidémie cessa aussitôt ses ravages.

Digitized by Google

avait dans François d'Assise un saint et un homme de génie. Goerres l'a démontré; et peut-être ne serait-il pas inutile de présenter le père des frères mineurs sous ce double aspect.

Mais ce n'est pas avec le génie que saint François d'Assise eût conquis les grâces extraordinaires dont il fut comblé. C'est aux humbles et pures dispositions de son cœur que la bonté de Dieu prodigua ses plus douces faveurs. Lorsqu'il lui fallut, à vingt-cinq ans, choisir entre le monde et Dieu, il se donna à Dieu sans réserve et sans partage. Dévoué au culte si consolant, si rassurant et si tendre de la Vierge sainte et des anges fidèles, il se réfugia dans une petite chapelle consacrée à Notre-Dame des Anges. D'où venait à ce sanctuaire un nom si charmant? Une croyance générale établissait qu'on avait entendu plusieurs fois, dans cette chapelle, les concerts des esprits célestes. Les laboureurs du voisinage attestaient que ce prodige se renouvelait fréquemment; que plusieurs fois, attirés par la sainte harmonie qui remplissait le sanctuaire, ils s'en étaient approchés avec respect; qu'ils avaient vu alors, parmi les flots d'une mystérieuse lumière qui jaillissait des fenêtres, les anges de Dieu groupés autour de l'image sainte.

Cette image de la vierge Marie, s'il faut en croire les traditions, avait été apportée dans le pays en 352, par quatre pieux ermites venus de Palestine. Ils avaient obtenu du pape Libère la permission d'habi-

Digitized by Google

ter la vallée de Spolette; ils y avaient bâti une petite chapelle; et comme ils y déposèrent une relique du sépulcre de la sainte Vierge, on appela d'abord ce sanctuaire Sainte-Marie de Josaphat. Les moines de saint Benoît l'agrandirent au sixième siècle. Depuis lors, pour la raison merveilleuse que nous avons exposée, on la nommait Notre-Dame des Anges. Elle portait encore le nom de la *Portioncule*, parce que le champ où elle était bâtie n'occupait qu'une étroite portion du domaine des bénédictins au mont Sublacio près d'Assise. François, en prières dans cette petite église, y fut favorisé de visions et de faveurs si douces qu'il s'écria : C'est ici en effet la demeure des anges et l'un des temples que Marie affectionne.

Il eut bientôt, dans sa vie de renoncement, des compagnons qui s'attachèrent à lui. Il en comptait douze, que cette communauté naissante n'avait encore pour logis qu'une petite cabane. Le saint fut donc bien heureux lorsque les bénédictins, un jour, lui donnèrent la chapelle qu'il aimait et la maison qui y était attachée. Le bon ecclésiastique qui l'habitait la lui céda en l'embrassant. — Amenez-y vos frères, lui dit-il, et faites apporter leur mobilier. — Comme ils n'avaient rien, la chose fut bientôt faite.

Ainsi naquit l'ordre de Saint-François, qui a rendu tant de services, payés, chez nous du moins, de tant d'ingratitude.

Lorsque cet ordre fut rapidement devenu consi-

Digitized by Google

dérable, ayant toujours pour chef-lieu la petite église de la Portioncule, selon l'une des clauses du don des bénédictins, ce fut constamment à cette chère église éloignée du tumulte que saint François s'attacha le plus. Nous ne rapporterons pas toutes les grâces qu'il y reçut et qui confirmèrent à ce saint lieu son beau nom de Notre-Dame des Anges. Mais nous devons dire quelques mots d'un fait important.

En 1221, un jour que François priait là avec une grande ferveur, implorant la bonté du ciel pour ses frères et pour tous ceux qui viendraient visiter pieusement l'église de la Portioncule, il eut une vision dans laquelle Jésus et sa Mère lui apparurent au milieu des chœurs célestes. Le Sauveur lui dit que sa prière était exaucée et que le souverain pontife, à qui il lui était enjoint de s'adresser, accorderait une indulgence plénière pour tous les vrais pénitents qui visiteraient cette église. François alla se jeter aux pieds du successeur de saint Pierre : c'était Honorius III. Il accorda l'indulgence célèbre appelée l'indulgence de la Portioncule. Deux ans après, par une autre faveur, sept évêques, spécialement désignés par le pape, vinrent publier avec solennité cette indulgence dans l'église privilégiée (1).

(1) « Il est rapporté de plus que François apprit par révélation que Jésus-Christ avait ratifié lui-même la concession de l'indulgence. Voyez la dissertation que le P. Chalippe a jointe à la Vie de saint François; voyez aussi le P. Suyskens, dans les Bollandistes. » (Godescard, 4 octobre.)

Digitized by Google

Cette indulgence, attachée au 2 août, fête de Notre-Dame des Anges, et à la seule chapelle de la Portioncule, qui est présentement au milieu de la grande église à laquelle elle a donné son nom, fut étendue dans la suite par le pape Innocent XII à tous les jours de l'année pour cette église, et par les papes Alexandre IV et Urbain VIII à toutes les églises et chapelles de l'ordre de Saint-François pour le 2 août.

Si Notre-Dame des Anges, immuable dans sa bonté, ne nous admet pas aux divines communications qui ouvraient les cieux pour saint François d'Assise, c'est que peut-être nos yeux sont encore fascinés par le charme trompeur des frivolités de la terre.

LES DÉMOLISSEURS.

Mater inviolata.

Parmi ceux qui, dans les troubles du seizième siècle, saccagèrent les églises et brisèrent les saintes images, l'histoire n'en cite guère dont on ne retrouve quelque part le châtiment. Parfois la justice divine a usé de délais dans la punition des coupables; parfois elle les a frappés dans leur crime. Ce

Digitized by Google

sont là pour nous des mystères. Mais à ce propos, beaucoup de faits notables se rattachent surtout aux images révérées de Notre-Dame. Dans la contrée où chantait le passereau dont vous avez lu la légende populaire, il y avait, en grandeur naturelle, une statue de la Vierge sainte honorée sous le nom cher en tant de lieux de Notre-Dame de Bon-Secours. Un homme, en 1794, voulut l'*abattre de sa niche*. C'était son expression grossière. Il se fit ouvrir l'humble église; il y entra muni d'instruments. Déposant sa pioche et ses autres outils à crocheter au pied de l'autel, il y monta hardiment pour prendre ses mesures, et lorsqu'il eut reconnu que la vieille image de pierre était solidement retenue par un bon crampon de fer bien scellé, il comprit qu'il lui fallait son grand ciseau. — Il se retourna pour descendre : — un subit étourdissement le saisit alors, et il tomba à la renverse du haut de l'autel. Chose extraordinaire ! l'image si bien scellée se détacha, et tombant sur lui du même mouvement, le tua sur le coup. Autre singularité : la statue de pierre n'était pas même froissée.

A Orléans, dans la même année, deux hommes un jour firent invasion dans l'église de Saint-Paul. Ils en voulaient à une image noire très-révérée, qui représentait aussi la sainte Vierge et l'enfant Jésus. L'un se cassa la jambe en tombant de l'autel; l'autre planta son échelle, monta et avança la main sur la statue. Au même instant, — toute une grande

Digitized by Google

ville a été frappée de ce fait remarquable; — était-ce encore un simple étourdissement? — le profanateur, atteint de cécité, tremble, descend doucement, cherche son chemin à tâtons, se trouve complétement aveugle; — et il ne recouvra pas la vue.

On cite une foule de *coïncidences* de ce genre. Il serait curieux peut-être d'en dresser un recueil authentique.

Dans la légende qui suit, il n'y eut à la profanation qu'empêchement, sans punition instantanée. Il faut pour ce récit nous transporter dans les Landes, patrie de saint Vincent de Paul. On visite là, dans un rayon d'une liéue, trois pèlerinages, la cabane où Vincent naquit au village de Poy, le grand chêne dans le creux duquel, étant petit enfant, il se réfugiait pour prier, et la chapelle renommée de Notre-Dame de Buglose, où les traditions locales soutiennent qu'il chanta sa première messe, quoiqu'elle fût en ruines dans ce temps-là (1).

La chapelle de Notre-Dame et le culte en ce lieu de la Vierge sainte remontent à une époque qu'on ne saurait déterminer. Tous les titres qui auraient pu établir l'histoire de ce sanctuaire ont disparu en 1570, sous les pas des huguenots, qui dévastèrent ce pays, brûlant et détruisant, par l'ordre de Jeanne d'Albret, tout ce qui était cher au catholicisme.

(1) Pèlerinage de Saint-Vincent-de-Paul et de Notre-Dame-de-Buglose, par M. Danos, chapelain, 1844.

Digitized by Google

Au bruit de leur approche, quelques fidèles, voulant préserver au moins l'image vénérée de la sainte Vierge, qui était une belle statue de marbre, l'enlevèrent la nuit et l'allèrent cacher secrètement dans les broussailles d'un marais, où ils jugeaient que les bandes armées ne s'aventureraient pas. L'image chérie fut sauvée ainsi. Mais plus de trente ans passèrent avant le retour de la sécurité dans ces contrées; les huguenots y dominaient toujours, et les hommes qui avaient arraché la sainte image aux profanateurs étaient morts à l'entrée du dix-septième siècle, sans avoir transmis leur secret à personne. Les vieillards, qui avaient relevé quelque peu du sanctuaire de Notre-Dame, se rappelaient bien son image, qui avait souri à leur enfance; mais ne sachant où on l'avait mise, ils étaient réduits à la regretter, sans espoir de la revoir ici-bas.

Cependant le temps marchait; l'hydre de l'hérésie s'amoindrissait sous les efforts de Louis XIII; le marais en même temps se desséchait. Un jour, en 1620, un jeune pâtre de la paroisse de Poy, qui avait coutume de mener paître son troupeau dans la lande voisine du marais, remarqua qu'un de ses bœufs s'écartait, entrait dans le marais, s'enfonçait au milieu des broussailles, s'arrêtait en un certain lieu, et y poussait des mugissements violents. La chose s'étant répétée plusieurs fois de suite, le pâtre s'imagina qu'il y avait là quelque phénomène extraordinaire; et son premier sentiment fut la peur.

Digitized by Google

Curieux toutefois de s'éclairer, et n'osant s'approcher de l'endroit où s'arrêtait son bœuf, il monta sur un chêne élevé; de cet observatoire il aperçut, parmi les broussailles, une forme humaine que le bœuf léchait après avoir mugi...

Sa frayeur croissant à ce spectacle, il descendit *plus vite qu'il n'avait grimpé*, et courut répandre aux environs le bruit de son étrange découverte. Les notables de Poy accourent avec le curé; on se fraye un chemin à travers les broussailles, et la surprise est grande de trouver, à demi ensevelie dans le marécage, une statue de marbre, belle et intacte, de la vierge Marie tenant dans ses bras l'enfant Jésus.

Les anciens reconnaissent aussitôt l'image tant pleurée du vieux pèlerinage. De grandes démonstrations de joie éclatent; la prière et les saints cantiques découlent de toutes les lèvres. On retira la précieuse statue des broussailles où elle avait passé cinquante ans; on l'élèva à quelques pas sur un piédestal de verdure; on l'abrita sous un dôme de rameaux et de fleurs. Elle resta là une année, et la sainte Vierge accorda aux âmes pieuses qui la venaient visiter des grâces si bien constatées, que l'évêque de Dax s'y rendit solennellement. Entre autres merveilles, une source avait jailli à ses pieds; elle ne s'est pas tarie depuis.

Le prélat, croyant reconnaître le doigt de Dieu dans ces événements, ordonna qu'on transportât

Digitized by Google

avec honneur la sainte statue à l'église paroissiale de Poy. On disposa cette translation avec pompe; toutes les populations des environs s'y trouvaient. Mais les bœufs qui traînaient le chariot où l'on avait placé l'image, arrivés aux ruines de l'ancienne chapelle, s'y arrêtèrent, et il ne fut pas possible de les contraindre à marcher plus loin. Les efforts des habitants de Poy, qui ambitionnaient la possession de ce trésor, échouèrent; il fallut déposer la miraculeuse statue dans les débris de son sanctuaire et décider qu'on le relèverait : ce qui fut fait avec tant de zèle, que la nouvelle église put être inaugurée le lundi de la Pentecôte de l'année 1622. On y avait peint les circonstances de la découverte, et on lui donnait désormais le nom de Notre-Dame de Buglose, à cause de la part que le bœuf avait eue dans cette histoire (1).

Le pèlerinage fut dès lors très-fréquenté. En 1706, l'évêque de Dax, Bernard d'Abadie, le rendit encore plus célèbre, en donnant cette église aux lazaristes, fondés, comme on sait, par saint Vincent de Paul.

Des guérisons surprenantes, des conversions miraculeuses, des grâces sans nombre signalaient ce sanctuaire auguste, quand la révolution se leva en 1789. Elle marcha vite. Les ouragans et les torrents sont rapides; il en est ainsi des passions hu-

(1) Buglose, en patois local, veut dire beuglement. — Nous ignorons le nom que ce pèlerinage avait porté antérieurement.

Digitized by Google

maines, qui renversent ce qui leur fait obstacle. Mais, par une exception singulière, au milieu des églises des environs, dévastées et saccagées, le sanctuaire de Buglose fut préservé, moins par le fait des hommes touchés que par une mystérieuse puissance.

Une tourbe nombreuse et ardente de démolisseurs s'était ruée sur cette église, avec des haches, des crocs, des torches et tous les instruments qui détruisent. Les échelles étaient appliquées pour descendre la statue, les tableaux et les croix. Parmi les blasphèmes, les uns s'apprêtaient à monter aux échelles, pendant que d'autres se disposaient à démanteler l'autel, lorsqu'un bruit sourd roula, grandit, s'accrut, gronda comme un tonnerre, sortant du sol ou des saintes murailles, inconnu, inexplicable, et devint si effrayant, si formidable et si terrible, que les profanateurs épouvantés s'arrêtèrent. Ils cherchèrent vainement à se remettre, à comprendre la cause de ce prodige. Il leur sembla que la terre, tremblant sous leurs pas, menaçait de les engloutir. Ils abandonnèrent leurs pioches et leurs échelles, ils s'enfuirent pâles de terreur.

Cet événement, bien vite connu, occupa tous les esprits; ce qu'il avait de surnaturel fut si universellement avéré, que personne n'osa plus, dans les bandes les plus déterminées, rêver le pillage de cette église. Bien plus, les pèlerins en reprirent le chemin, sans que les ennemis de Dieu osassent les inquiéter. Les autorités constituées de

Digitized by Google

Dax, informées de ce qui se passait, portèrent alors un décret, qui n'est pas le moins bizarre de tous ceux qui se forgeaient alors. Ils tolérèrent l'ouverture de la chapelle de Buglose et *mirent en régie les offrandes que les pèlerins y déposaient* (1)... Quatre ou cinq ans après, la religion se releva; et le sanctuaire, qui n'avait pas été fermé, continua d'être le refuge des cœurs souffrants. — Quant aux démolisseurs qui s'étaient levés pour profaner et abattre, nous ne saurions dire quelle a été leur fin. Mais, à juger d'eux par tous les autres que nous avons pu connaître, nous devons présumer qu'elle n'a pas été glorieuse (2).

LES CLEFS DE POITIERS.

Virgo prudentissima.

En 1295, Philippe-le-Bel avait repris d'un coup de main l'Aquitaine aux Anglais; ce qui n'avait pas été très-difficile, attendu que les peuples de ces

(1) M. Danos, Pèlerinage de Saint-Vincent-de-Paul et de Notre-Dame-de-Buglose.

(2) Voyez encore, sur le sort des profanateurs et des sacriléges, la légende intitulée : *Une scène des Gueux*, dans les Légendes des Commandements de Dieu.

Digitized by Google

contrées étant Français ne supportaient pas le joug de l'Angleterre.

Comme les Anglais s'étaient vus chassés à l'improviste, déconfiture qu'ils appelaient un stratagème, ils se creusaient le cerveau à la recherche d'un expédient qui pût les remettre en possession de ces bonnes provinces du midi de la France, dont ils aimaient le vin et le soleil. La meilleure finesse qu'ils purent imaginer fut de corrompre un homme quelconque, d'en faire un traître, et de manœuvrer avec lui de façon qu'il leur livrât pour point d'appui une des villes fortes.

Poitiers leur allait bien; grande, riche, assise sur des montagnes et convenablement fortifiée, ils sentaient que s'ils reprenaient cette place on ne les en délogerait plus si aisément, instruits qu'ils étaient du besoin de se garder eux-mêmes.

Mais les bonnes gens de Poitiers veillaient; leur maire et leurs échevins étaient des hommes honnêtes; les bourgeois eux-mêmes faisaient sentinelle aux remparts, et tous les soirs, quand on avait baissé les herses, dressé les ponts-levis, soigneusement fermé les lourdes portes, on en portait les clefs au maire de Poitiers, qui les tenait en sûreté sous son chevet.

La trahison n'a pas toutes ses aises et ne va pas comme elle veut; elle va comme elle peut, avec un masque, souvent avec plusieurs, par des chemins détournés, à pas incertains, sondant le terrain,

Digitized by Google

cherchant un gué, une entrée, une issue, et toujours incertaine de sa voie.

Les agents qui essayaient à Poitiers cette triste industrie virent du premier aspect qu'il ne fallait pas même s'attaquer au maire; un mot, un soupçon eût redoublé ses soins vigilants. Les échevins, chose plus fréquente qu'on ne croirait, se trouvaient pareillement tous des cœurs incorruptibles. Après avoir cherché, flairé, étudié, on ne trouva qu'un homme disposé à vendre sa honte; c'était le secrétaire du maire, appelé le *clerc* dans les chroniques, titre honorable qu'on donnait autrefois à tout homme qui savait écrire couramment. — Et ici commence la légende.

Le clerc du maire de Poitiers avait sans doute des vices; car c'est rarement pour nourrir sa famille qu'on entre dans une trahison et qu'on livre ses frères. En faisant son marché avec les Anglais, il s'était engagé à leur ouvrir une des portes. Il savait bien où étaient les clefs; mais les prendre! On disait que le maire se serait éveillé tout d'un coup, s'il eût cessé un moment de les sentir sous son traversin. Ainsi d'ordinaire celui qui dort tous les jours au tic-tac d'un moulin s'éveille subitement si ce bruit régulier vient à s'arrêter. Tuer le maire! ce n'était pas facile; et d'ailleurs le pauvre traître pouvait être vil sans être féroce. Il imagina une autre ressource.

Se couvrant d'un des masques qu'il fallait à son

Digitized by Google

personnage, il simula pendant quelques jours un surcroît de patriotisme; et par une nuit pluvieuse, sachant toutes les fatigues que le maire avait eues la veille, et le croyant plongé dans un de ces sommeils auxquels on ne s'arrache pas volontiers, il alla l'éveiller brusquement à quatre heures du matin, lui demanda hardiment la clef de la porte de Tours, pour faire sortir un officier que le roi Philippe mandait auprès de lui.

Il y avait dans la voix et dans la tenue du clerc un ton de sincérité si naturelle, que le maire ne conçut aucune défiance. Il se souleva, cherchant ses clefs sous son chevet, et disposé à donner celle qu'on attendait. Mais il sauta bien vite en bas de son lit, pleinement éveillé et dans le plus grand désordre : ses clefs avaient disparu.

— Sommes-nous trahis? s'écria-t-il. J'étais si las que je ne l'ai pas senti. On a pris les clefs de la ville.

En disant ces mots, il avait endossé une casaque, et il était déjà dans la rue, semant l'éveil et l'alarme, sans remarquer la stupéfaction du clerc, qui le suivait d'un pas tremblant et qui se demandait s'il n'y avait pas dans Poitiers un autre traître qui marchât sur ses brisées?

Toute la ville en un instant fut debout; tous les bourgeois en armes coururent aux remparts. Ils découvrirent en effet des bandes anglaises qui rôdaient dans l'ombre, attendant évidemment qu'on leur ouvrît les portes. Mais dès lors tout était gardé.

Digitized by Google

Le jour vint; les bandes s'éloignèrent et disparurent. On n'avait plus qu'un souci; c'est qu'on ne retrouvait pas les clefs. On n'en comprit pas moins qu'on devait remercier Dieu d'avoir sauvé la ville. Le maire et les échevins, suivis de beaucoup de bourgeois, se rendirent pour leur action de grâces dans l'église de Notre-Dame-la-Grande : c'est le nom qu'on donnait à une miraculeuse image de la sainte Vierge, honorée comme la protectrice de Poitiers. Qu'on juge de l'étonnement de tous : les clefs de la ville, ces clefs que l'on cherchait vainement, la sainte image les tenait dans ses mains...

— C'est Notre-Dame, s'écriait la foule, c'est Notre-Dame qui, prévoyant une trahison, a pris nos clefs en sa garde pendant la nuit; c'est Notre-Dame qui a sauvé Poitiers!

Ce qui appuyait encore cette opinion, c'est que le maire, si facile à éveiller, ne s'était aperçu de rien, et que le clerc coupable s'était enfui du côté des Anglais. — Qu'en pensez-vous? — On constata si formellement dans ces circonstances un miracle évident, que le roi crut devoir, par des priviléges spéciaux, manifester aussi sa reconnaissance envers Notre-Dame-la-Grande. En mémoire de ce fait, il donna à ses chanoines la garde des clefs de la ville à perpétuité; il leur accorda le droit de délivrer tous les ans un prisonnier, et d'exercer la justice pendant les trois jours des Rogations.

Digitized by Google

LE SIÉGE DE GUELDRE.

Turris eburnea.

Poitiers n'est pas la seule ville qu'ait sauvée la protection de Marie. Durant les troubles du seizième siècle, les huguenots, qui s'appelaient les gueux aux Pays-Bas, ayant découvert que la ville de Gueldre, demeurée fidèle au catholicisme, venait de perdre sa petite garnison qu'on avait appelée sur un autre point menacé, et qu'il n'y avait plus ni troupes ni munitions dans cette place, les gueux se hâtèrent, et en une nuit ils investirent Gueldre.

Le matin, à leur réveil, les honnêtes bourgeois se virent assiégés inopinément par des bandes déterminées, munies de toutes les machines de guerre et armées jusqu'aux dents. Des canons étaient braqués à toutes les portes. L'épouvante fut générale. Le gouverneur et les magistrats virent bien, du haut des remparts, qu'ils ne pouvaient pas tenir deux jours; les gueux le savaient, et ils firent sommation à la ville d'ouvrir ses portes à l'instant, si elle ne voulait pas être saccagée.

— S'ils entrent, dit le gouverneur, même sans hostilités, nous serons opprimés dans ce que nous

Digitized by Google

avons de plus cher, notre religion; nous verrons dans une heure nos églises profanées; et nous subirons les plus durs outrages. Cependant je ne vous proposerai pas, chers concitoyens, de courir aux armes; vous êtes trop peu nombreux; et on vous a laissés sans défense.

— Mais, dit un magistrat, si Dieu est pour nous, faut-il tant craindre ceux qui sont contre nous? Hier, en sécurité, nous honorions par une procession pieuse Notre-Dame du Carmel, la sauvegarde de notre ville; elle en a protégé d'autres; courons à elle, et j'espère qu'elle ne nous délaissera pas.

L'assentiment de tous appuya cet avis. Au lieu de répondre à la sommation, le gouverneur et toute sa suite se rendirent à l'église des Carmes. Les gueux au dehors se frottaient les mains, pensant bien qu'on délibérait à la hâte et qu'on allait les recevoir. Mais, loin d'y songer, les bonnes gens de Gueldre, agenouillés devant Notre-Dame du Carmel, sentaient renaître en sa présence quelque espoir de salut. Le gouverneur, ayant pris les clefs de la ville, s'avança vers l'autel, déposa les clefs aux pieds de la sainte image, et fit tout haut cette prière :

— O Vierge sainte, mère du Dieu des armées, bouclier de l'Église dont nous sommes les fidèles enfants, vous êtes notre seule défense, notre seul appui, notre seule force, notre seul refuge! N'oubliez pas que nos ennemis sont aussi les vôtres.

Digitized by Google

Vous savez ce qu'ils méditent. S'ils dominent ici, ils outrageront vos saintes images, ils profaneront vos temples, ils proscriront votre culte. Vous ne le souffrirez pas, puissante reine! les clefs de la cité sont sous votre garde. Vous nous défendrez; car Dieu, qui est le souverain maître, ne vous peut rien refuser. —

Comme il achevait sa prière, le temps en un clin d'œil devint si sombre, qu'il semblait que la nuit revînt sur l'horizon. On se voyait à peine. Les bonnes gens comprirent vite ce qui se passait; une pluie effroyable, une pluie diluvienne tombait partout à flots, poussée par des vents furieux qui ne permettaient à personne de faire un pas au dehors. Les ruisseaux devinrent des torrents; les rivières débordèrent; les plaines furent changées en lacs.

Cet orage dura trois heures, après lesquelles, le temps étant redevenu pur et serein, les Gueldrois sortirent de l'église et allèrent aux remparts. Il ne restait autour de la ville que d'immenses nappes d'eau, où les gueux, dans leur fuite précipitée, avaient abandonné leurs canons, leurs machines de siége, leurs provisions et leurs étendards.

La ville de Gueldre délivrée recueillit tout ce butin. Les bannières furent offertes à Notre-Dame du Carmel avec des trophées d'armes. On disait encore que les fuyards, qui n'osèrent revenir, avaient cru voir en l'air une figure lumineuse et des épées flamboyantes qui les poursuivaient. Et en mémoire de

Digitized by Google

cette délivrance, la ville de Gueldre institua une procession annuelle, qui se faisait pompeusement au jour anniversaire, et se terminait à l'église des Carmes par un salut d'actions de grâces à la sainte Vierge.

LE SCAPULAIRE.

Regina Patriarcharum.

Les ermites du Carmel pensent être le plus ancien des ordres religieux. Ils se rattachent aux patriarches et regardent Élie comme leur fondateur. Du vivant de saint Jean-Baptiste, s'il faut en croire les pieuses légendes, il y avait au Carmel des solitaires qui s'efforçaient de marcher dans les voies de Dieu et qui crurent en Jésus-Christ, dès qu'il leur fut donné de le connaître. La mère du Sauveur fut révérée de bonne heure dans ces retraites; et l'ordre prétend humblement que, pendant sa vie ici-bas, la sainte Vierge honora de ses communications bénies les ermites du Carmel. Aussi a-t-elle toujours reçu de ces religieux un culte fidèle.

Saint Simon Stock (1), qui florissait au milieu du

(1) Stock, dans plusieurs langues du Nord, veut dire tronc d'arbre. On donna ce surnom au saint parce qu'à l'âge de douze ans, s'étant re-

Digitized by Google

treizième siècle et que ses éminentes vertus élevèrent à la dignité de général des enfants d'Élie, plus connus sous le nom de carmes, avait pour la sainte Vierge un grand amour. Voulant relever en Europe un ordre qui s'était toujours montré si dévoué à Marie, il la priait tous les jours et il lui disait ces douces paroles que l'Église chante encore :

— Fleur du Carmel ! Vierge mère ! vigne toujours fleurie, splendeur du ciel, mère gracieuse, étoile de la mer ! étendez vos faveurs sur les carmélites (1).

Et l'on raconte qu'un jour, le 16 juillet de l'année 1251, la sainte Vierge touchée apparut à Simon Stock, tenant en main un scapulaire qu'elle lui présentait :

— Voici, pour vous et pour les vôtres, mon cher fils, lui dit-elle, ce signe privilégié que vous demandez ; il distinguera ma confrérie, il sera un gage de paix et d'éternelle alliance, le symbole du salut, la sauvegarde dans les périls ; et ceux qui mourront ayant dignement porté le scapulaire ne subiront pas le feu éternel (2).

tiré dans la solitude pour y vivre avec Dieu, il avait passé depuis vingt années de sa vie n'ayant pour demeure qu'un tronc d'arbre.

(1) Flos Carmeli, vitis florigera,
Splendor cœli, Virgo puerpera,
Mater mitis, sed viri nescia,
Carmelitis da privilegia,
Stella maris.

(2) « Accipe, dilectissime fili, tui ordinis scapulare, tibi et cunctis

Digitized by Google

Des censeurs hostiles ont repris ces expressions, comme si elles disaient qu'il suffit de porter le scapulaire pour être sauvé.

Mais porter le scapulaire, c'est remplir fidèlement les obligations qu'il impose; et les remplir, c'est vivre en parfait chrétien.

D'autres, que cette vision surprenait, sans s'arrêter à l'autorité des souverains pontifes qui l'ont admise, ont trouvé tout simple de la nier.

Au premier rang de ces critiques sourcilleux, il faut citer Launoy, écrivain du dix-septième siècle, auquel on peut reprocher de n'avoir pas toujours employé son érudition d'une manière très-judicieuse.

Il publia en 1653 une dissertation pour attaquer la vérité de la vision de saint Simon Stock. Il s'appuie sur le silence des auteurs qui, selon lui, devaient en parler; et il fait valoir par exemple le silence de Thomas de Walden, mort en 1430, et de Philippe Riboti, mort en 1391. Mais ces deux savants carmes n'étaient pas contemporains, et au contraire plusieurs contemporains qu'il ne cite pas ont formellement rapporté l'apparition, entre autres Pierre Swaynton, qui fut plusieurs années le confesseur de saint Simon Stock et qui, le premier, a écrit sa vie.

D'ailleurs Launoy et tous ses arguments ont été par-

Carmelitis privilegium, signum confraternitatis meæ, fœdus pacis et pacti sempiterni; ecce signum salutis, salus in periculis; in hoc moriens æternum non patietur incendium.

Digitized by Google

faitement réfutés par le pape Benoît XIV (1). Plusieurs autres pontifes ont accordé de grands priviléges à la confrérie du scapulaire ; et depuis saint Simon Stock, qui guérit plus d'un malade en le revêtant de ce signe, des grâces et des miracles sans nombre ont glorifié cette heureuse dévotion. On n'est embarrassé que de choisir dans les faits historiquement notoires, et dans les faits moins attestés qu'on laisse à la légende.

Louis XIII prit le scapulaire ; et voici en quelle occasion. Il faisait le siége de Montpellier. M. de Beauregard, qui était auprès de lui, reçut dans la poitrine deux balles de mousquet. Il chancela et ne tomba pas, absolument comme ferait un homme qui n'aurait éprouvé qu'une secousse. On se hâta de le déshabiller, pour chercher les deux balles, qu'on trouva aplaties sur son scapulaire.

M. de Montigny, gouverneur de Dieppe, allant par mer à Toulon, fut assailli d'une tempête qui engloutit son vaisseau en haute mer. Il surnagea, se sauva contre toutes les probabilités, et attribua son salut au scapulaire qu'il portait.

En 1648, le jour de Noël, le feu prit au château de Raguin en Anjou. Le baron de Souche jeta son scapulaire dans l'incendie, qui s'arrêta aussitôt. La même chose arriva en beaucoup d'autres lieux, et à Paris spécialement en 1664. Les flammes tombè-

(1) De Canonis. sanct., t. IV, part. 2, cap. 9. — Voyez aussi Godescard, au 16 mai.

Digitized by Google

rent pareillement, devant un scapulaire, le 9 juillet 1719, au village d'Arnaville. L'évêque de Metz fit constater ce miracle et le proclama authentique dans un mandement du 12 janvier 1720.

Parmi les miracles de saint Simon Stock, rappelons celui-ci. Un gentilhomme de mauvaise vie se mourait en désespéré, grinçant les dents, maugréant, blasphémant, écumant de rage. Le saint l'apprend; il court au chevet de l'infortuné, lui impose son scapulaire; et comme si les sinistres esprits qui agitaient cet homme se fussent enfuis subitement, le mourant se calme aussitôt, revient à lui-même, pleure ses péchés, les confesse et retrouve la paix.

Un étudiant de Padoue, que ses désordres avaient mené aux excès criminels du désespoir, voulut se tuer et se donna trois coups de poignard. Mais à chaque coup le poignard s'arrêtait sur un scapulaire qu'il avait pris en des temps meilleurs. Ce fut son salut; touché de regrets, il se repentit et répara les fautes de sa jeunesse par une vie chrétienne.

En Flandre, un soldat condamné à être fusillé pour fait de discipline, fut conduit au lieu de l'exécution. Les soldats firent sur lui trois décharges sans qu'aucune balle le touchât. Elles tombaient toutes à ses pieds. Les officiers surpris l'examinèrent, pour s'assurer qu'il n'avait pas sous sa chemise une cuirasse. On n'y trouva que le scapulaire; et cet incident parut si merveilleux qu'on lui fit grâce en l'honneur de la sainte Vierge.

Digitized by Google

Nous avons pris ce fait dans un petit livre intitulé : *l'Institution et les merveilles du Scapulaire.* Paris, 1746. Il en contient beaucoup d'autres. L'an 1336, dit l'auteur, un jeune Lorrain nommé Coquart fut frappé d'un coup de pistolet, presque à bout portant. Le soldat qui l'avait tiré, ne le voyant pas tomber, lui en décharge un second au cœur. Les balles percèrent les habits et la chemise, sans qu'il fût blessé. Le soldat très-étonné le dépouille, trouve sur son sein le scapulaire, et lui donne la vie.

Le même auteur rapporte qu'au même pays de Lorraine trois hommes ayant été surpris par une bande de voleurs, deux furent tués; le troisième ne put être blessé, ni offensé, protégé qu'il était par la même sauvegarde.

Après le siége d'Ypres, dit-il encore, on présenta à l'archiduc Léopold une balle de mousquet, tirée dans la poitrine d'un soldat, où, rencontrant un scapulaire qu'il portait, elle s'y était aplatie et avait retenu l'impression de l'image de la sainte Vierge qui y était brodée.

Le nombre de ces faits, très-considérable, et dont la plupart reposent sur de respectables témoignages, prouve la puissance de Marie, et fait voir combien elle agrée cette dévotion du scapulaire, lorsqu'on est fidèle aux devoirs qu'elle trace.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DES ERMITES.

Domus aurea.

« J'ai été à Notre-Dame des Ermites, qui est à » deux journées du mont Saint-Gothard. Je me suis » senti religieusement pénétré d'un profond respect » pour ce saint lieu. On y révère, au milieu de la » grande église, une petite chapelle qui a été consa- » crée par Jésus-Christ. Ce miracle est constaté par » une bulle du pape (1), qui s'appuie du témoignage » de plusieurs évêques; et je puis vous assurer que » je n'ai jamais été touché d'une dévotion plus ten- » dre, que je n'ai jamais vu un lieu plus saint que » cette chapelle, si ce n'est Notre-Dame de Lo- » rette (2). »

Voilà ce qu'écrivait au seizième siècle saint Charles Borromée, du célèbre pèlerinage d'Einsiedeln ou de Notre-Dame des Ermites, qui attire encore aujourd'hui les cœurs catholiques dans les montagnes de la Suisse. Plusieurs légendes merveilleuses em-

(1) Léon VIII.

(2) Lettre de saint Charles Borromée, conservée dans la Chronique d'Einsiedeln, 2e partie.

Digitized by Google

bellissent le berceau de ce sanctuaire auguste. Les esprits défiants pourront douter de ces pieuses traditions. Mais on ne repoussera pas si aisément les miracles patents et les faveurs insignes que la sainte Vierge accorde tous les jours dans sa noble église d'Einsiedeln, et que confirment les témoignages des vingt mille pèlerins qui visitent chaque année ce lieu béni (1).

Au neuvième siècle, un enfant de la noble maison de Hohenzollern (on le nommait Meinrad) embrassa la vie religieuse. Il avait été pieusement élevé à l'abbaye de Richenau. Dans son cloître, où l'on savait trop sa haute naissance, ne se trouvant pas aussi seul avec Dieu qu'il le désirait, il demanda et obtint la permission de se retirer sur le mont Ezel, près du lac de Zurich. Il y vécut sept ans dans une douce solitude. Mais la réputation de sa sainteté lui attirant de jour en jour plus de visites, il s'en effraya; et en l'année 837, « il s'enfuit dans une vaste forêt, auprès d'une fontaine, n'emportant avec lui que l'image de la Vierge devant laquelle il priait. Telle fut l'origine du couvent d'Einsiedeln (2). L'oratoire de Meinrad est devenu l'église; sa cellule la vaste abbaye; sa fontaine désaltère encore les pèlerins; et l'image, objet de sa vénération, est cette

(1) De nos jours, comme dans les trois siècles qui ont précédé le nôtre, on distribue tous les ans à Einsiedeln cent cinquante mille communions.

(2) Einsiedeln, ou Einsidlen, veut dire en français ermitage.

Digitized by Google

Vierge aux éclatants miracles, que depuis dix siècles viennent chercher les vœux et la reconnaissance des peuples (1). »

Suivant une autre tradition, la merveilleuse image de Notre-Dame des Ermites, qui est haute de trois pieds, sculptée en bois et noircie aujourd'hui par la fumée de l'encens et des lampes (2), fut donnée au pieux solitaire par la princesse Hildegarde, fille de Louis, roi de Germanie, et petite-fille de Louis-le-Débonnaire. La même princesse fit bâtir au bon ermite une petite chapelle.

Il vivait là, depuis vingt-six ans, dans la paix et le bonheur, lorsqu'en 863, le 21 janvier, par un grand froid, deux hommes qui se disaient égarés vinrent lui demander asile dans son ermitage. Meinrad les accueillit avec bonté. Mais ces deux hommes étaient deux voleurs qui pensant enlever là un trésor, l'assassinèrent pendant la nuit. Ils ne trouvèrent qu'un cilice.

Ils s'enfuirent troublés, pensant du moins que personne ne saurait le crime qu'ils avaient commis sans témoins. Ils se trompaient. « Meinrad, comme les Pères du désert, avait des amis parmi les oiseaux du ciel. Deux corbeaux, compagnons de sa solitude et qui partageaient son pain, s'attachèrent aux pas

(1) Pèlerinage à Einsiedeln, vol. illustré. Paris, Ol. Fulgence, 1841, pag. 19.

(2) Délices de la Suisse, t. II, p. 325.

Digitized by Google

des meurtriers (1), » les poursuivirent de leurs cris jusqu'à Zurich; et l'aubergiste chez qui ils se réfugièrent, ayant conçu des soupçons d'une circonstance si singulière, les dénonça à la justice. Les meurtriers confessèrent leur crime; ils subirent leur supplice. La même auberge porte encore les *deux fidèles corbeaux* pour enseigne; ils sont dans les armoiries de l'abbaye; et les religieux de Notre-Dame des Ermites nourrissent constamment deux de ces oiseaux dans leur maison.

Le corps de Meinrad fut transporté à Richenau, où Dieu manifesta sa sainteté par des miracles. Quarante-quatre ans après sa mort, Benno, fils du roi des Burgondes, alla visiter la cellule et la petite chapelle de saint Meinrad. Il y éprouva de si douces émotions qu'il s'écria : — C'est ici le lieu de mon repos; — et il se retira dans cette solitude. Quelques compagnons se joignirent à lui, bâtirent des huttes et vécurent dans la prière jusqu'à l'arrivée de saint Eberhard, qui vint partager leur retraite. Il employa ses grands biens à élever un monastère et une église.

Il soumit les pieux solitaires, dont il devint le premier abbé, à la règle de saint Benoît; et quand son église fut achevée, il invita saint Conrad, évêque de Constance, à venir en faire la consécration.

(1) Pèlerinage à Einsiedeln, pag. 20.

Digitized by Google

C'était en l'année 949.

Saint Conrad vint, accompagné de saint Ulric d'Augsbourg. Il ne s'attendait pas à la merveille qui allait éclater, s'il faut en croire les récits des pieux légendaires.

En construisant sur un plan vaste la nouvelle église, on avait conservé, au milieu, la petite chapelle de Meinrad.

La nuit qui précéda le 14 septembre, jour fixé pour la cérémonie de la dédicace, le saint évêque Conrad s'était levé à minuit pour prier (1). Tout à coup il vit la mystérieuse consécration de ce sanctuaire privilégié s'opérer, ainsi que le dit saint Charles, d'une manière toute miraculeuse. Ravi d'admiration, il demeura long-temps en extase; et le lendemain matin, tous les apprêts de la cérémonie étant faits, comme on cherchait saint Conrad qui ne paraissait pas, il crut devoir raconter ce qu'il avait vu. Mais le fait parut si prodigieux qu'on refusa de le croire, et qu'on n'en voulait pas moins procéder à la consécration, lorsqu'une voix, qui semblait venir du ciel, proclama par trois fois que la chapelle était divinement consacrée (2).... Telle est

(1) Voyez le Pèlerinage à Einsiedeln, pag. 24. Il faut lire ce charmant petit volume.

(2) Tous les chroniqueurs qui parlent d'Einsiedeln racontent ce merveilleux événement. Quelques autres églises, comme celle de l'abbaye de Saint-Denis près Paris et la cathédrale de Reims, ont la même prétention d'avoir été divinement consacrées. Saint Thomas d'Aquin

Digitized by Google

l'antique tradition. — On se borna donc à bénir les édifices élevés autour de la chapelle.

L'église de Notre-Dame des Ermites eut rapidement une grande célébrité. L'empereur Othon Ier conféra le titre de prince de l'Empire à l'abbé d'Einsiedeln. Les souverains pontifes, les empereurs, les rois, les prélats, les grands de la terre, enrichirent à l'envi un lieu si auguste. L'église et l'abbaye furent embellies par les arts et magnifiquement agrandies. Deux hameaux florissants se bâtirent alentour. Le corps de saint Meinrad y fut rapporté en 1039. D'autres saintes reliques vinrent bénir les nombreux autels. Les présents des têtes couronnées composèrent à la chapelle d'Einsiedeln un splendide trésor ; et quoique la révolution qui a si durement clos le dernier siècle ait dévasté aussi ce temple, il est encore aujourd'hui, comme l'écrivait il n'y a pas long-temps un voyageur français (1), le plus bel édifice de toute la Suisse.

Nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot de la fontaine de Saint-Meinrad, qui coule devant l'église et qui a opéré une multitude de guérisons. Elle décore la place où se développe le vaste portique de l'église, relevée de ses deux tours. Quatorze belles colonnes de marbre, qui donnent cha-

fait allusion peut-être à ces exceptions lorsqu'il dit : *Quædam templa dicuntur angelico ministerio consecrata.* Summa theolog., pars 3, quæst. 64.

(1) M. Raoul Rochette, *Lettres sur la Suisse*, 1823.

Digitized by Google

cune leur filet d'eau, soutiennent le couronnement de cette fontaine respectée (1). Douze des colonnes, dit-on, sont dédiées aux douze apôtres, et les deux autres à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à sa très-sainte mère.

Le peuple, comme on sait, adopte facilement les pieuses croyances. Les bonnes gens de la Suisse et de l'Allemagne s'imaginent qu'une bénédiction particulière est réservée à ceux qui boivent aux quatorze trous de la sainte fontaine. Aussi ne manquent-ils pas de s'en approcher au sortir de l'église. Ils en font naïvement le tour; et comme les colonnes se ressemblent, il arrive quelquefois que ceux qui n'ont pas marqué leur point de départ ne se retrouvent qu'après avoir bu plus qu'ils n'avaient projeté; ce qui amuse innocemment les spectateurs. D'autres, pour ne pas s'y tromper, posent devant le filet d'eau où ils commencent la tournée, leur large chapeau, et sont assurés, en le retrouvant, d'avoir évité toute erreur.

On ferait bien des volumes, si on voulait recueillir les principaux miracles obtenus à Einsiedeln. Nous croyons devoir en rapporter un, qui est de notre siècle. Nous l'empruntons à un excellent petit livre tout consacré à la gloire de Marie (2).

L'instituteur d'une commune du canton de Lucerne avait un enfant qui se nommait Placide, et qui,

(1) Délices de la Suisse, t. II, p. 326.

(2) Pèlerinages du mois de mai, in-18. Lyon, Périsse, 1840.

Digitized by Google

à huit mois, fut atteint de convulsions dont les conséquences furent déplorables. Le pauvre enfant parvint à l'âge où il devait commencer à former des sons articulés, à prononcer ces mots chéris qui réjouissent un père et une mère, et il demeura muet. La consternation s'accrut dans la famille quand on le vit passer sa quatrième année, non-seulement toujours muet, mais idiot, et ne manifestant que de l'apathie pour tout ce qui l'entourait. On eut recours aux médecins qui avaient soigné les premières convulsions. Ils examinèrent l'enfant et prononcèrent cette triste sentence, que son mal était sans remède.

Les parents, fort heureusement pleins de confiance en la mère de Dieu, s'adressent alors à la Vierge d'Einsiedeln, font vœu de se rendre en pèlerinage à son sanctuaire; et dans leur pieuse simplicité ils s'engagent à déposer sur son autel une langue d'argent, si le petit Placide reçoit de la mère de miséricorde la parole et la raison.

En conséquence, le père du malade se rend à Einsiedeln; il y arrive le 18 octobre 1818. Il offre ses prières ardentes à la Vierge sainte. En répandant son âme devant elle il proteste que si elle obtient de Dieu la parole à son fils, et que ce fils montre quelque disposition pour l'étude, il ne négligera pas de le faire instruire et de le mettre en état de travailler au salut du prochain. Des vœux si purs sont exaucés. Une douce surprise attend le bon père à son retour. C'est lui-même qui en rendra compte.

Digitized by Google

« J'arrive chez moi, dit-il dans sa déclaration ; mes deux premiers enfants viennent, comme de coutume, se jeter dans mes bras, avec leurs petites caresses ; et tout à coup, quelle est ma joie ! le pauvre insensé, l'objet de mon pèlerinage, mon cher Placide abandonne sa petite chaise, dont jamais encore il ne s'était levé seul ; il vient à moi, et, sa langue se déliant, il prononce trois fois distinctement ; Papa, papa, papa ! Je fondis en larmes, voyant que Dieu m'avait exaucé ; je levai les yeux au ciel, bénissant mille fois le Seigneur et la Vierge glorieuse dont j'éprouvais si heureusement la puissance. »

De ce jour, le muet changea d'habitudes, et, en quelque sorte, de nature. Il avait quatre ans et demi : Il regagna le temps qu'il avait perdu ; bien plus, il montra avec l'âge tant de dispositions à apprendre, que son père crut devoir remplir l'engagement qu'il avait contracté. Il lui fit faire ses études à l'abbaye même d'Einsiedeln. Excité par la reconnaissance de ce qu'il devait à Marie, Placide voulut se consacrer à son service dans l'état monastique : et aujourd'hui, plein de zèle, il travaille au salut de son âme et de celles de ses frères dans l'un des couvents que la Suisse possède encore.

Digitized by Google

UNE LÉGENDE DE DUNS SCOT.

Regina sine labe concepta.

Le fait singulier que nous rapportons ici vous rappellera la légende de Notre-Dame d'Afflighem. C'est encore un serviteur de la sainte Vierge, Jean Duns Scot, qui en est le héros. Ce théologien célèbre, qui a laissé des souvenirs à Paris, où il professait avec éclat à la fin du treizième siècle, et qu'on appelait *le docteur subtil*, écrivait et parlait avec une clarté et une précision qu'on retrouve dans tous ses ouvrages. Il fut un des soutiens les plus ardents de cette doctrine que la conception de la sainte Vierge avait été immaculée : c'est-à-dire que, par un privilége unique, Marie était née exempte du péché originel et pure comme Ève avant sa chute.

Depuis long-temps cette sainte croyance était chère à l'école de Paris, et déjà l'Église de Paris fêtait l'immaculée conception. Mais ce sentiment n'appartenant pas au dépôt de la foi, il avait encore des adversaires même parmi de pieux personnages.

Ce qui a fait dire que Duns Scot avait soutenu le

Digitized by Google

premier à Paris l'immaculée conception, quoique plusieurs docteurs l'eussent enseignée avant lui, c'est que le premier il la défendit de manière à triompher des opposants.

Dans cette dispute grave, il ne se reposait pas au reste sur la seule puissance de son génie et sur la seule autorité de ses arguments; il cherchait son plus ferme appui dans la prière : il savait bien que la prière, si elle monte jusqu'au ciel, en fait descendre des grâces victorieuses, semence féconde de force invincible.

Il y avait alors à la porte de l'église souterraine de la Sainte-Chapelle, joyau vénérable dont saint Louis avait doté Paris, que la Convention a transformé sous nos yeux en dépôt d'archives, et que le retour au bon goût, inséparable du retour à la religion, nous restitue en ce moment; il y avait à cette porte une belle et gracieuse image de la sainte Vierge. Aux pieds de cette statue, les savants et les docteurs aimaient à s'incliner et à déposer humblement leurs supplications. Là, disaient-ils, les prières des maîtres et des écoliers étaient accueillies; la science et la parole avaient là leur patronne. Le prédicateur montait en chaire avec plus d'assurance, le professeur ouvrait sa leçon d'un cœur plus ferme, s'il avait pu se recommander à Marie devant cette pieuse image. Duns Scot y allait dans toutes les grandes circonstances.

Un jour qu'il devait soutenir, à la gloire de Ma-

Digitized by Google

rie, sa thèse favorite, contre des docteurs étrangers qui combattaient le beau privilége de la Vierge sainte, il s'en fut à la Sainte-Chapelle, s'agenouilla devant l'image révérée, pria plus longuement et plus vivement que de coutume, demandant à Marie le talent de confondre ses ennemis. — Les vieilles traditions vous diront qu'alors, pour témoigner qu'une auguste protection était acquise au docteur dévoué, la pieuse image, à sa demande, baissa la tête.

Depuis ce moment, la tête de la statue demeura inclinée; et sans doute, dans la restauration qui s'achève de la Sainte-Chapelle de Paris, les regards chrétiens y retrouveront cette miraculeuse madone.

Duns Scot triompha. La cause de l'immaculée conception n'a plus d'opposants. De nos jours, le cardinal Lambruschini a publié sur ce sujet une *Dissertation polémique*, où il établit que Marie a été préservée, dans sa bienheureuse conception, de l'ombre même du péché originel, et que c'est la doctrine générale de l'Église et pour ainsi dire de tous les saints Pères et de tous les saints docteurs (1).

(1) Même de saint Thomas d'Aquin. Voyez cette belle dissertation.

Digitized by Google

LE CHANDELIER DE BOIS.

Vas honorabile.

Les lampes et les cierges qu'on allume dans nos églises, les fleurs qui décorent nos autels, l'encens qu'on brûle devant les saints tabernacles, ne sont pas, comme le pensent tant de frivoles chrétiens, de vains accessoires à la prière publique : ce sont de pieux symboles qui nous élèvent tous à Dieu. La flamme qui monte des cierges est l'emblème des saintes ardeurs qui doivent nous animer ; les fleurs nous prêchent la bonne odeur de la vie chrétienne ; et, comme l'encens, notre prière doit être un parfum qui s'exhale et se dirige vers les cieux.

Les temples de la réforme, où le culte est si froid, n'ont rien de tout cela. C'est pourtant un pieux hommage que celui des catholiques, qui consacrent à leur Église ce que la Providence leur donne de plus doux et de plus magnifique : les fleurs, les parfums, les produits des arts et du goût.

Dans une foule de légendes naïves on voit les fleurs chères à Marie. Les maisons qui brûlent un petit cierge devant son image manquent rarement d'en recueillir quelque bénédiction. Les Vies des saints vous montreront souvent la Vierge toute

Digitized by Google

bonne, sensible, si on peut parler ainsi, aux petits devoirs que lui rendent des enfants comme à leur tendre mère. Ceux qui décorent ses autels, ceux qui sont assidus à l'honorer, ceux qui lui tressent des guirlandes sont toujours dans leur cœur plus heureux que les indifférents. Vous verrez Marie répandre ses faveurs sur les jeunes filles du village qui lui apportent la première fleur de leur petit jardin, ou qui couronnent de simples bleuets son image. Quelquefois même les fleurs qu'on lui donne ne se flétrissent pas; et si la main qui lui offre un petit cierge est indigente, ce cierge brûle plus lentement.

Le bon frère Césaire, qui nous a déjà fourni la légende de sœur Béatrix, raconte qu'il y avait auprès de Groningue, dans le douzième siècle, un couvent assez pauvre habité par de saintes filles qui s'étaient réunies là sous la protection de la sainte Vierge. Leur chapelle n'avait guère que l'apparence d'une chaumière. Elle était construite en bois; un charpentier du village avait fait l'autel, le tabernacle et même les chandeliers. Une petite lampe de cuivre, qui descendait du plafond, brillait seule dans ce sanctuaire modeste.

Mais les bonnes sœurs possédaient, parmi ce dénûment, un riche et saint trésor, leur chère image de la Vierge Marie, qu'elles appelaient Notre-Dame-de-Jessé. Elles l'entouraient de merveilleuses légendes. On l'avait apportée, disaient-elles, de la

Digitized by Google

Palestine, et quelques-unes ajoutaient tout bas que les anges eux-mêmes l'avaient sculptée dans un cèdre du Liban. Elles le croyaient ainsi. On leur avait conté qu'un jour, pendant la sainte messe, au moment où le prêtre prononçait en s'inclinant ces paroles du *Credo : Et homo factus est*, le petit enfant Jésus s'était soulevé, et prenant sa couronne, l'avait déposée sur le front de sa mère. Aussi, dans la sainte image de Jessé, la Vierge seule était couronnée.

Un jour de fête de Notre-Dame, que les bonnes religieuses venaient pieusement d'entendre la messe, plus pauvres que de coutume, car elles n'avaient pas d'huile pour leur lampe, et un cierge brûlait à sa place devant l'autel sur un chandelier de bois, la sœur sacristine, demeurée la dernière dans la chapelle, éteignit les deux flambeaux de l'autel; après quoi, considérant que le cierge du chandelier de bois, qui remplaçait la lampe et qui aurait dû brûler toujours, ne pouvait brûler jusqu'au lendemain, elle l'éteignit aussi en gémissant; après quoi elle s'éloigna.

Un quart d'heure après, deux ouvriers charpentiers entrèrent pour examiner quelques réparations qu'ils devaient faire le lendemain, et ils dirent en se retirant à la sœur portière qu'il était imprudent de laisser un bout de cierge allumé, sur un chandelier de bois qui pouvait prendre feu et brûler toute la chapelle.

Digitized by Google

La portière prévint la sœur sacristine; elle fut bien surprise et alla de nouveau éteindre son cierge. Quand elle se fut éloignée derechef, la sœur portière inquiète alla voir elle-même si le cierge était bien éteint. Elle le trouva allumé encore.

Le fait devenait singulier. On fit appeler le pieux vieillard qui avait dit la messe; et lorsqu'on lui eut expliqué ce qui se passait, il crut y voir un miracle de Notre-Dame. Il conseilla donc de ne pas éteindre le cierge : — Parce que, dit-il, ce qui est sous la garde de la sainte Vierge est bien gardé.

Césaire d'Heisterbach ajoute que ce cierge béni brûla un an sans se consumer, que les bonnes religieuses reçurent alors quelques secours, et qu'elles conservèrent leur cierge miraculeux comme une précieuse relique (1).

Maintenant, ce cierge qui brûle un an est-il une allégorie de quelque secrète charité ingénieuse? Est-il un miracle formel de la bonté de Marie? Vous en penserez ce qu'il vous plaira. Pour nous, il nous est plus doux de croire que la main charitable fut celle de Notre-Dame-de-Jessé.

(1) Cæsarii Heisterb. miracul., lib. VII, cap. 47.

Digitized by Google

LA BATAILLE DE LÉPANTE.

Auxilium christianorum.

Pendant que les guerres funestes de la réforme, dans la seconde moitié du seizième siècle, déchiraient l'Europe, les Turcs, qui s'étaient toujours avancés, profitaient de nos troubles et poursuivaient leurs progrès. Ils avaient pris et saccagé l'île de Chypre; ils menaçaient Venise; et dans l'enivrement de leurs succès ils juraient de ne s'arrêter qu'après avoir soumis au croissant la chrétienté tout entière. Forts des ressources d'un empire immense, ils avaient de formidables armées, des flottes nombreuses, des munitions et des armes, et plus que tout cela l'audace que donne l'habitude de vaincre. Les rois de l'Europe, dans un engourdissement inconcevable, laissaient entamer de toutes parts les limites de l'empire chrétien. Comme ces Grecs du Bas-Empire qui écoutaient les rhéteurs pendant que Mahomet II bloquait Constantinople, les peuples chrétiens s'occupaient des arguties perfides que lançaient les réformateurs, tandis que leur pays et leur foi étaient menacés. Heureusement

Digitized by Google

il se trouva un homme assez intelligent pour comprendre le danger, assez courageux pour s'opposer à l'ennemi, assez humble pour savoir que Dieu seul sauverait l'Europe. C'est nommer Pie V.

Ce digne pontife, que l'Église honore aujourd'hui parmi les saints, et que le monde regardait alors comme l'un des plus grands papes, convoqua les peuples chrétiens à une ligue contre l'ennemi commun. C'était en 1570. Sélim II s'apprêtait à venir prendre Venise; de là il marchait sur l'Occident, qu'il voulait envahir; le péril était imminent. Les Vénitiens et le roi d'Espagne Philippe II répondirent seuls à l'appel du Saint-Siége. Les autres nations, plongées dans leurs luttes intérieures, laissèrent entendre qu'elles ne feraient rien.

Pie V ne se troubla pas d'un tel abandon. Il poursuivit son noble projet; et malgré sa faiblesse, il ne voulut pas qu'on attendît l'arrivée des flottes de Sélim, mais qu'on allât sans peur au-devant d'elles.

La ligue fut signée au mois de mai de l'an 1571; le Pape, qui en était l'âme, en fut aussi déclaré le chef.

Il nomma don Juan d'Autriche, frère naturel de Philippe II, généralissime de l'armée chrétienne. Cette armée, fournie par les États de l'Église, par la république de Venise, par les provinces d'Espagne, par le comtat d'Avignon, que Pie V avait su maintenir en paix au milieu des troubles qui désolaient le midi de la France, par la portion des Pays-Bas

Digitized by Google

demeurée fidèle, et par quelques Français dévoués, comme il s'en trouve partout; cette armée n'était pas très-nombreuse pour affronter la puissance la plus redoutée. Cependant le saint pontife enjoignit à don Juan d'Autriche d'en renvoyer tous les hommes de mauvaises mœurs, tous les pillards, tous les soldats déréglés. Il espérait que des troupes chrétiennes attireraient plus sûrement le secours de Dieu.

Comme on s'embarquait, le généralissime reçut, avec la bénédiction du souverain pontife, l'étendard sous lequel on devait combattre.

Toutes les forces de la ligue du Pape s'étaient rassemblées dans l'île de Corfou, qui est, comme on sait, à l'embouchure du golfe de Venise. Les navires chrétiens déployèrent leurs voiles et partirent à la recherche de la grande flotte turque.

Ils la trouvèrent bientôt à l'ancre dans le golfe de Lépante, à quarante lieues d'Athènes.

Le lendemain matin, 7 octobre 1571, les Turcs, joyeux de la journée qu'ils se promettaient, se rangèrent en bataille, donnant à leur flotte la forme d'un croissant, selon leur usage. Leur ligne avait bien plus d'étendue que celle des chrétiens, s'ils se fussent disposés dans le même ordre. Mais ils rangèrent au contraire leurs vaisseaux de manière qu'ils présentaient la configuration d'une croix. L'avant-garde se composait de galéasses vénitiennes; l'arrière-garde était commandée par le marquis de Sainte-Croix; l'aile droite avait pour chef André

Digitized by Google

Doria; l'aile gauche obéissait à Augustin Barbarigo; don Juan d'Autriche était au centre, secondé par Colonne et Véniéri.

Il y avait sur chaque navire des religieux franciscains; leurs exhortations avaient préparé chaque soldat à combattre généreusement pour la cause sainte et à mourir sans peur, car tous étaient réconciliés avec Dieu.

Dès qu'on eut donné le signal du mouvement, les officiers chrétiens dirent à leurs troupes quelques mots d'une courte harangue. Tous les soldats se mirent à genoux devant le crucifix; tous passèrent à leur cou leur rosaire, comme signe de ralliement dans la mêlée. Ils ne se relevèrent qu'au moment où les deux flottes se joignirent.

Aussitôt, don Juan d'Autriche, sur le vaisseau amiral, éleva la bannière de la bataille qu'il avait reçue du Pape. Elle portait l'image de la sainte Vierge présentant son divin fils. La croix invincible la surmontait.

Un grand cri, partant de toutes les poitrines chrétiennes, salua l'étendard béni, qui reçut en même temps la première décharge de l'artillerie turque. Mais aucun projectile ne l'atteignit, ni alors, ni de toute la journée.

Les musulmans, ne doutant pas de la victoire et sachant bien que cette rencontre leur livrait l'Europe, s'ils étaient vainqueurs, chargèrent l'armée chrétienne avec la fureur impétueuse qui les distingua si

Digitized by Google

long-temps. Tout était pour eux ; ils avaient l'avantage des forces et du nombre ; et le vent leur était favorable. Mais les soldats chrétiens, qui chantaient l'*Exurgat Deus*, ce psaume des saintes batailles, n'oubliaient pas de leur côté que le succès est dans la main de Dieu ; et tous, bravant la mort qu'ils ne redoutaient plus, combattaient en héros.

Pendant le vaste fracas de cette grande bataille, ce même jour, 7 octobre, Pie V, qui ne pouvait penser que la rencontre eût lieu si vite, travaillait avec les cardinaux. Tout à coup il se lève ; il ouvre une fenêtre ; il regarde le ciel un moment. Qu'y lut-il ? — Il s'écria aussitôt : — Que les affaires cessent ! Ne songeons plus qu'à rendre grâces à Dieu de la victoire qu'il vient de donner à l'armée chrétienne (1).

Les cardinaux étonnés suivent le Pape, qui se rend à la basilique de Saint-Pierre. Ils se demandent quelle est cette révélation instantanée, accordée au pieux pontife ? Le peuple est bientôt informé ; il attribue ce prodige à la sainte Vierge, protectrice de la flotte. On chante avec joie ses belles litanies, que Pie V enrichit ce jour-là d'une invocation nouvelle, toujours conservée depuis par les chrétiens reconnaissants : *Auxilium christianorum !*

Il donna encore ce même jour à la Vierge sainte

(1) Ce fait a été attesté de la manière la plus authentique ; et il est rapporté comme incontestable dans le procès de la canonisation du saint. (Godescard, 5 mai.) Voyez Benoît XIV, de Canonisat. sanct., tom. I, p. 524.

Digitized by Google

le titre de *Notre-Dame de la Victoire*, et institua pour le 7 octobre la solennité du saint Rosaire, que l'Église célèbre fidèlement (1).

Ainsi on fêtait à Rome, par des réjouissances publiques, une bataille qui se livrait à trois cents lieues ; et cette joie n'était pas vaine ; les chrétiens étaient vainqueurs en effet. Le vent s'était tourné pour eux tout à coup ; Don Juan d'Autriche avait tué Hali, qui commandait la flotte turque ; et à six heures du soir, après douze heures de combat, les musulmans avaient perdu trente mille hommes, deux cents navires pris ou coulés à fond par les chrétiens ; quatre-vingt-dix autres qui avaient échoué étaient livrés aux flammes. Les vainqueurs ramenaient encore trois cent soixante-douze pièces de canon, et, ce qui était d'un bien plus grand prix, vingt-cinq mille esclaves chrétiens rendus à la liberté.

Les Turcs avaient essuyé à Lépante un échec dont ils ne devaient plus se relever. Dès lors, la terreur qu'ils imprimaient aux chrétiens passa de leur côté.

Le saint Pontife décerna à Don Juan, l'heureux instrument de cette grande victoire, un triomphe à l'antique ; il récompensa magnifiquement sa petite armée de braves, qui savait bien à qui étaient dus surtout les lauriers et les couronnes.

(1) Dans beaucoup de lieux, cette fête est remise au premier dimanche d'octobre.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE LA GARDE.

Fœderis arca.

A la fin du douzième siècle ou au commencement du treizième, un pêcheur marseillais, surpris en haute mer par la tempête, cherchait vainement à rentrer dans le port et se voyait près de périr. Il était seul dans sa barque, qui faisait eau de toutes parts ; le vent lui était contraire ; il avait perdu son gouvernail.

Comme il sentait, le cœur bien serré, qu'à moins d'un miracle il lui fallait dire l'éternel adieu à tout espoir de revoir encore sa famille chérie, et son toit paternel, et le sol natal, il éleva les yeux sur le rocher de la Garde, qui surgit comme une sentinelle de granit sur la montagne pour dominer la mer, le port et la ville de Marseille. A la cime de ce rocher, il lui sembla qu'il distinguait une figure aérienne, dont les formes diaphanes se dessinaient dans l'obscurité profonde qui, en ce moment, voilait la terre et les cieux. Il lui sembla encore que cette figure bienveillante lui tendait la main.

Digitized by Google

Depuis qu'il se regardait comme inévitablement perdu, il n'avait cessé d'invoquer l'Étoile de la mer, la Vierge sainte qui protége les pauvres marins. Il crut fermement que c'était elle qui venait à son secours; il tomba à genoux dans sa barque, abandonnant toute manœuvre et chantant avec un reste de force l'*Ave maris stella*, qui étendait son rhythme plaintif sur les vagues frémissantes.

La barque dès lors, comme si elle eût été attirée par une main puissante, filait sur les flots agités; elle s'arrêta au pied de la montagne.

Le pêcheur sauvé monta courageusement jusqu'au rocher de la Garde, où il ne vit rien; mais il se prosterna à la place que sa vision avait occupée; il y remercia tendrement Notre-Dame; et, après avoir contemplé encore la mer furieuse et le péril qu'il venait de courir, il reprit le chemin de sa cabane, où il raconta son aventure.

On trouva extraordinaire qu'il eût pu aborder comme il l'avait fait; et personne ne mit en doute qu'il ne dût son salut à un miracle incontestable. D'autres marins dirent que plusieurs fois aussi ils avaient cru apercevoir, au sommet du mont de la Garde, une douce apparition qu'ils ne savaient définir, mais qui calmait les tempêtes et les sauvait du naufrage. Ils ne pouvaient reconnaître à ce signe de bonté que la Vierge Marie, qui sans doute aimait ce rocher, d'où elle pouvait venir en aide à tant de détresses.

Digitized by Google

On éleva donc à cette cime une chapelle, qui fut bâtie en 1218, on l'enrichit d'une image de la sainte Vierge qu'on appela aussitôt Notre-Dame de la Garde, et ce pèlerinage devint sur-le-champ très-fréquenté.

Il y a des traditions qui reportent cette origine à des temps bien plus anciens; mais elles sont trop incertaines.

Ce qu'on ne peut nier, c'est que, depuis l'an 1218, Notre-Dame de la Garde a toujours été la protectrice de Marseille et surtout le recours de ses fidèles marins. Aucun ne s'embarque pour le moindre trajet sans s'être mis sous sa tutelle; aucun n'entreprend une navigation de long cours sans avoir visité son sanctuaire. Il n'y a pas plus de trois ans qu'un des mille faits que nous pourrions conter a été rapporté par tous les journaux. Un navire, saccagé par la tempête, périssait et allait sombrer; il portait douze marins et dix-sept passagers, en tout vingt-neuf personnes. Les matelots, voyant bien que leurs efforts devenaient inutiles, se jetèrent à genoux et se recommandèrent à Notre-Dame de la Garde, leur unique espoir; les passagers les imitèrent, le timonier même abandonna le gouvernail.

Au même instant, tous ces yeux levés au ciel sont frappés unanimement d'un spectacle ou d'une vision singulière; tous voient vaguement au timon une figure aérienne, comme une ombre légère, qui le saisit et le dirige. Tous demeurent à genoux,

Digitized by Google

sentant que le navire, emporté comme un oiseau dans son vol, franchit les espaces. Bientôt on entend dans les airs la grande cloche d'argent de Notre-Dame de la Garde; car les pauvres marins lui ont donné ce luxe royal.

On juge à ce son connu que le port n'est plus qu'à cinq lieues. On est sauvé, on y entre, on débarque.

Et avant de prendre aucun repos, de recevoir aucun aliment, les vingt-neuf naufragés, avec leurs mêmes vêtements trempés de l'eau de la mer, montent pieds nus à Notre-Dame de la Garde et y chantent le *Magnificat*, parmi les pleurs de la reconnaissance.

Les nombreux ex-voto qui parent la chapelle de Notre-Dame de la Garde et les riches joyaux qui composent son trésor n'attestent que des bienfaits. 1793 lui avait enlevé ses diamants, ses riches parures, sa belle statue d'argent massif plaqué d'or. Mais la foi sait réparer les brèches de l'impiété; et après si peu de temps, la statue d'argent et les autres splendeurs sont déjà restituées par ces cœurs pieux et saints qui se chargent si volontiers d'expier pour les coupables et de payer pour les voleurs.

Ce ne sont pas les seuls marins qui ressentent la bienveillante intervention de Notre-Dame de la Garde.

La ville de Marseille l'invoque dans tous ses

Digitized by Google

besoins. Tous les ans, à la Fête-Dieu, on descend en pompe l'image révérée; on la porte en triomphe dans tous les quartiers de l'antique cité, qui la conserve une nuit dans l'église de Saint-Martin; et le peuple, qui la chérit tendrement, qui l'accable de fleurs et d'autres petites offrandes, vous exposera alors toutes sortes de naïves croyances. Ainsi les pêcheurs, qui portent pieds nus sur son éclatant brancard la sainte image, vous diront qu'elle est pesante lorsqu'on l'éloigne de sa chapelle bien-aimée, et qu'elle devient légère à mesure que le retour l'en rapproche. Le peuple vous déclarera encore que c'est avec raison qu'on ne la laisse qu'un jour, deux jours tout au plus, dans l'église de Saint-Martin, lorsqu'elle visite Marseille; attendu que si on tardait davantage à la remonter au sanctuaire de la Garde, elle y retournerait toute seule...

Il y a partout ainsi, parmi les masses, des idées merveilleuses qui révèlent dans l'homme naturel un immense besoin de foi et la conscience innée d'un monde immatériel. Ceux qui n'abordent les choses religieuses que pour les critiquer classent volontiers ces traditions vulgaires parmi les superstitions. Elles n'en sont pas; elles ne sont que des opinions, souvent imaginaires, rarement offensives, et l'Église, loin de les accueillir, les éclaire et les dissipe.

Mais que peuvent dire les esprits hostiles de ce qui eut lieu en 1832, lors des ravages du choléra?

Digitized by Google

Toute une grande cité, la plus populeuse du royaume après Paris, peut l'attester : et les faits, passés sous nos yeux, sont encore tout récents.

Le fléau qui, en trente jours, frappa trente mille victimes dans la capitale effrayée, s'était abattu sur Marseille avec les mêmes fureurs. Les petites rues que le peuple habite n'avaient presque plus de maisons sans malades; et alors, on s'en souvient, les malades étaient des mourants. Le peuple s'assembla dans les places publiques; des clameurs parties de cent mille bouches tremblantes demandèrent qu'on descendît Notre-Dame de la Garde. Le lendemain, le clergé en deuil, tous les soldats de la garnison, tous les marins du port, tous les honnêtes bourgeois, tous les hommes valides, toutes les femmes que le choléra n'avait pas encore atteintes, montaient au sanctuaire; la sainte image de Notre-Dame, au milieu d'un concert de pleurs, fut amenée à Marseille.

Elle visita toutes les rues populeuses. Tous les malades la saluaient de leur fenêtre, ou de leur couche de douleur, s'ils ne pouvaient se lever. Les enfants lui offraient des fleurs et des prières, les mères lui offraient des fleurs et des larmes. Le cortége stationnait un moment devant chaque maison, comme il y en avait plusieurs, qui ne contenait que des malades. La veille de cette procession, on n'avait pu suffire aux enterrements. Il n'y en eut point le lendemain. Le choléra avait fui devant la

Digitized by Google

Vierge qui est le salut des infirmes. Il ne reparut point; les malades que l'art des médecins avait condamnés se relevèrent; et pendant plusieurs semaines, on vit à la chapelle de la Garde, à côté des pèlerins sauvés du naufrage, d'autres pèlerins nombreux arrachés au choléra.....

De tels miracles au reste se feront partout où la foi sera assez puissante pour les faire descendre de la main de Dieu (1).

LE CHÊNE D'HILDESHEIM.

Vas spirituale.

Albert Krantz, le grave et savant historien de la vieille Saxe, rapporte le fait qu'on va lire.

L'empereur Louis-le-Débonnaire était au moins un prince d'une grande bonté et d'une piété sincère. Il était très-dévoué à la sainte Vierge. Favorisé d'une grâce qui a brillé dans beaucoup de saints, il ne laissait échapper aucune occasion de se remettre toujours

(1) On révère auprès de Bologne, sous le même nom de Notre-Dame de la Garde, une autre image très-célèbre et très-ancienne de la Vierge Marie.

Digitized by Google

en la présence de Dieu. Tout le lui rappelait; une onde pure, une forêt silencieuse, une brillante aurore, une belle soirée, un effet de lumière, une fleur embaumée, un soleil éclatant, une nuit calme, une bonne action, un sage propos.

Un jour qu'il chassait dans une forêt de la Saxe, la poursuite d'un sanglier l'entraîna loin de sa cour, qui l'accompagnait. Il perdit la trace de sa proie dans des fourrés compactes; et quand il s'arrêta, il se vit au milieu d'une vaste solitude que dominait un chêne magnifique. En admirant ce bel ouvrage de Dieu, il sentit son cœur touché; voulant prier là, il dit à son chapelain, le seul homme qui avait pu le suivre, d'attacher au tronc du beau chêne une sainte image de la vierge Marie, qu'il faisait porter partout avec lui.

Il se mit en prière, et le chapelain s'agenouilla à ses côtés.

Dans une solitude si profonde et si calme, ces deux âmes pieuses s'absorbèrent; et les choses de la terre étaient bien loin d'eux, quand le son éclatant des cors qui se rapprochaient les arracha à leur doux entretien avec Dieu. Il leur fallut se rappeler qu'ils étaient encore dans les liens d'ici-bas, qu'ils y avaient des devoirs à remplir, et que leur absence inquiétait des serviteurs fidèles. Louis se hâta de sonner du cor à son tour pour rassurer ceux qui le cherchaient; il remonta à cheval et courut à leur rencontre.

Digitized by Google

Dans cet empressement, le bon chapelain, qui achevait ses oraisons en se remettant en selle pour suivre son prince, oublia de détacher la sainte image et rejoignit la cour.

Occupé tout le jour de devoirs et de travaux variés, il ne se souvint de sa distraction que le lendemain matin, lorsqu'il fallut dire la messe. Comme il savait que l'Empereur révérait beaucoup sa pieuse image et qu'il aimait à la voir pendant le saint sacrifice, le chapelain courut au lieu où il l'avait laissée. Il retrouva facilement le chêne auquel il l'avait mise, mais elle n'y était plus.

Inquiet et troublé, il chercha long-temps dans le voisinage, ne pensant pas que personne eût osé dérober une chose sainte que toute la contrée connaissait et que tout le monde savait grandement chère à l'Empereur. Enfin il la revit, mais déplacée et posée à un autre chêne, plus gros encore que le premier.

Il s'avança pour la reprendre, il ne put venir à bout de l'enlever de l'arbre qu'elle semblait avoir choisi.

Surpris d'une telle circonstance, le chapelain alla conter ce qui se passait à Louis-le-Débonnaire, qui n'en fut pas moins étonné, et qui pour le vérifier vint avec sa suite au chêne privilégié. — Il y fit aussitôt bâtir une église; et des miracles insignes ayant illustré Notre-Dame d'Hildesheim, des habitations l'entourèrent rapidement. — Elles formè-

Digitized by Google

rent une bourgade : en peu de temps ce fut une ville importante, qui devint le siége d'un évêché. Telle est l'origine d'Hildesheim.

L'ÉNERGUMÈNE.

Refugium peccatorum.

Ceux qui recherchent les notices des pèlerinages de la sainte Vierge, y rencontreront plusieurs images de Notre-Dame trouvées à des chênes ; et presque toujours les légendes ou les traditions populaires les entourent de quelque auréole merveilleuse. Il en est dont l'apparition miraculeuse ne s'appuie que sur des récits dépourvus d'autorité ; mais quelques-unes peuvent présenter des témoignages assez graves, et nous ne devons pas toujours nier un prodige, par la seule raison que nous n'en comprenons pas le mystère. Notre-Dame de l'Épine est un lieu célèbre auprès de Châlons-sur-Marne. La sainte image qu'on y révère fut découverte en 1400 par des bergers dans un buisson d'épines. Notre-Dame du Chêne, auprès de Bar-sur-Seine, fut trouvée dans un chêne

Digitized by Google

par des bergers pareillement. Plusieurs statues de la vierge Marie ont été données au monde chrétien par des voies aussi humbles, et c'est généralement dans les sanctuaires qui les ont reçues que la Mère de Dieu a prodigué le plus de faveurs.

Notre-Dame de Montaigu (1), sur la roide petite colline que son nom caractérise, dans la Campine belge, est une image très-renommée. Juste-Lipse a écrit son histoire merveilleuse ; et le recueil des miracles qui attirent à ce sanctuaire une si grande affluence de pèlerins formait déjà trois volumes au dernier siècle.

L'église de Montaigu, rebâtie avec splendeur par les archiducs Albert et Isabelle, dans les premières années du dix-septième siècle, possède aujourd'hui même un riche trésor; et l'image révérée occupe un splendide tabernacle d'argent massif, rehaussé de pierreries.

Trouvée par un berger à un chêne dont on ne put, dit-on, la séparer, la gracieuse image, avant les troubles que sema la réforme, n'avait qu'un petit sanctuaire champêtre, construit autour du chêne qui lui servait de niche. Mais on savait bien qu'il y avait là pour tous les chrétiens une mère compatissante.

Les Gueux ensuite avaient ruiné cette chapelle sur leur passage ; la sainte image, cachée dans la maison

(1) En flamand *Scherpenheuvel.* On l'appelait aussi *Aspremont* autrefois; c'est une autre traduction du même nom flamand. Dans le latin de Juste-Lipse, *Aspricollis.*

Digitized by Google

d'une femme pieuse, avait été préservée seule. A la paix religieuse, comme on dit dans ces contrées, elle fut rapportée au chêne de Montaigu; et ce fut à la fois pour réparer la profanation et pour honorer la sainte Vierge en un lieu qu'elle protégeait, que les bons archiducs élevèrent la belle église qui est aujourd'hui debout.

On coupa le vieux chêne, dont les parcelles furent distribuées dans toute l'Europe. Mais on laissa le tronc sous l'autel.

Parmi les miracles qui furent obtenus dans cette église, nous n'en rapporterons qu'un; nous l'empruntons au récit de Juste-Lipse.

Dans une bonne famille de Lille, dont les descendants et le nom subsistent encore avec honneur, une jeune fille devint énergumène, démoniaque, et pour dire la chose plus nettement encore, possédée de plusieurs démons.

Aujourd'hui que tant de gens se mettent si peu en peine d'obéir à cette recommandation de saint Paul, qui nous engage à combattre les esprits de ténèbres, ces tentateurs invisibles, on est assez mal reçu lorsqu'on parle sérieusement d'un possédé, et des hommes instruits décident que les possédés étaient des fous.

Mais nos maisons de santé guérissent peu ces sortes de fous, contre lesquels les exorcismes ont seuls encore une puissance que la médecine ne possède pas.

Digitized by Google

Les médecins de bonne foi et de science vraie reconnaissent, aujourd'hui même, ce que nous disons ici. M. Moreau de Tours, médecin de Bicêtre assez renommé, reçut en 1842 une mission d'humanité. On l'avait chargé d'étudier la colonie de Gheel. C'est un gros bourg de la Campine où l'on envoie les fous; ils sont là, en liberté, au nombre de six ou sept cents, sous le patronage de sainte Dympne, patronne des insensés.

Nos pères pensaient que la démence exaltée et la folie furieuse étaient le châtiment de quelque péché grave, qui avait donné entrée aux mauvais esprits dans des cœurs troublés. Ils voyaient à ce mal un seul remède : la prière. Se trompaient-ils? M. Moreau de Tours ne le pense pas; et il a publié franchement son opinion dans la *Revue indépendante*. Il rappelle comment autrefois le maniaque et l'énergumène étaient exorcisés et guéris. — Il regrette que la philosophie et l'indifférence aient enlevé aux malades cette planche de salut; — et il ajoute : « Nul doute que l'exorcisme n'ait guéri beaucoup de démoniaques. » — On nous pardonnera cette digression, qui n'est pas superflue, même avec des lecteurs chrétiens.

L'énergumène de Lille était une jeune fille de dix-huit ans; elle se nommait Catherine Dubus.

On ne saurait dire à quelle occasion, ni pourquoi elle fut possédée. On ne connaît avec sûreté que les faits extérieurs.

Digitized by Google

Quand les hôtes sombres qui s'étaient emparés d'elle l'agitaient et l'entraînaient, six hommes robustes ne suffisaient pas à retenir cette jeune fille. Ses ennemis invisibles la menaient dans des lieux où elle pouvait se précipiter ou se noyer; ils la heurtaient aux murailles, comme s'ils eussent voulu avec empressement se défaire d'elle. Ils avaient dépravé ses sens à ce point qu'elle mangeait tout ce qui peut tuer, recherchait les poisons et broyait les pierres. Si c'eût été une fille pauvre, on n'eût pas manqué de gens qui eussent supposé là quelque jonglerie affreuse pour attirer de l'argent; mais les esprits forts n'avaient pas même cette ressource. Catherine Dubus était de famille aisée.

On la conduisit au sanctuaire de Montaigu, élevé depuis peu; elle fut exorcisée devant la pieuse image de Notre-Dame. Pendant l'imposante cérémonie qui devait délivrer cette pauvre âme, on voyait l'énergumène rejeter de son estomac maléficié des aiguilles, des pierres, des clous, du soufre. On l'entendait prononcer des paroles étranges, révéler des faits inconnus et dire des choses qui dépassaient la portée de l'esprit humain. A plusieurs reprises, elle exhala des jets de fumée, qui sortirent de sa bouche et s'évanouirent. L'opinion des assistants y vit les démons chassés; et les assistants ne s'abusaient pas, sans doute; car la jeune Lilloise s'en retourna entièrement guérie, ou plutôt délivrée.

Elle n'eut point de rechute.

Digitized by Google

UNE GUÉRISON.

Regina virginum.

Le 20 septembre 1825, après avoir prié dans l'église de Saint-Augustin, devant l'image révérée de la sainte Vierge que les artistes admirent comme l'un des chefs-d'œuvre de Jacques Sansovino, et que les chrétiens honorent en raison des grâces nombreuses que Marie accorde là tous les jours à ceux qui l'implorent, — une jeune Romaine, Constance Tondini, résolue à embrasser, sous les regards de la Mère de Dieu, la vie éminente des vierges, partit de Rome pour se rendre à Terni, où elle devait prendre le voile dans le couvent des Clarisses dites de l'Annonciation.

La jeune fille avait dix-neuf ans, une santé parfaite et un grand courage. Elle fit cependant un voyage pénible. Prise de douleurs aiguës dans l'estomac, elle arriva à Terni, malade; toutes sortes de graves symptômes se déclarèrent, et pendant six mois elle ne put connaître du couvent qu'elle avait choisi que l'infirmerie.

Dieu parfois envoie aux siens des épreuves qui

Digitized by Google

sont pour nous d'impénétrables mystères. Les médecins enjoignirent à Constance de retourner à Rome, remettant à l'air natal une guérison qu'ils jugeaient impossible.

La jeune fille fut donc remmenée chez ses parents. On était au mois de mars de l'année 1826. Mais ni les bons effets de l'air natal, ni les douces influences du printemps, ni les ressources de la médecine, rien ne put guérir le mal, qui s'aggrava au contraire. Il s'y joignit des spasmes, des contractions de nerfs, des convulsions, une paralysie partielle, et de telles complications de douleurs que la science humaine s'y perdait.

La malade priait Dieu de la délivrer de maux qu'on disait sans remède; ou, si c'était son bon plaisir de la retirer du monde, elle suppliait la sainte Vierge de l'aider à faire une heureuse mort.

Elle gémissait surtout de ne pouvoir se faire transporter à l'église de Saint-Augustin, et pensait continuellement à l'image de Notre-Dame devant laquelle si souvent elle avait imploré le secours de la Reine des vierges. Elle demanda enfin qu'au moins on lui procurât une copie de cette chère image, qu'on la mît dans sa chambre, et qu'elle pût la voir sans cesse. Son souhait fut rempli. Mais alors, il y avait onze mois qu'elle était revenue à Rome; et sa faiblesse était si grande, ses évanouissements si fréquents, qu'on lui donnait à peine quelques jours encore.

Digitized by Google

Le 3 février 1827, on lui administra le saint viatique. Après cela elle perdit la parole et ne put prier désormais que des yeux et du cœur. Sa foi, si grandement éprouvée, ne se démentit point. Elle ne perdait pas de vue un seul instant sa petite image de Notre-Dame ; tournée vers le point qu'elle occupait, lors même que les spasmes lui ôtaient l'usage de ses sens, on eût dit que jusque dans sa léthargie elle priait encore.

Le 6 février, les médecins ayant déclaré que la mort était prochaine, les sœurs de la malade firent prier son confesseur de lui apporter l'extrême-onction. C'était le curé de Sainte-Marie de la Minerve. En l'attendant, voyant que la pauvre mourante avait perdu connaissance, elles se mirent à genoux devant la petite image de la Madone de Saint-Augustin, récitèrent les Litanies de la sainte Vierge et lui recommandèrent sa fidèle servante.

Des amies de Constance arrivèrent alors ; elles avaient un peu d'huile d'une des lampes qui brûlent devant la sainte Vierge sculptée par Sansovino. Pendant l'évanouissement de la malade, elles oignirent les parties contractées de son corps.

La jeune fille s'éveille enfin au coucher du soleil, et semble sortir d'un songe. — Elle retrouvé la parole ; — elle doute si elle ne dort pas encore, car elle ne sent plus aucune douleur. — Ses nerfs contractés ont repris leur jeu ; ses tumeurs ont disparu ; sa paralysie s'est dissipée. Elle s'assied sur

Digitized by Google

son lit, demande ses vêtements à sa famille, muette d'étonnement et de joie, s'habille, se lève, descend seule de sa couche, demande à manger ; — et quand son confesseur vint lui apporter l'onction des mourants, il la trouva à genoux devant la petite image.

— La Madone de Saint-Augustin m'a guérie, dit-elle enfin ; elle m'a entièrement guérie...

Puis, elle raconta que, durant son dernier sommeil, elle avait cru voir la Vierge sainte, sous l'aspect que lui donne l'image qu'elle révérait, venir à elle, l'oindre par tout le corps avec du coton trempé dans l'huile et disparaître. — Alors elle s'était réveillée libre de tous ses maux.

Elle soupa avec ses parents et mangea ce qui fut servi, absolument comme ses sœurs.

Le lendemain matin, le médecin, la voyant dans l'état de santé d'une personne qui n'aurait jamais été malade, tomba dans une grande stupeur. Il l'accompagna à l'église de Saint-Augustin, où elle allait rendre ses vives actions de grâces ; et ce miracle ayant été examiné juridiquement par ordre de Léon XII, fut constaté le 14 septembre 1827, dans un décret où il est déclaré que « la guérison instantanée et complète de Constance Tondini, accablée d'une complication de maladies mortelles, est un miracle insigne, obtenu de Dieu par l'intercession de la bienheureuse vierge Marie. »

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE PARIS.

Mater castissima.

Le culte de la sainte Vierge à Paris remonte sans doute aux premiers apôtres de cette grande ville. Lorsque Childebert, en 537, fit rebâtir l'église de la Cité, on la voit alors déjà dédiée à Notre-Dame.

Le poëte Fortunat fait un pompeux éloge de cet édifice mérovingien, qu'il vit achever. Les Normands ne le détruisirent pas. Mais le temps, plus difficile à conjurer, le dégrada peu à peu; et au commencement du douzième siècle, il tombait en ruines.

Un pauvre écolier qui se nommait Maurice et qui était né de parents obscurs, à Sully, dans l'Orléanais, s'était élevé par sa vertu et par sa science. Élu à cette époque évêque de Paris, il résolut de rebâtir l'église de Childebert et de doter sa ville d'un monument qui surpassât encore celui qu'il fallait remplacer; il traça le plan de Notre-Dame de Paris. Les travaux de ce beau temple, que nous admirons encore aujourd'hui, commencèrent en 1162; et des

Digitized by Google

historiens rapportent que la première pierre en fut posée par le pape Alexandre III, en ce temps-là réfugié chez nous.

La première croisade avait conduit en Asie non-seulement des cœurs guerriers par cent mille, mais à leur suite une multitude de prélats et de clercs, qui accomplissaient avec ardeur le pèlerinage des saints lieux. Ceux qui en revenaient rapportèrent en Europe le goût de l'élégante architecture sarrasine. Les arts firent aussi leurs conquêtes dans la guerre sainte. Les édifices qu'on éleva depuis secouèrent leur pesanteur et se revêtirent de grâce. C'est alors, — dans le douzième et le treizième siècle, — que la puissance de l'esprit religieux couvrit l'Europe chrétienne de toutes ces prodigieuses constructions dont nous comprenons à peine la merveille. Tout l'or de ces temps-là et du nôtre, avec les ressources ordinaires, n'eût jamais fait la vingtième partie de ces cathédrales gigantesques et de ces milliers d'églises que notre splendeur si vantée ne nous permet pas même d'entretenir convenablement. C'étaient le zèle sincère, le sentiment chrétien, et l'esprit national qui dirigeaient partout ces grandes entreprises. La nationalité en ce temps-là étant un peu locale, chaque chrétien voyait dans son église sa patrie; il l'aimait, il ne marchait que sous la bannière de sa paroisse. La centralisation a mis de nos jours tous les édifices religieux dans la main de la nation, de sorte que la paroisse n'appartient plus

Digitized by Google

aux paroissiens. Nous ne saurions dire si c'est mieux.

A l'époque énergique où vivait l'évêque Maurice, il fallait ou prendre la croix pour la délivrance du saint sépulcre, ou servir autrement, d'une manière active, la cause de la religion. Ceux qui ne se sentaient pas le cœur assez ferme pour affronter les hasards d'une guerre lointaine bâtissaient des églises, ou de leur argent, ou de leurs biens, ou de leurs travaux personnels. Pendant plus d'un siècle, sous la direction gratuite d'ouvriers habiles, que nous appellerions aujourd'hui des artistes, on vit constamment dans l'île de la Cité un bataillon nombreux de travailleurs organisés, voués à la construction de Notre-Dame. C'étaient des enfants de Paris, auxquels se joignaient quelques pèlerins qui, par vœu ou par expiation, consacraient un temps de leur vie au service des *francs-maçons*. On appelait ainsi, à cause des exemptions et des priviléges que leur accordaient les seigneurs, ceux qui dirigeaient les travaux dans l'érection des églises ; et peut-être est-ce là l'origine vraie de ces sociétés secrètes, si dégénérées, si complétement détachées de leur souche, si dangereuses quand elles ne se contentent pas d'être absurdes.

De ceux qui ne pouvaient pas mettre la main à l'œuvre, les uns donnaient de l'argent, les autres fournissaient du blé et des vivres ; les femmes apprêtaient les repas des ouvriers. Des indulgences étaient

Digitized by Google

gagnées par tous les chrétiens qui contribuaient à l'édification d'un temple; et tous pouvaient y avoir part. Le possesseur d'une forêt donnait des bois; le laboureur qui avait des chevaux faisait des transports; les plus inhabiles tiraient la pierre de la carrière, ou portaient le mortier aux maçons. Tous les bras et tous les secours étaient bien reçus. La pauvre veuve raccommodait les vêtements des ouvriers, qui ne demandaient point de salaire. Chaque boucher donnait par semaine une certaine quantité de viande; les jardiniers fournissaient des légumes. Ceux des travailleurs que rappelaient les besoins de leur famille ou d'autres devoirs étaient remplacés par d'autres.

Quand les fonds manquaient pour certains achats indispensables, on portait en procession dans les alentours la sainte image de Notre-Dame et les châsses des saints. Tel seigneur aussitôt envoyait une offrande, pour que le cortége béni passât sur ses terres; tel autre donnait sa chaîne d'or; les dames se dépouillaient de leurs joyaux.

Un camp de cabanes formait une enceinte autour de l'édifice; les ouvriers y couchaient. On les éveillait le matin au son d'une cloche. Un autel était dressé dans l'enceinte, et un chapelain ouvrait la journée par le sacrifice de la messe. Tous priaient avec recueillement, et des chants religieux annonçaient bientôt au voisinage que le travail commençait. Le soir, les bons ouvriers allumaient des cierges

Digitized by Google

pour la prière et chantaient joyeusement des cantiques spirituels, avant de s'endormir au pied de leurs travaux. Ajoutez que le camp de Notre-Dame jouissait du droit d'asile, et que le pauvre débiteur qui venait y travailler ne pouvait être inquiété par personne.

C'est par de tels moyens, et surtout par le concours unanime des masses, que toutes les grandes églises furent bâties presque en même temps. Mais Notre-Dame de Paris fut signalée spécialement, comme Notre-Dame de Reims, d'une de ces faveurs que le peuple remarque avec soin : c'est que sa construction fut exempte d'accident, qu'aucun des pieux ouvriers ne périt dans les échafaudages, et que dans de si longs travaux personne ne fut blessé grièvement.

On disait même que souvent la sainte Vierge avait apparu aux ouvriers embarrassés et les avait tirés de peine. Les imagiers ou sculpteurs attribuaient à des visions qui venaient d'elle leurs idées heureuses. Tous allaient prier à midi devant son image, qui est, dit-on, celle que nous révérons encore dans une chapelle bien nue, à droite de la grille qui sépare le chœur des grandes nefs.

Après plus de cent ans de travaux persévérants, la vaste église faisait l'amour et l'orgueil des Parisiens. La Vierge immaculée était leur souveraine, et tous savaient qu'ils pouvaient à ses pieds venir solliciter le soulagement de leurs peines. Ils aimaient à lui

Digitized by Google

adresser leurs vœux. En 1304, le roi Philippe-le-Bel, chaudement assailli par les Flamands à la grande journée de Mons-en-Puelle, se voyait perdu, lui et son armée. Il invoqua Notre-Dame de Paris dans une prière ardente; les dangers s'évanouirent et il remporta la victoire. Il ne rentra dans Paris que pour se diriger tout d'abord à la cathédrale, où il offrit ses actions de grâces. Il fit faire aussitôt un monument sculpté, qui le représentait à cheval, la visière baissée, tel qu'il était équipé à Mons-en-Puelle sur son palefroi bardé de fer, au moment de son recours, et cette statue fut placée dans la sainte basilique, devant l'image de Notre-Dame. La révolution l'a détruite.

En 1356, quand le roi Jean eut été fait prisonnier à la bataille de Poitiers, les Parisiens firent vœu à Notre-Dame de Paris de lui offrir tous les ans, pour la délivrance du roi, une bougie de la longueur du tour de la ville (1). Le Roi revint peu de jours après, et ils remplirent leur vœu pendant deux cent cinquante ans.

Mais en 1605, les accroissements de Paris le rendant trop difficile, ils obtinrent que le don annuel leur fût remis, et ils le remplacèrent par l'offrande d'une grande lampe d'argent, qui avait la forme d'un navire.

Nous ne voulons dire qu'un mot du vœu de

(1) C'était une bougie roulée.

Digitized by Google

Louis XIII. C'est à l'intercession de Marie qu'il dut le bonheur de laisser un noble héritier; il le savait bien, et c'est par reconnaissance que l'heureux père de Louis XIV voua son royaume et sa couronne à la Reine des cieux. La nation tout entière s'unit à ce mouvement et reconnut derechef avec joie dans Notre-Dame de Paris sa suzeraine. Le seul hommage qui marquait extérieurement la dépendance que l'on venait de contracter consistait en une procession solennelle, chère à tous. Elle ne troublait personne, puisqu'on la faisait un jour férié, le jour glorieux de l'Assomption. L'empire même l'avait rétablie; les pays voisins qui l'ont adoptée la célèbrent; la France doit la célébrer avec plus d'empressement encore; elle ne peut pas oublier que la sainte Vierge, pendant le cours de tant de siècles, a préservé l'Église de Paris du schisme et de l'hérésie; qu'elle a béni constamment son clergé, renommé dans le monde à toutes les époques pour sa science et ses vertus; et qu'aux jours où l'école de Paris florissait sous son patronage, elle avait le privilége de répandre sa pure doctrine dans tout l'univers chrétien.

En 1793, on se rappelle que des hommes en démence firent du temple de Notre-Dame le temple de la Raison. Mais ce qu'il faut peut-être remarquer, c'est que, sans la protection de Marie, la fière capitale ne posséderait plus ce monument admirable. Il fut mis en vente, comme *bâtiment dont les maté-*

Digitized by Google

riaux pouvaient faire ressource; et le marquis de Saint-Simon (il se nommait alors le citoyen Simon) l'avait acheté deux cent quarante mille francs, pour le démolir. Heureusement il fallait, avant d'amener la pioche sur cette propriété patrimoniale de la vieille cité, qui se l'est acquise de ses biens, qui l'a faite de ses sueurs, et qu'on lui ravissait, — il fallait payer les deux cent quarante mille francs en numéraire, somme que, par des circonstances extraordinaires, l'acheteur ne put rassembler.

On nous fait espérer aujourd'hui la restauration complète de Notre-Dame de Paris, si dépouillée, si appauvrie. Que l'intercession de la Vierge sainte obtienne aux ouvriers que vont occuper ces grands travaux l'esprit de foi et de dévouement qui animait les créateurs de la sainte basilique.

Digitized by Google

LE CONCILE D'ÉPHÈSE.

Sancta Dei genitrix.

Nous ne donnons pas comme une simple légende le fait important qu'on va lire de l'histoire ecclésiastique. Mais nous avons cru qu'un tableau rapide du concile d'Éphèse tiendrait convenablement sa place dans un volume où l'on a réuni tant de choses merveilleuses dues à l'intervention de la sainte Vierge. Ce concile saint et célèbre, en confirmant à Marie l'auguste titre de mère de Dieu, nous a appris que nous ne saurions jamais nous faire une trop haute idée de sa puissance et de sa bonté pour tous ceux qui recourent à elle.

Au cinquième siècle, tandis que d'illustres docteurs combattaient l'arianisme — et toutes les petites sectes qui attaquaient le roc inébranlable où domine à jamais la chaire de saint Pierre, — il se glissa, parmi les défenseurs de l'Église, un homme de haut mérite, puissant par la parole, riche de science, honoré pour sa vie austère; il se nom-

Digitized by Google

mait Nestorius. On le fit patriarche de Constantinople.

Les applaudissements le gonflèrent. Il disait au jeune Théodose, en plein sermon : — Donnez-moi la terre purgée d'hérétiques et je vous donnerai le ciel. — C'était fier. Il combattit l'arianisme. Mais substituant au zèle de la charité le zèle de la violence, il ameuta le peuple contre les ariens; il les chassa par la force des lieux où ils se réunissaient, il démolit leurs temples. Néanmoins il avait aussi dans sa tête un projet de réforme.

Il voulait qu'on admît en Jésus-Christ deux personnes, qui avaient agi de concert. Jésus-Christ homme était né de Marie et avait souffert, disait-il; Jésus-Christ Dieu n'avait fait que le diriger, n'ayant avec Jésus-Christ homme qu'une union morale.

Il fit prêcher d'abord cette doctrine par des bouches complaisantes; puis il la soutint lui-même. Ce fait eut lieu en 428.

Ce que le peuple y comprit d'abord, c'est qu'on lui ravissait son invocation chérie : *Sancta Dei genitrix;* c'est que Marie, mère de Dieu, était dépouillée de ce titre. Tous les fidèles se soulevèrent.

Mais l'inflexible roideur de Nestorius ne céda point. Saint Cyrille d'Alexandrie écrivit en vain au patriarche infidèle; en vain tous les enfants de l'Église le supplièrent de se rétracter; vainement enfin le saint pape Célestin, gardien de la foi, l'avertit et le pressa. Nestorius ne se rendit à aucune remon-

Digitized by Google

trance, et n'en persécuta que plus chaudement ses adversaires.

Il se vit retranché de la communion romaine; et il n'en persista pas moins dans sa voie.

Les luttes s'animèrent tellement qu'il fallut bientôt convoquer contre l'hérésie formulée par Nestorius un concile général. C'est ce que fit Théodose-le-Jeune, et, sans doute par un secret dessein de la Providence, il se trouva que ce concile dut s'assembler à Éphèse.

La mère de Dieu, après la mort de son divin fils, avait habité cette ville, avec l'apôtre bien-aimé. Son souvenir toujours présent était cher aux Éphésiens, qui lui rendaient un culte plein de tendresse, et qui furent au comble de la joie en apprenant qu'on avait choisi leur ville pour la venger.

Le 7 juin 431, jour indiqué, deux cent soixante-quatorze évêques étaient réunis à Éphèse. Nestorius y était arrivé aussi, mais escorté d'une garde nombreuse, et plus enflé que jamais de son importance (1). Comme cependant Jean d'Antioche et d'autres prélats se faisaient encore attendre, on remit au 22 l'ouverture du concile, en regrettant de n'a-

(1) Cet homme était si vain qu'il se croyait le premier et le seul qui entendit l'Écriture, qu'il le faisait publier hautement par ses amis, et qu'il regardait tous ceux qui l'avaient précédé, docteurs, Pères de l'Église, évêques et martyrs, comme des ignorants.

Digitized by Google

voir pu l'inaugurer le 7, qui était la fête de la Pentecôte.

Malgré cet ajournement, les évêques absents différant leur arrivée pour n'être pas témoins, disait-on, de la condamnation de Nestorius, dont ils avaient été les amis, les Pères assemblés se décidèrent à tenir le 22 leur première session. Ils se rendirent processionnellement à la grande église d'Éphèse, qui était spécialement consacrée sous le nom de la sainte Mère de Dieu. C'est là qu'on allait juger la nouvelle doctrine.

Tout le peuple de la ville, suspendant ses travaux, entourait l'église, et attendait avec anxiété la décision des Pères du concile, en priant Marie de protéger elle-même sa gloire.

Au sein d'une cité si dévouée à la sainte Vierge, dans un de ses temples les plus révérés, une nombreuse réunion d'évêques fidèles pouvait-elle ne pas être unanime? Nestorius l'avait prévu. Aussi refusa-t-il de paraître au concile. Saint Cyrille, chargé de représenter le souverain pontife, présida l'auguste assemblée; et c'est dans un discours prononcé par lui, à l'une des sessions, qu'il fit entendre ces pieuses exclamations :

« Salut, ô Marie, trésor de l'univers!

» Salut, ô Marie, mère de Dieu! C'est grâce à vous que les prophètes font entendre leurs voix, et que les pasteurs, célébrant les louanges du Tout-Puissant, chantent avec les anges le sublime canti-

Digitized by Google

que : — Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!

» Salut, ô Marie, mère de Dieu! C'est grâce à vous que les mages offrent leurs présents, guidés par une étoile resplendissante.

» Salut, ô Marie, mère de Dieu! C'est grâce à vous que le glorieux collége des apôtres a été élu par le Seigneur.

» Salut, ô Marie, mère de Dieu! C'est grâce à vous que Jean a tressailli dans le sein de sa mère; que le flambeau s'est incliné devant la lumière inépuisable.

» Salut, ô Marie, mère de Dieu! C'est par vous que nous est venue la grâce ineffable, cette grâce dont parle l'Apôtre, quand il dit qu'elle a paru à tous les hommes.

» Salut, ô Marie, mère de Dieu! C'est de vous qu'est sortie la vraie lumière, celui qui dit dans les Évangiles : Je suis la lumière du monde.

» Salut, ô Marie, mère de Dieu! C'est vous qui avez donné le jour au vainqueur de la mort et de l'enfer.

» Salut, ô Marie, mère de Dieu! C'est vous qui avez mis au monde le créateur et le réparateur, notre guide au royaume des cieux.

« Salut, ô Marie, mère de Dieu! C'est par vous que tout cœur fidèle est sauvé..... (1) »

(1) « J'admire qu'on puisse mettre en question si la sainte Vierge

Digitized by Google

Le discours entier de Cyrille n'était ainsi qu'une invocation ardente et continue à la Vierge sainte, à qui il donnait à chaque phrase ce titre sacré de mère de Dieu, qui lui était odieusement disputé.

La question, dès le premier jour, était résolue et n'avait pas même besoin d'être posée; et la première session fut close par les acclamations de tous les Pères : *Sancta Dei genitrix! Mater divinæ gratiæ! Mater Creatoris! Mater Salvatoris!*

En vain quelques amis de Nestorius cherchèrent-ils à le soutenir. Il fut condamné. Il s'en alla en exil avec toute sa morgue, toute sa fierté, toute son obstination, et il mourut en Libye, après avoir long-temps erré de ville en ville (1).

Mais le peuple d'Éphèse, qui savait, le soir du 22 juin, la décision des Pères du concile, avant même qu'on ouvrît les portes, le peuple ne put modérer sa joie; et quand les deux cent soixante évêques sortirent de l'auguste église, à la chute du jour, tous, petits et grands, voulurent reconduire en pompe les saints prélats, avec des instruments de musique, des flambeaux, des lauriers, des roses, des bannières,

doit être appelée mère de Dieu; car Jésus-Christ, notre Seigneur, étant véritablement Dieu, comment la sainte Vierge ne serait-elle pas mère de Dieu?... Vous direz peut-être : La vierge Marie est-elle donc mère de la divinité? Nous répondrons qu'étant mère de l'homme uni personnellement avec le Verbe, elle doit être appelée mère de Dieu, quoiqu'elle ne soit point mère de la divinité. » *Lettre de saint Cyrille.*

(1) On dit qu'à sa mort on lui trouva la langue rongée de vers.

Digitized by Google

à travers les rues illuminées, jetant partout des fleurs et des parfums sous leurs pas, baisant les franges de leurs robes, proclamant leurs louanges, bénissant la Vierge très-sainte, ébranlant toute la nuit les airs de leurs immenses cris d'allégresse : Vive Marie mère de Dieu!....

Depuis lors, — la salutation angélique, composée de ces paroles de l'ange :

« Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous; » — et de celles-ci d'Élisabeth, au moment de la Visitation : — « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni! » — a toujours été formellement complétée par cette prière, que le concile d'Ephèse y ajouta :

« Sainte Marie, mère de Dieu! priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant, et à l'heure de notre mort. »

Ainsi soit-il.

Digitized by Google

ÉPILOGUE.

Nous répéterons en terminant ce volume ce qui a été dit au commencement. Nous ne prétendons pas offrir comme incontestables tous les faits merveilleux qui viennent d'être racontés. On peut croire que quelques-uns peut-être ne reposent pas sur des autorités décisives; que les monuments qui les constatent ne sont pas tout à fait à l'épreuve de la critique. Il en est pourtant de ces faits extraordinaires et tout à fait prodigieux, comme celui de la translation de la sainte chapelle de Lorette, dont il n'est guère permis de douter après l'examen des preuves solides qui ont été données par de très-graves auteurs. Quant à ceux qui sont moins bien établis, on ne leur doit pas, sans doute, le même degré de confiance. On peut les considérer comme de pieuses croyances de nos bons aïeux, de naïves traditions, qui attestent la simplicité de leur foi. Ils ne pensaient pas, comme on se l'imagïne aujourd'hui, qu'il fût si difficile à Dieu d'opérer des miracles. Bossuet disait déjà de son temps : Pourquoi veut-on que les miracles coûtent tant à Dieu?

Nos ancêtres du moyen âge avaient peut-être trop souvent recours à l'intervention extraordinaire de la Divinité. D'autres, philosophes prétendus, ont voulu exclure absolument cette intervention merveilleuse.

Digitized by Google

Lequel vaut mieux? Au reste, je ne ferai pas difficulté d'avouer, quoi que puissent en penser quelques sévères critiques, qu'à l'exemple du bon saint François de Sales je me trouve une disposition toute naturelle à croire ce qui relève à mes yeux la puissance de Dieu et sa bonté envers les hommes; et lorsqu'un fait me touche et m'édifie dans l'histoire des saints ou dans les légendes des bons chroniqueurs, j'ai peine à trouver que les preuves soient tout à fait défectueuses et sans valeur. Mais pour donner plus de crédit à mes paroles, je me hâte de citer la grande autorité que je viens d'invoquer. Qu'on écoute donc le saint évêque de Genève, s'énonçant dans son langage plein de charme et de suavité. C'est un préambule dont il a cru devoir faire précéder l'*Histoire merveilleuse du trépas d'un gentilhomme qui mourut d'amour sur le mont d'Olivet*, histoire qu'il raconte au livre septième du *Traité de l'amour de Dieu*, chap. XII.

« Outre ce qui a été dit, j'ai trouvé une histoire, » laquelle, pour être extrêmement admirable, n'en » est que plus croyable aux amants sacrés, puisque, » comme dit le saint Apôtre, la charité croit volon- » tiers toutes choses : c'est-à-dire elle ne croit pas » aisément qu'on mente; et s'il n'y a des marques » apparentes de fausseté en ce qu'on lui représente, » elle ne fait pas difficulté de le croire, mais sur- » tout quand ce sont choses qui exaltent et magni- » fient l'amour de Dieu envers les hommes, ou

Digitized by Google

» l'amour des hommes envers Dieu ; d'autant plus » que la charité, qui est reine souveraine des ver- » tus, se plaît, à la façon des princes, aux choses » qui servent à la gloire de son empire et domina- » tion. Et bien que le récit que je veux faire ne soit » ni tant public, ni si bien témoigné, comme la gran- » deur de la merveille qu'il contient le requerroit, » il ne perd pas pour cela de sa vérité ; car, comme » dit excellemment saint Augustin, à peine sait-on » les miracles, pour magnifiques qu'ils soient, au » lieu même où ils se font, et encore que ceux » qui les ont vus les racontent, on a peine de les » croire ; mais ils ne laissent pas pour cela d'être » véritables : et en matière de religion, les âmes » bien faites ont plus de suavité à croire les choses » auxquelles il y a plus de difficulté et d'admiration. »

Notre intention, toutefois, n'est pas de méconnaître les droits de la saine critique. C'est à elle, sans doute, à discerner le vrai de ce qui n'en a que l'apparence, et à nous apprendre ce qui est véritablement digne de notre créance. Mais, puisque nous nous montrons de si bonne composition à son égard, nous espérons qu'elle voudra bien n'être pas trop rigoureuse envers nous, et faire un peu dans nos récits la part du penchant au merveilleux qui distingue les chroniqueurs et surtout les légendaires du bon vieux temps.

D. L.

FIN.

Digitized by Google

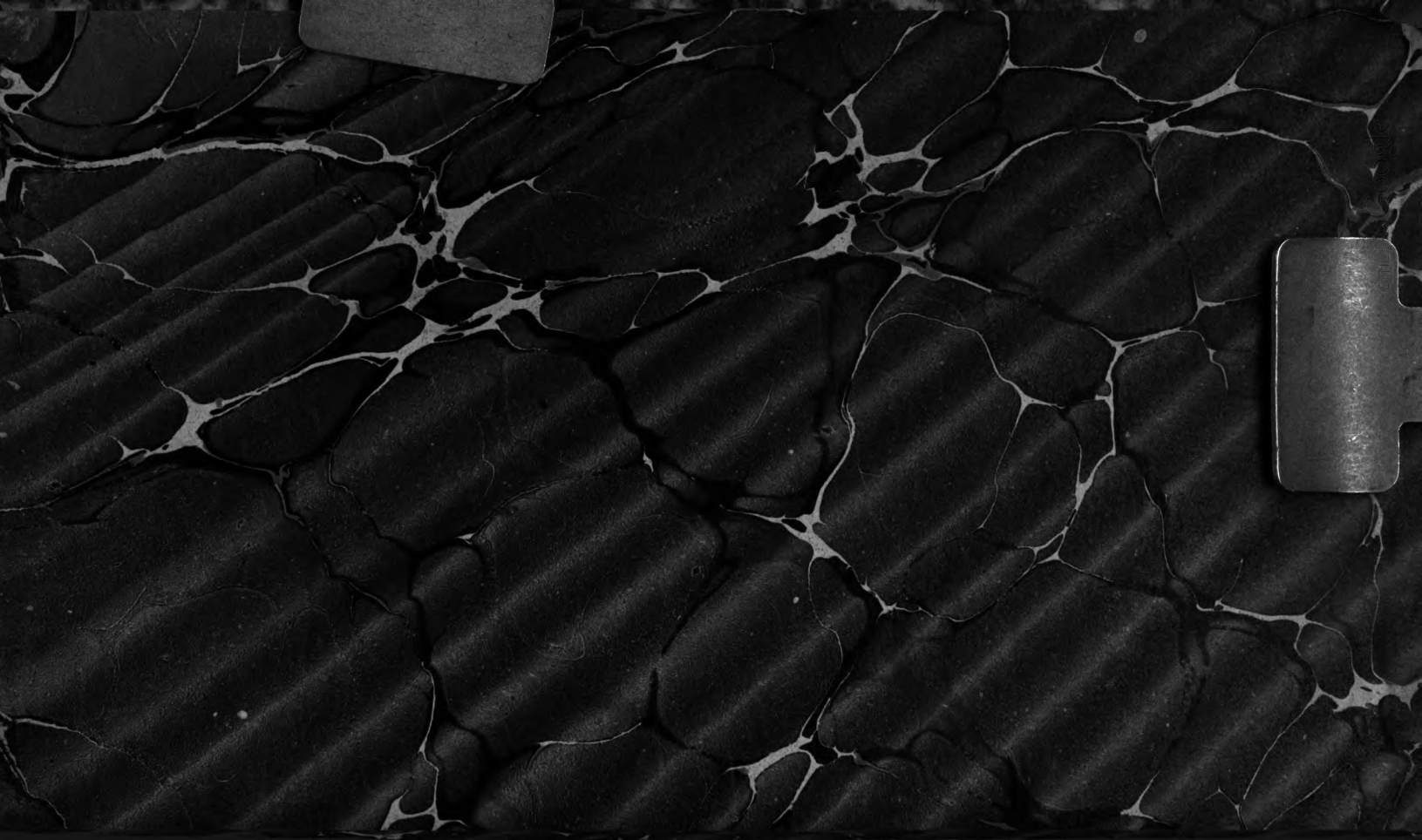
Digitized by Google

TABLE.

Avant-propos. . . . . Pages. 1
Légende du sire de Champfleury. 5
Le Pèlerin de Notre-Dame de Hal. 17
Les trois Chevaliers de Saint-Jean. (Notre-Dame de Liesse.). . 33
La Vision de l'écolier. 50
La nuit de Saint-Marc et le tournoi de Notre-Dame. 65
La Main coupée. (Notre-Dame de Damas.). 72
Notre-Dame de la Délivrande. 86
Le Manteau du sauvage. (Notre-Dame de Guadaloupé.) . . . 94
Le Jubilé de Notre-Dame d'Hanswyck. 104
Une Légende du Rosaire. 112
L'Enfant de chœur de Notre-Dame du Puy. 120
Légende du sire de Créquy. 134
Appendice. (Notre-Dame de Bethléem.) 151
Le Précipice. (Notre-Dame de Roc-Amadour.) 153
La Santa Casa. (Notre-Dame de Lorette.) 157
Si une statue peut se mouvoir. (Notre-Dame de Verviers.) . . 176
L'Enfant de chœur de Notre-Dame de Chartres. 180
La Saint-Jean, légende de sœur Béatrix. 190
Appendice. (Notre-Dame des Épines-Fleuries.) 202
L'Enfant du Juif. (Notre-Dame de Bourges.). 213
Le Lion de Bruxelles. (Notre-Dame de Bon-Secours.). . . . 218
Le Nom de baptême. 221
Le Passereau. 224
La vieille Malade. (Notre-Dame de Brébière.) 228
In horâ mortis. 234
Notre-Dame du Pilier. 240

Digitized by Google

Le Rocher de Betharram. (Notre-Dame de Betharram.) . . . 249
Le Suisse de la rue aux Ours. 253
Le pauvre Prêtre. 261
Notre-Dame de Bonne-Délivrance. 266
L'Abbaye d'Afflighem. 274
Le Chevalier de la sainte Vierge. (Notre-Dame de Mont-Serrat.) 279
Marie de Flandre. 289
La Mère du prisonnier. (Notre-Dame du Petit-Lac.) 298
Notre-Dame des Neiges. 300
Notre-Dame des Anges, ou de la Portioncule. 307
Les Démolisseurs. (Notre-Dame de Buglose.). 311
Les Clefs de Poitiers. (Notre-Dame la Grande.). 318
Le Siége de Gueldre. (Notre-Dame du Carmel.). 323
Le Scapulaire. 326
Notre-Dame des Ermites. 332
Une Légende de Duns Scot. 341
Le Chandelier de bois. (Notre-Dame de Jessé.) 344
La Bataille de Lépante. (Notre-Dame de la Victoire.) 348
Notre-Dame de la Garde. 354
Le Chêne d'Hildesheim. 360
L'Énergumène. (Notre-Dame de Montaigu.) 363
Une Guérison. (Notre-Dame de Saint-Augustin.). 368
Notre-Dame de Paris. 372
Le Concile d'Éphèse. 380
Épilogue. 387

Digitized by Google

Digitized by Google